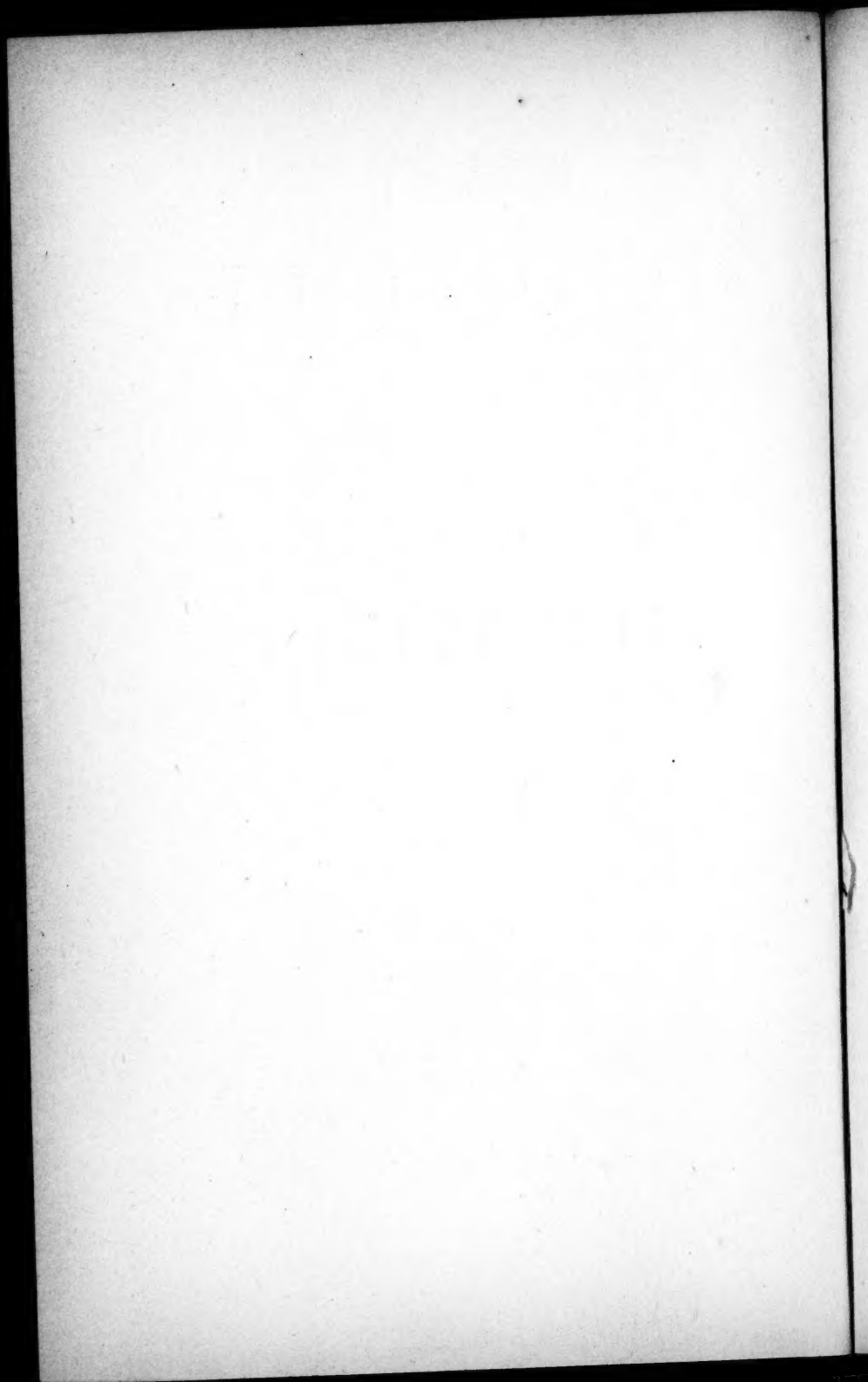


**REVUE**  
**HISTORIQUE**





# REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

*Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.*

*Cicéron, de Orat., II, 15.*

**QUARANTIÈME ANNÉE.**

---

TOME CENT-DIX-NEUVIÈME

**Mal-Août 1915.**

---

PARIS

**LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN**

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1915

D  
1  
.RG  
t. 119  
1915

(Ref. room)  
H/D  
~~R3282~~  
t. 119

1 March '16.

132792

LES  
MIGRATIONS SAXONNES  
EN GAULE ET EN GRANDE-BRETAGNE  
DU III<sup>e</sup> AU V<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Les expéditions de piraterie, puis de conquête, des Scandinaves ne constituent pas la première manifestation de ce genre qu'ait à enregistrer l'histoire de l'Europe septentrionale. La conquête de la Grande-Bretagne par les Belges à une époque historique, vers le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère et, à une date très antérieure, peut-être vers l'an mil, la colonisation de cette île et de l'Irlande par les ancêtres des Scots et des Pictes, montrent que les Celtes ont précédé les Germains dans cette voie<sup>1</sup>. Parmi les Germains, ceux dont l'habitat arrivait jusqu'à la mer du Nord étaient tentés d'en infester les côtes et même celles de la Manche.

Les *Chauci*, une des plus puissantes tribus, qui touchaient à la mer de l'embouchure de l'Elbe à celle de l'Ems, ont exercé la piraterie. En l'an 41 de notre ère, on voit que des navires chauques, qui voulaient sans doute piller la région de l'embouchure du Rhin, sont battus par le gouverneur de la province de Basse-Germanie, Gabinius Secundus, auquel ce succès vaut le surnom de *Cauchius*<sup>2</sup>.

En l'an 47, les Chauques<sup>3</sup>, conduits par le Cannenefate Gan-

1. L'archéologie révèle une autre invasion celtique, un peu antérieure à celle des Belges, et qu'on peut placer du VI<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle. Voir Rice Holmes, *Ancient Britain* (Oxford, 1907), p. 232 et suiv. Sur le peuplement des îles britanniques, voir Joseph Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, t. II, II (1913), p. 535, 573, 578, 915. Les conjectures de M. Camille Jullian (*Histoire de la Gaule*, t. I et II) sont des plus sujettes à caution : le système ligure de d'Arbois de Jubainville (*les Premiers habitants de l'Europe*, t. II, 1894) est accepté sans contrôle et développé sans précaution.

2. Suétone, *Claud.*, 24.

3. Tacite, *Annales*, XI, 18-20. — Sur les Chauques, voir Ludwig Schmidt,

nascus, ravagent les côtes de la Gaule; ils sont exterminés par Ch. Domitius Corbulon<sup>1</sup>. Les pirateries ont dû néanmoins continuer : vers l'an 170, le légat de Belgique, le futur empereur Didius Julianus, repousse une attaque partie des bouches de l'Elbe<sup>2</sup>.

Ces expéditions vont prendre un caractère de plus en plus grave avec les voisins et sans doute les vainqueurs, puis remplaçants des Chauques, les Saxons<sup>3</sup>. En 286, on voit ceux-ci, unis à des Francs, piller les côtes de la Gaule et de la Bretagne<sup>4</sup>.

*Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung*, t. II, p. 34; *Allgemeine Geschichte der Germanischen Völker bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts*, München-Berlin, 1909, p. 152; Otto Bremer, *Ethnographie der germanischen Stämme*, dans le *Grundriss der germanischen Philologie*, d'Hermann Paul, 2<sup>e</sup> éd., t. III, p. 858.

1. Cf. H. de La Ville de Mirmont, *Ch. Domitius Corbulo*, dans la *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 23.

2. Spartien, *Didius Julianus*, c. 1 : « Inde Belgicam sancte ac diu rexit. Ibi Cauchis, Germaniae populis, qui Albim fluvium adcolebant, erumpentibus restitit, tumultuariis auxiliis provincialium; ob quae consulatum meruit testimonio imperatoris » (*Scriptores historiae Augustae*, éd. Hermann Peter, t. I, p. 117).

3. La brusque disparition des Chauques constitue un des problèmes les plus embarrassants de l'histoire des peuples germaniques. Les Chauques ont-ils été exterminés par les Saxons qu'on voit installés à leur place à partir du III<sup>e</sup> siècle? Il n'y a pas apparence, le second de ces peuples étant numériquement très inférieur et le premier étant renommé par sa valeur et sa sagesse : « Populus inter Germanos nobilissimus », dit Tacite (*Germania*, 35; cf. *Histor.*, IV, 79). On peut admettre que les Chauques ont simplement changé de nom, mais cela ne peut s'expliquer, semble-t-il, que s'ils ont été, sinon détruits, du moins soumis et dominés par un parti de Saxons. Ceux-ci, les Saxons continentaux, n'ont peut-être formé entre l'Elbe et l'Emme qu'une aristocratie imposant ses lois; mais non son dialecte, car le saxon d'Angleterre, qui représente à coup sûr la langue des vrais Saxons, forme avec l'anglo-frison un groupe qui s'oppose nettement, non seulement au haut allemand, mais au bas allemand (saxon continental, francique, etc.). Voir O. Bremer dans Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, p. 811, 812, 843, 860-861. Pour L. Schmidt (*Geschichte*, p. 59, 60), les Saxons ont simplement donné leur nom à une confédération de peuples germaniques du rameau des Ingvaeones, dont l'élément le plus important demeure la tribu des Chauques.

4. Peut-être est-il possible de voir une allusion à une attaque un peu antérieure des Saxons et des Francs dans les vers suivants du *Cynegeticon* (v. 69 et suiv.) de Némésien :

« Nec taceam primum quae nuper bella sub Arcto  
Felici, Carine, manu confeceris, ipso  
Pene prior genitore Deo : utque intima frater  
Persidos et veteres Babylonos ceperit arces. »

Ces vers, adressés au jeune empereur Carin, « datent sans doute du temps où

La flotte de Bretagne, dont le port d'attache était en Gaule à Boulogne (*Gesoriacum*), avait pour mission de s'opposer aux dévastations des pirates. Son commandant, Carausius, appartenait à la nation des Ménapiens, peuple belge dont le territoire côtoyait la mer du Nord et qui possédait, par suite, des aptitudes maritimes. Carausius laissait d'abord le champ libre aux barbares et ne capturait leurs navires que lorsque le pillage les avait chargés d'un butin que lui-même s'appropriait. C'est du moins ainsi que sa conduite fut présentée à l'empereur Maximien Hercule<sup>1</sup>. Pour échapper à un arrêt de mort, le Gaulois se proclama empereur en Bretagne avec l'appui de la flotte. Incapable de le réduire, faute de marins expérimentés, Maximien dut accepter le fait accompli et reconnaître Carausius comme collègue à condition que celui-ci défendrait le pays contre les barbares. Il semble que Carausius se soit acquitté de cette tâche jusqu'à sa mort (293)<sup>2</sup>.

Constance Chlore réussit à s'emparer de Boulogne, reconstitua une flotte et passa en Bretagne, où il vainquit et tua un nouvel usurpateur, Allectus (293-296)<sup>3</sup>.

il n'était que César associé et à la tête de l'Occident (282-283) ». Voir François Sagot, *la Bretagne romaine* (Paris, 1911), p. 118.

1. Eutrope, *Breviarium historiae romanae*, l. IX, c. 21 : « Carausius... cum apud Bononiam per tractum Belgicae et Armoricae pacandum mare accepisset, quod Franci et Saxones infestabant, multis barbaris saepe captis nec praeda integra aut provincialibus reddita aut imperatoribus missa, cum suspicio esse coepisset consulto ab eo admitti barbaros, ut transeuntes cum praeda exciperet atque hac se occasione ditaret, a Maximiano jussus occidi, purpuram sumpsit et Britannias occupavit. » — Johannes Antiochenus, fragm. 164 : « Το σελβινόν (Βελγικόν ?) καλούμενον κλίμα κατὰ τὴν τῆς ἀλκυρίδος θαλάσσαν Φράγγοι καὶ Σάξονες... διετάραττον, ληϊζόμενοι τοὺς ἐμπόρους καὶ τῶν χωρίων πορθεύοντες τὰ ἐπιθαλάσσια (Car. Muller, *Fragm. histor. Graec.*, IV, 601). — Claude Mamertin, *Panegyricus genethliacus Maximiano Augusto*, col. 7 : « ... et domitis oppressa Francis bella piratica » (dans *XII Panegyrici latini*, éd. Em. Baehrens, p. 107). — *Incerti panegyricus Constantio Caesari*, cap. 12 : « Isto vero nefario latrocinio abducta primum a fugiente pirata classe quae olim Gallias tuebatur aedificatisque praeterea plurimis in nostrum modum navibus, occupata legione romana, interclusis aliquot peregrinorum militum cuneis, contractis ad dilectum mercatoribus Gallicanis, etc. » (*Ibid.*, p. 140).

2. Aurelius Victor, *Caes.*, 39, 39 : « Remissum insulae imperium postquam jussis ac munimento incolarum contra gentes bellicosas opportunior habitus. » Que Carausius ait réussi à défendre l'île, c'est ce qui résulterait de ses monnaies où on lit *Victoria Germa.* et *Adventus Aug.* Voir Cagnat, *Cours d'épigraphie*, p. 214; Sagot, p. 120; L. Schmidt, p. 39; surtout Percy H. Webb, *The Reign and coinage of Carausius*, dans *Numismatic Chronicle*, année 1907, p. 1-88, 156, 291, 373; cf. année 1906, p. 127.

3. Sur ces événements et leur date, voir Lenain de Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. IV, p. 13; H. Schiller, *Geschichte der Kaiserzeit*, t. II, p. 127.

C'est peut-être à lui que revient l'idée de constituer en commandements militaires les rivages de la Grande-Bretagne et de la Gaule<sup>1</sup>. Dans l'île, ce territoire militaire était dénommé *Litus Saxonicum*. Il comprenait neuf stations : *Brannodunum* (Brancaster en Norfolk), *Gariannonum* (Borough-Castle-on-the-Yare), *Othona* (Ithanceaster,auj. Bradwell en Essex), *Regulbium* (Reculver en Kent), *Rutupiae* (Richborough près de Sandwich), *Dubris* (Douvres), *Lemanis* (Lymne près de Hythe dans le Kent), *Anderida* (Pevensey en Sussex), *Portus Adurni* (Shoreham ou Porchester)<sup>2</sup>. Il s'étendait donc du golfe du Wash, sur la mer du Nord, jusque vers Spithead, au milieu de la Manche. Les garnisons qui tenaient ces neuf points étaient commandées par le *comes litoris Saxonici*, peut-être subordonné, comme le *dux* défendant le rempart d'Hadrien au nord, au *comes Britanniae*, chef suprême des forces romaines en Bretagne<sup>3</sup>.

La flotte dite de Bretagne existait toujours, — il en est encore

1. Si l'on prenait au pied de la lettre le passage d'Eutrope, cité plus haut, le ressort militaire des côtes gauloises existait dès 286 et était confié à Carausius; mais Eutrope, qui écrivait vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, a commis un anachronisme. Pour la Bretagne, la création du *Litus Saxonicum* est attribuée à Constance Chlore; ce n'est qu'une probabilité.

2. Sur les identifications de ces localités, voir James Ramsay, *The foundations of England*, t. I, p. 91. Les travaux des archéologues anglais sur ces localités sont résumés par Sagot, *op. cit.*, p. 138, 142.

3. *Notitia dignitatum*, éd. Otto Seeck (Berolini, 1876), p. 139, 142, 180-183. Dans ses mémoires sur l'armée romaine du Bas-Empire, Mommsen, se fondant sur l'emploi du terme *numerus*, a émis l'opinion que les parties de la *Notitia* concernant l'armée romaine de Bretagne ne reflètent nullement l'état de choses tel qu'il existait vers l'an 400; elles seraient la reproduction d'une liste antérieure d'une centaine d'années (*Hermès*, t. XIX, p. 219-221, 233-234; cf. *l'Ephemeris epigraphica*, t. V, p. 165). Cette vue a été adoptée par Ch. Oman, *England before the Norman conquest* (p. 151, note 1) et par Fr. Sagot, *op. cit.*, p. 229-230. L. Le Roux (*L'Armée romaine de Bretagne*. Paris, 1911, p. 140) a fait observer, à l'encontre, qu'un des corps « cum viro spectabili comite Britanniarum » est appelé « equites Honoriani seniores » (éd. Seeck, p. 142), ce qui implique une date postérieure à 395. La *Notitia* renferme des témoignages évidents d'une réorganisation de la Bretagne accentuant la prédominance de l'élément militaire. Le *Vicarius Britanniarum* (XXIII, p. 171) possède, par exception, des insignes guerriers : cinq châteaux, correspondant à autant de provinces, dont l'une, la *Valentia*, a été créée en 369 (Ammien Marcellin, XXVIII, 3; sur la date, cf. Fr. Reiche, *Chronologie der letzten sechs Bücher des Ammianus Marcellinus*, dissert. d'Iéna, 1888-1889, p. 21-23). On ne trouve pas moins de deux comtes et d'un duc pour défendre cette province. Le *Comes Britanniae* ou *Britanniarum* (XXIX, p. 182; cf. I, p. 104 et V, p. 121), dont les forces sont énumérées au VII (p. 139, n<sup>os</sup> 153-156, et p. 142, n<sup>os</sup> 199-205), y joue le même rôle que le *Magister equitum per Gallias* ou plutôt que le *Comes tractus Argentoratensis*.



question en 361 et 368, — avec Boulogne comme port d'attache<sup>1</sup>. Par la suite il n'en n'est plus question. Peut-être fut-elle transportée à Quentowic, à l'embouchure de la Canche, ainsi qu'on va voir.

La piraterie devait affecter la Gaule d'une façon non moins redoutable, puisque la défense est divisée au iv<sup>e</sup> siècle entre trois commandements. Le plus important, de la Somme à la Gironde, constitue le *Tractus Armoricanus et Nervicanus*, qui s'étend sur cinq provinces : Aquitaine première, Aquitaine seconde, Sénonaise, Lyonnaise deuxième, Lyonnaise troisième<sup>2</sup>. Le chef est un des cinq ducs qui se partagent le commandement de la Gaule. La *cohors prima novae Armoricae*, qui vient en tête de la liste des troupes placées sous ses ordres, était installée à *Gramnona in litore Saxonico*. Un corps de *milites Garro-nenses* (soldats de la Garonne) défendait *Blavia*, c'est-à-dire Blaye sur la Gironde; on trouve deux troupes de Maures à Vannes et à *Osismi*, c'est-à-dire Carhaix, des réserves (? *Superventores*) à *Mannatias*<sup>3</sup>, peut-être Nantes, une partie de la légion *Martensis* à Aleth, aujourd'hui la « Cité » (à Saint-Servan), la légion *Flavia*, du moins un détachement, à *Constantia*, c'est-à-dire Coutances; nous voyons à Rouen des *Ursarienses*, à Avranches des *Dalmates*.

Plusieurs de ces corps appartenaient aux légions *comitatenses* (ainsi les *Ursarienses*) ou *pseudo-comitatenses* (ainsi les *Martenses*, les Maures de Carhaix, les *Superventores*, la I<sup>a</sup> *Flavia*, les Dalmates d'Avranches)<sup>4</sup>.

La défense de la mer du Nord et de l'entrée de la Manche est confiée au duc de la Belgique deuxième, qui a sous ses ordres des cavaliers Dalmates cantonnés à *Marcis* (Marck)<sup>5</sup> *in littore Saxonico*, des *milites Nerviorum* au port *Eptiaci*<sup>6</sup>; enfin la flotte de la Somme, dont le port d'attache est Quentowic : *classis Sambrica in loco Quartensi*<sup>7</sup> *sive Horneni*. La flotte de

1. Ammien Marcellin (XX, 1, 3, 9; XXVII, 8, 6) en parle à propos d'événements qu'on place en ces deux années. Sur la flotte de Bretagne, cf. Sagot, p. 204 et 227-228; Le Roux, p. 144.

2. *Notitia dignitatum*, éd. O. Seeck, p. 204-205.

3. Cacographie probable pour *Namnetes*.

4. *Notitia dignitatum*, p. 126, 127.

5. Marck, Pas-de-Calais, arr. de Boulogne, cant. de Calais.

6. Localité inconnue. On lisait dans le cartouche représentant les insignes du « dux Belgicae secundae » *Portus Patiaci* à droite de *Quartensi*.

7. La graphie *Quartensi* doit certainement être corrigée en *Quantensi* (cf.

Quentowic succède peut-être à la flotte de Bretagne attachée à Boulogne. On l'a sans doute déplacée pour surveiller de plus près le cours de la Somme. Les pirates saxons ont dû, eux aussi, remonter les fleuves<sup>1</sup>.

On ignore comment était assurée la défense de la partie maritime de la seconde Germanie<sup>2</sup>. La flottille du Rhin, qui existait encore à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, suffisait sans doute à protéger, tant bien que mal, les embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut.

L'étendue du rivage dénommé plus spécialement *Litus Saxonicum* ne peut être déterminée avec autant de précision pour la Gaule que pour la Bretagne. Il paraît douteux cependant qu'elle fût moins considérable. Marck, à l'entrée du Pas-de-Calais, y est inclus, comme nous venons de le voir<sup>4</sup>. Quant à *Grannona* (*in litore Saxonico*), garnison de la 1<sup>re</sup> cohorte et sans doute résidence du duc, si son emplacement exact est inconnu, on peut affirmer tout au moins qu'elle n'était ni sur l'Océan, ni en Armorique (au sens étroit de ce terme), puisque Nantes (*Mannatias*), Vannes, Carhaix, Aleth défendent l'Armorique proprement dite. La presqu'île du Cotentin étant protégée par les garnisons d'Avranches et de Coutances, la Seine-Inférieure par les *Ursarienses* de Rouen, l'embouchure de la Somme relevant, d'autre part, d'un autre commandement, il paraît vraisemblable que *Grannona* est à chercher quelque part dans le Calvados

p. 217 : *Ceromannos* pour *Cenomannos*). Il s'agit de Quentowic, aujourd'hui Étaples (Pas-de-Calais, arr. de Montreuil-sur-Mer), port de mer célèbre encore à l'époque carolingienne.

1. On peut se demander si la flottille postée à Andrézy, au confluent de la Seine et de l'Oise, n'est pas destinée à prévenir leurs incursions : « In provincia Lugdunensi Senonia : praefectus classis Anderetianorum Parisius » (*Notitia*, p. 216 : *Parisius* s'entend naturellement non de la ville, mais du petit état des Parisiens). Cette hypothèse ne doit être admise qu'avec circonspection. Cette flotte d'Andrézy, comme celles de Chalon-sur-Saône, du Rhône, enfin d'Italie, est sous les ordres du « magister militum praesentalis a parte peditum ». Son rôle consiste peut-être simplement à opérer des transports pour l'approvisionnement des troupes de la Gaule septentrionale. Si ce rôle avait été actif, la flotte aurait sans doute été mise sous le commandement du « magister equitum per Gallias ». La Seine était déjà défendue par les « *Ursarienses* » de Rouen. Sur cette flotte, voir aussi *Revue historique*, 1914, t. III, p. 101, note 1.

2. Le feuillet portant les insignes du duc de *Germania prima* (corr. *secunda*) et l'énumération de ses subordonnés a disparu (voir O. Seeck, p. 208).

3. Cf. Sagot, *op. cit.*, p. 240, 248.

4. On lit en haut du cartouche du « *Dux Belgicae secunda* » (p. 207) : *Litus Saxonicum*. Cf. *Litus Saxonici* (cartouche du « *dux tractus Armorici* », p. 204).



actuel<sup>1</sup>, à l'intersection du *tractus Armoricanus* (Poitou, Bretagne, Normandie) et du *tractus Nervicanus* (de la Seine à la Somme).

Ces précautions furent impuissantes à empêcher les pillages et même le débarquement et les ravages des Saxons unis à d'autres barbares. A la date de 364<sup>2</sup>, nous voyons la Bretagne

1. La Borderie (*Histoire de Bretagne*, t. I, p. 80 et 163), après Léon Maître, *les Villes disparues des Namnètes* (p. 198-199), identifie *Grannnonum* à Château-Grannon, lieu dit de la commune de Clis, à trois kilomètres à l'ouest de Guérande (Loire-Inférieure). Ses identifications de *Blabia* (Blaye) avec le Blavet (p. 98) et de *Mannatias* avec le Yaudet (p. 165) sont tout à fait inadmissibles. Son évaluation numérique (p. 167) des troupes à la disposition du duc d'Armorique n'a aucune solidité : La Borderie ignorait complètement la constitution des armées romaines du Bas-Empire. Sur les diverses identifications proposées pour *Grannona*, voir Prentout, *Littus saxonum*, dans la *Revue historique*, t. CVII, p. 291-292 (cf. *Congrès du millénaire de la Normandie*, tir. à part, p. 10).

J'éprouve des doutes sur la réalité de la dénomination de *Château-Grannon* que Léon Maître et, avant lui, Martin et Kerviler auraient recueilli de la bouche de vieillards de Clis pour désigner une muraille antique découverte dans cette localité. Je me demande si l'on n'est pas en présence d'un *Château-Grallon* (entendu *Granon* par des érudits à la piste de *Grannona*). Les populations bretonnes de la presqu'île guérandaise auront attribué la paternité des constructions antiques dont ils voyaient des débris au fabuleux roi Grallon.

2. Il y aurait lieu de mentionner les Saxons à propos des campagnes dirigées par Julien pour nettoyer de barbares le nord de la Gaule (358-359), si l'on acceptait le témoignage de Zosime (*Hist.*, l. III, 5-8). Les Saxons, ou plutôt un rameau de ce peuple, les Quades (Κουάδοι), chassent de l'île des Bataves les Francs Saliens qui l'occupaient et obligent ce peuple à se tourner en suppliants vers l'Empire. Julien prend à son service un géant barbare nommé Charietton qui, luttant de ruse avec les brigands, les oblige avec leur chef à implorer la clémence de César. Les Quades s'engagent à ne plus porter les armes contre Rome. Qui plus est, Julien en garde une partie qu'il verse dans les corps (τάγματα) romains ainsi que des Saliens et des habitants de la Batavie : « Ces corps subsistent aujourd'hui encore. » Ce dernier renseignement est des plus intéressants : la *Notitia dignitatum* montre en effet que, non seulement en Occident, mais dans l'empire d'Orient, il y avait au v<sup>e</sup> siècle des corps dont les noms rappelaient le souvenir des Quades, Saliens, Bataves, etc., qui les avaient jadis constitués : une aile de Quades tient garnison en Égypte, dans l'oasis mineure (*Notitia, Oriens*, XXXI, 56, p. 65); on voit aussi un « *auxilium palatinum* » de *Batavi seniores* (V, 8, 49, p. 11 et 13), des *equites Batavi juniores* (VI, 30, p. 17), un « *auxilium palatinum* » de *Salii* (V, 10, 51, p. 17). Mais il y a lieu de se demander si le comte Zosime ne s'est pas laissé égarer en consultant précisément une liste analogue à la *Notitia* et en identifiant de travers des noms de corps barbares : nulle part ailleurs il n'est question de Quades à cette époque (il va sans dire que les Quades sont un rameau des Suèves et non des Saxons). Les adversaires de Julien, après qu'il eut soumis les Saliens, sont les Chamaves. Nous avons le témoignage concordant d'Ammien Marcellin et de Libanius,

assaillie au nord et à l'ouest par les Pictes de Calédonie, les Scots d'Irlande, les *Atacotti*, à l'est par les Saxons<sup>1</sup>.

Trois ans plus tard, en août 367, l'empereur Valentinien séjourne dans la Gaule du Nord, à Amiens. Il est à croire qu'il venait pour surveiller quelque mouvement des barbares<sup>2</sup>; il est à remarquer que la flotte dont le port d'attache est Quentowic ou *Hornum* (?) s'appelle la flotte de la Somme (*classis Sambrica*)<sup>3</sup>. « A peine l'empereur eut-il quitté Amiens pour gagner Trèves qu'il apprit de graves nouvelles : les barbares, conspirant la ruine des Bretagnes, avaient réduit ces provinces aux dernières extrémités. Le comte du commandement maritime, Nectaride<sup>4</sup>, avait été tué et le duc Fullofaude<sup>5</sup> avait succombé dans une embuscade. » L'empereur, saisi d'« horreur », dépêche successivement Sévère, « comte des domestiques », puis Jovin; finalement Théodose, le père du futur empereur<sup>6</sup>, fut chargé de

témoignage qui semble, du reste, reposer sur une lettre écrite par Julien lui-même aux Athéniens, où on lit : ὑπεδεδάμην μὲν μοῖραν τοῦ Σαλίων ἔθνους, Χαμάθους δὲ ἐγγύα, etc. (cf., sur les sources de l'histoire de Julien en Gaule, les mémoires de W. Koch, dans les *Jahrbücher f. Klass. Philologie*, t. XXV, 1899, p. 402; de Borries, dans l'*Hermès*, t. XXVII; de Hecker, dans *Prog. Kreuznach*, n° 408). Des *Histoires* d'Eunape, source de celles de Zosime, nous n'avons malheureusement que des fragments insignifiants : ils suffisent néanmoins pour nous montrer que Zosime a pris là son histoire de Charietton et, chose décisive, les adversaires y sont dits Χαμάδοι (*Fragm. Hist. Graec.*, éd. C. Muller, t. IV, p. 17-19). Il n'y a donc pas lieu de tenter, avec Krom (*De populis Germanicis...*, p. 76 et suiv.), de réhabiliter l'autorité de Zosime et de l'utiliser en vue de prouver l'établissement de Saxons en Batavie au milieu du IV<sup>e</sup> siècle (cf. plus loin, p. 33, note 4).

Il est certain que vers cette époque des auxiliaires Saxons sont entrés au service de Rome. Ils composaient, en 351, avec des Francs, l'armée de l'usurpateur Magnence; nous avons à ce sujet le témoignage de Julien lui-même dans son *Encomium* à l'empereur Constance (*Or.*, I, éd. Hertlein, p. 43).

1. Ammien Marcellin, I. XXVI, c. 4 (fin).

2. Cette hypothèse peut s'autoriser du passage où Ammien Marcellin nous montre au même moment les Francs et les Saxons ravageant par mer et par terre les *tractus* de Gaule : « ... Gallicanos [vero] tractus Franci et Saxonum, isdem confines, quo quisque erumpere potuit terra vel mari, praediis acerbis incendiisque et captivorum funeribus hominum violabant » (I. XXVII, c. 8, § 4). Cf. Friedrich Reiche, *Chronologie der letzten sechs Bücher des Ammianus Marcellinus*, p. 20-21.

3. *Notitia dignitatum*, XXXVIII, p. 207. Cf. plus haut, p. 5.

4. Évidemment Nectaride était *comes litoris Saxonici per Britanniam* (cf. plus haut, p. 4).

5. Fullofaude était le *Dux Britanniarum* auquel était confiée la défense du rempart d'Hadrien.

6. Et non le futur empereur, comme le dit L. Schmidt, p. 41.

rétablir l'autorité de Rome (vers le printemps de 368). On lui confia pour cette expédition la « fleur des légions et des cohortes » : les Bataves, les Hérules, les Joviens et les Victorins. Cette armée « romaine » prit la mer à Boulogne et débarqua à *Rutupiae*, aujourd'hui Richborough, à l'entrée de la passe qui existait alors entre la côte orientale du Kent et l'île de Thanet<sup>1</sup> : elle permettait de gagner la Tamise et Londres sans se risquer sur la mer du Nord. La situation était si grave que Théodose, avant d'oser sortir de Londres, fit venir comme vicaire de Bretagne Civilis<sup>2</sup>, connu par son énergie et ses qualités d'administrateur, et appela à son aide le duc Dulcitius, célèbre par ses talents militaires<sup>3</sup>. De longs mois furent nécessaires pour nettoyer l'île des barbares, relever les cités détruites, rétablir les forteresses du *limes* (370)<sup>4</sup>. Sans l'habileté de Théodose, la Bretagne était sans doute perdue pour l'Empire dès cette époque<sup>5</sup>.

Cependant la Bretagne fut moins conquise par les barbares qu'abandonnée par le gouvernement romain et surtout par les troupes chargées de la défendre. L'armée de Bretagne se mit, à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, à recommencer des pronunciamientos, comme cent ans auparavant. En 383, c'est Maxime, le « brigand de

1. Sagot, p. 138.

2. J'interprète comme M. Sagot (p. 138) le passage d'Ammien (l. XXVII, c. 8, § 9) : « Civilem nomine rectorum Britannias pro praefectis ad se poposceraat mitti, virum acrioris ingenii sed justitiam tenacem et recti. »

3. Théodose lui-même portait sans doute le titre de *comes Britanniae*. Après l'heureux succès de ses efforts, Théodose, rappelé sur le continent, fut élevé à la dignité de *magister equitum* (l. XXVIII, c. 5, § 15).

4. Ammien Marcellin, l. XXVIII, c. 3, § 1-7. Voir aussi le *Panegyricus Theodosio Augusto dicatus* de Pacatus Drepanius, c. 5 : « ... attritam pedestribus proeliis Britanniam referam? Saxo consumptus bellis navalibus offeretur, redactum ad paludes suos Scotum loquar? » (*Paneg.*, XII, 5). Le même prétend que le père de l'empereur Théodose reçut les surnoms de « *Saxonicus*, *Sarmaticus*, *Alamannicus* ». Voir l'édition des *XII Panegyrici latini*, par E. Baehrens, p. 275. On ne saurait prendre au pied de la lettre les hyperboles géographiques de Claudien :

« ... maduerunt Saxone fuso

Orcades; inealuit Pictorum sanguine Thyle;

Scotorum tumulos flevit glacialis Hiverne. »

*Panegyricus de quarto consulatu Honorii*, V, 31-33 (éd. Birt, p. 151. Cf. *Laus Serenae*, V, 40 : « Belli potens illustrat avus qui signa Britanno intulit Oceano. *Ibid.*, p. 321).

5. C'est vers ce temps qu'on a dû enfouir des trésors et que les habitations ont été abandonnées et incendiées. Voir Haverfield dans *Mélanges Boissier*, p. 252, et *Romanization of Britain* (3<sup>e</sup> édit.), p. 78; Sagot, p. 241, 253, n. 6, 246.

*Rutupiae* »<sup>1</sup>, qui se fait proclamer empereur, passe en Gaule avec l'armée de Bretagne; sans l'intervention de Théodose, le fils du vainqueur des barbares de 368-370, Maxime, était reconnu empereur d'Occident<sup>2</sup>. Cette équipée ne semble pas avoir mis en péril la domination romaine en Bretagne<sup>3</sup>. Il est certain que des garnisons furent renvoyées dans l'île. A la fin du siècle, en 398<sup>4</sup>, « le Saxon est dompté, Tethys plus paisible, le Pictes est brisé et la Bretagne est en sécurité »<sup>5</sup>. Stilichon aurait mis la Bretagne à l'abri des attaques des barbares de toute provenance<sup>6</sup>; mais, pressé par Alaric et les Goths, il rappelle en Italie « une légion »<sup>7</sup>. Ce n'était pas une force bien considérable<sup>8</sup>. Ce qui a

1. Ausone, *Ordo urbium nobilium*, XIX, 7, v. 72 (éd. Schenkl, p. 100).

2. Lenain de Tillemont, *op. cit.*, t. V, p. 182; H. Schiller, *Gesch. der Kaiserzeit*, t. II, p. 405.

3. Gildas, dans son *De excidio et conquestu Britanniae*, c. 14 (*Mon. Germ., Auctores antiquissimi*, t. XIII, I, p. 33), attribue les succès des Scots et des Pictes à ce que Maxime avait dépouillé la Bretagne de la fleur de sa jeunesse. Il n'y a pas lieu de tenir compte des assertions de cet auteur. Ce passage a été le point de départ des fables de Nennius au IX<sup>e</sup> siècle (*Ibid.*, p. 166) et de Gaufréi de Monmouth au XIII<sup>e</sup> siècle, qui font des Bretons armoricains les descendants des compagnons de Maxime. Aux arguments mis en avant par La Borderie (*Histoire de Bretagne*, t. II, p. 441) contre cette absurde légende, on pourrait ajouter que dans l'armée « romaine » de Bretagne les Bretons ne figuraient que pour une faible partie : elle était composée de Germains, de Sarmates, de Taïfales, de Gaulois du Nord, de Dalmates, de Maures, de Syriens, etc. (voir la *Notitia dignitatum*, éd. Seeck, p. 139, 142, 180-182, 209-212). Singuliers Bretons!

4. Sagot (p. 248) donne la date incompréhensible de 385. Il a probablement été induit en erreur par R. Keller, *Stilicho* (Berlin, 1884).

5. « Domito quod Saxone Tethys

Mitior aut fracto secura Britannia Picto »,

dit Claudien dans son poème *in Eutrop.*, l. I, v. 391 (éd. Birt, p. 88), composé au début de l'année 399.

6. « Me quoque vicinis pereuntem gentibus, inquit,  
Munivit Stilicho, totam cum Scottis Ivernen  
Movit et infesto spumavit remige Tethys.  
Illius effectum curis, ne tela timerem  
Scottica, ne Pictum tremere, ne litore toto  
Prospicerem dubiis venturum Saxona ventis »

(*De consulatu Stilichonis*, l. II, p. 251-255, éd. Birt, p. 211-212; composé au début de l'année 400).

7. « Venit et extremis legio praetenta Britannis  
Quae Scotto dat frena truci ferroque notatas  
Perlegit exanimis Picto moriente figuras. »

Claudien, *De bello Pollentino sive Gothico*, v. 416-418, éd. Birt, p. 274. Sur la date, voir la préface de Birt, p. I.

8. L'effectif d'une légion du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle n'allait pas au delà de mille hommes

vidé la Bretagne de troupes et l'a livrée en proie aux Saxons, aux Pictes, aux Scots, c'est l'insubordination de l'armée de Bretagne. En 407, elle fait trois empereurs en quelques mois. Le dernier, Constantin, à l'exemple de Maxime, un quart de siècle auparavant, débarque à Boulogne et s'empare de la Gaule et de l'Espagne. Mais, en 411, Constantin III, fait prisonnier dans Arles, est décapité. Gerontius, un Breton qui l'avait suivi, puis l'avait trahi pour proclamer un certain Maxime, est tué dans une sédition, tandis que son protégé s'enfuit en Espagne<sup>1</sup>. C'est la fin de l'armée de Bretagne. Des officiers et soldats passés sur le continent avec Constantin<sup>2</sup>, nul à coup sûr n'est retourné dans l'île.

Laissée à ses propres forces, la Bretagne semble avoir cessé de se considérer comme membre de l'Empire<sup>3</sup>. Suivant un témoignage, peut-être douteux, l'empereur Honorius aurait lui-même

(voir Mommsen dans l'*Hermès*, t. XXIV, p. 255). Sur l'histoire de cette légion, voir Sagot, p. 181; Le Roux, p. 95. *Rutupiae* (Richborough), où tenait garnison ce qui restait de la « *legio secunda Augusta* » (*Notitia*, XXVIII, p. 181), n'était qu'une forteresse de faible superficie : 4 acres. Voir Wright, *Celt, Roman and Saxon*, p. 178. Sur les ruines de *Rutupiae*, voir C. R. Smith, *The antiquities of Richborough...*, p. 41; Sagot, p. 143.

1. Lenain de Tillemont, t. V, p. 551, 583, 606; Edward A. Freeman, *Tyrants of Britain, Gaul and Spain, a. d. 406-411*, dans *English historical review*, 1886, p. 53-85.

2. Sagot (p. 251, n. 5) remarque justement à ce propos : « En ce qui concerne l'armée britannique, il n'est dit positivement dans aucun texte que Constantin l'emmena avec lui ou l'appela sur le continent; mais cela résulte de la suite des événements. »

3. Telle est du moins l'interprétation que suggère, semble-t-il, le passage où Zosime (l. VI, c. 5) montre (vers 407-408) les barbares transrhénans obligeant les habitants de la Bretagne et quelques nations de la Gaule à se séparer de l'Empire et à vivre de leur vie propre. Les Bretons pourvoient à leur défense et affranchissent leurs « cités » des barbares. L'Armorique et d'autres provinces de la Gaule imitent cet exemple, chassent les magistrats (ἄρχοντας) romains et établissent un gouvernement indépendant. Dans la première édition (1875, p. 530) de son *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* (cf. *l'Invasion germanique et la fin de l'Empire*, p. 6, note 2), Fustel de Coulanges a soutenu que la scission avait été involontaire et que les fonctionnaires romains chassés par les Bretons et les Armoricaïns étaient ceux qu'avait établis l'usurpateur Constantin; après la mort de celui-ci, tout serait rentré dans l'ordre. Cette interprétation, en ce qui concerne la Gaule, n'est pas exacte. Des textes ignorés ou négligés par Fustel de Coulanges montrent les Armoricaïns soulevés contre l'Empire ou, parfois, alliés avec lui en 437, 451, 455 (voir ces textes dans l'article de W. Levison, *Bischof Germanus von Auxerre*, paru dans le *Neues Archiv*, t. XXIX, 1903, p. 139-140). Ils paraissent impliquer que la rébellion avait un caractère plutôt social que politique : c'était une « bagaude » qui persista longtemps. Procope, au



écrit aux cités de Bretagne d'avoir à pourvoir à leur propre défense<sup>1</sup>.

On ne sait à peu près rien de la période d'un tiers de siècle qui s'écoula entre l'abandon de la Bretagne par les troupes au service de Rome et la conquête de la majeure partie de l'île par les Germains. Un texte du v<sup>e</sup> siècle porte, sous une date qui correspond à l'année 408 : « Britanniae Saxonum incursione devastatae<sup>2</sup>. » Vingt et un ans après, en 429, l'évêque d'Auxerre, Germain, envoyé en Bretagne par le pape Célestin pour combattre l'hérésie pélagienne, remporte une victoire miraculeuse sur les Pictes et les Saxons. Cette victoire ayant eu lieu au lendemain d'un concile tenu au tombeau du martyr Albanus<sup>3</sup>, c'est-à-dire à *Verulam*, aujourd'hui Saint-Alban's, au nord de Londres, il en faut conclure que, si les incursions des pirates continuaient, ils n'avaient réussi, cependant, ni à s'établir d'une façon permanente en Bretagne, ni à couper les communications entre l'île et le continent<sup>4</sup>.

vi<sup>e</sup> siècle, rapporte qu'à la mort de Constantin III les Romains se trouvèrent incapables de défendre la Bretagne qui, depuis lors, a été gouvernée par des tyrans : « ἀλλ' ὅσα ὑπὸ τυράννοις ἀπ' αὐτοῦ ἔμενεν. »

1. Zosime, lib. VI, cap. 10 : « Ὀνωρίου δὲ γράμμασι πρὸς τὰς ἐν Βρετανίᾳ χρησαμένους πόλεις φυλάττεσθαι παραγγέλλουσι » (éd. Mendelssohn, p. 291). L'historien vient de nous montrer Honorius bloqué dans Ravenne, tandis qu'Alaric essaye d'imposer sa créature, Attale, aux cités de l'Émilie et à la Ligurie. Est-il vraisemblable qu'Honorius, aux abois, trouve le temps d'écrire, pense même, à la lointaine Bretagne? — Cette difficulté a été aperçue depuis longtemps, et, dans le commentaire historique de Reitemeier, joint à l'édition d'Immanuel Bekker (Bonn, 1837, p. 422-423), on propose, après Godefroy, la correction *Βρυτανία* : il s'agirait des cités de l'Italie méridionale, des *Bruttii*. Mais, d'autre part, la suite montre un retour de fortune imprévu en faveur d'Honorius. On peut maintenir le texte en interprétant le passage en question comme une invite aux cités de Bretagne de tenir ferme (en attendant du secours?), soit contre les barbares, soit contre les partisans de Constantin.

2. *Chronica gallica ad an. CCCCLII*, éd. Mommsen, dans *Monumenta Germaniae, Auctores antiquissimi*, t. IX, p. 654, § xvi, n° 62. Cet événement est daté de l'olympiade 297; viennent ensuite des faits correspondants aux années 409, 410, 411.

3. Voir la *Vita Germani*, par Constantin, c. 17. Sur ce texte, voir l'étude capitale de W. Levison, dans le *Neues Archiv*, t. XXIX, 1903, p. 97-175. Sur le premier voyage de Germain et la victoire de l'« Alleluia », *Ibid.*, p. 119, 123.

4. Remarquons qu'elles ne furent jamais complètement interceptées par les pirates : vers 440(?), Germain peut faire un second voyage en Bretagne; en 455, le pape Léon communique avec les évêques bretons; de même, en 475, l'évêque Faustus de Riez. Séparée politiquement de Rome, la Bretagne chrétienne continue à en dépendre au point de vue religieux. Prosper, parlant du pape Célestin, qui arrache la Bretagne à l'hérésie et fait entreprendre la conversion des

Mais, douze ans après, c'en était fait de la Bretagne : le même texte que nous venons de citer nous renseigne sur la catastrophe finale en une ligne : « Les Breagnes, affligées jusqu'à présent par toutes sortes de calamités et de désastres, tombent au pouvoir des Saxons » (441-442)<sup>1</sup>. Les Germains s'installaient au sud et à l'est, puis bientôt au centre, refoulant ou exterminant les Bretons. De leur côté, les Scots, venus d'Irlande, prenaient pied définitivement au nord, en Alban, aux dépens des Pictes, et, pour un temps à l'ouest, en Domnonée, en Venedotie et en Demetie<sup>2</sup>.

Revenons à la Gaule.

Quoique le résultat final ait été bien différent, la Gaule n'eut pas moins à souffrir de la piraterie que la Bretagne à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, et même au V<sup>e</sup> siècle.

En l'année 370, la présence de Valentinien en Gaule n'empêcha pas une « multitude » de Saxons de débarquer sur un point inconnu, sans doute vers les embouchures du Rhin ou de la Meuse<sup>3</sup>. Le comte Nannenus, blessé et se jugeant en état d'infé-

Scots d'Irlande, écrit : « Ordinato Scotis episcopo, dum romanam insulam sudet servare catholicam, fecit etiam barbaram christianam » (Migne, *Patrol. lat.*, t. LI, col. 271). Cf. Levison, *loc. cit.*, p. 127-128, 167.

1. *Chronica Gallica ad an. CCCC LII* : « Britanniae usque ad hoc tempus variis cladibus eventibusque latae [corr. late vexatae] in dicionem Saxonum rediguntur », *Ibid.*, p. 660 : olympiade 306 = 441-442. — Les dates traditionnelles de la conquête saxonne, tirées des œuvres de Gildas, de Bède, de Nennius, sont dénuées de toute valeur. Voir Thurneysen, *Wann sind die Germanen nach England gekommen* (dans les *Englische Studien* de Kölbing, année 1896, p. 163; cf. *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 157 et suiv.; et mon article des *Mélanges Bémont*, p. 19).

Au dire de Gildas (c. 20), écrivant vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, les Bretons demandèrent des secours à Aetius, trois fois consul (donc en 446). L'assertion ne présente rien d'in vraisemblable, mais il suffit de lire l'extrait, ou soi-disant tel, qu'il donne de cette lettre pour s'apercevoir qu'on est en présence d'une composition littéraire (voir *Monumenta Germaniae, Auctores antiquissimi*, t. XIII, 1, p. 36). Polemius Silvius, donnant, en 449, une revue des provinces romaines, rejette à la fin la Bretagne, sans doute parce qu'il la considère comme perdue pour l'Empire, selon la conjecture de Mommsen (*Ibid.*, t. IX, p. 532, 542).

2. Sur les Scots en Grande-Bretagne, voir d'Arbois de Jubainville et J. Loth dans la *Revue celtique*, t. XXI, p. 244, et XXII, p. 92; H. Zimmer, *Nennius vindicatus*, p. 86; Kuno Meyer dans les *Transactions... society of Cymmrodorion*, année 1895-1896, p. 59; Haverfield, *Romanization of Roman Britain*, 3<sup>e</sup> édit., p. 81; Mgr Duchesne, *Fastes épiscopaux de la Gaule*, t. II, p. 251.

3. Il ressort du récit d'Ammien Marcellin que le comte Nannenus pouvait communiquer avec l'empereur sans longs délais; or, pendant l'année 370, Valentinien n'a pas quitté Trèves ou la ligne du Rhin qu'il fortifiait : on le

rriorité, fit appel à l'empereur qui lui dépêcha des renforts commandés par le « maître de l'infanterie », Sévère. Les Saxons, surpris et intimidés, s'engagèrent à fournir des recrues pour l'armée impériale<sup>1</sup>. Sur le chemin du retour, au moment où ils atteignaient la « région des Francs », les barbares, attaqués traîtreusement par des fantassins romains, furent exterminés, non sans avoir opposé une résistance désespérée; seule une charge de cavaliers cuirassés (*cataphracti*) put en venir à bout<sup>2</sup>. Il paraît certain que l'initiative de cette trahison venait de l'empereur lui-même<sup>3</sup>. Valentinien s'était cru autorisé à ne pas tenir ses engagements envers un ennemi particulièrement redouté pour sa cruauté sauvage<sup>4</sup> et la soudaineté de ses attaques<sup>5</sup>.

trouve à Alzey, sur ce fleuve, en avril et août (voir Fr. Reiche, *op. cit.*, p. 45). D'autre part, les Saxons furent surpris à leur retour en une localité inconnue (*Deusone*), mais située *in regione Francorum* (voir note suivante). A cette date, les Francs viennent de pousser leurs établissements jusqu'en Toxandrie (nord du Brabant actuel), sur territoire d'empire, avec l'autorisation du gouvernement impérial (voir L. Schmidt, *Allgemeine Geschichte der germanischen Völker*, p. 154) : c'est sans doute en cette région qu'eut lieu le guet-apens. Le débarquement des Saxons (*Oceani difficultatibus permeatis*) dut s'effectuer sur le côté de la mer du Nord ou vers le Pas-de-Calais. Le comte et duc Nannenus commandait, en conséquence, soit la *Germania (Secunda)*, soit la *Belgica Secunda*.

1. L. Schmidt (*Geschichte...*, t. II, p. 41-42) voit là l'origine de la *ala prima Saxonum* qu'on trouve dans la *Notitia dignitatum* (*Oriens*, XXXII, 37). Mais cette aile de cavalerie, campée à Verofabula en Phénicie, paraît avoir été formée avant les réformes militaires de Constantin (voir éd. O. Seeck, p. 68 et 312).

2. Ammien Marcellin, l. XXVIII, c. 5, § 1-7. *Chronique* de saint Jérôme : « Saxones caesi Deusone in regione Francorum » (édition Rudolf Helm, reproduisant le ms. d'Oxford, lequel est du v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècle, à la suite des œuvres d'Eusèbe, t. VII, 1 (Leipzig, 1913), p. 246, l. 25); à la date erronée de « olympiade 288, an 9 de Valentinien et Valens ». *Deusone* ne saurait être identifié à Deutz (voir F. Reiche, *op. cit.*, p. 69-70, 76). — Orose (l. VII, c. 32) paraphrase Jérôme : « Valentinianus Saxones, gentem in Oceani littoribus et paludibus inuis sitam, virtute atque agilitate terribilem, periculosam Romanis finibus, eruptionem magna mole meditantem, in ipsis Francorum finibus oppressit » (éd. Zangemeister, p. 513-514). — Il n'y a pas lieu de supposer, avec plusieurs érudits, deux expéditions, l'une en 370, l'autre quelques années après. Voir Lenain de Tillemont, t. V, p. 688, et F. Reiche, p. 45.

3. Ammien Marcellin le révèle dans son jugement final sur Valentinien : « Inter haec tamen caute gesta, jam conversos ad metuendam rabiem Saxonas, semper quolibet inexplorato ruentes delatosque tunc [ad terrestres] tractus, quorum spoliis paene redierant [locupletes], malefido quidem sed utili commento peremit, praeda raptoribus vi fractis excussa » (l. XXX, c. 7, § 8).

4. Cf. plus loin, p. 16.

5. Parlant des brigands de Syrie, Ammien Marcellin (l. XXVIII, c. 2,



Les renseignements font défaut pour les trente dernières années du IV<sup>e</sup> siècle. Il est plus que vraisemblable que les incursions des Saxons en Gaule ne cessèrent pas<sup>1</sup>. Des Saxons firent partie des bandes de barbares qui, franchissant le Rhin, se répandirent en Gaule dans les premiers jours de l'année 407<sup>2</sup>. Leur destinée ultérieure est incertaine. Peut-être faut-il les identifier aux « auxiliaires » Saxons qui se rangèrent sous les ordres d'Aetius en 451 pour livrer bataille à Attila<sup>3</sup>. Les progrès incessants des Francs au cours du V<sup>e</sup> siècle dans les vallées de la Meuse, de l'Escaut et du Rhin interdirent aux Saxons l'accès de la Gaule par terre. Mais les expéditions maritimes se poursuivirent. En 456, on voit le « Tractus Aremericus » s'attacher à l'Empire ou à l'ombre qui en subsiste, par crainte du « pirate Saxon »<sup>4</sup>. Les rois wisigoths, installés en Aquitaine, avaient recueilli dans l'héritage de Rome le soin de défendre les rivages de cette contrée contre les pirates. Une lettre de Sidoine Apollinaire, alors retenu à la cour gothique de Bordeaux, vers 475<sup>5</sup>, adressée

§ 12) compare pour la soudaineté et le caprice leurs attaques à celles des Saxons qui sont particulièrement redoutables : « Nec quisquam adventum eorum cavere poterat inopinum, non destinata sed varia petentium et longinqua, et quoquo ventus duxerat inrumpentium; quam ob causam prae ceteris hostibus Saxones timentur ut repentini. »

1. L. Schmidt (*Geschichte der deutschen Stämme*, t. II, p. 42) a relevé le passage suivant d'une lettre de Symmaque (II, 46), écrite en 393, qui montre des prisonniers Saxons livrés aux jeux du cirque : « Viginti et novem Saxonum fractas sine laqueo fauces primus ludi gladiatorii dies viderit. » Cf. Gaston Boissier, *la Fin du paganisme*, t. II, p. 202.

2. Saint Jérôme, *Epist.* 123, ad Ageruchiam : « Quicquid inter Alpes et Pyrenaeum est, quod Oceano et Rheno includitur, Quadus, Vandalus, Sarmata, Halani, Gepidi, Her(c)uli, Saxones, Burgundiones, etc., hostes vastarunt » (I, (913), Orose, c. 38, 40). Cf. Lenain de Tillemont, t. V, p. 547.

3. Jordanes, *De origine actibusque Getarum*, c. 36 (*Auctores antiquissimi*, t. V, p. 108).

4. Sidoine Apollinaire, *Panegyricus dictus Avito Augusto*, v. 369-371 :

Quin et Aremericus piratam Saxona tractus  
Sperabat, cui pelle salum sulcare Britannum  
Ludus et assuto glaucum mare findere lembo.

Cf. v. 388-390 :

Ut primum ingesti pondus suscepit honoris,  
Legas qui veniam poscant, Alamanne, furori,  
Saxonis incursus cessat...

(*Carmina*, VII, éd. Luetjohann, p. 212, 213). La date du panégyrique se place en 456 (*Ibid.*, p. I).

5. Voir Mommsen dans sa préface à l'édition Luetjohann, p. XLVIII.

à son ami Namasius, qui accompagnait la flotte<sup>1</sup>, nous offre un récit intéressant, en dépit des insupportables apprêts littéraires de l'auteur : « ... J'allais clore cette lettre où j'ai trop bavardé et voici qu'arrive à l'improviste un courrier de Saintes. Nous avons tenu à le confesser à ton sujet. Il n'a cessé de nous affirmer que vous venez de donner le signal du départ à la flotte et que, tantôt sur mer, tantôt sur terre, vous vous attachez en suivant les sinuosités de l'Océan aux navires recourbés des Saxons : autant de rames, autant d'*archipirates*. Qu'ils commandent ou obéissent, qu'ils enseignent ou apprennent, tous volent de concert. Plus que jamais prends garde; il convient de t'en avertir. De tous les ennemis, c'est le plus redoutable. Il surgit quand on ne l'attend pas, où on le cherche il disparaît<sup>2</sup>. Il méprise le vaillant, accable l'imprudent. On n'échappe pas à sa poursuite et il est insaisissable dans sa fuite. Le naufrage est pour les Saxons un exercice, non un sujet de peur. Les périls de la mer leur sont connus, et pour mieux dire amis : la tempête donne une fausse sécurité à leurs victimes et les empêche de se prémunir contre les agresseurs qui, pendant ce temps, bravent joyeusement les vagues et les récifs rocheux, sûrs de fondre à l'improviste. Ce n'est pas tout : avant de lever l'ancre qui mord le sable étranger et de tendre la voile qui les emportera du continent dans leur patrie, leur coutume, inspirée moins de leur religion que de leur cruauté, est de noyer et de pendre un dixième de leurs captifs, en tirant les victimes au sort. Tels sont les vœux qui les lient, les victimes qui les libèrent. Pollués par un sacrilège, mais s'estimant lavés par un sacrifice, ces fauteurs d'un meurtre sinistre estiment qu'il est religieux de torturer le captif sans en tirer rançon. Aussi, je tremble, j'appréhende un retour de fortune malgré de sérieux motifs d'espérance : d'abord tu suis les étendards d'un peuple victorieux (les Goths), etc.<sup>3</sup>. »

1. Peut-être l'héritière de la flotte de Blaye (voir plus haut, p. 5).

2. Cf. plus haut (p. 14, notes 3 et 5) la description d'Ammien Marcellin.

3. Sidoine Apollinaire, *Epistolae*, l. VIII, ep. 6, éd. Luetjohann, p. 132-133 (*Monumenta Germaniae, Auctores antiquissimi*, t. VIII). M. de La Borderie a donné également une traduction de ce passage dans son *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 220. — Le témoignage de cette lettre paraît être confirmé par un chapitre de la *Vie de saint Vivien* de Saintes, qui nous montre les Saxons débarquant à Marsas (Gironde, arr. de Blaye) et ravageant la contrée voisine. Vivien, alors évêque de Saintes, s'étant mis en prière, une milice céleste apparaît sur les murs et les tours de la cité et terrifie les barbares qui, le jour venu, demandent la paix et se retirent sans effusion de sang : « Accidit etiam quodam tempore ut multi-

Cependant, s'il fallait se fier à la verve poétique de Sidoine, le Saxon, plus marin que terrien, aurait figuré, la tête rasée, à la cour de Bordeaux, parmi les peuples barbares sollicitant la protection d'Euric<sup>1</sup>.

Il est probable que l'Armorique eut plus particulièrement à souffrir de leurs dévastations<sup>2</sup>. Les ruines de villas romaines découvertes dans cette région présentent des traces d'incendie<sup>3</sup>. L'embouchure de la Loire, comme quatre siècles plus tard pour les Scandinaves, fut un de leurs repaires favoris. De là ils remontaient le fleuve. Vers 463, on les voit, sous la conduite d'Adovacrius, assiéger Angers. La ville fut sans doute défendue par Egidius, « maître de la milice », car aussitôt la mort de ce personnage (octobre 464), Angers et d'autres localités livrèrent

tudo hostium Saxonum barbarorum cum plurimis navibus ad locum qui dicitur Marciacus amore deprædationis incumberet. Cumque loca finitima circuisset execranda barbaries et esset civitas tanti antistitis fulta praesidio, causa absolutionis sacris est ostensa miraculis, ut, in orationibus incubante Domini sacerdote, in muris ac turribus militia caelestis adstaret procederetque inde terror hostium, unde erat occultum et magnum in civitate praesidium, ut miro atque ineffabili modo illi sanctam cererent visionem, quibus non esse honoris poterat sed timoris et infideles barbari qui non constringebantur fide fugarentur interim visione. Sicque adventante die, pacem ultro, divino territi auxilio, petierunt, qui cum furore vastationis advenerant, ut quos expugnabat caelestis exercitus sine effusione sanguinis vincerentur et esset hostium reditus sospes, ubi etiam civitas ab omni parte residebat incolumis. Quod re vera ad meritum beatissimi intercessoris pio refertur ordine, cum ex ea parte vicit unde Dominum fideliter exoravit » (*Vita Bibiani vel Viviani episcopi Santonensis*, c. 7, dans *Monumenta Germaniae, Scriptores rerum merovingicarum*, t. III, p. 98). Malheureusement, selon l'éditeur, M. Br. Krusch, cette vie de saint est une fabrication carolingienne qui se place vers l'année 800. Dans ses *Fastes épiscopaux* (t. II, p. 73), Mgr Duchesne persiste dans l'opinion que la *Vita Bibiani* a été rédigée par un auteur assez rapproché du temps où vécut Vivien et il pense que le texte que nous possédons a été connu de Grégoire de Tours.

1. « Istic Saxona caerulum videmus  
Assuetum ante salo solum timere;  
Cujus verticis extimas per oras  
Non contenta suos tenere morsus  
Altat lammina marginem comarum  
Et sic crinibus ad cutem recisis  
Decrescit caput additurque vultus »

(dans la lettre à Lampridius, l. VIII, ép. 9, p. 136).

2. Ce qui explique qu'en 456 les Armoricaïns se rapprochent de l'Empire. Cf. page 15.

3. Au dire des archéologues cités par M. de La Borderie dans son *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 221-224. Voir encore Adrien Blanchet, *Les trésors de*

des otages au Saxon<sup>1</sup> et sans doute lui ouvrirent leurs portes<sup>2</sup>. Le comte Paul, qui commandait les débris de l'armée impériale de Gaule, attira au service de Rome le Franc Childéric<sup>3</sup>. Et, au lendemain du jour où Adovacrius venait de pénétrer dans Angers, tous deux, le serrant de près, pénétrèrent dans la ville; le comte Paul fut tué et la cathédrale incendiée, mais Childéric demeura maître de la cité<sup>4</sup>. Les hostilités ne furent pas arrêtées par la prise d'Angers, mais, dans cette guerre, les Saxons eurent le dessous : les « Romains » les mirent en fuite, les Francs s'emparèrent de leurs îles<sup>5</sup>, sans doute sur la Loire, et leur tuèrent beaucoup de monde<sup>6</sup>. Mais la même année, après novembre(?), Francs et Saxons se réconcilièrent pour faire face à un adversaire redoutable, les Alains, qui, revenant d'une expédition de brigandage en Italie, regagnaient leurs quartiers sur la Loire, sans doute dans l'Orléanais, où ils étaient cantonnés depuis 442 pour le moins : les Alains furent « subjugués » (vers 469)<sup>7</sup>.

*numismatique romaine et les invasions germaniques en Gaule* (Paris, 1900).

1. Grégoire de Tours, I, II, c. 18 : « Igitur Childericus Aurilianis pugnas egit, Adovacrius vero cum Saxonibus Andecavo venit. Magna tunc lues populum devastavit. Mortuus est autem Egidius et reliquit filium Syagrium nomine. Quo defuncto, Adovacrius de Andecavo vel aliis locis obsides accepit. » Que Grégoire de Tours utilise ici des notes d'un caractère annalistique, une *Chronica* rédigée à Angers, c'est ce qui est certain (voir G. Kurth, *Clovis*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, p. 213-215; t. II, p. 235). Il n'y a pas lieu de s'arrêter à une fantaisie de J. Lair qui prétend corriger le texte de Grégoire au moyen des auteurs qui dérivent de lui (tels que Frédégaire, le *Liber historiae Francorum*, Roricon, Aimoin) dans un mémoire déconcertant publié dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1898, p. 275-300.

2. Cela résulte de ce qui suit.

3. Sans doute était-il déjà au service de Rome dès 464. Au début de la *Chronica* copiée par Grégoire, on voit Childéric combattre à Orléans (voir plus haut note 1), peut-être contre les Alains (voir note 7).

4. Grégoire de Tours, I, II, c. 18 (suite) : « Paulus vero comes cum Romanis ac Gothis bella intulit et praedas agit. Veniente vero Adovacio Andecavus, Childericus rex sequente die advenit, interemptoque Paulo comite, civitatem obtinuit; magnum ea die incendium domus ecclesiae concremata est. »

5. J. Lair (*loc. cit.*, p. 290), sous prétexte que l'expression « insulae captae atque subversae » est « suspecte », corrige *insulae* en *cyulae* (barques).

6. Grégoire de Tours, c. 19 : « His ita gestis, inter Saxones atque Romanos bellum gestum est; sed Saxones terga vertentes, multos de suis, Romanis insequentibus, gladio reliquerunt; insulae eorum cum multo populo interempto a Francis captae atque subversae sunt. »

7. Ibid. : « Eo anno mensi nono terra tremuit. Odovacrius cum Childerico foedus iniit, Ala(man)nosque, qui partem Italiae pervaserant, subjugaverunt. »

Il semble que des bandes saxonnes aient continué longtemps à infester le cours inférieur de la Loire, comme feront au ix<sup>e</sup> siècle les Scandinaves. Une légende, recueillie par Grégoire de Tours, nous montre la ville de Nantes assiégée par des barbares au temps de Clovis. Au bout de soixante jours de siège, les habitants étaient aux abois, lorsqu'apparurent, au milieu de la nuit, deux processions surnaturelles d'êtres vêtus de blanc et tenant des cierges dans la main : elles sortirent, l'une de la basilique des saints Rogatien et Donatien, l'autre de la basilique de saint Similin. A cette vue, l'armée ennemie, frappée de stupeur, prit la fuite ; au jour, il ne restait plus trace des assiégeants<sup>1</sup>. Ce miracle fut porté à la connaissance des chrétiens par un certain Chillon, le même qui commandait les païens et qui se convertit à cette occasion<sup>2</sup>. Les barbares ne peuvent avoir été, semble-t-il, que des Saxons<sup>3</sup>.

Un demi-siècle après, on voit l'évêque de Nantes, Félix,

Faute d'avoir vu qu'il fallait corriger *Alamannos* en *Alanos*, J. Lair (p. 295), Longnon (*la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*, p. 84), et bien d'autres, se sont égarés. La correction proposée par Wietersheim (*Geschichte der Völkerwanderung*, t. II, p. 15) et L. Schmidt (*Allgemeine Geschichte...*, p. 197, n. 4) éclaire tout. Sur les Alains en Gaule au v<sup>e</sup> siècle, voir Levison, *art. cité*, dans le *Neues Archiv*, t. XXIX, p. 133-137. Sur la date 469, voir L. Schmidt, *Geschichte...*, t. I, p. 262.

1. Cf. plus haut p. 16, note 3, le miracle de la *Vita S. Bibiani*.

2. Grégoire de Tours, *De gloria martyrum*, cap. 59 : « Apud urbem vero Namneticam duo sunt martyres pro Christi nomine jugulati, quorum unus Rogatianus, alter Donat[ian]us est vocitatus. Habetur ibi etiam et Similinus magnus confessor. Igitur cum supra dicta civitas, tempore Chlodovechi regis, barbarica vallaretur obsidione et jam sexaginta dies in hac aerumna fluxissent, media fere nocte apparuerunt populis viri cum albis vestibus, radiantibus cereis, a basilica beatorum martyrum egredi; et ecce alius chorus huic similis de basilica procedere antestitis Similini. Cumque conjungentes se, data salutatione, orationi incubuissent, recesserunt unusquisque ad locum unde progressus fuerat, ac protinus omnis phalanga hostilis, immenso pavore exterrita, ita subito impetu a loco discessit ut, facta luce, nullus ex hiis reperiri possit. Apparuit antedicta virtus Chiloni cuidam, qui tunc temporis huic exercitui praeerat. Qui necdum erat ex aqua et spiritu sancto renatus; qui statim compunctus corde conversus ad Dominum, iterata nativitate progenitus, Christum esse filium Dei vivi clara voce testatus est » (Krusch, *Scriptores rerum Meroving.*, t. I, p. 454). Ce traité a été écrit vers 590.

3. Après avoir admis dans la 1<sup>re</sup> édition de son *Clovis* que les barbares qui assiégèrent Nantes étaient des Francs, M. God. Kurth s'est convaincu dans la 2<sup>e</sup> édition (t. I, p. 262, n. 2), à la suite de La Borderie (*Histoire de Bretagne*, t. I, p. 330), qu'ils ne pouvaient être que Saxons. Les Bretons sont à écarter : ils n'étaient pas païens.



baptiser l'« âpre race des Saxons » et transformer en brebis ces bêtes féroces<sup>1</sup>.

Passée cette époque<sup>2</sup>, les Saxons cessèrent de se montrer sur la Loire ou se fondirent avec les Gallo-Francis<sup>3</sup>.

Sur deux autres points de la Gaule, les établissements saxons persistèrent. Dans le Bessin, les Saxons gardèrent longtemps leur individualité : deux passages de Grégoire de Tours, se rapportant aux années 579 et 590, nous montrent qu'ils devaient le service militaire aux rois Francs, mais qu'ils ne combattaient pas confondus avec la population gallo-franque<sup>4</sup>. C'est peut-être à cette branche de Saxons du Bessin qu'appartenait le duc saxon

1. Fortunat, *Ad Felicem episcopum, de Pascha* :

« Quos prius Evva nocens infecerat, hos modo reddit  
Ecclesiae pastos ubere, lacte, sinu,  
Mitibus alloquiis agrestia corde colendo.  
Munere Felicis de vepre nata seges.  
Aspera gens Saxo, vivens quasi more ferino,  
Te mediante, sacer, belua reddit ovem »

(*Carmina*, lib. III, 9, v. 99-104; éd. F. Leo, *Monumenta Germaniae, Auctores Antiquissimi*, t. IV, p. 62).

A en croire L. Schmidt (*Geschichte...*, II, 44), « die vermeintlichen Sachsen, die nach Venantius Fortunatus (*Carmina*, III, 9, 103) der Bischof Felix von Nantes bekehrte, beruhen auf falscher Lesung (siehe die Ausgabe der *Monumenta Germaniae*), wie auch eine andere Stelle desselben Autors (*Carmina*, III, 4, p. 53) : novi quidem te (Felix von Nantes) mihi Canobo, Cherucis adcersientibus myoparonein praepetem etc. schwerlich mit Cherusken = Sachsen in Beziehung zu bringen ist ». La seule conclusion, me semble-t-il, que l'on puisse tirer de ce passage c'est que Fortunat confondait les Saxons avec les antiques Chérusques, mais les pirates Saxons infestaient bien sur leurs barques le diocèse de Félix, c'est-à-dire le cours inférieur de la Loire.

2. Ils auraient encore infesté la Manche vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, si l'on en croyait la *Vita sancti Marculfi*. Elle nous montre en effet l'île de Jersey, où réside saint Marcouf, attaquée par une armée de 3,000 Saxons : « Aliquando namque piratae plurimi, fere ad tria millia ex inexhaustis scaturigentibus gentis Saxonicae prorumpentes, ascensis navibus cursumque velocem ramis ac velis accelerantes, ad praedictam insulam depraedandam atque penitus depopulandam tendere coeperunt, etc. » Encouragés par le saint homme, les habitants de l'île, au nombre de trente seulement, résistent et jettent à l'eau les pirates (Mabillon, *Acta sanctorum ord. S. Bened.*, saec. I, p. 132, c. 15 et 16). Mais ce texte ne doit pas être pris au sérieux ; c'est une fabrication qui n'est pas antérieure à la seconde partie du ix<sup>e</sup> siècle. Voy. Balthasar Baedorf, *Untersuchungen über Heiligenleben der westlichen Normandie (der Diöcesen Avranches, Coutances, Bayeux und Sées)*, Bonn, 1913, p. 24-42.

3. C'étaient sans doute deux Saxons de la Loire que ces *pueri* au service d'un négociant de Tours dont parle Grégoire de Tours (l. VII, c. 45).

4. Grégoire de Tours, l. V, c. 19; l. X, c. 9 (éd. R. Poupardin, p. 183 et 420).

Aeghina qui, en 636-637, commande une des armées franques envoyées en Espagne<sup>1</sup>.

Un *pagellus* de l'époque carolingienne, l'*Otlinga Saxonia*, étant une subdivision de la même région, le Bessin<sup>2</sup>, il semble tentant d'y voir une continuation de l'antique établissement des Saxons en cette région. Ce système, accepté depuis le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, est combattu par M. Prentout. Il faut briser, selon lui<sup>3</sup>, le lien de continuité établi entre les *Saxones Baiocassini* et l'*Otlinga Saxonia*. Les premiers auraient eu, au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, un roi, Corbecon, régnant entre Coutances, Saint-Lô et Bayeux. Les Saxons de l'*Otlinga*, située à l'est du Bessin proprement dit<sup>4</sup>, seraient des Saxons transplantés par Charlemagne après la campagne de 804<sup>5</sup>.

1. Frédégaire, *Chron.*, l. IV, c. 54, 78.

2. L'*Otlinga Saxonia* est signalée dans un formulaire tiré d'un diplôme de Louis le Pieux (*Monumenta Germaniae, Formulae*, éd. Zeumer, p. 312, n° 34), deux diplômes de Charles le Chauve du 13 novembre 843 et du 1<sup>er</sup> mai 845 (Tardif, *Cartons des rois*, n° 144 et 156; cf. Halphen et Lot, *le Règne de Charles le Chauve*, t. I, p. 87, n. 3, p. 144, n. 2), le capitulaire de Servais de 853 (éd. Boretius et Krause, t. II, p. 275, c. 7), enfin un passage des *Gesta Aldrici* rédigés au milieu du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle (éd. Charles et Froger, p. 77). Il résulte de ces textes que l'*Otlinga Saxonia* formait une subdivision du *pagus Baiocassinus* jusqu'en 843, et que, de 845 à 853 (pour le moins), elle eut une existence à part; passée cette dernière date, il n'en est plus question. On a cherché à préciser. Le précepte de 843 plaçant « in pagello qui dicitur Otlinga Saxonia » une villa « nomine Heidram », celle-ci a été identifiée par Huet, en 1702, à Airan (Calvados, cant. de Bourguébus, arr. de Caen); Longnon a accepté cette identification et, par suite, place l'*Otlinga* à l'est du Bessin. Mais le précepte de 845, qui a échappé au même Longnon, porte « in pago Otlinga Saxonia, in centena Nortrinse, in loco qui nuncupatur Heidravilla ». Selon R.-H. Sauvage (*la Question de l'Otlinga Saxonia*, 1913, extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXIX), *Heidram* de 843 est visiblement identique à *Heidravilla* de 845; si cette dernière localité est d'une identification douteuse, *Nortrinis* est l'adjectif de *Nortretum*, lequel est Norrey (Calvados, arr. de Caen, cant. de Tilly-sur-Seuille); donc il faut chercher l'*Otlinga*, dont cette centaine est une subdivision, sur la rive gauche de l'Orne. C'est ingénieux. Je ne suis pourtant pas convaincu : si *Norrey* = *Nortretum*, l'adjectif dérivé serait, semble-t-il, *Nortretensis* et non *Nortrinis*, et, en réalité, Norrey dérive de *Nuceretum*.

3. Henri Prentout, *Essai sur les origines et la fondation du duché de Normandie*, p. 51-76 (*Mémoires de l'Académie de Caen*, volume supplémentaire : *Millénaire de la Normandie*, juin 1911). Cf. l'article *Littus Saxonicum, Saxones Bajocassini, Otlinga Saxonia* dans la *Revue historique*, t. CVII, 1911, p. 285-309, et le mémoire publié sous le même titre dans le *Congrès du Millénaire de la Normandie* (Rouen, 1913).

4. Voir page précédente, note 4.

5. M. Prentout (p. 75) va même jusqu'à imaginer qu'« une colonie saxonne s'est étendue depuis la vallée de la Loire jusqu'à la mer, comprenant le pays

Malheureusement, la *Vie de saint Sever*, sur laquelle s'appuie ce savant, est une misérable falsification de basse époque. Il est même douteux que saint Sever ait eu originairement aucune connexion avec la Gaule<sup>1</sup>. Enfin, le fabuleux païen Corbecon n'y est nullement dit roi des Saxons. En ce qui touche la transplantation des Saxons, il faut bien avouer que nous ignorons quelles sont les parties de la *Francia* où l'empereur déporta en masse les Saxons : il est peu vraisemblable qu'il ait fixé en Neustrie, à proximité des côtes, les Saxons d'outre-Elbe et de Wigmodie (à l'est du Weser), victimes de cette mesure<sup>2</sup>. Nous sommes d'autant moins autorisés à fixer un groupe de ces exilés dans une subdivision du Bessin que nous ne trouvons aucune localité de cette région dont le nom rappelle les nouveaux venus, alors qu'en Allemagne, comme en France, la toponymie, à défaut des textes annalistiques, conserve le souvenir d'assez nombreuses localités peuplées par des Saxons<sup>3</sup>.

à l'est de la Sarthe et de l'Orne et une partie des diocèses de Bayeux, de Séez et du Mans. Il est légitime de supposer que ces colonies auraient été, comme les Saxonnes Bajocassini, destinées à combattre, à arrêter les invasions bretonnes. L'*Ottinga Saxoniae* ne serait qu'un fragment de cette colonie ». L'unique preuve est « un texte très curieux d'une charte de Louis le Débonnaire, où il est question de Banzlegbe, comte du Maine, marquis du pays de Saxe ». Il s'agit d'un diplôme de Louis le Pieux, qui n'est connu que par une mauvaise transcription du manuscrit unique (XI<sup>e</sup> siècle) des *Gesta Aldrici* : l'empereur approuve, en 838, une donation à l'église du Mans faite par « Banzlegbus (sic! : lire *Gauzbertus*?) comes et Saxoniae patriae marchio noster » de la ville de *Lugdunum* (Loudon) dans le Maine, qu'il tient en bénéfice du souverain (*Gesta domni Aldrici*, éd. R. Charles et L. Froger, p. 120-121). La seule conclusion à tirer de là, c'est, naturellement, qu'un marquis en Saxe du temps de l'empereur Louis possédait des bénéfices dans le Maine, dont il était peut-être originaire. Il n'y a là rien que de très simple.

1. Voir sur ce texte la dissertation de Balthasar Baedorf, *Untersuchungen über Heiligenleben der westlichen Normandie...*, Bonn, 1913, p. 16-21.

2. *Annales regni Francorum* : « 804 : Aestate autem in Saxoniam ducto exercitu omnes qui trans Albiam et in Wihmuodi habitabant Saxonnes cum mulieribus et infantibus transtulit in Franciam et pagos Transalbianos Abodritis dedit » (éd. Kurze, p. 118). Cf. *Chronique de Moissac* : « Et rex Karolus tulit inde multitudinem Saxonorum cum mulieribus et infantibus et collocauit eos per diversas terras in finibus suis » (*Mon. Germ., Scriptores*, t. I, p. 304).

3. *Sachsenheim, Sachsenhof, Sachsenhausen*, etc., en Allemagne, *Sasestraete, Sassenrode*, etc., en Belgique : cf. *Saxon* en Meurthe-et-Moselle, sur la célèbre colline de Vaudémont. Voir G. Kurth, *la Frontière linguistique en Belgique*, t. I, 1896, p. 391. M. Prentout (p. 59, 67) n'a pas d'illusion sur l'origine des Saon et Saonnet, d'ailleurs situés dans le Bessin proprement dit. Il croit reconnaître (p. 75, n. 1) une origine saxonne à *Curtis*



Il n'y a donc aucune raison valable pour ne pas reconnaître dans l'*Otlinga Saxonia* du ix<sup>e</sup> siècle, subdivision du Bessin, le pays occupé par les *Saxones Baiocassini* du vi<sup>e</sup> siècle. Et que ceux-ci fussent identiques aux Saxons insulaires, installés depuis peu en Grande-Bretagne, c'est ce que prouve le terme même d'*Otlinga*. M. Prentout<sup>1</sup> l'a ingénieusement et sûrement rapproché de l'anglo-saxon *ætheling*, « noble » : *Otlinga Saxonia* veut dire « Noble Saxe ». Le premier terme avait peut-être fini par être employé dans un sens topographique, car le capitulaire de Servais de 853 nous fait supposer qu'une partie de cette circonscription, confiée pour lors à un comte Hardouin, était appelée (*Otlinga*) *Harduini*<sup>2</sup>.

Aucun texte historique ne signale l'installation des Saxons en Boulonnais. Mais, à défaut de renseignements annalistiques, la toponomastique, en nous montrant dans les environs de Bou-

*Sasonien*(?), mais ce nom se rencontre en Corbonnais. Qu'il y ait eu des Saxons un peu partout, la chose est possible. M. Br. Krusch (*Monumenta Germaniae, Scriptores aevi Merov.*, t. V, p. 488, n. 5, 489) a remarqué qu'au vi<sup>e</sup> siècle des individus de cette race se rencontraient dans le centre et le midi de la Gaule.

1. *Op. cit.*, p. 281; cf. son article de la *Revue historique*, t. CVII, 1911, p. 285-309. Jacob Grimm avait déjà vu, paraît-il, qu'*Otlinga* voulait dire « gens nobles », mais cette interprétation avait été oubliée. Dans sa communication parue dans le *Millénaire de la Normandie* (tirage à part, p. 29), M. Prentout déclare abandonner « bien volontiers » l'excellente étymologie qu'il avait retrouvée et revient à celle, inadmissible phonétiquement, d'*Osterlingi*.

2. *Capitul.*, c. 7 : « Eirardus episcopus, Teodericus abba, Herloinus, Hardoinus missi in Aprincato, Constantino, Bagisino, Coriliso, *Otlinga Saxonia et Harduini*, Oxmiso et in Lisvino » (éd. Boretius-Krause, t. II, p. 275). Il n'y a pas lieu de rapprocher avec M. Prentout (p. 73) *Harduini d'Harduim* « ancien nom de l'abbaye d'Ardaines ». Ce dernier mot est d'origine celtique; en outre, Hardouin est un nom d'homme et non de lieu : il suffit de lire le capitulaire pour se rendre compte qu'on y désigne quantité de circonscriptions d'après le nom du comte qui les dirige. Cet Hardouin gouvernait sans doute une des moitiés de l'*Otlinga*. La chose est d'ailleurs hypothétique : le mot sous-entendu peut être *pagus* ou *comitatus* et non *Otlinga*. Il n'a pas existé d'*Otlinga superior*, comme le croit M. Prentout (p. 61, 73) : pour le diplôme, ou plutôt la formule tirée d'un diplôme de Louis le Pieux, où l'on trouverait ce terme, il faut consulter, non pas l'édition défectueuse de Dom Bouquet, mais celle de Zeumer (voir p. 21, note 2); on y lit : « Res sitas in pago Aulinge Saxonie (et non superiori), in centenis illis seu et in Caniucinse, in loco nuncupante Dotanecurte. » Dans la *Revue historique* (t. CVII, p. 298, n. 2), M. Prentout corrige heureusement ce dernier nom : il y voit *Dollane curtis*, appelé *Curtis Dolleni* dans le *Polyptyque d'Irminon* (éd. Longnon, t. I, p. 164 et 168), et placé « in pago Oximense in centena Corbonense »; d'où il résulte, semble-t-il, que *Caniucinse* est une cacographie pour *Oximinse* et que *Curtis Dolleni* répond à Courtoulin, Orne, arr. de Mortagne, cant. de Bazoches.

logne quarante-deux localités terminées en *-incthon*, nous révèle une occupation saxonne : cette terminaison est, en effet, spécifiquement saxonne et tous ces noms se retrouvent en Angleterre<sup>1</sup>. Ces localités formant « un groupe compact », il est invraisemblable qu'elles doivent leur existence aux Saxons que Charlemagne a déportés des régions de l'Elbe dans son Empire; il est évident que ceux-ci ont été, par prudence, disséminés par petits paquets. Cette considération, — et aussi la romanisation de la population du Boulonnais à une date très ancienne, — tendent à faire croire que les Saxons étaient établis dans cette région dès l'époque mérovingienne et même antérieurement à l'arrivée des Francs. Leur installation pourrait se placer vers le v<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Il nous reste à exposer et à critiquer une théorie qui fait partir du nord de la Gaule et non de la péninsule cimbrique les envahisseurs, Angles, Saxons, Jutes, qui, au v<sup>e</sup> siècle, ont fait la conquête de la Grande-Bretagne sur les Britto-Romains.

La théorie qui fait venir du bas Rhin les envahisseurs de la Grande-Bretagne a été exposée dans toute son ampleur par un philologue germaniste, M. Johannes Hoops<sup>3</sup>. Nous allons nous efforcer de la résumer de notre mieux.

#### 1° Arguments linguistiques :

On constate en anglo-saxon un certain nombre de mots

1. Ces localités sont énumérées par Godefroid Kurth, *la Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*, t. I (1896), p. 292, cf. p. 531 (*Mémoires couronnés*, publiés par l'Académie royale de Belgique, t. XLVIII). Une liste est également donnée par le comte de Loïse, *la Colonisation saxonne dans le Boulonnais* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXV, 1906, p. 136-160).

2. God. Kurth (*Clovis*, I, 74, 180; cf. *Frontière linguistique*, 534) fait même remonter l'installation des colonies saxonnes autour de Boulogne jusqu'à l'année 287. L'usurpateur Carausius les aurait établies le long de la mer du Nord; « très probablement d'ailleurs ils grossirent les rangs de l'armée de Clodion et l'aidèrent à faire la conquête du reste du pays ». Cela est, naturellement, parfaitement hypothétique. La théorie qui attribue à Carausius l'établissement des Saxons autour de Boulogne a déjà été formulée par Taylor, *Words and places*, p. 92 (cité par Kurth, p. 534, n. 3), et par A.-F.-H. Schaumann, *Zur Geschichte der Eroberung Englands durch germanische Stämme* (dans *Goettinger Studien*, Göttingen, 1845, p. 5-13).

3. *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Allertum* (Strassburg, 1905, in-8°), p. 566-589. Ce savant ne prétend pas, du reste, avoir eu le premier cette idée. Je la trouve en germe dans le mémoire de A.-F.-H. Schaumann, cité à la note précédente. M. Hoops se réfère encore à d'autres ouvrages dont nous citerons bientôt les principaux.

empruntés au latin. L'emprunt de mots étrangers s'explique, soit par le contact géographique de deux peuples, soit par les relations commerciales. La première explication est à écarter immédiatement. On connaît l'habitat des futurs maîtres de la Grande-Bretagne : les Saxons occupaient le Holstein actuel, les Angles le Slesvig, les Jutes la péninsule qui a gardé leur nom<sup>1</sup>. Les Romains ont été maîtres un instant du nord de la Germanie, mais ils n'ont pas franchi l'Elbe et, d'ailleurs, après l'an 16 de notre ère, ils se replièrent sur l'Ems, puis sur le bas Rhin<sup>2</sup>; il n'y a donc pas eu de contact direct et permanent entre eux et les Germains établis à droite du cours inférieur de l'Elbe.

L'hypothèse d'un emprunt par la voie du commerce serait, au contraire, admissible. Avec les marchandises (céramique, orfèvrerie, etc.) dont on retrouve des débris jusqu'en Scandinavie, les marchands romains ont pu apporter des noms de vases, tels que *ċēap*, *ċēapmon*, *esol*, *mynet*, et peut-être *omber*, *ċist*, *disc*; de même *pipor*, le poivre, très apprécié des Germains, a pu être un article d'exportation. Par l'entremise de Saxons et d'Angles ayant servi dans les armées romaines, on peut comprendre les termes *cāsere*, *draca*, *pīl* (*caesar*, *draco*, *pilum*).

Cependant, il est une autre couche de mots dont le commerce à lui seul ne saurait expliquer l'emprunt, ce sont les termes intéressants la vie de tous les jours, car ils impliquent un contact prolongé avec une civilisation différente. Alors que les antiques Germains se logeaient dans des cabanes en bois ou des huttes en torchis, l'anglo-saxon présente une série de mots dénotant l'usage de la chaux (*ċēalc*), de la tuile (*tigle*), de la porte (*portgeat*). Le mot *stræt* est révélateur de la route romaine, *strata*, et non plus seulement de la chaussée de rondins du nord de l'Allemagne. Le mot *biscop*, emprunt ancien, exige la connaissance du christianisme. Les noms de fruits sont des plus instructifs : on trouve *pere* (poire), *ċisten* (châtaigne), *wealhnutu* (noix), *opencærs* (nèfle), *syrfe* (sorbier), *persoc* (pêche). Dans la période continentale de leur histoire, les Anglo-Saxons n'ont pu cultiver, à coup sûr, ni le poirier, ni le châtaignier, ni le noyer, ni le néflier, ni le sorbier (?), ni le pêcher.

Ne peut-on, alors, admettre que ces mots ont passé dans la langue des Anglo-Saxons après leur établissement en Grande-Bretagne?

1. Mommsen, *Hist. rom.*, trad. Cagnat, t. IX, p. 67, 174.

2. *Grundriss der german. Philologie*, t. III, 2<sup>e</sup> éd., p. 852-856.

Il est certain d'abord qu'une série de mots a été empruntée aux Bretons : *pāl*, *torr*, *mortere*, *soler*, *mūr* ; noms de réipients : *binn*, *byden*, et vraisemblablement *scrin* et *orc* ; terme agricole : *fann* ; termes militaires : *segn*, *ceaster*, *cylne*, *carn* ; noms de vêtements : *poell*, *tunuce* ; noms de fruits : *pere*, *cisten*. Il n'est pas douteux, non plus, que nombre d'emprunts latins aient été effectués lors de la période britannique de l'histoire des Anglo-Saxons, ainsi *culter* (coudre de charrue).

Cependant, il est une catégorie de mots (*porte*, *post*, *tigle*, *cealc*, *biscop*, etc.) qui, d'un côté, n'ont pu être empruntés dans la période où ces peuples vivaient en Slesvig et en Holstein, d'autre part sont antérieurs à leur établissement en Grande-Bretagne. Ils sont antérieurs : 1° parce que phonétiquement ils se révèlent comme des emprunts anciens : la ténue latine intervocale est maintenue ainsi que l'*i* bref, le *c* n'est pas assibilé ; — 2° parce qu'un certain nombre de ces emprunts ne sont pas spécifiquement anglo-saxons et se retrouvent chez d'autres peuples germaniques : ainsi le latin *Saturni dies* (anglo-saxon *Sæterdæg*), au lieu de « Samstag », se trouve non seulement en Angleterre, mais en Hollande et en Westphalie ; *meretrix* a passé en anglo-saxon (*miltestre*), mais se rencontre aussi dans la Loi Salique sous la graphie *meletrix* ; *cubile* (anglo-saxon *cleofa*) se trouve aussi en néerlandais. Ne peut-on ajouter l'exemple de *nux gallica* ? Alors qu'en haut allemand ce mot est représenté par *wälhisch nuz*, on a en bas allemand *walnoot* (cf. norois *valhnöt*). Le néflier, qui se conserve dans le haut allemand *mespila*, est représenté en anglo-saxon par un terme de nouvelle création, *opencers*, qu'on retrouve de l'Oldenbourg au Mecklembourg sous les formes *äpenärseken*, *äperneers*, etc.<sup>1</sup>.

Comment s'expliquer l'introduction dans le vocabulaire anglo-saxon de ces mots en rapport avec la civilisation du bas Rhin ? D'une seule façon : avant de faire la conquête de la Grande-Bretagne, les Saxons et les Angles se sont établis sur le bas Rhin et là sont entrés en contact avec la culture romaine.

#### 2° Arguments historiques :

Dès le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, on voit les Chauques, d'abord éta-

1. Cf. Schaumann, *op. cit.*, p. 16 et 27 ; Kluge dans Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, p. 349 ; O. Bremer, *ibid.*, t. III, p. 859 ; Pogatscher, *Lautehre der griech., latein. und roman. Lehnwörter in Altenglischen*, p. 6 ; W. Heuser dans *Indogermanische Forschungen, Anzeiger*, t. XIV, 1903, p. 27-28.

blis entre l'Elbe et l'Ems, s'étendre jusque vers l'embouchure du Rhin. Soumis par les Saxons ou fusionnés avec eux, ils continuent sous ce nom leurs entreprises de piraterie : aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, ils ravagent les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne<sup>1</sup>. Peu après 350, ils fondent même des établissements désignés dans ces deux pays sous le nom de *litus saxonicum*. En Gaule, on les trouve en Anjou, en Bessin, près de Boulogne, en Flandre enfin, où la toponomastique (les noms terminés en *-ham*) les dénonce comme établis entre la mer du Nord et la Lys jusqu'à Gand, tandis que les Francs Saliens sont fixés à droite de cette rivière<sup>2</sup>.

Les Angles semblent également, de concert avec les Varnes et les Thuringiens, avoir fondé un royaume sur le bas Rhin, entre l'Escaut et le Wahal, dans le nord du Brabant actuel. Adam de Brême, voulant compléter les renseignements fournis par Orose et Grégoire de Tours sur l'habitat des Saxons, ajoute : « Igitur Saxones primo circa Renum sedem habebant [*et vocati sunt Angli*], quorum pars inde veniens in Brittanniam Romanos ab illa insula depulit. Altera pars Thuringiam oppugnans tenuit illam regionem<sup>3</sup>. » Au témoignage de Procope, les Varnes touchaient les Francs dont le Rhin seul les séparait<sup>4</sup>. Le pays où habitaient ces trois peuples fut connu jusqu'à une époque avancée du moyen âge sous le nom de *Thoringia* ou *Dorringen*. Soumis par les Francs dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, ils recouvrèrent leur indépendance nationale. Au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, le roi des Ostrogoths, Théodoric, écrit aux rois des Hérules, des Varnes et des Thuringiens : comme il est question dans cette lettre<sup>5</sup> d'arrêter, de concert avec les Burgundes, les entreprises de Clovis contre les Wisigoths, il ne peut s'agir que de ce royaume du bas Rhin. De là est issue la *Lex Angliorum et Werinorum hoc est Thoringorum*, dont les rapports avec le droit salique deviennent ainsi très explicables<sup>6</sup>.

1. Cf. plus haut, p. 1 et suiv.

2. Cf. plus loin, p. 35, note 8.

3. *Gesta Hammarburgensis ecclesiae pontificum*, dans *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. VII, p. 285.

4. *Bell. Goth.*, IV, 20 : « Οὐάρνοι μὲν ὑπὲρ Ἰστρον ποταμὸν ἱσθύνται, διήκουσι δὲ ἄχρι ἐς Ὀκεανὸν τὸν ἀρκτικὸν καὶ ποταμὸν Ῥήνον, ὅσπερ αὐτοὺς τε διορίζει καὶ Φράγγους καὶ τᾶλλα ἔθνη, ἃ ταύτῃ ἱσθύνται. »

5. Cassiodore, *Variarum*, III, 2, 3, et V, 1 (éd. Mommsen, *Auctores antiquissimi*, t. XII, p. 80, 143). Sur ces lettres, voir God. Kurth, *Clovis*, 2<sup>e</sup> éd., t. II, p. 64; W. Levison, *Zur Geschichte... Chlodowecks*, dans *Bonner Jahrbücher*, t. CHII.

6. Hermann Müller, *Der Lex salica und der Lex Angliorum et Werinorum*



Quant aux Jutes (*Eutii*), qui ont peuplé le Kent et l'île de Wight, il n'y a pas lieu de les chercher dans le Jutland actuel, au nord des Angles. Les rapports du dialecte (?) du Kent avec le frison autorisent à identifier les *Eutii*, soit avec les Chauques occidentaux, voisins des Bataves, des Cannenefates et des Frisons<sup>1</sup>, soit avec les « petits Chauques » d'entre l'Ems et le Weser<sup>2</sup>. Quand le roi franc Théodebert écrit à Justinien, vers 540, que les *Eutii* se sont livrés volontairement à lui<sup>3</sup>, il est évident que les Jutes dont il s'agit ne peuvent être dans la péninsule cimbrique.

Si on peut admettre que les Angles qui se sont emparés de la côte britannique, du Wash au Firth of Forth, sont venus de la péninsule cimbrique, ceux qui se sont établis en Norfolk et en Suffolk venaient du bas Rhin. Quant aux Saxons qui ont peuplé le sud de la Grande-Bretagne, ils sont partis de Westflandre et de « Normandie » (Bessin). Seul l'Essex a été fondé par des colons venus, soit du Holstein, soit de la partie orientale de l'ancien pays des Chauques<sup>4</sup>. C'est pendant leur séjour en Flandre et en Brabant, dans le nord de la France, que la majorité des emprunts latins signalés plus haut aurait passé dans la langue des Angles et des Saxons.

Ce système a rencontré l'accueil le plus favorable, notamment en Allemagne et dans les Pays-Bas<sup>5</sup>. Il a même été développé sur quelques points<sup>6</sup>. Et cependant, à notre avis, construit de matériaux sans solidité, il est d'une extrême fragilité.

*Alter und Heimath* (Würzburg, 1840), suivi par J. Grimm (*Geschichte der deutschen Sprache*, 4<sup>e</sup> éd., p. 117), Müllenhoff (*Nordalbingische Studien*, I, 132), O. Bremer, *loc. cit.*, 854.

1. Selon H. Moeller, dans *Zeitschrift für Deutsches Altertum, Anzeiger*, t. XXII (1896), p. 159.

2. Selon Siebs, dans Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, p. 1158, 1165.

3. Voir plus loin cette lettre (p. 34, note 6).

4. Hoops, p. 582, 584.

5. Rappelons seulement les noms d'Otto Bremer, *Ethnographie der german. Stämme* (dans H. Paul, *Grundriss der german. Philol.*, 2<sup>e</sup> éd., t. III, p. 854, 859, etc.), et de Ludwig Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme*, t. II, 1911, p. 31, 38-40, 45-46, 153, et *Allgemeine Geschichte der german. Völker*, 1909, p. 61. Je m'aperçois que le système a filtré dans la *Cambridge medieval history*, t. I, p. 386.

6. Ainsi par N.-J. Krom, *De populis Germanis antiquo tempore patriam nostram incolentibus Anglosaxonumque migrationibus*, Lugduni-Batavorum, 1908 (thèse de l'Université de Leyde).

Rien n'oblige d'admettre que les emprunts latins ne peuvent s'expliquer que par l'hypothèse d'une étape qui ferait des Angles et des Saxons les proches voisins de l'Empire romain et de sa civilisation, dans une période immédiatement antérieure à la conquête de la Grande-Bretagne. Le maintien dans certains emprunts anglo-saxons de la tenue intervocale, de l'*i* bref, la non assibilation du *c* ne sont nullement, quoi qu'on dise, des indices d'archaïsme : il n'existe, en effet, aucune preuve d'une altération générale du *c* latin avant le VI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, et les autres phénomènes ne peuvent être datés avec précision<sup>2</sup>. Quant à la communauté d'emprunt avec les dialectes bas allemands, elle se réduit, à dire vrai, à un très petit nombre de termes, trois ou quatre, ce qui est inquiétant. L'un d'eux, *walnut*, qui se retrouve, du reste, en norois, peut s'expliquer par des relations commerciales<sup>3</sup>, et il en va de même de *cleofa*. Le nom du samedi (*Saturni dies* au lieu du *Samstag* de l'Allemagne) est dû à une assimilation opérée par des missionnaires érudits : mais est-ce sur le continent, est-ce dans l'île? Bien hardi qui répondra<sup>4</sup>. Restent *cupile* et *meretrix*<sup>5</sup>. Mais ces mots sont usités presque uniquement pour rendre des passages de la Bible<sup>6</sup>. Il est donc téméraire de nier que Anglo-Saxons et Hollandais ont pu emprunter ces mots indépendamment l'un de l'autre et d'affirmer qu'il leur a fallu habiter côte à côte pour emprunter à la « culture » latine les termes désignant la chambre et la prostituée!

Il est certain, comme le sens commun l'indique, que la majorité ou la totalité des emprunts faits au latin par l'anglo-saxon a été effectuée lors de la conquête de la Grande-Bretagne, vers

1. Voir le mémoire de G. Paris sur l'altération du *c* latin dans l'*Annuaire de l'École pratique des Hautes-Études* (sciences historiques et philologiques), 1893.

2. A contrôler avec W. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der Romanischen Sprachwissenschaft* (Heidelberg, 1901) et C. H. Grandgent, *An Introduction to vulgar latin* (Boston, 1907).

Que l'altération des phonèmes latins soit relativement tardive, c'est ce que prouvent les emprunts bretons au latin. Voir J. Loth, *les Mots latins dans les langues bretonnes* (1892).

3. Une observation intéressante de M. Hoops lui-même (p. 572).

4. La divergence pour la désignation du samedi chez les Germains est encore mal expliquée.

5. La *Loi salique*, invoquée par M. Hoops, dénote une variante latine, *meletrix* (dont se rapproche l'emprunt anglo-saxon), et non, semble-t-il, un emprunt francique.

6. Voir les renvois du dictionnaire de Bosworth (*An Anglo-saxon dictionary*, 1882).

le milieu du v<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Avant de disparaître, la population britto-romaine du sud et de l'est a transmis aux envahisseurs non seulement des noms de lieux, mais quelques termes se rapportant à l'agriculture, à la circulation, à l'habitation, à la céramique, etc.

Que dire maintenant des preuves historiques qui étaient l'argumentation pseudo-linguistique?

Adam de Brême, dont on invoque le témoignage, vivait au xi<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Le passage rapporté plus haut ne repose pas sur une antique « tradition » : la phrase concernant les Angles est une interpolation évidente<sup>3</sup>. Qu'il y ait eu ou non un rameau Thuringien en Brabant<sup>4</sup>, la *Lex Angliorum et Werinorum hoc*

1. M. Hoops (p. 572) le reconnaît, tout le premier, pour *cutter* et aussi *sicol* (serpe = *secula*). Comment ne voit-il pas qu'il en va forcément de même pour *biscop*, « évêque » ? Le bas Rhin, redevenu païen, n'eût pu fournir ce mot aux Anglo-Saxons.

2. Il a composé son histoire des évêchés de Brême et Hambourg vers 1075.

3. Le ms. f ne la renferme pas, et c'est le meilleur (voir p. 27, note 3).

4. Sur les Thuringiens du Brabant septentrional (Toxandrie), voir particulièrement Krom, p. 107-114. God. Kurth (*Clovis*, t. I, p. 159 et suiv., et *Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 101-120) montre qu'il n'y a jamais eu de Thuringe cis-rhénane. La *Thuringia* en deçà du Rhin serait tout simplement la *civitas Tungrorum*, où les Francs étaient établis dès le iv<sup>e</sup> siècle. Cependant Kurth croit que *Thoringia* a bien été employé pour désigner le pays de Tongres. Mais les textes invoqués à l'appui de cette opinion sont sans valeur. 1<sup>o</sup> Umno, dans sa *Vie de saint Arnoul de Metz*, met la Thuringe dans la Germanie seconde, dont la métropole est Cologne; mais cette localisation de la Thuringe est une addition faite par cet auteur, au ix<sup>e</sup> siècle, à la biographie du viii<sup>e</sup> siècle, où il n'est question que de la Thuringe réelle; 2<sup>o</sup> dans le poème allemand du *König Rother*, du xii<sup>e</sup> siècle, on lit (v. 4829) : « Dörringen unde Brabant, Vriesen unde Holland gaf he vier hēren... die hetten herzogin namen... Erwine gaf he Ispanien, Saksen und Turinge, Plisum und Swurven gef he zēn graven. » Puisque *Dörringen* est un « duché », il est évident que l'éditeur, H. Rückert, a eu raison de corriger cette cacographie en *Lotringen*, « Lorraine »; *Dörringen* ne peut, de toutes manières, représenter la *Thuringia* : le poème qui connaît ce « comté » écrit correctement son nom *Turinge*; 3<sup>o</sup> enfin M. Kurth lui-même rappelle que le vers 86 du poème anglo-saxon du *Vidsidh*, où il est question de Thuringiens de l'ouest (identifiés aux « Thuringiens » cis-rhéniens, encore par Krom, p. 110), est interpolé. — On n'aurait jamais eu l'idée de parler d'une Thuringe cis-rhénane sans le passage où Grégoire de Tours (I, II, c. 9) recherche l'origine des Francs : « Tradunt enim multi eosdem de Pannonia fuisse degressos et primum quidem litora Rheni omnes incoluisse, dehinc, transacto Rheno, Thoringiam transmeasse, ibique juxta pagos vel civitates reges crinitos super se creavisse de prima et, ut ita dicam, nobiliore suorum familia... Ferunt etiam tunc Chlogionem utilem ac nobilissimum in gente sua regem fuisse Francorum, qui apud Dispargum castrum habitabat, quod est in termino Thoringorum. In his autem partibus habitabant Romani usque ad Ligerem fluvium... Chlogio autem, missis exploratoribus ad urbem Camaracum, perlustrata omnia, ipse secutus, Romanos proterit, civitatem adprae-



est *Thoringorum*<sup>1</sup> ne saurait représenter la législation de ce peuple cis-rhénan. Rédigée en 802 ou 803, époque à laquelle on soutiendra difficilement l'existence d'Angles et de Varins sur le bas Rhin, apparentée à la loi Ripuaire, mais aussi à la loi Saxonne, cette loi régit les débris des Angles demeurés en Thuringe, au sud de l'Unstrutt, dans le canton qui garda leur nom : *Engili* ou *Engleheim*. A l'est, entre la Saale et l'Elster, dans le pays appelé, d'après eux, *Werenosfeld*, étaient les Varnes; peu après, ils disparurent, exterminés par les peuplades slaves des Sorbes<sup>2</sup>. Il n'y a aucune raison de ne pas croire que c'est à ces Angles et Varins que le roi des Ostrogoths adressa vers 506 la lettre dont on a parlé plus haut<sup>3</sup>.

Quant au témoignage de Procope, qui fait des Varins les voisins des Francs, quelle valeur lui attribuer?

Voici le joli roman qu'il nous rapporte :

Hermegisclus, roi des Varnes, devenu veuf, se remarie avec une sœur de Théodebert, roi des Francs. Il avait un fils d'une première femme, nommé Radiger; il le fiance à la sœur du roi des Angles, établis en Grande-Bretagne. Un jour qu'il chevau-

hendit, in qua paucum tempus residens usque Somenam fluvium occupavit. » On interprète ces lignes en raisonnant ainsi : si les Francs, venus de Pannonie sur le Rhin, ont passé le fleuve, la *Thoringia*, où ils ont constitué des rois chevelus, est sur la rive gauche, et cela est nécessaire puisque Clodion, résidant à *Dispargum* en « Thuringe », est tout proche des Romains : il peut apprendre par des espions que la cité de Cambrai peut être attaquée, il s'en empare et s'étend jusqu'à la Somme. Malheureusement, si on se reporte au texte de Grégoire, rien n'est plus douteux que cette interprétation : le chap. ix du livre II est fait de pièces et morceaux empruntés de droite et de gauche, reliés par des *nam* et des *tunc* qui ne parviennent pas à lui donner de la cohérence. La dernière tradition n'a rien d'historique puisqu'elle fait venir les Francs de « Pannonie », où ils n'ont jamais été : c'est, soit une fabrication savante, soit une combinaison arbitraire dont l'écheveau ne peut être débrouillé. Grégoire s'imaginait que les Francs, venus de Pannonie sur les bords du Rhin (sur la rive gauche), avaient passé ce fleuve pour pousser jusqu'à la Thuringe (*transmeasse Th.*). Les sources latines qu'il invoque jusque-là donnaient, — et il s'en étonne, — aux chefs Francs simplement le titre de *dux*. Pourquoi Grégoire s'est-il imaginé que la royauté avait été créée dans les tribus franques pendant leur occupation prétendue de la Thuringe, c'est ce qu'il est impossible de savoir. Il est probable qu'après la soumission de ce pays par les Francs au vi<sup>e</sup> siècle, toutes sortes de légendes ou de bruits erronés ont couru sur le passé de cette région; Grégoire a pu aussi interpréter à tort et à travers des conversations de sainte Radegonde ou de son entourage.

1. Édition Richthofen dans *Monumenta Germaniae, Leges*, t. V.

2. Voir Heinrich Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. I (2<sup>e</sup> éd., 1906), p. 470-473.

3. Voir p. 27, note 5.

chait, Hermegisclus aperçut, perché sur un arbre, un oiseau qui croassait de toutes ses forces. Soit qu'il entendît le langage des oiseaux, soit qu'il comprît la signification du présage, le roi des Varnes annonça aux gens de son entourage qu'il mourrait avant quarante jours. Il se préoccupa aussitôt du sort de son royaume. Il n'avait pas d'enfants de sa seconde femme; des peuples voisins, les Francs étaient les plus redoutables et les plus proches, car *seul le Rhin séparait d'eux les Varnes*, alors qu'avec les Bretons (Anglais) les relations étaient rares et difficiles. En conséquence, la sagesse commandait qu'à la mort de son père Radiger épousât sa belle-mère. Ainsi fut fait quand la prédiction fut accomplie. La fiancée anglaise répudiée brûlait de se venger, car chez les barbares une femme est déshonorée si l'on rompt une union, même non consommée. Elle intéresse à sa querelle un de ses frères qui ne régnait pas et rassemble 400 navires montés par dix myriades de guerriers qui sont en même temps des rameurs; pas de cavalerie: les Angles ne savent pas monter à cheval, pas plus, du reste, que leurs adversaires, les Varnes, et l'île de Bretagne ne connaît pas le cheval. La flotte allant à la rame, — ces insulaires ignorent l'usage des voiles, — aborde aux bouches du Rhin. Les Varnes, campés non loin, sont complètement défaits, mais Radiger échappe à la poursuite, qui ne peut être efficace, faute de cavalerie. Fureur de la vierge guerrière qui accable de reproches son frère et déclare que rien ne sera fait tant que Radiger ne lui sera pas amené vivant. Finalement, le jeune roi des Varnes, découvert dans une épaisse forêt, est amené tremblant devant l'« infante ». Sans menaces, sans reproches, elle se borne à lui demander les raisons de sa conduite. Radiger s'excuse en invoquant les dernières volontés de son père, les supplications de son entourage; il offre de réparer sa faute et d'épouser la jeune Anglaise. Elle donne son consentement. Radiger est délié; il renvoie la sœur de Théodebert et épouse la « Bretonne ». Ainsi finit l'histoire<sup>1</sup>.

Cette aimable saga, venue des forêts de Germanie jusqu'à Constantinople, n'est pas admise comme historique, cela va sans dire. On avoue que Procope est mal informé de la géographie de la Germanie; particulièrement son assertion<sup>2</sup> que le pays

1. Procope, *De Bello Gotthico*, l. IV, c. 20, éd. Dindorf, t. II, p. 560-565.

2. Au début du chapitre xx, Procope écrit que les Varnes habitent au delà du Danube et s'étendent jusqu'à l'Océan septentrional et jusqu'au fleuve du

des Varnes s'étend du Danube à la mer du Nord est « fantastique »<sup>1</sup>. Néanmoins, on se croit autorisé à retenir comme renseignement valable la phrase Οὐδέντοι δὲ καὶ Φράγγοι τοῦτ' ἔχουσιν, parce qu'elle n'est pas donnée comme renseignement géographique, mais comme argument de poids dans une anecdote historique<sup>2</sup>, et l'on placera les Varnes à l'embouchure du Rhin, soit au sud du Wahal, en Toxandrie<sup>3</sup>, soit, et c'est plus logique, dans l'île de Betuwe<sup>4</sup>.

Est-il bien nécessaire de faire remarquer que cette prétention d'extraire d'un récit fabuleux un renseignement soi-disant exact est depuis longtemps condamnée par la critique? Il est impossible de faire le départ entre, je ne dis pas l'histoire, mais la légende, d'origine germanique, et la fantaisie personnelle de l'auteur byzantin dans le récit qu'on vient de lire; la raison politique qui exige que Radiger épouse sa belle-mère peut être une interprétation de Procope lui-même et la frontière du Rhin devient, en ce cas, une invention nécessaire.

Rhin qui les sépare des Francs et autres peuples. Voir le texte grec plus haut, p. 27, note 4.

1. Hoops, p. 583. Cf. Krom (p. 141) : « Unum eundemque Varinorum populum trans Istrum usque ad Oceanum quod habitare dicit Procopius res incredibiles » (cf. p. 112); L. Schmidt (*Geschichte*, p. 28) : « Freilich von der Sage beeinflussten Erzählung Prokops. »

2. Hoops, p. 583, n. 1.

3. Hoops, L. Schmidt, etc.

4. Krom, p. 142. Cet auteur bâtit un système cohérent. Angles et Varins se sont fondus sur le Rhin en un seul peuple, appelé par la *Notitia dignitatum* (*Oriens*, V, v. 10, 18 et 59, éd. Seeck, p. 12 et 14) *Anglevarii* (p. 144); les Angles habitant la Batavie sont identiques aux Saxons qui ont occupé ce pays après les Saliens au IV<sup>e</sup> siècle (p. 162). Une longue discussion est engagée (p. 67-90, 143-146) pour tenter de prouver que, en 358-359, l'empereur Julien a, non seulement combattu les Francs (Saliens et Chamaves), mais les Saxons, et que ceux-ci, loin d'avoir été contraints de rentrer chez eux, se sont établis en Batavie. Il faudrait corriger en Οὐδέντοι les Saxons Κουάδονς du texte de Zosime, seul auteur qui mentionne les Saxons à cette occasion. Ainsi, Varnes, Saxons, Angles, autant de termes identiques pour désigner le peuple établi en Batavie « in patria nostra » (M. Krom est Hollandais) qui, plus tard, aurait fait la conquête de la Grande-Bretagne. C'est très ingénieux et parfaitement fragile. On a vu plus haut (p. 7, n. 2) que la participation des Saxons aux événements de 358-359 n'est nullement démontrée. Quant aux *Anglevarii* (sic) qui forment, avec des Bataves, des Saliens, des Mattiaques, etc., un *auxilium palatinum* dans l'empire d'Orient, ils sont très probablement à identifier aux *Angrivarii*, c'est-à-dire aux *Amsivarii* (cf. L. Schmidt, *Geschichte*, p. 91-92). Contre l'établissement des Saxons dans les Pays-Bas au IV<sup>e</sup> siècle, voir aussi L. Schmidt, *Geschichte*..., p. 40.

Au reste, c'est l'ensemble du chapitre qu'il faudrait mettre sous les yeux du lecteur pour qu'il se rendit compte de son vrai caractère. On a déjà pu relever en passant des assertions surprenantes (le cheval inconnu en Grande-Bretagne, la navigation à voile ignorée des insulaires)<sup>1</sup>. Si l'on poursuivait, on apprendrait que les peuples de l'île émigrent chaque année dans le royaume des Francs, qui les installent sur leurs terres désertes<sup>2</sup>; ceux-ci, dans leurs ambassades à Justinien, emmènent des Anglais pour faire croire que l'île leur appartient<sup>3</sup>. Un grand mur sépare l'île en deux parties inégales : la partie à l'orient (*sic*) est fertile et peuplée, l'autre est un repaire pestilentiel de serpents et de bêtes féroces : si un homme tente d'y pénétrer en passant la muraille, il meurt sur-le-champ<sup>4</sup>. Les âmes des morts sont portées en Bretagne sur des barques qui semblent vides et que ne dirige aucun nautonier apparent ; ces barques viennent du pays de l'Océan, en face de l'île, pays soumis aux Francs<sup>5</sup>. Procope l'a souvent entendu raconter par des gens de cette contrée. Arrêtons-nous : il est trop évident que, pour Procope de Césarée, le nord-ouest de l'Europe est un pays de chimères.

En ce qui touche les Jutes, il n'y a même pas un commencement de preuves. Nous n'avons affaire qu'à des affirmations d'autant plus tranchantes qu'elles ne peuvent s'autoriser d'aucun texte. Le passage, invoqué plus haut, d'une lettre de Théodebert ne saurait appuyer ce système. Le roi franc prétend, en écrivant (vers 534-540) à Justinien, avoir soumis les peuples de Germanie : les *Eucii* sont du nombre<sup>6</sup>. Mais sont-ils identiques

1. Procope décrit même la maladresse des Angles envoyés en Orient, qui ne savent ni monter sur un cheval ni en descendre.

2. Il y a là un écho lointain des migrations bretonnes en Armorique.

3. Les Byzantins n'ont pas été dupes des vantardises épistolaires des rois Francs (cf. plus bas, n. 6, la lettre de Théodebert à Justinien) ; ils ont même exagéré la part du mensonge.

4. On croirait lire un passage de ces *immrama*, récits de voyage fabuleux, qu'offre la littérature irlandaise des ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles.

5. L'Armorique ou Petite-Bretagne.

6. « Dei nostri misericordia felicitet subactis Thoringis et eorum provinciis adquisitis, extinctis ipsorum tunc tempore regibus, Norsavorum [Souabes du Nord] itaque gente nobis placata majestate, colla subdentibus edictis ideoque, Deo propitio, Wesigotis, incolomes Francia, septentrionalem plagam Italiaeque, Pannoniae cum Saxonibus, Eucii qui se nobis voluntate propria tradiderunt, per Danubium et limitem Pannoniae usque in Oceanis litoribus, custodiente Deo, dominatio nostra porrigitur » (*Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. III, p. 133). Hoops (p. 586), utilisant la vieille édition des *Historiens de*

aux Jutes? Ont-ils été vraiment soumis? Le roi franc semble se vanter. Il n'importe, au surplus, car le texte n'autorise aucune localisation de ces *Eucii*<sup>1</sup>.

Inutile d'insister. M. J. Hoops et ceux qui l'ont suivi ne paraissent pas eux-mêmes très convaincus de la réalité du système en ce qui touche les Angles et les Jutes<sup>2</sup> et ils s'en tirent par un compromis<sup>3</sup>.

#### Arrivons aux Saxons.

Que les Saxons du Holstein aient imposé leur nom aux antiques *Chauci*, la chose est certaine, mais il est impossible de savoir en quelle occasion ni à quelle date<sup>4</sup>. Par suite, il est vain de prétendre<sup>5</sup> que les Saxons signalés sur le Wahal en 286 sont des *Chauci* plutôt que les gens du Holstein. Ce qui est assuré, c'est que, si les Saxons ont imposé leur nom ethnique, ils n'ont pu faire prévaloir leur dialecte. Dans la table généalogique des langues germaniques, l'anglo-saxon forme avec le frison un groupe qui s'oppose, non seulement au haut allemand, mais au bas allemand représenté par le saxon continental, le francique (en partie)<sup>6</sup>, etc. Il n'est donc pas admissible de confondre Saxons du Holstein et *Chauci* dans le récit des incursions, puis des établissements, des *Saxones* en Grande-Bretagne et en Gaule. La toponomastique suffirait à elle seule à écarter les *Chauci*, qui se sont bien étendus un instant jusqu'au Rhin inférieur<sup>7</sup>.

Elle ne justifie pas davantage l'assertion, si souvent répétée<sup>8</sup>, que les Saxons se sont établis entre la mer et la Lys

France (t. IV, p. 59), ponctuée à tort : *Saxonibus Eucis*, ce qui ferait croire que les *Eucii* sont un rameau des Saxons! — Dans des vers de Fortunat (l. IX, 1, 73, p. 203) au roi Chilpéric, on lit : « Quem Geta, Vasco, tremuit, Danus, Euthio, Saxo, Britannus, cum patre quos acie te domitasse patet, etc. »

1. Un fantaisiste a reconnu dans ces *Eucii* des Jutes de Kent! Voir Weiland dans *Festgabe für Georg Hansen* (1889), p. 254.

2. Hoops (p. 584) considère l'établissement des Angles sur le bas Rhin comme moins bien « prouvé » que celui des Warnes et Thuringiens. Heuser (*loc. cit.*, p. 28) n'y croit pas du tout.

3. Compromis accepté par O. Bremer et L. Schmidt : celui-ci fait venir la masse des Angles de la péninsule cimbrique et admet que des Saxons du Holstein ont participé à la conquête de la Grande-Bretagne (*Geschichte...*, p. 31, 46).

4. Cf. plus haut, p. 1 et 2.

5. Avec L. Schmidt, p. 38-39, 153.

6. Cf. plus haut, p. 2, n. 3.

7. Voir plus haut, p. 3, n. 1.

8. Citons seulement A. Meitzen, *Siedelungen und Agrarwesen der West-*



et même au delà. Les finales de noms de lieux en *-em* et en *-ham*, etc., invoquées par Meitzen et Vanderkindere, n'ont rien de spécifiquement saxons et sont plutôt franciques<sup>1</sup>. Des noms comme *Sassenbroeck*, *Sassenrode*, etc., semblent<sup>2</sup> prouver qu'il y a eu des établissements saxons dans cette région; il en va de même en Allemagne et en France; et cela n'a rien de plus significatif que *Frankendale*, *Franschbræk*, *Vriesenbroeck*, *Vriesenbosch*, dont les noms rappellent des Francs et des Frisons<sup>3</sup>.

Que dire des arguments juridiques? Vanderkindere, s'appuyant sur un travail de R. Schröder<sup>4</sup>, fait observer que, tandis que le droit du Brabant pour la communauté du mariage ne connaît que le droit purement franc, la communauté réduite aux acquêts, le droit flamand pratique la communauté universelle entre époux, comme en Frise et Westphalie. Cela prouve, si l'on veut, une influence<sup>5</sup> frisonne, saxonne (continentale) même à la rigueur, mais non pas anglo-saxonne, ce qui seul importerait.

N.-G. Krom, venant à la rescousse, apportera des arguments archéologiques<sup>6</sup>. On a exhumé en Angleterre, aussi bien dans la partie occupée par les Saxons que dans celle qu'ont occupée les Angles, des urnes dont l'ornementation rappelle de très près celle des urnes dites « saxonnnes » trouvées dans le nord du Hanovre, en Holstein, en Slesvig et aussi en Norvège; le style décoratif de ces monuments figurés doit être daté des iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles. Or, on a retrouvé des vases de ce type dans les Pays-Bas, du moins au nord du Wahal, notamment dans le

*und Ostgermanen*, etc., t. I, p. 551 et suiv.; Te Winkel dans Paul, *Grundriss...*, t. I, p. 787; Hoops, *op. cit.*, p. 581; enfin Vanderkindere, *les Origines de la population flamande, la question des Suèves et des Saxons* (article recueilli dans *Choix d'études historiques*, p. 65-92, avec une carte qui prétend distinguer en Belgique les établissements francs, alamanniques et « saxo-frisons »). Sur la toponomastique de la Belgique, le travail scientifique est celui de Godefroid Kurth, *la Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*, Bruxelles, 1896-1898, 2 vol. (extrait du t. XLVIII des *Mémoires couronnés*, publiés par l'Académie royale de Belgique).

1. God. Kurth, *op. cit.*, t. I, p. 256-257; Waltermath, *Die frankischen Elemente in der französischen Sprache*, 1885.

2. Cf. plus haut, p. 2, n. 3, et Kurth, p. 391.

3. J'emprunte ces exemples à Kurth, p. 390. Sur la hantise saxonne, voir encore Kurth, p. 565.

4. *Geschichte des ehelichen Güterrechts in Deutschland*, t. II, p. 311 et suiv.

5. Cette influence est plus affirmée, du reste, qu'établie.

6. *Op. cit.*, p. 148-162.

Betuwe. Conclusion : les peuplades qui ont conquis la Grande-Bretagne sont venues de l'« insula Batavorum ».

Est-il nécessaire de faire observer que ces déductions, à supposer même que les observations sur lesquelles elles s'appuient soient exactes, sont inacceptables? Les dates attribuées à la fabrication de ces urnes sont très approximatives : l'origine des ateliers incertaine, la dénomination d'urne « saxonne » conventionnelle, etc. Enfin, le système ne s'accorde pas bien avec celui que l'on vient d'exposer : alors que pour Krom les Anglo-Saxons ne s'étendent pas au sud de Wahal, pour Meitzen et Hoops les établissements « saxons » ne dépassent pas Gand au nord.

Un bout de texte vaudrait mieux que toute cette fantasmagorie. Ce texte, on a cru le trouver dans la *Notitia dignitatum*, où il est parlé à plusieurs reprises du *Litus Saxonicum*.

L'opinion qui veut que *Litus saxonicum* signifie « rivage occupé par les Saxons » et non « rivage défendu contre les Saxons » semble gagner de plus en plus de terrain<sup>1</sup>. Elle est préconisée surtout par les érudits qui cherchent dans le nord de la Gaule le pays d'où sont partis les Saxons pour faire la conquête de la Grande-Bretagne.

Elle ne me paraît pas défendable pour l'Angleterre. Si l'on se range à l'avis de Mommsen, qui place vers l'an 300 le paragraphe de la *Notitia dignitatum* relatif à la Grande-Bretagne, cette théorie s'écroule : nul n'admettra qu'à cette époque les côtes de la grande île fussent déjà occupées d'une manière permanente par les colonies saxonnes. Seulement l'assertion de Mommsen, nous l'avons vu<sup>2</sup>, est insoutenable. Abaissons, au contraire, la date de la *Notitia* pour la Bretagne, aussi bien que pour le reste, jusqu'au début du v<sup>e</sup> siècle, et même par impossible<sup>3</sup>.

1. Émise par Lappenberg (*Geschichte Englands*, t. I, p. 183) et A.-F.-H. Schaumann (*Zur Geschichte der Eroberung Englands durch germanische Stämme*, 1845, p. 5-15), cette vue a été adoptée, entre autres, par Aug. Meitzen (*Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen*, t. I, p. 550); O. Bremer dans H. Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, 2<sup>e</sup> éd., p. 859, § 140; L. Schmidt (*Allgemeine Geschichte der german. Völker*, p. 155; *Geschichte der deutschen Stämme*, t. II, p. 42-43); J. Hoops (*Waldbaume u. Kulturpflanzen im german. Altertum*, 1905, p. 581); N.-J. Krom (*De populis germanis antiquo tempore patriam nostram incolentibus Anglosaxonumque migrationibus*, p. 105-106); God. Kurth (*la Frontière linguistique en Belgique*, p. 533), etc.

2. Voir plus haut, p. 4, n. 3.

3. Puisque la domination romaine en Grande-Bretagne cessa d'être effective vers 410.

jusque vers 425<sup>1</sup>, les difficultés n'en subsisteront pas moins. A cette époque, l'île, constamment attaquée par les Saxons, n'est pas encore occupée par eux<sup>2</sup>. Au surplus, on ne comprendrait pas qu'on usât de l'épithète *saxonicum* pour l'ensemble du rivage s'étendant de Brancaster, sur la mer du Nord, jusqu'à Porchester (?), sur la Manche. Une partie seulement de cette étendue de côtes a été peuplée véritablement de Saxons : les deux premières des stations situées sur le *Litus saxonicum*, *Bannodrum* (Brancaster) et *Gariannonum* (Borough-Castle-on-the-Yeare) sont en Norfolk, donc en pays peuplé par les Angles ; *Regulbium* (Reculver), *Rutupiae* (Richborough), *Dubris* (Douvres), *Lemanis* (Lymne, près de Hythe) sont situées dans le Kent, peuplé par les Jutes. Seuls, *Othona* (Bradwell en Essex), *Anderida* (Pevensey en Sussex) et *Portus Adurni* (Porchester ou Shoreham, *ibid.*) se trouvent en région plus tard saxonne<sup>3</sup>. Il serait vain d'objecter que les Romains entendaient sous le terme *saxon* aussi bien les Angles et les Jutes que les vrais Saxons, car les auteurs anciens ne font point cette confusion<sup>4</sup>. Et si Ammien Marcellin appelle *comes maritimi tractus* le même personnage que la *Notitia* désigne sous le titre de *comes litoris saxonici per Britanniam*<sup>5</sup>, on n'en peut tirer d'autre conclusion que celle-ci : le titre officiel a changé entre l'époque où écrivait Ammien et celle où fut rédigée la *Notitia*<sup>6</sup>.

En ce qui concerne la Gaule, le problème est plus embarrassé-

1. La *Notitia* a été tenue à jour, au moins pour certaines parties, jusque vers 425. Mommsen (dans l'*Hermès*, t. XXXVI, p. 544-547) observe qu'à la liste des corps (*numeri*) cantonnés en Italie on a ajouté pour l'Occident (éd. Seeck, p. 134) les *Placidi Valentinianici felices*, en l'honneur, cela va de soi, de Valentinien III, qui régna en Occident de 424 à 455 ; mais, comme un seul corps rappelle le nom de cet empereur alors que vingt et un autres portent des surnoms en l'honneur d'Honorius (mort en 424) et dix-neuf en l'honneur de Théodose II (408-450), il est probable que cette mise à jour date du début même du règne de Valentinien III ; par suite, on peut placer le remaniement de la *Notitia* vers 425.

2. Voir plus haut, p. 12.

3. Sur ces identifications, voir plus haut, p. 4.

4. On affirme le contraire, à la suite de Müllenhoff (*Nordalbing. Studien*, I, 116 ; cf. Krom, p. 143, n. 1), mais sans preuve sérieuse. La confusion attribuée à Adam de Brème par L. Schmidt (*Geschichte*, p. 26, n. 3) n'existe pas en réalité (voir p. 19, n. 2).

5. Voir plus haut, p. 4.

6. Ou peut-être qu'Ammien Marcellin, se conformant au goût des auteurs du temps, a préféré remplacer un terme précis par une expression vague.

sant. Il n'est point question d'un commandement étendu et continu appelé *Litus saxonicum*. Deux localités seulement de la *Notitia dignitatum*, *Marcis* et *Grannona*, sont suivies de l'indication *in litore saxonico*<sup>1</sup>. Il est impossible de ne pas remarquer aussitôt que la première certainement, la seconde vraisemblablement, sont situées en des régions ou près de régions colonisées par les Saxons<sup>2</sup>. En Gaule, *Litus saxonicum* aurait-il un sens différent de celui qui est usité pour la Grande-Bretagne et s'entendrait-il de la côte gauloise habitée par ce peuple?

Ce n'est pas impossible. On répugne, cependant, à admettre qu'un même document, de caractère officiel, use du même terme dans deux sens diamétralement opposés. La simple vraisemblance exige, en outre, que *Litus saxonicum* désigne une bande de territoire continu et non deux points séparés l'un de l'autre par un intervalle considérable. Au surplus, en haut des deux cartouches consacrés, l'un au *dux tractus Armorican*, l'autre au *dux Belgicae secundae*, on lit<sup>3</sup> *Litus saxonicum*, indication suivie, dans le premier, du nom *Blabia*<sup>4</sup>. Il paraît évident que ce terme doit s'entendre de l'ensemble des côtes de la Gaule s'étendant de la Gironde (au moins) jusqu'à la limite de la Manche et de la mer du Nord, de Blaye (*Blabia*) à Marck (*Marcis*). Cette étendue était trop considérable pour être comprise sous un seul commandement : le pays était, de la Gironde à la Somme (?), sous l'autorité du *dux tractus Armorican*; de la Somme à l'Escaut (?), sous celle du *dux Belgicae secundae*. Enfin, pour que dans la notice concernant la Grande-Bretagne on ait cru devoir ajouter à *Comes litoris saxonici* les mots *per Britanniam*<sup>5</sup>, c'est qu'il était nécessaire de distinguer ce *Litus saxonicum* d'un autre « rivage saxon », lequel ne peut être que celui des Gaules. Dans la grande île, comme sur le continent, le *Litus saxonicum* c'est le rivage qu'il faut défendre contre les Saxons.

1. Voir plus haut, p. 5.

2. Voir plus haut, p. 20 et 24. A vrai dire, les établissements saxons sont autour de Boulogne et non de Marck.

3. *Notitia dignitatum*, éd. O. Seeck, p. 204 et 207.

4. *Blabia* est certainement Blaye (Gironde). On n'est donc pas autorisé, quelle que soit la façon dont on entend l'expression *Litus saxonicum*, à arrêter le rivage saxon à l'embouchure de la Loire, ainsi que font, entre autres, Kurth (*Frontière linguistique*, p. 533) et Prentout (*Revue historique*, t. CVII, 1911, p. 292-293).

5. *Notitia dignitatum*, p. 180.

Décidément, il n'y a aucune raison valable de ne pas s'en tenir aux renseignements que nous fournit l'Anglais Bède : « De Saxonibus, id est ea regione quae nunc antiquorum Saxonum cognominatur, venere Orientales Saxones, Meridiani Saxones, Occidui Saxones, porro de Anglis, hoc est de illa patria quae Angulus dicitur, et ab eo tempore usque hodie manere desertus inter provincias Jutarum et Saxonum perhibetur<sup>1</sup>. »

Les Saxons, confinés au I<sup>er</sup> siècle dans le Holstein, ont dominé ensuite le pays des Chauques, occupant la partie maritime des bouches de l'Elbe à celles de l'Ems et imposant leur nom à ce peuple. Cette région apparaissant par la suite peuplée par les Frisons<sup>2</sup>, il y a tout lieu de croire que l'ensemble de la population saxonne s'est transportée dans la grande île. Le fait est certain en ce qui concerne les Angles : la région dont ils étaient originaires, et qui a gardé le nom d'Angeln (de Slesvig à Flensborg), n'était pas encore repeuplée aux temps où écrivait Bède, au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Quant au territoire abandonné par les Jutes, il fut, presque aussitôt, occupé par les Danois, venus des îles de la Baltique<sup>4</sup>.

Les incursions, puis les établissements des Anglo-Saxons offrent donc un phénomène historique rare, celui de peuplades se déracinant par la voie de mer et abandonnant en masse leur pays d'origine sans esprit de retour. A ce point de vue, les migrations saxonnes présentent un caractère plus original encore que les invasions scandinaves qui offrent avec elles des analogies saisissantes.

Ferdinand Lot.

1. *Hist. eccles. gentis Anglorum*, l. I, c. 15, éd. Plummer, t. I, p. 31.

2. O. Bremer, *loc. cit.*, 846; L. Schmidt, *Geschichte*, II, 80. C'est peut-être parce que les Frisons ont remplacé sur le continent Chauques et Saxons que Procope (*Bell. Gothicum*, IV, 20) appelle Frisons les Saxons de Grande-Bretagne : ὀνόματι καὶ τοῖς ἔθνεσι τοῖς αὐτοῖς Ἀγγίλοι τε καὶ Φρίσσωνες καὶ οἱ τῇ γῆσιν ὁμώνυμοι Βρίττωνες.

3. Sur un rameau anglais établi en Thuringe, voir plus haut, p. 31.

4. Les Danois soumièrent et assimilèrent ce qui pouvait rester des Jutes (*Eutii*). Voir L. Schmidt, *Geschichte*..., p. 26.



## LE CARDINAL

# HUMBERT DE MOYENMOUTIER<sup>1</sup>

ÉTUDE SUR LES ORIGINES DE LA RÉFORME GRÉGORIENNE

---

La réforme religieuse du XI<sup>e</sup> siècle n'est pas, comme on a trop souvent tendance à le croire, l'œuvre exclusive de Grégoire VII. Les idées dites grégoriennes se sont fait jour avant 1073 dans la littérature chrétienne; elles ont été esquissées, précisées, développées par plusieurs personnages ecclésiastiques, papes ou cardinaux, que l'on peut considérer comme les précurseurs de la réforme. En 1049, aux trois conciles de Rome, Reims et Mayence, le pape Léon IX, le premier des Prégrégoriens, a affirmé sa volonté bien arrêtée d'en finir avec les maux qui rongeaient l'Église, avec le nicolaïsme ou désordre des mœurs du clergé, avec la simonie ou vente par les laïques des dignités ecclésiastiques. Devant les exhortations réitérées des papes, les esprits et les cœurs vraiment chrétiens se sont émus et ont dépensé leurs ressources au service de la réforme. De là est née une première génération de réformateurs qui ont préparé les voies à Hildebrand et dont les deux plus illustres sont Pierre Damien et le cardinal Humbert.

Pierre Damien, prieur de l'abbaye de Fonte-Avellana, puis cardinal-évêque d'Ostie, représente, parmi les Prégrégoriens, le groupe italien. Écœuré par la corruption éhontée du clergé, il a été surtout le censeur austère d'une société dépravée, le plus

1. Bibliographie : *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 527-542; — Halfmann, *Cardinal Humbert, sein Leben und seine Werke mit besonderer Berücksichtigung seines Traktates « Libri tres adversus simoniacos »*, 1883; — O. Delarc, *Saint Grégoire VII et la réforme de l'Église au XI<sup>e</sup> siècle*, t. I et II, 1889; — Carl Mirbt, *Die Publizistik im Zeitalter Gregors VII*, 1894; — Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. III, 1896; — Louis Bréhier, *le Schisme oriental du XI<sup>e</sup> siècle*, 1899; — Albert Dufourcq, *l'Avenir du christianisme*. 1<sup>re</sup> partie : *le Passé chrétien*, t. VI, 1911.

grand apôtre en Italie de la pauvreté, de la chasteté, de la pénitence avant saint François d'Assise ; toute sa vie, il n'a cessé de commenter avec un vigoureux souffle d'éloquence la parole de saint Paul qui revient souvent sous sa plume : *Sachez qu'aucun fornicateur n'aura de place dans le royaume de Dieu* (Ephes., V, 5). Mais, si sa fougueuse prédication et son propre exemple ont porté des fruits, s'il a créé autour de lui une atmosphère de pureté morale, s'il a eu d'incomparables accents pour flétrir la richesse et la luxure, son âme candide de moine et de solitaire s'est laissé bercer par bien des illusions. Pierre Damien a été incapable de remonter aux sources du mal dont souffrait la chrétienté, d'apercevoir derrière le nicolaïsme ordurier la simonie corruptrice et derrière la simonie l'investiture laïque, origine première des calamités déchaînées sur l'Eglise.

Le mérite d'avoir dénoncé ces derniers abus revient au second groupe des Prégégoriens, le groupe lorrain. Il est à remarquer que, pendant dix ans, de 1048 à 1058, les plus hautes charges ecclésiastiques ont appartenu à des Lorrains. Brun, évêque de Toul, est devenu, en 1048, le pape Léon IX ; après lui, Frédéric de Lorraine, ou Étienne IX (1057-1058), a la même origine. Léon IX, enfin, a emmené avec lui à Rome, avec d'autres Lorrains, Humbert, moine de Moyenmoutier, qui, sous ce pontificat et les suivants, exerce une grande influence sur le gouvernement de l'Eglise, en même temps qu'il est, avec Pierre Damien, le grand écrivain ecclésiastique du milieu du XI<sup>e</sup> siècle.

## I.

*Biographie de Humbert. — Sa légation en Orient.*

On ne sait pas exactement où naquit le cardinal Humbert. L'hérésiarque Bérenger lui reproche d'être Bourguignon, tandis que son contradicteur, Lanfranc, le félicite d'être Lorrain<sup>1</sup>. Entre ces deux témoignages, il est difficile de choisir ; le problème est insoluble.

Bourguignon ou Lorrain, Humbert entre très jeune à l'abbaye de Moyenmoutier, au diocèse de Toul<sup>2</sup>. Les abbés Norbert et

1. Le renseignement est donné par Lanfranc, *De corpore et sanguine Domini*, c. 2 et suiv., qui reproche à Bérenger d'avoir traité Humbert de Bourguignon.

2. Cf. Jean de Bayon (a. 1015), dans Belhomme, *Historia Mediani in monte*

Lambert favorisent son goût pour l'étude et lui font même apprendre le grec<sup>1</sup>. Dès 1028, le moine Humbert est déjà, pour emprunter l'expression de Lanfranc, « très versé dans la connaissance des choses divines et séculières ». Vers 1044, il écrit les vies de saint Hidulphe et de saint Dié et le *Libellus de successoribus Hildulfi*<sup>2</sup>. Ces œuvres hagiographiques renferment, comme toutes celles du même genre, beaucoup de considérations morales sans valeur; en revanche, on y relève des détails intéressants sur l'histoire locale de la province de Trèves; l'auteur a utilisé une chronique perdue de Moyenmoutier et les anciennes chartes de l'abbaye, tandis qu'il empruntait à l'histoire des Lombards de Paul Diacre les faits concernant l'histoire générale.

Cette éducation première diffère beaucoup de celle de Pierre Damien, le principal représentant du groupe italien. Pierre dédaigne toute instruction et toute culture profane; il n'a qu'un but : quitter le monde et mener dans la plus farouche des solitudes la plus ascétique des existences. Humbert est, au contraire, le type du moine instruit, aussi fin lettré que profond théologien.

Humbert aurait peut-être modestement passé sa vie à Moyenmoutier, si l'évêque de Toul, Brun, n'avait été élevé à la papauté en décembre 1048. Léon IX, Lorrain lui aussi, connaissait Humbert et appréciait son savoir. A peine élu pape, il l'attache à sa personne, s'inspire de ses conseils et ne tarde guère à lui conférer la pourpre. Au concile tenu dans la seconde semaine de Pâques (9-15 avril 1049), raconte Bonizo de Sutri dans son *Liber ad amicum*<sup>3</sup>, le pieux pontife dépose des cardinaux, des évêques, des abbés qui devaient leur élection à la simonie et les remplace par d'autres, plus dignes. Parmi ces nouveaux prélats figure Humbert, qui obtient le siège de Silva-Candida.

*Vosago monasterii*. Strasbourg, 1724. De Jean de Bayon proviennent la plupart de nos renseignements sur la jeunesse de Humbert.

1. Ce fait paraît assez original. Il y avait eu à Moyenmoutier, à l'époque de Charlemagne, un foyer de culture hellénique. Celle-ci s'est-elle continuée ensuite? Ce fait paraît peu vraisemblable. Il semble plutôt qu'Humbert apprit la langue d'Homère sous la direction de moines grecs venus en Occident au XI<sup>e</sup> siècle. Mais aucun texte ne permet d'apporter une solution précise.

2. M. Pfister, *les Légendes de saint Dié et de saint Hidulphe (Annales de l'Est, t. III, 1889, p. 538 et suiv.)*, est du moins d'avis qu'il faut attribuer à Humbert ces trois œuvres composées à Moyenmoutier de 1044 à 1048.

3. *Cf. Libelli de lite imperatorum et pontificum*, t. I, p. 588.

La Lorraine fut très honorée par sa promotion et un moine de Saint-Arnoul de Metz composa des vers acrostiches en son honneur<sup>1</sup>.

Pourtant Humbert n'avait pas encore quitté son abbaye<sup>2</sup>. C'est seulement à la fin de 1049 que Léon IX, au cours d'un voyage en Alsace et en Lorraine, le voit à Moyenmoutier, le décide à le suivre en Italie et à participer au gouvernement de l'Eglise romaine. Peu après, Humbert est nommé archevêque de Sicile; dès le mois de mai 1050, il signe, comme tel, la bulle de canonisation donnée au concile de Rome en faveur de saint Gérard de Toul<sup>3</sup>. La Sicile était alors occupée par les Sarrasins, mais la conquête de l'île paraissait prochaine et les Normands, maîtres de l'Italie méridionale, songeaient à franchir le détroit de Messine. Le pape ne pouvait assister en spectateur désintéressé aux événements qui se préparaient dans le sud de la péninsule et, comme on y parlait grec, le concours de Humbert pouvait lui être fort précieux.

Dès 1051, le nouvel archevêque est chargé d'une mission à Bénévent<sup>4</sup>. Depuis longtemps, les papes avaient des droits sur la ville, mais ils n'avaient jamais osé les faire valoir, par crainte de froisser les Normands. Par suite de cette abstention, un seigneur, nommé Pandou, hostile au Saint-Siège et favorable aux Normands, en était en réalité le seul maître. Or, au début de 1051, Pandou fut renversé et les Bénéventins envoyèrent à Léon IX une ambassade, pour lui demander de prendre possession de leur cité. Le pape jugea plus prudent, avant de s'y rendre en personne, de déléguer Humbert et Dominique, patriarche de Grado. Le succès des légats fut décisif et les habitants prêtèrent serment de fidélité entre leurs mains. Le 5 juillet 1051, à son tour, Léon IX fit son entrée à Bénévent et y reçut l'accueil le plus empressé. La ville paraissait définitivement soumise à Rome; mais cette acquisition brouilla le Saint-Siège avec les Normands et, deux ans plus tard, Léon IX fut obligé d'entreprendre contre ces dangereux

1. *Neues Archiv für deutsche Geschichte*, t. VII, p. 618.

2. Nous croyons avec M. Pfister (*Annales de l'Est*, t. III, p. 557, n. 1) qu'il faut rejeter la version de Richer (*Gesta Senoniensis ecclesiae*, II, 18) adoptée par Halfmann (*op. cit.*, p. 3), d'après laquelle Léon IX aurait emmené Humbert à Rome aussitôt après son avènement.

3. Jaffé-Löwenfeld, n° 4219.

4. On en trouvera le récit dans les *Annales de Bénévent* (*Monumenta Germaniae historica. Scriptores*, t. III, p. 179).

adversaires une expédition qui aboutit à la défaite de Civitella. Humbert dut l'accompagner au cours de cette malheureuse chevauchée, car une charte en faveur du monastère de Saint-Vincent sur le Vulture mentionne sa présence auprès du pape<sup>1</sup>. D'ailleurs, Bénévent resta fidèle au Saint-Siège et les Normands eux-mêmes ne tardèrent pas à se réconcilier avec lui.

Le succès de la politique pontificale à Bénévent est dû surtout à la diplomatie de Humbert. Aussi Léon IX, plus que jamais confiant en lui, le chargea, peu de temps après, d'une autre mission qui avait trait aux intérêts primordiaux du Saint-Siège et de la chrétienté.

Pendant la dernière année du pontificat de Léon IX, un grave démêlé surgit entre Rome et Constantinople. Ce n'était pas la première fois que les deux églises entraient en lutte. Au ix<sup>e</sup> siècle déjà, des difficultés s'étaient élevées au sujet du *Filioque*; pourtant, en 869, le schisme de Photius, un instant dangereux, avait échoué grâce au concile de Constantinople. Connu pour son humeur querelleuse, le peuple byzantin apportait à discuter les questions théologiques l'ardeur qui l'enflammait aux jeux du cirque. Au vi<sup>e</sup> siècle, ceux-ci surtout l'avaient passionné : c'était l'époque de la rivalité fameuse des Verts et des Bleus qui dégénérait parfois en massacres et en révolutions. A partir du ix<sup>e</sup> siècle, la théologie l'emporte décidément : à l'église, à la cour, dans la rue, dans les plus humbles boutiques, on se bat au sujet du dogme de la Trinité ou du *Filioque*. Le sol oriental, si fécond en hérésies variées, est admirablement préparé pour un schisme; l'orgueil des Byzantins, proverbial au même titre que leur instinct batailleur, les entraînera à se séparer de Rome, dont Constantinople fut toujours jalouse. En 1024, raconte le chroniqueur Raoul Glaber<sup>2</sup>, le patriarche, l'empereur Basile et quelques autres Grecs illustres envoyèrent à Rome des ambassadeurs, chargés de présents, afin d'obtenir que l'autorité fût partagée entre les deux églises, comme elle l'avait été jadis entre Arcadius et Honorius : Rome dominerait l'Occident, Constantinople l'Orient. L'anecdote est sujette à caution, mais, vraie ou fausse, elle est l'écho de l'insatiable désir de rupture qu'éprouvaient les Byzantins.

A l'époque de Léon IX, le siège de Constantinople avait pour

1. On trouvera cette charte dans Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 513.

2. L. IV, c. 1.



patriarche l'ambitieux Michel Cérulaire. Celui-ci, n'osant ressusciter la querelle un peu usée du *Filioque*, dicta à l'archevêque Léon de Bulgarie une lettre destinée à provoquer la séparation tant souhaitée. L'Église romaine était formellement inculpée de renier les Écritures, la doctrine du Christ et des Apôtres, les canons des sept conciles œcuméniques. Avait-elle donc, pour être l'objet d'une telle accusation, rejeté quelque dogme essentiel? Avait-elle failli aux principes primordiaux de la morale religieuse? Non, mais elle faisait usage, pour la consécration, du pain azyme et non du pain fermenté, elle observait le sabbat pendant le carême, elle autorisait les fidèles à manger des animaux étouffés, elle ne chantait pas *Alleluia* pendant la période quadragésimale.

Léon IX communiqua la lettre de l'archevêque des Bulgares au cardinal Humbert, afin qu'il la traduisit en latin, puis, après en avoir pris connaissance, il y répondit par un long mémoire où il réfutait, une par une, les assertions fantaisistes et puériles des Byzantins. Il ajoutait que, si l'église romaine avait voulu chercher querelle à celle de Constantinople, elle aurait pu faire valoir des griefs plus sérieux : le siège patriarcal n'avait-il pas été abandonné à des eunuques et même à une femme? Mais la papauté avait toujours été animée du plus sincère désir de conciliation ; maintenant encore, malgré les attaques injustifiées dont elle était l'objet, elle était prête à pardonner à sa fille qui lui avait pourtant causé bien des peines<sup>1</sup>.

Si enflammée que fût la polémique, Rome avait de précieux auxiliaires : les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche craignaient que celui de Constantinople, s'il remportait un triomphe trop éclatant, ne les dépouillât de leurs privilèges. L'empereur Constantin Monomaque (1042-1054), qui voulait chasser les Normands de l'Italie méridionale, recherchait l'alliance du pape auquel l'idée d'une revanche de la défaite de Civitella ne pouvait manquer de sourire. Connaissant ces dispositions de l'Orient religieux et politique, pensant que son appel à l'unité était susceptible d'y trouver un écho, Léon IX décida d'envoyer à Constantinople une ambassade à la tête de laquelle il plaça le cardinal Humbert.

1. On trouvera les pièces relatives au débat dans Will, *Acta et scripta quae de controversiis ecclesiae graecae et latinae saeculo undecimo composita exstant*, 1861. — La plupart des documents ont été traduits par Delarc, *op. cit.*, t. I, p. 336 et suiv. Cf. aussi Bréhier, *op. cit.*

Le traité de Humbert auquel nous venons de faire allusion porte le titre : *Adversus Graecorum calumnias*; c'est une réfutation, sous forme de dialogue, de la lettre de l'archevêque des Bulgares Léon<sup>1</sup>, discussion, serrée et précise, parfois un peu lourde et superflue, de chacune de ses propositions.

Voici les principales étapes de la démonstration du cardinal : 1° L'Église latine, prétend Léon, en usant du pain azyme, est en communion avec les Juifs qui tiennent cette coutume de Moïse. — Or, l'emploi du pain non fermenté pour la Cène n'a rien de commun avec la solennité des Azymes chez les Juifs; celui qui mangeait du pain fermenté pendant les sept jours qu'elle durait était gravement coupable. *Le premier mois, depuis le quatorzième jour au soir jusqu'au vingt et unième au soir, vous mangerez l'azyme. Pendant ces sept jours, que l'on ne trouve pas de pain fermenté dans vos maisons. Si l'un de vous mange du pain fermenté, tant parmi les étrangers que parmi les indigènes, son âme périra. Vous ne mangerez rien de fermenté, et dans toutes vos demeures vous mangerez du pain azyme* (Exod., XII, 18-20). L'Écriture prescrit encore d'autres pratiques pour ces sept jours; l'Église latine n'en observe aucune et elle n'a jamais ordonné à ses fidèles d'employer, à certaines époques de l'année, le pain azyme à l'exclusion de tout autre. L'accusation portée par Léon est donc sans valeur (c. 1-6).

Notre pâque à nous, continuait Léon, est le Christ qui s'est soumis à l'ancienne loi, mais a institué une nouvelle pâque. — « Que le Christ soit votre pâque, reprend son contradicteur, sachez que nous vous le concédons si vous affirmez qu'il est aussi la nôtre et qu'il est celle de toute l'Église catholique. Si vous dites le contraire, nous vous rappellerons comment Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a mis en garde contre les pseudo-christs et les pseudo-prophètes. *Si l'on vous dit : le Christ est ici ou il est là, n'y allez pas* (Luc, XVII, 23). Quant à votre affirmation que le Christ, après avoir célébré la vieille pâque, a prescrit à ses disciples de solenniser la nouvelle, y a-t-il un homme sage qui le nie? » (c. 7-8).

Une longue discussion s'engage ensuite sur le mot ἀρτος ou pain. Ἀρτος, disait Léon, vient de αἶρω et signifie levé, porté

1. Ce traité est édité dans Migne, *Patr. lat.*, t. CXLIII, col. 929-974. — Sur l'attribution de cette œuvre et des suivantes à Humbert, cf. *Libelli de lite*, t. I, p. 96, n. 4, et p. 98, n. 5.

en haut, par suite soulevé par le ferment et le sel ; le pain azyme, au contraire, n'est pas levé ; il n'a ni chaleur ni vie et ressemble à la pierre, tandis que le Christ appelle son corps un pain, c'est-à-dire quelque chose de vivant et d'animé. Humbert s'élève avec force contre ces dernières expressions : l'Eglise a condamné la théorie manichéenne d'après laquelle le pain, le vin, le bois, la pierre, le vêtement seraient susceptibles d'avoir une âme. « Dans votre discussion, dit-il, nous approuvons seulement ceci, à savoir que le Seigneur Jésus a dit que le pain béni et rompu était son corps, qu'un tel pain vivifie et régénère le monde, — car il est plein de l'esprit et de la chaleur du Dieu vivant, — enfin que nous l'appelons *panis* et vous *ἄρτος*, mais nous rejetons tout le reste. » En effet, le mot *ἄρτος*, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, s'applique indifféremment au pain azyme et au pain fermenté. Dans l'ancienne loi, on appelle les pains de la proposition τοὺς ἄρτους προθέσεως ; il n'est pas douteux qu'ils ne fussent des pains azymes. De même, dans le Deutéronome, Moïse désigne le pain azyme sous le même vocable : ἄρτον ταπεινώσεως, c'est-à-dire *panem afflictionis*. Donc, quand, à propos de l'Eucharistie, saint Matthieu écrit : λαβὼν ὁ Ἰησοῦς τὸν ἄρτον (Matth., XXVI, 26), le mot *ἄρτος* peut, ainsi que le mot *panis* dans le texte latin, s'appliquer au pain azyme comme au pain fermenté. Il est même certain qu'il s'agit du pain azyme, le seul que Jésus ait pu donner à ses apôtres lors de la Cène, car, pendant les sept jours de la pâque, le pain fermenté ne pouvait pénétrer dans aucune maison d'Israël. Si le Christ ne s'était conformé à l'usage adopté, il n'aurait pu dire : *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir* (Matth., V, 17), ni encore : *Qui de vous m'accusera de péché?* (Jean, VIII, 46). S'il avait employé du pain fermenté l'un des sept jours de la pâque, les Juifs n'auraient pas laissé échapper, au cours de son procès, un chef d'accusation aussi grave.

Les Byzantins invoquaient encore le texte de saint Matthieu : *Le royaume des cieux est semblable à un ferment* (Matth., XIII, 33). Sans doute, mais, dans le même chapitre, deux versets plus haut (Ibid., XIII, 31), le Christ ne compare-t-il pas le royaume des cieux à un grain de sénevé qui ne peut avoir de ferment? De plus, le texte de saint Matthieu est une exception et l'on relèverait dans l'Ecriture plusieurs passages où le mot ferment est pris en mauvaise part : *Un petit ferment corrompt*

toute la masse (Gal., V, 9); — *Chassez le vieux ferment* (I Cor. V, 7); — *Ne nous nourrissons pas du vieux ferment, ni du ferment de la malice et de la méchanceté* (Ibid., V, 8). Le Christ lui-même a dit, avant saint Paul : *Gardez-vous du ferment des Pharisiens qui est l'hypocrisie* (Luc, XII, 1). « Ainsi, conclut Humbert, si vous parcourez toute l'Écriture, vous ne trouverez jamais le mot ferment pris en bonne part, sauf dans un passage où le Seigneur, voulant sans doute faire allusion à la doctrine apostolique, compare le royaume des cieux à un ferment. Jamais, au contraire, le mot azyne n'est employé de la sorte, mais il désigne toujours la sincérité et la vérité. *Nourrissons-nous des azymes de la sincérité et de la vérité* (I Cor. V, 8). Que votre duplicité, satisfaite de son ferment, cesse donc de prétendre arracher l'azyne à la simplicité romaine et latine! » (c. 23-30).

Les textes donnaient raison à l'Église romaine. Non content de les jeter triomphalement à la face des Byzantins, Humbert voulut encore étayer sa démonstration par d'autres arguments qui nous paraissent un peu puérils. Ainsi il prouve avec force détails que la fabrication du pain azyne est plus pure : un grain de froment et un peu d'eau suffisent ! Le pain fermenté nécessite ferment, farine, sel, eau, feu ; n'importe quelle main d'homme ou de femme y touche ; il s'achète à des commerçants ; il accumule les impuretés ; il est indigne du Christ, né dans le sein d'une Vierge (c. 31-34).

2° Les Orientaux reprochaient aux Latins d'observer le sabbat, c'est-à-dire le jeûne du samedi pendant le carême et, de ce chef, les taxaient encore de judaïsme, oubliant trop complaisamment que la loi de Moïse ne renfermait pour le jour du sabbat d'autre prescription que celle du repos. *Tu travailleras six jours ; le septième, tu cesseras de labourer et de semer* (Exod., XXIV, 21). De jeûne, il n'est pas question ; quelle raison invoqueraient les Juifs pour s'y astreindre ? Le samedi n'est-il pas un jour de joie pour eux, puisqu'il commémore le séjour du Christ au tombeau, mais n'est-il pas aussi un jour de deuil pour les chrétiens qui le sanctifient par la pénitence ? Qui donc, des Orientaux et des Latins, est plus proche d'Israël ? L'accusation portée par Léon contre Rome se retourne contre lui-même (c. 6 et 46).

Et, comme l'archevêque des Bulgares ajoutait que ceux qui observent le sabbat ressemblent au léopard dont la peau n'est

ni noire ni entièrement blanche, Humbert, à qui l'antiquité profane était familière, riposte (c. 47) par le vers d'Horace :

Parturiunt montes; nascetur ridiculus mus.

(*Ars poetica*, v. 139.)

3° Humbert discute moins longuement les deux derniers griefs des Byzantins. Il trouve singulier qu'en reprochant aux Latins de ne pas manger de viandes étouffées, ils s'appuient sur l'ancienne loi qu'ils dédaignaient tout à l'heure. Il se moque, avec une ironie un peu lourde, de ceux qui veulent transformer en un problème théologique de simples préférences alimentaires, vigoureusement flétries par saint Paul au chapitre iv de la première épître à Timothée (c. 49-55).

Quant à l'*Alleluia* que l'Eglise latine omet en carême, pourquoi le chanterait-on en ce temps de pénitence où la pensée chrétienne s'élève vers Jésus crucifié et courbé sous le poids des péchés du monde? Entonner *Alleluia* ou *Gloria in excelsis* serait un sacrilège et ces chants d'allégresse doivent être réservés pour exprimer la joie que suscite dans les cœurs fidèles la résurrection du Christ au jour de Pâques (c. 56-58).

La lettre de Léon se terminait par un grief plus général : l'Eglise latine, disait-il, n'observe pas suffisamment l'Écriture et les Pères; elle rejette, en certains cas, l'enseignement de saint Pierre, saint Paul et saint Benoît. Les Byzantins seraient donc seuls dépositaires de la doctrine du Christ et de la règle de saint Benoît, s'écrie Humbert, eux qui ne rougissent pas d'être fornicateurs, s'affichent publiquement comme tels, ne dédaignent pas les pires hontes de la chair! La luxure serait-elle conseillée par la première épître aux Corinthiens? *Nolite errare; neque adulteri neque molles neque masculorum concubitores regnum Dei possidebunt* (I Cor. VI, 10). — *Omne peccatum quodcumque fecerit homo extra corpus est; qui autem fornicatur, in corpus suum peccat* (I Cor. VI, 18). L'Eglise romaine donne du texte de saint Paul une interprétation très différente... et que le cardinal Humbert croit plus conforme à la vérité (c. 59-60). Les Orientaux lui paraissent ressembler à la courtisane des Proverbes qui fait signe aux passants, leur promet mille douceurs, les séduit par ses charmes, les attire chez elle pour les mieux précipiter dans les gouffres infernaux. « Comment pouvez-vous



nous inviter à user de je ne sais quel pain, quand, de vos pieds profanes, vous foulez le sacrement vivifiant et terrible du corps et du sang du Christ? Êtes-vous meilleurs et plus parfaits, vous qui placez sur l'autel une offrande telle qu'elle ne peut être consommée par les ministres ou par le peuple et qu'il faut l'enterrer ou la jeter dans un puits préparé à cet effet<sup>1</sup>? Êtes-vous meilleurs et plus parfaits, vous qui, mariés, enchaînés par les plaisirs de la chair, allez, au sortir de la couche nuptiale, servir le Christ sur l'autel et livrez ensuite aux baisers d'une épouse vos mains sanctifiées par son corps immaculé? Êtes-vous plus parfaits quand vous refusez la communion aux femmes en couches qui sont en danger de mort, ou quand vous interdites le baptême aux païens, ou quand vous arrachez aux enfants morts avant huit jours d'existence la régénération par l'eau et l'Esprit-Saint?... Est-ce donc pour entraîner tout le peuple chrétien vers cette forme de vie meilleure et plus parfaite que vous voulez fermer les églises latines et que vous répandez vos œuvres par tout le monde? Non, il n'y a pas là une manifestation de la vraie foi, mais une invention destinée à perdre les âmes. Ces erreurs et tant d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer ici, vous vaudront, si vous ne les abjurez, de la part de Dieu et de tous les catholiques sauvés par le Christ, un anathème irrévocable en ce monde et dans l'autre » (c. 65-66).

Telles sont les principales idées contenues dans le traité *Adversus Graecorum calumnias*. Humbert y apparaît comme le défenseur intransigeant de la tradition romaine, de l'idée, — toute grégorienne, — que le Saint-Siège est le gardien de l'orthodoxie; par là, il est un des précurseurs de la réforme. Précurseur, il l'est encore, quand il veut courber les Byzantins sous le joug, bien dur pour eux, du célibat ecclésiastique et quand il revendique pour l'Eglise le patrimoine de chasteté, légué par le Christ, que les fornicateurs, orientaux ou occidentaux, s'apprêtaient à dissiper avec prodigalité.

Les mêmes tendances se retrouvent dans un autre traité du cardinal Humbert, inspiré également par sa polémique avec les Orientaux; c'est le *Contra Nicetam*<sup>2</sup>. La fornication et le mariage des prêtres y sont encore plus expressément condamnés.

1. Ce passage est assez obscur. Humbert fait sans doute allusion au caractère sacrilège de l'offrande.

2. Migne, *Patr. lat.*, t. CXLIII, col. 983-1000.

Nicétas Pectoratus, moine du couvent de Studium à Constantinople, avait repris la thèse de Léon de Bulgarie sur le pain azyme et le pain fermenté, mais, non content des attaques habituelles contre l'Eglise romaine, il n'avait pas craint de lui livrer un assaut plus hardi en lui reprochant d'interdire le mariage des clercs. Selon lui, les prêtres, mariés avant leur ordination, pouvaient, sans commettre aucune faute contre la discipline, conserver leurs épouses auprès d'eux. Il s'appuyait, pour justifier cette prétention, sur les canons des apôtres, texte déjà connu comme apocryphe par les canonistes du XI<sup>e</sup> siècle, en particulier par le cardinal Humbert qui en fera usage à l'occasion, mais qui, sur ce point, leur conteste avec raison toute autorité.

La réfutation de Nicétas permit à Humbert d'exposer une théorie du célibat ecclésiastique, analogue à celle de Pierre Damien. Pour l'un comme pour l'autre, pour le Lorrain comme pour l'Italien, la chasteté sacerdotale remonte aux Apôtres. Le diacre Nicolas (d'où le nom de *nicolaïsme*), enflammé par les charmes de son épouse, ayant enseigné que le mariage était permis aux prêtres comme aux laïques, saint Jean décida que les clercs qui auraient pris femme seraient privés de la communion. Le disciple appliquait à la lettre le précepte du Maître : *Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* (Matth., XVI, 24). Ce texte de saint Matthieu est, pour Humbert, l'argument décisif en faveur du célibat avec la parole du Seigneur à saint Jean rapportée par l'Apocalypse : *Tu as raison de haïr les actes des nicolaïtes comme je les hais moi-même* (Apoc., II, 6). Autoriser les noces ou plutôt les adultères des prêtres, c'est donc faire de l'Eglise de Dieu la synagogue de Satan. Et le cardinal Humbert conclut par une affirmation très claire de la doctrine catholique sur ce sujet délicat : « Pour qu'il n'y ait pas erreur, dit-il, établissons ouvertement la tradition de l'Eglise romaine à l'égard des divers grades ecclésiastiques. Elle permet aux *ostiarii*, aux lecteurs, aux exorcistes et aux acolytes, s'ils n'ont pas fait profession de vie monastique et s'ils ne veulent pas observer la continence, d'épouser une femme vierge et d'obtenir pour ce mariage la bénédiction sacerdotale; elle leur interdit d'épouser une veuve ou une répudiée, ce qui les empêcherait de parvenir au sous-diaconat; de même le laïque qui n'aura pas

épousé une vierge ou aura été marié deux fois ne sera jamais clerc. Si l'un des clercs énumérés plus haut veut arriver au sous-diaconat, il ne le pourra sans le consentement de sa femme, de telle sorte que de charnel le mariage devienne spirituel du plein gré des époux. Désormais, la femme de ce prêtre ne pourra plus avoir aucun rapport conjugal avec son époux, ni épouser personne autre du vivant de celui-ci, ni même après sa mort ; sinon, elle sera frappée d'anathème. Quant au diacre, sous-diacre, prêtre, évêque qui reprendrait son épouse ou en choisirait une nouvelle, il sera déposé, conformément aux décisions du concile de Néocésarée. Telles sont les traditions dont s'honorent la sainte Église romaine et le Saint-Siège ; il leur a été impossible d'acquiescer aux fables juives et aux écrits apocryphes ; pierre angulaire sur laquelle le Christ a fondé son Église, ils ont repoussé toutes les hérésies, et, tandis qu'ils admettaient le mariage pour les laïques, ils l'ont interdit aux ministres de l'autel et aux moines qui ont fait vœu de perfection apostolique. » Ainsi, comme Damien, Humbert tolère le mariage pour les ordres mineurs, mais, comme lui aussi, il pose en principe que le sous-diacre doit pour toujours renoncer à son épouse.

Fort de ces arguments, le cardinal Humbert partit pour Constantinople en janvier 1054, porteur d'une bulle du pape pour l'empereur Constantin et d'une autre pour le patriarche Michel Cérulaire. La lettre à l'empereur insistait sur la nécessité d'une entente politique dirigée contre les Normands ; celle qui était destinée à l'archevêque formulait les droits et les privilèges de l'Église romaine.

Humbert arriva à Constantinople le 24 juin ; Pierre, archevêque d'Amalfi, et le chancelier Frédéric l'accompagnaient<sup>1</sup>. Les trois légats furent reçus par l'empereur au monastère de Studium. Nicétas comparut devant eux ; il consentit à jeter l'anathème sur son opuscule intitulé : *Du pain azyme, du sabbat et du mariage des prêtres* et sur tout écrit qui prétendrait que l'Église romaine n'a pas la primauté sur les autres églises ou qui aurait la présomption de redresser la foi de cette église toujours orthodoxe. Après quoi, l'ouvrage incriminé fut solennellement brûlé. Le moine de Studium semblait renoncer définitivement à ses erreurs, car, le lendemain, lors d'une nouvelle

1. Le cardinal a laissé une relation de son voyage, à laquelle sont empruntés les détails qui suivent (Migne, *Patr. lat.*, t. CXLIII, col. 1001-1004).

entrevue avec les légats, il protesta une seconde fois de son humble soumission.

Michel Cérulaire observa une attitude différente. Il évita avec soin de rencontrer les envoyés pontificaux, afin de ne pas être contraint de reconnaître, lui aussi, la supériorité de l'Eglise de Rome sur celle de Constantinople. Il fallait pourtant en finir. Le 16 juillet, Humbert et ses compagnons se rendirent à Sainte-Sophie; devant le clergé de Constantinople, qui y était rassemblé, ils se plaignirent de l'obstination du patriarche et déposèrent sur l'autel une sentence d'excommunication. Cette condamnation solennelle était prématurée; elle ne permettait plus de discussion et ouvrait la porte au schisme, d'autant plus que les légats, considérant leur mission comme terminée, se retirèrent le 18 juillet avec l'autorisation de l'empereur.

Deux jours après, le 20, ils furent rappelés en hâte. Aussitôt après leur départ, l'intrigant Michel, exploitant leur maladresse, les avait desservis auprès du faible Constantin auquel il conseillait de réunir à Sainte-Sophie une sorte de concile où l'on donnerait lecture de la bulle d'excommunication préalablement falsifiée et rédigée en des termes tels qu'elle pût paraître injurieuse pour l'Eglise d'Orient. Constantin ne céda pas à ces suggestions auxquelles répugnait sa conscience; il refusa de convoquer le concile. Michel, brandissant la fausse bulle, s'efforça de provoquer une sédition populaire, mais l'empereur réussit sans peine à le convaincre de mensonge; la ville rentra dans le calme et les légats, qui avaient assisté impassibles à ces troubles, reprirent le chemin de l'Italie, d'autant plus précipitamment qu'ils venaient d'apprendre la mort de Léon IX.

Michel n'en refusa pas moins de se soumettre. Dans une lettre au patriarche d'Antioche, il osa prétendre que les légats avaient agi de leur propre autorité et sans mandat du pape. Il colporta cette légende auprès de ses suffragants et l'accompagna d'un récit quelque peu mensonger des événements de Constantinople; Humbert aurait articulé contre l'Eglise grecque trois griefs: elle permettait à ses prêtres de porter la barbe, elle ne croyait pas que le Saint-Esprit procédait du Fils, elle autorisait le mariage des clercs. Atteintes dans leurs plus chères affections, les églises orientales se rapprochèrent peu à peu de Michel Cérulaire. Le schisme était consommé. Rome n'avait pu endiguer le courant qui entraînait Constantinople vers une séparation qui se serait

produite fatalement, même si les légats de Léon IX avaient fait preuve de plus d'énergie et de plus de finesse<sup>1</sup>.

Le cardinal Humbert, malgré sa connaissance de la langue grecque, s'était laissé jouer par les subtilités orientales et avait échoué dans sa mission diplomatique. On ne lui en tint pas rigueur : après la mort de Léon IX, il resta un des personnages les plus importants de l'Église romaine. Le successeur immédiat de Léon IX, Victor II (1054-1057), eut recours à ses bons offices pour aller rétablir la paix au Mont-Cassin<sup>2</sup>.

L'abbé du Mont-Cassin était mort le 11 décembre 1055. Les moines le remplacèrent à la hâte par un religieux nommé Pierre. Ce choix parut contestable à Victor II qui critiqua la précipitation avec laquelle on avait procédé à l'élection, sans même prendre l'avis du Saint-Siège. Le cardinal Humbert fut envoyé au Mont-Cassin pour examiner l'affaire (mai 1057). À son arrivée, les serfs, s'imaginant qu'il venait pour déposer l'abbé, se soulevèrent en faveur de Pierre, mais celui-ci crut plus opportun, afin de ne pas créer de difficultés, de remettre sa démission entre les mains du légat. L'élection de son successeur se fit dans le plus grand calme et Frédéric de Lorraine devint abbé. Il connaissait bien Humbert qu'il avait escorté à Constantinople et c'est en sa compagnie qu'aussitôt après sa nomination il alla en Toscane recevoir la consécration pontificale.

Le 28 juillet de la même année, Victor II mourait. Frédéric de Lorraine, consulté par les Romains sur le choix de son successeur, désigna le cardinal Humbert, mais Humbert refusa la dignité qu'on lui offrait. Les suffrages se portèrent alors sur Frédéric lui-même qui devint pape sous le nom d'Étienne IX. Sous ce pontificat, Humbert fut plus influent que jamais. C'est à ce moment qu'il publia son traité contre les simoniaques.

Étienne IX mourut prématurément le 29 mars 1058. La con-

1. Contrairement à l'opinion de M. Bréhier, il nous semble que le schisme n'est pas un accident. L'Église de Constantinople, comme on l'a vu plus haut, voulait se rendre indépendante, et l'attitude maladroite de Humbert n'a fait qu'accélérer le mouvement qui la portait à se détacher du Saint-Siège. Michel Cérulaire n'était pas homme à se laisser prendre à des supplications ou à des menaces; il était sûr de trouver un appui dans le peuple byzantin, ardent aux querelles religieuses et jaloux de Rome.

2. On est renseigné sur cette mission de Humbert et sur les événements qui suivent par le chroniqueur Léon d'Ostie, l. II, c. 86 (*Monumenta Germaniae historica. Scriptores*, t. VII, p. 686).



séquence de sa disparition, c'est le schisme, c'est l'élection irrégulière de Benoît X. Humbert, qui représentait l'ancienne tradition, se retire au Mont-Cassin où il célèbre la fête de Pâques et où il préside à l'élection comme abbé de Didier, le futur pape Victor III. Il sort de sa retraite le jour où Gérard de Florence est reconnu sous le nom de Nicolas II. Il reprend alors ses fonctions de bibliothécaire et de chancelier de l'Eglise romaine. Pierre Damien, dans une de ses lettres<sup>1</sup>, affirme que le cardinal Humbert et Boniface, évêque d'Albano, sont les deux yeux du pape.

En 1059, Humbert assiste au concile du Latran et souscrit au décret sur l'élection pontificale. Le même concile s'occupe de l'hérésiarque Bérenger qui niait la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. On sait par Lanfranc<sup>2</sup> que la formule de rétractation fut rédigée par Humbert.

Après le concile, le cardinal Humbert, comme le prouvent les souscriptions des bulles pontificales, accompagne le pape dans la Pouille et prend part au concile de Melfi où, par le serment de Robert Guiscard et de Richard de Capoue, est scellée la réconciliation entre les Normands et le Saint-Siège. Il disparaît ensuite et n'est mêlé à aucun acte du pontificat d'Alexandre II. Il y a donc lieu de croire que sa mort est contemporaine de celle de Nicolas II (1061)<sup>3</sup>.

La vie du cardinal Humbert a été vouée au service de la papauté. Par là, elle ne se distingue en rien de celle du plus illustre représentant de l'autre groupe des Prégrégoriens, Pierre Damien. Toutefois, le cardinal lorrain ne ressemble guère à l'ermitte italien, improvisé évêque d'Ostie. Tous deux ont occupé les plus hautes situations dans l'Eglise romaine, mais l'un est resté, sous la pourpre, un moine et un ascète, l'autre a été un diplomate qui n'a jamais craint de prendre contact avec le siècle; l'un est un fougueux moraliste, l'autre un politique. D'accord sur la gravité de la crise religieuse, ils s'entendent pour dénoncer le nicolaïsme comme le premier des maux dont souffre l'Eglise, mais, si Pierre Damien s'imagine que la prédication et les menaces suffiront pour avoir raison d'un clergé perverti, Humbert juge plus sûr de tarir les sources de l'hérésie, c'est-à-dire la simonie et l'investiture laïque.

Ces différences s'expliquent par l'origine des deux cardinaux.

1. L. I, ép. 7.

2. *Op. cit.*

3. Selon Jean de Bayon (II, 55), Humbert serait mort le 5 mai 1061.

L'italien Pierre Damien, né dans un pays de vie facile, où la douceur même du climat porte aux faiblesses de la chair, est surtout choqué par l'impureté cléricale qui déborde cyniquement. Le lorrain Humbert a passé sa jeunesse près d'un clergé âpre au gain : le vol, le brigandage, le meurtre sont, pour les évêques des bords du Rhin et de la Moselle, autant de moyens de s'enrichir ; à tous les degrés de la hiérarchie, la cupidité l'emporte sur le désordre des mœurs. La seule façon de ruiner cet instinct de convoitise et de rapine est de détruire la simonie. Voilà pourquoi Humbert n'a combattu le nicolaïsme que par occasion, tandis qu'il a réuni ses critiques sur la simonie dans un traité en trois livres, intitulé *Adversus simoniacos*, qui reste la grande œuvre de sa vie.

## II.

*Le traité contre les simoniaques*<sup>1</sup>.

Ce qu'on peut tout d'abord relever dans le traité contre les simoniaques, c'est une analyse psychologique et morale de l'hérésie, qui pousse ses racines parmi les vices les plus bas de la nature humaine, la cupidité, la luxure et l'ambition. Si le bon pasteur n'a d'autre souci que de nourrir ses brebis, si, pour lui, dîmes et offrandes sont les ressources nécessaires à leur entretien, le mauvais berger, c'est-à-dire le simoniaque, n'a cure de la santé de son troupeau et ne songe qu'à tirer de lui le plus d'argent possible. Et cela pour assouvir ses passions charnelles, pour obtenir la première place dans les banquets, pontifier dans sa chaire épiscopale, recevoir au chœur les salutations des chanoines et être appelé Monseigneur. Mais, au jour du jugement, il entendra retentir la parole du Christ rapportée par saint Matthieu : *Vous avez reçu votre récompense* (Matth., VI, 2). — *Beaucoup*, ajoute le Maître dans le même Évangile, *me diront alors : En ton nom, nous avons prophétisé ; en ton nom, nous avons chassé les démons ; en ton nom, nous avons accompli beaucoup de miracles. Et je leur répondrai : je ne vous ai jamais connus ; éloignez-vous de moi, ouvriers d'iniquité* (Matth., VII, 22-23). D'éternels châtiments, voilà donc ce qui est réservé « à ces tyrans, à ces maîtres impies qui, non contents de tondre et de traire leurs infortunées brebis,

1. *Adversus simoniacos libri tres* (Migne, *Patr. lat.*, t. CXLIII, col. 1005-1212, et *Libelli de lite*, t. I, p. 95-253).

leur sucent jusqu'à leur sang en les forçant à donner ce qu'elles n'ont pas » (II, 1, et III, 35-36).

Telle est l'origine du mal. Ses conséquences sont multiples. D'abord la valeur morale d'un pareil clergé est nulle. L'évêque simoniaque n'exige des candidats aux bénéfices ecclésiastiques aucune vertu sacerdotale. L'Église sera-t-elle bien ou mal administrée par son nouveau titulaire? Qu'importe? Sera-t-elle payée un bon prix? Voilà le seul problème. Tel clerc possède-t-il toutes les qualités requises, il est écarté. Tel autre verse-t-il cent sous ou quelque autre somme, il est agréé. Encore faut-il entendre l'évêque scélérat, lorsqu'il investit un autre monstre d'iniquité, non pas s'écrier franchement : « Venez, soyez promu, parce que vous êtes adultère, parjure, criminel », mais insinuer : « Vous êtes nécessaire à cette charge et désiré par l'Église. » Quant au promu, il ne dit pas : « Donnez-moi cette fonction, parce que je suis fornicateur ou sacrilège », mais : « Confiez-la-moi, parce que je veux prouver mon obéissance à l'Église de Dieu et mériter la récompense qui m'est due » (III, 37).

Avec ce mode de recrutement sacerdotal, qui exclut les pauvres des rangs du clergé, la charité est en baisse. Évêques et clercs pressurent les fidèles, n'épargnent aucun âge, aucun sexe, aucune condition, aucune profession, aucun ordre, aucun pouvoir et, tandis que leur mission serait de secourir la veuve et l'orphelin, ils les privent des ressources nécessaires à leur subsistance (II, 41 et 44). Coupables de cet assassinat, ils sont pires que des brigands, « car ils lacèrent à la fois l'âme et le corps, alors que les brigands tuent le corps, mais ne peuvent atteindre l'âme... Il est évident, en un mot, qu'ils ne détiennent aucune parcelle de la charité d'un Dieu invisible pour eux, ces hommes, incapables du moindre amour pour le prochain qu'ils côtoient sans cesse; en seraient-ils susceptibles que, si charnels, si coupables qu'ils fussent, ils ne seraient pas hérétiques; possédant le véritable amour en Dieu et pour Dieu, ils auraient le minimum de la vraie foi » (II, 31).

Les chrétiens partout traqués comme des bêtes fauves, les évêques et les prêtres vivant dans le luxe et la débauche, la charité chrétienne disparue, tels sont les premiers résultats de l'hérésie simoniaque.

Il en est un autre non moins grave : c'est la ruine des églises. Pour satisfaire à leurs besoins, les simoniaques ne reculent devant aucun expédient : ils aliènent les biens ecclésiastiques

ou négligent d'entretenir les temples qui s'effondrent. « Partout, mais particulièrement en Italie, les églises de Dieu, les monastères, les divers sanctuaires sont les uns ruinés et détruits jusque dans leurs fondations, les autres très endommagés, avec des toits à moitié arrachés ou des murs qui s'écroulent; ceux-ci sont ravagés par les hommes, abandonnés aux bêtes féroces et aux immondes vautours, remplis de buissons et d'orties; ceux-là ont conservé leurs habitants, mais sont dépouillés de tout ce qui leur servait de parure : livres, vases sacrés, ornements sacerdotaux. Ainsi, en beaucoup d'endroits gagnés au culte par nos pieux ancêtres, il ne reste ni un pauvre petit psautier, ni un vase de terre, ni un corporal de lin. D'autres bénéfices enfin, autrefois célèbres pour leurs biens, leurs châteaux, leurs municipalités, leurs familles, leurs pécules, n'ont plus ni champ, ni chaumière, ni municipale, ni âne, ni chevreau, ni rien de ce qu'ils possédaient jadis, si bien que, sur le sanctuaire ou sur le cimetière, on peut voir un laboureur étranger semer, moissonner ou planter des vignes » (II, 35). Complétant ce lugubre tableau, Humbert évoque les reliques des saints qui jonchent le sol, comme des ossements d'animaux, et il conclut que l'auteur de tant de ruines, ce n'est ni le Vandale, ni le Goth, ni le Hun, ni le Lombard, ni le Hongrois, mais « cet hostile simoniaque qui, en vendant les biens meubles et immeubles de tant de lieux vénérables, ou, en les donnant à des proches et à des étrangers, les dilapide et les dissipe » (II, 36).

Le simoniaque ressemble donc au négociant usurier qui vend très cher ce qu'il a acquis pour rien; il est inspiré, comme lui, par l'amour immodéré de la fortune que condamne l'Écriture : *Celui qui cherche à s'enrichir est coupable* (Prov., XXVIII, 20). Mais, si l'on considère l'objet du trafic, il pêche davantage encore : l'usurier vend les choses nécessaires à la vie terrestre; le simoniaque fait le commerce des choses célestes; à l'usure il ajoute l'hypocrisie : il se pare du titre de serviteur du Christ; en réalité, il est aux ordres du démon (II, 17, et I, 20).

Le simoniaque est encore coupable d'adultère, car il ne cesse de trahir l'Église qu'il a épousée et à laquelle il a juré fidélité. Il souille les objets du culte, il attente à la chasteté de la plus belle des épouses, conduit les brebis qu'il fait paître à la honte et à la damnation. Ainsi l'Église de Dieu devient la synagogue de Satan; son clergé est celui du démon (II, 32).

Sacrilège en même temps qu'adultère, le simoniaque est fils

de Judas. Il vend les sacrements de Dieu ; Judas a vendu Dieu lui-même. Il gaspille le patrimoine des veuves et des orphelins ; Judas a fait servir à sa trahison l'argent des pauvres. Chez l'un comme chez l'autre, le démon procède suivant la même méthode : Judas a été perdu par sa passion immodérée de la richesse qui, à l'origine, n'excluait pas la foi ; le simoniacque, tout en amassant de gros revenus, prétend rester attaché à l'Église et à ses croyances, mais le Christ ne tarde pas à s'éloigner de lui, car il ne peut cohabiter avec le démon (II, 19). Lorsqu'il eut commis sa faute, Judas, saisi par le repentir, alla trouver les Juifs et leur dit : *J'ai péché en vous livrant le sang d'un juste* (Matth., XXVII, 4), mais les Juifs lui répondirent : « Peu nous importe, nous gardons celui que vous nous avez livré. » Même répartie chez les simoniacques : quand on leur reproche d'avoir acheté le Saint-Esprit, c'est, disent-ils, celui qui nous a vendu notre dignité qui est coupable ; nous ne pouvons la restituer (II, 25).

Poursuivant cette comparaison avec une insistance un peu pénible, Humbert fait encore remarquer que la faute des simoniacques est plus grave que celle de Judas. Judas a négocié en secret ; les simoniacques, lorsqu'ils confèrent l'ordination, vendent et taxent publiquement le Saint-Esprit. Judas a trahi le Christ pour une somme assez modeste ; les simoniacques, plus ambitieux que lui, fixent eux-mêmes le prix d'une chose inestimable (II, 19). Judas a agi sous le coup d'une fureur passagère ; les simoniacques se sont ingéniés à des calculs quotidiens. Judas n'a pas dérobé aux disciples le corps du Christ ; les simoniacques arrachent ces dons du Saint-Esprit à d'innombrables peuples chrétiens. Judas, en livrant aux Juifs le Fils de l'Homme, a contribué au salut du monde ; les simoniacques ferment à beaucoup d'âmes les portes de l'éternité bienheureuse. Judas n'a eu recours à aucun intermédiaire ; les simoniacques compromettent dans leurs louches négociations leurs familiers, parfois même des étrangers. Judas, dans son désespoir, a rendu les trente deniers ; les simoniacques, joyeux d'avoir trafiqué du Saint-Esprit et inaccessibles au repentir, exigent souvent plus qu'il n'a été convenu (II, 20).

La simonie est donc un sacrilège. Elle est aussi une hérésie ; le cardinal Humbert tient à cette définition sur laquelle il va échafauder une théorie de l'ordination qui lui est particulière. L'hérétique, dit-il dans sa préface, est celui qui s'éloigne de la



foi catholique en croyant ce qu'il ne faut pas croire au sujet de Dieu et de ses créatures. C'est ainsi qu'il faudrait traduire la parole de saint Paul : *Purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, poursuivant notre sanctification dans la crainte de Dieu* (II Cor. VII, 1). L'apôtre voudrait par là interdire tout commerce de l'esprit avec les hérétiques, car un tel commerce, ajoute Humbert, nous éloignerait de la foi chrétienne, nous rendrait *hérétiques* ou païens.

Il était à prévoir que les simoniaques refuseraient de se considérer comme atteints par une telle définition. Nous admettons, diraient-ils sans doute, tout ce que croit et enseigne l'Église; nous sommes d'accord sur les différents articles du dogme; nous ne nous séparons d'elle que sur une question de pure discipline; par suite, notre piété est peut-être en défaut, mais notre doctrine est pure. Or, combien de chrétiens commettent quotidiennement des fautes contre les lois de Dieu sans être damnés! Le Christ a promis d'être miséricordieux! Saint Matthieu, par exemple, interprète avec rigueur le commandement : *Non concupisces*, quand il applique la prohibition non seulement aux paroles impudiques, mais à tout propos inutile qui porterait atteinte à la sainteté (Matth., XII, 36). Cependant il ressort du même saint Matthieu que celui qui commet une infraction de ce genre ne perd pas la foi et qu'il peut être pardonné. De même, lorsque le Christ a dit : *Si tu veux être parfait, va, vends tous tes biens...* (Matth., XIX, 21), il a proposé un idéal, mais n'a pas prétendu imposer pareille obligation à tous les hommes. Nous autres, simoniaques, nous nous trouvons dans une situation analogue; nous nous conformons à toute la doctrine catholique; peut-être avons-nous trop oublié le précepte : *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement* (Matth., X, 8), mais nous ne sommes pas hérétiques (II, 15).

Cette argumentation est logique; Pierre Damien, qui n'est pas suspect, l'admet dans une certaine mesure. Le cardinal Humbert, plus sévère que l'ermitte de Fonte-Avellana, se fait fort de prouver aux simoniaques que, malgré leurs affirmations, ils ne possèdent pas la foi catholique. D'abord, il ne saurait y avoir d'analogie entre leur cas et les exemples qu'ils ont invoqués. Sans doute, il y a, parmi les chrétiens, divers degrés : les uns, doués de grâces supérieures, font plus que Dieu n'exige d'eux; d'autres, par faiblesse d'esprit, n'arrivent pas à observer les commandements dans leur intégrité; d'autres enfin cèdent

à la fragilité humaine ou à une tentation diabolique. Les premiers sont à louer et à imiter, les seconds à plaindre, les troisièmes à blâmer, mais à secourir et à relever, car, s'ils s'éloignent de Dieu par leurs actes, ils ne cessent pas de croire en lui et entendent la parole du Christ : *Croyez en Dieu et croyez en moi* (Jean, XIV, 1).

On ne comprend guère pourquoi Humbert ne range pas les simoniaques dans cette dernière catégorie, pourquoi, à l'exemple de Pierre Damien, il ne les invite pas à faire pénitence, puis à rentrer dans le giron de l'Église. L'explication par laquelle il prétend justifier son attitude est peu satisfaisante. « Les hérétiques », dit-il, « ne peuvent entendre la parole de Dieu, car, n'admettant pas ou ayant perdu la foi, non seulement ils ne peuvent jamais bien agir, mais, de leur part, tout acte, qui paraîtrait bon en lui-même, est un péché, parce qu'il est dépourvu de foi. S'ils avaient la foi catholique qui est la vraie foi, ils ne seraient pas hérétiques. Or, ils ont toujours été appelés hérétiques et considérés comme tels. Ils sont donc sans foi; et, s'ils sont sans foi, ils sont sans espérance, car la foi est la substance de l'espérance » (II, 16). Cela revient à dire que les simoniaques ne peuvent être considérés comme des pécheurs ordinaires parce qu'ils sont hérétiques. Mais le sont-ils? Tout le débat est là. Humbert en a eu conscience; son argumentation n'en est pas moins faible et s'attache plus aux mots qu'aux choses elles-mêmes. Elle revient à dire que, si l'hérésie est le fait de s'éloigner de la foi catholique, les simoniaques sont hérétiques, car ils cherchent à acquérir par de l'argent le Saint-Esprit qui, étant le don le plus pur et le plus incomparable de Dieu, ne peut s'obtenir de la sorte. Le cardinal en déduit un peu sommairement qu'ils ne possèdent pas cet esprit de Dieu; Pierre Damien prétend, au contraire, que, l'ayant reçu lors de leur ordination, ils ne peuvent le perdre en aucun cas. Lequel a raison?

A l'appui de sa thèse, le cardinal Humbert apporte des arguments qui n'en sont pas. Il fait remarquer, avec le pape Grégoire le Grand, que le Maître a condamné lui-même les simoniaques quand il a chassé les vendeurs du Temple (Matth., XXI 12). Cet épisode signifie sans doute que la simonie a été flétrie par le Christ, mais la classer, de ce fait, parmi les hérésies, est peut-être trop hâtif (I, 13).

Peu concluante aussi la comparaison que poursuit longuement le cardinal entre les simoniaques et les ariens (I, 3). Les

ariens affirmaient que, dans la Trinité, le Fils était inférieur au Père et le Saint-Esprit subordonné au Père et au Fils. « Les simoniaques, non contents de participer au sacrilège des ariens, ne regardent pas seulement le Saint-Esprit comme soumis au Père et au Fils, mais ils jugent qu'il leur est inférieur à eux-mêmes, qu'il est sous leur propre dépendance, tel qu'un objet vénal et de peu de prix; conféré par de l'argent et attaché à leurs chaînes dorées, il obéirait bon gré mal gré à leur volonté, à leur voix, et coopérerait par la plénitude de sa sanctification et de sa grâce à leurs offices sacrilèges et à leurs exécrables consécérations. » Il en résulterait que la simonie, plus encore que l'arianisme, est le pire des blasphèmes, celui pour lequel Simon a été condamné par saint Pierre : *Que ton argent soit pour toi une source de perdition, ... puisque tu as estimé que l'on pouvait acquérir par de l'argent la maison de Dieu* (Act. VIII, 20-23). Sur ce point, les théologiens du XI<sup>e</sup> siècle sont tous d'accord, mais ils ne se croient pas autorisés à conclure avec Humbert que les simoniaques, s'ils sont exposés aux pires damnations, ne sont pas les détenteurs du Saint-Esprit.

De même, lorsqu'il aperçoit dans les simoniaques l'image de l'Antéchrist (II, 43) ou qu'il les compare à la bête de l'Apocalypse (II, 38), le cardinal n'apporte aucun argument nouveau. Il voit plus juste quand il réfute les objections de ses adversaires. Ceux-ci prétendaient qu'ils achetaient les biens ecclésiastiques, mais non le Saint-Esprit : au moment de la consécration, disaient-ils, nous ne versons au métropolitain aucune somme d'argent; de lui nous tenons le Saint-Esprit, du pouvoir laïque les terres et les revenus joints à l'évêché.

Pierre Damien n'a jamais admis cette subtile distinction; à ses yeux, les biens temporels ne peuvent être séparés de la dignité spirituelle, puisqu'ils n'ont de raison d'être que par elle. Le cardinal Humbert pense de même. « Quelqu'un achète-t-il un cheval, qu'achète-t-il sinon la faculté de le monter et d'en user à sa guise? On ne conçoit pas non plus un agriculteur qui deviendrait propriétaire d'un champ qu'il ne labourerait pas, n'ensemencerait pas et dont il ne tirerait aucun revenu. De même, le simoniaque se laisse vendre un évêché ou une dignité ecclésiastique pour exercer les prérogatives qui y sont attachées. Donc la dignité spirituelle et les biens temporels sont inséparables; le Saint-Esprit est vendu avec les biens. » Les simoniaques, en un mot, renversent les termes de la question; contrai-

rement à leurs dires, c'est la bénédiction épiscopale qui confère la jouissance des biens et qui est, en pareille matière, le seul privilège de possession (II, 1-2).

Jusqu'ici Humbert est d'accord avec Damien : les simoniaques achètent à la fois le temporel de l'évêché et le Saint-Esprit. Mais possèdent-ils réellement le Saint-Esprit? Leur consécration, reçue dans de telles conditions, est-elle valable? Les ordinations qu'ils confèrent ensuite sont-elles canoniques? Oui, répond Pierre Damien, car le Saint-Esprit ignore un tel trafic, et son action, déterminée par les seules paroles sacramentelles, est indépendante des contingences terrestres; le Christ accorde à ses serviteurs, les évêques, le droit de promouvoir des clercs, mais il ne leur transmet pas pour cela la vertu de la consécration qu'il se réserve à lui-même; lorsque l'évêque ordonne un prêtre, il a pour lui les apparences, mais celui qui confère réellement et d'une façon invisible le Saint-Esprit, c'est Dieu, et, de même que le baptême et l'Eucharistie gardent leur valeur sacramentelle, même s'ils sont administrés par des mains indignes, l'ordination sacerdotale est valable, quelles que soient les fautes et les erreurs du prélat consécrateur<sup>1</sup>.

Le cardinal Humbert refuse au contraire aux ordinations simoniaques une valeur canonique, car, dit-il, le Saint-Esprit, vendu avec les biens, ne peut tolérer un pareil voisinage; il se retire aussitôt; le personnage, soi-disant consacré, ne l'est pas en réalité et, par suite, ne peut valablement ordonner. On constate dans l'Écriture, ajoute-t-il, que Dieu se manifeste à ceux qui ont foi en lui, mais qu'il se dérobe aux infidèles; de même, le Saint-Esprit ne peut habiter chez les simoniaques qui l'assiègent par des moyens perfides et mensongers: *Les méchants me chercheront et ne me trouveront point* (Prov., I, 28).

Sans doute, les simoniaques diront avec saint Matthieu : *Celui qui cherche trouve* (Matth., VII, 8). « Mais que cherchent-ils? Le psaume va le leur faire savoir. *Fils des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge?* (Ps. IX, 3). Et alors que trouvent-ils? Le pire des mensonges, c'est-à-dire le démon... Si donc chacun trouve ce qu'il cherche, si, cherchant le mensonge, on trouve le père du mensonge et de la discorde, que cherchent donc les simoniaques qui vendent et qui achètent? Sans aucun doute un gain terrestre et, pour parler

1. Cf. Pierre Damien, op. VI.

ouvertement, l'argent seul. Mais que trouvent-ils? La tentation et le lacet du démon, parce qu'en saisissant la grâce de Dieu, ils veulent s'enrichir » (II, 9).

Cela revient à dire que les simoniaques, parce qu'ils n'ont d'autre but que d'amasser une belle fortune, ne peuvent, lors de la consécration épiscopale, recevoir autre chose que les biens de ce monde; le Saint-Esprit ne consent pas à descendre en eux, puisqu'il n'est pas l'objet de leur désir. A cela Pierre Damien objecte : s'il en est ainsi, dans la communion sacrilège, le Christ se retire des espèces eucharistiques, car les dispositions de celui qui communie sont mauvaises. Or, l'Eglise n'a jamais enseigné pareille chose. Et puis, où commence la simonie et où finit-elle? A quel signe distinguer ceux qui possèdent réellement le Saint-Esprit de ceux qui n'ont à sa place que « le pire des mensonges »?

Humbert ne prévoit pas ces objections, si naturelles qu'elles soient; il préfère, pour justifier sa thèse, se livrer à une interprétation hasardée de certains textes de l'Ecriture. Il invoque d'abord le passage de saint Luc (XI, 11-12), d'après lequel ceux qui méprisent les enseignements divins au lieu de pain recevront une pierre, au lieu de poissons des serpents, au lieu d'œufs des scorpions. Il considère aussi, — et cela est quelque peu excessif, — comme un argument en sa faveur la parole du Christ dans l'évangile de saint Jean : *Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera* (Jean, XVI, 23). « Les hérétiques, dit-il, reçoivent ce qu'ils demandent de celui auquel ils demandent. A qui demandent-ils? A Mammon, leur père et leur maître. Et que demandent-ils? Du pain. Mais quel pain? Celui qui a pour eux une délicieuse saveur et dont Salomon a dit : *Le pain du mensonge est doux à l'homme* (Prov., XX, 17), c'est-à-dire la pierre... Mais on me dira : est-ce qu'on ne les entend jamais invoquer le Père céleste et solliciter les dons du Saint-Esprit pour eux ou pour d'autres? L'apôtre répond aussitôt : *Comment invoqueront-ils celui auquel ils ne croient pas?* (Rom., X, 14). Et, pour qu'on ne prétende pas qu'ils croient en Dieu vraiment et catholiquement, ils ajoutent : *Comment croiront-ils en celui qu'ils n'auront pas entendu?* (Ibid.). En effet, passons sur les excès quotidiens dus à leur fragilité humaine et à leur concupiscence; comment croient-ils en celui que, résolu à verser dans l'hérésie, ils méprisent avec prémé-



tation, en celui qu'ils ne veulent pas entendre quand il leur dit : *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement?* (Matth., X, 8). Il est donc évident qu'ils ne croient pas en celui qu'ils n'écoutent pas, lorsqu'il établit des règles inviolables et éternelles pour ses sacrements » (II, 14).

Les simoniaques pouvaient alléguer qu'ils croyaient en Dieu. Le terrible cardinal leur dénie cette foi qui vient de la bouche et des lèvres, non du cœur. « La sainteté, ou, si l'on préfère, la sanctification, n'existe pas et ne peut exister sans le Saint-Esprit; elle est elle-même le Saint-Esprit. Quiconque est sage ou chaste possède nécessairement la sagesse ou la chasteté par laquelle il est sage ou chaste. Aussi admet-on que la sanctification ou la sainteté (c'est-à-dire le Saint-Esprit) est inhérente aux choses ou aux personnes sanctifiées ou saintes. Par suite, celui qui vend ou achète un revenu ou un bénéfice ecclésiastique vend ou achète le Saint-Esprit, mais le Saint-Esprit n'est pas contenu dans la chose vendue ou achetée; offensé, il s'éloigne de ce qu'il sanctifiait et de ce qui a été souillé par l'esprit du mal. » La sainteté, c'est-à-dire le Saint-Esprit, ne peut donc être contaminée. Or, voler les choses saintes, c'est voler la sainteté, c'est voler le Saint-Esprit, c'est commettre un sacrilège auquel l'Esprit se refuse à participer. Bref, le simoniaque ne possède pas la foi qu'il professe, ce qui revient à dire qu'il est hérétique (III, 4).

C'est pourtant ce qui resterait à prouver. Le raisonnement du cardinal Humbert est celui-ci : est hérétique celui qui n'a pas la foi; le simoniaque, quoi qu'il en dise, n'a pas la foi; donc il est hérétique, donc sa consécration épiscopale n'est pas valable, donc tous ses actes sont entachés de nullité. Mais en quoi n'a-t-il pas la foi? Quel dogme rejette-t-il? Voilà qui n'est pas démontré.

La consécration étant nulle, nulles aussi les ordinations. Si l'évêque simoniaque n'est pas réellement consacré, il ne peut exercer sa fonction, conférer l'ordre, car il donnerait une chose qu'il n'a pas (I, 2). Cette thèse va, dans la pratique, poser des problèmes difficiles à résoudre. Parmi les ordinations en question, les unes sont gratuites, les autres vénales. Les premières ne sont-elles pas valables? Le clerc, ordonné par un évêque simoniaque, peut l'être en toute innocence, sans connaître le péché du prélat dont il reçoit le sacrement; faut-il pour cela lui refuser le sacerdoce?

Pierre Damien dit avec raison<sup>1</sup> que, pratiquement, l'on ne peut condamner en bloc les ordinations faites par des simoniaques, parce qu'il est impossible de déterminer, suivant des règles précises, dans quelles conditions elles ont été faites. Humbert les repousse toutes, qu'elles soient gratuites ou non. Et cela toujours en vertu du même principe : peu lui importe la gratuité ou la vénalité de l'ordination ; l'évêque simoniaque n'a pas le Saint-Esprit ; il ne peut le conférer à personne. « Ceux qui ne reçoivent pas l'Esprit gratuitement ne peuvent recevoir l'esprit de vérité. Que reçoivent-ils donc ? L'esprit de mensonge que, sans aucun doute, ils transmettent à ceux auxquels ils imposent les mains, gratuitement ou non, car ils ne peuvent donner autre chose que ce qu'ils ont reçu ; on n'a jamais vu des figues mûrir sur des treilles ou des raisins sur des figuiers. Or, la grâce, si elle n'est reçue gratuitement, ne peut être appelée grâce. Les simoniaques ne reçoivent pas gratuitement ce qu'ils reçoivent. Donc, ils ne reçoivent pas la grâce et, même s'ils la reçoivent, ils ne la gardent pas ; s'ils ne l'ont pas, ils ne peuvent la donner à personne, gratuitement ou non. Que donnent-ils ? Ce qu'ils ont. Qu'ont-ils ? L'esprit de mensonge » (I, 4). Le cardinal soupçonne même que les ordinations gratuites sont déterminées par des motifs intéressés ; à son avis, elles n'ont en général d'autre but que d'attirer à ceux qui les dispensent la faveur des personnes nobles et puissantes, en sorte que, désormais plus sûrs de la place qu'ils occupent, ils n'en seront que plus empressés pour vendre (III, 33).

Cette théorie si sévère suscitait une objection grave ; elle contraignait le fils à supporter le poids des fautes de son père spirituel. Mais l'apôtre n'a-t-il pas dit : *Celui qui ignore sera ignoré* (I Cor. XIV, 38). Les Juifs n'ignoraient-ils pas eux aussi ? Et combien d'âmes simples et mystiques ont été naïvement entraînées à l'hérésie ! (II, 26). De plus, on ne peut faire en sorte que le fils possède ce qu'il n'a pas. Quelqu'un, dans un procès, s'est saisi d'un champ en corrompant son juge ; si la fraude est découverte, gardera-t-il le champ ou le rendra-t-il à son légitime possesseur qui, s'il acceptait l'usurpation, ferait preuve de lâcheté ? Il en est de même pour les simoniaques : en ordonnant (gratuitement ou non), ils commettent une injustice ; l'injustice doit être réparée (III, 33-34).

1. *Loc. cit.*

Bien que, jusqu'au <sup>xr</sup> siècle, la doctrine de l'Église au sujet des ordinations simoniaques n'ait pas été absolument stable, les textes, en général, sont peu favorables à la théorie de Humbert et le cardinal doit, par une série de généralisations hâtives, les adapter, assez maladroitement d'ailleurs, à son argumentation sophistique.

Il cite par exemple le commentaire de saint Jean Chrysostome sur un fragment de saint Matthieu qui lui paraît décisif et qui pourtant ne l'est guère. Il s'agit de la robe nuptiale qui, d'après l'illustre docteur, est le symbole de la vraie foi, tandis que les ténèbres extérieures représentent les erreurs des gentils, des juifs et des hérétiques. Les plus proches de la vraie foi sont les gentils parce qu'ils méprisent la vérité qu'ils n'ont pas entendue, après eux, les juifs qui ne l'ont pas crue, loin d'elle, les hérétiques qui en ont été instruits, mais l'ont ensuite rejetée. La citation se complète par celle des décrets du concile de Laodicée qui prescrivent de fuir les hérétiques (I, 14). Donc, conclut Humbert, il faut repousser avec dégoût les simoniaques. Mais ceux-ci peuvent-ils être assimilés aux hérétiques? La question n'est pas résolue.

Les décrétales ne prouvent pas beaucoup plus. Sans doute saint Innocent déclare aux évêques de Macédoine que l'imposition des mains par un hérétique est une blessure, car *tout ce qu'aura touché un impur sera impur* (Nombres, XIX, 22); la cicatrice de l'ordination hérétique (par suite, selon Humbert, de l'ordination simoniaque) persistera donc toujours (I, 12). Sans doute, Grégoire le Grand réprouve la simonie au même titre qu'une hérésie : « Nous ne passons pas sous silence, écrit-il à Brunehilde, reine des Francs, mais nous considérons comme gravement répréhensible le fait que les saints ordres sont conférés par l'hérésie simoniaque qui, la première, s'est élevée contre l'Église et qui a été condamnée et maudite. Par elle, la dignité sacerdotale est méprisée et cette sainte fonction est coupable. Le respect périt, la discipline est affaiblie, parce que celui qui doit absoudre des péchés les commet et que, par une néfaste ambition, l'honorable censure du sacerdoce tourne en dépravation. Car comment vénérer ce qui est vendu? Comment ne pas considérer comme vil ce qui est acheté? Aussi suis-je attristé et navré par les nouvelles de votre pays; en cherchant à obtenir non par des présents divins, mais par de l'argent, le Saint-Esprit que Dieu dispense aux hommes par l'imposition des mains, le

sacerdoce ne pourra, à mon avis, subsister longtemps. Partout où l'on considère comme vénal le don de la grâce d'en haut, ce n'est pas au service de Dieu que l'on consacre sa vie, mais c'est plutôt contre Dieu que l'on vénère l'argent<sup>1</sup>. » Une lettre à Thierry et à Theudebert, rois des Francs<sup>2</sup>, et plusieurs autres vibrent à l'unisson, mais Grégoire le Grand, pas plus que saint Innocent, n'a proclamé la nullité des ordinations simoniaques. C'est à peine si, dans une lettre à Syagrius<sup>3</sup>, il écrit que celui qui est devenu clerc à prix d'argent désire « non pas être prêtre, mais être seulement nommé comme tel » (I, 13).

Le cardinal est pourtant gêné par certaines paroles de saint Grégoire. Dans la lettre citée plus haut, on lit : « Les saints ordres sont conférés par les simoniaques. » Il résulterait de cette affirmation que les ordinations simoniaques sont valables. Mais le pape, prétend Humbert, s'exprime improprement et l'expression trahit sa pensée ! Ne dit-on pas : *vendre Dieu, vendre la justice*, alors que l'on ne peut vendre ni Dieu, ni la justice, car le juge qui se laisse acheter ne vend pas la justice, mais seulement mensonge et tromperie. Il en est de même pour les ordinations simoniaques : la forme est identique à celle des ordinations régulières, mais non la matière. Et, puisque saint Grégoire appelle hérétiques ceux qui les confèrent, c'est qu'il n'en admet pas la validité (I, 14-15). En réalité, rien ne justifie pareille interprétation. Grégoire le Grand ne s'est pas prononcé sur cette question délicate et son témoignage ne peut être valablement invoqué ni d'un côté ni de l'autre.

Il faut donc s'adresser à saint Ambroise qui, dans un ouvrage, d'ailleurs apocryphe, sur la dignité sacerdotale et dans son commentaire du passage de saint Luc relatif aux lépreux d'Israël (Luc, IV, 17), a dit que celui-là seul prouvera sa foi qui refusera toute récompense dans l'accomplissement de la fonction sacerdotale (I, 16), à saint Augustin qui, à propos de Simon le Magicien, a pu écrire<sup>4</sup> : « Le Saint-Esprit n'est pas un objet de vente ; il est donné *gratis* parce qu'il est appelé *gratia* » (II, 17). Ces citations sont quelque peu étrangères au débat et Humbert est obligé de recourir aux canons des Apôtres qu'il méprisait dans sa réponse aux Orientaux (I, 18). Après quoi, il conclut triompha-

1. *Greg., Reg.*, I, IX, ép. 109.

2. *Ibid.*, I, IX, ép. 110.

3. *Ibid.*, I, IX, ép. 106.

4. *Tractat. VI in Joan*, I, 18.

lement que les simoniaques sont hérétiques, que, du fait même qu'ils croient qu'on peut vendre et acheter le Saint-Esprit, ils sont pires que des païens (I, 20).

Cette conclusion est très différente de celle de Pierre Damien qui, tout en voulant imposer aux simoniaques de sévères pénitences et en prétendant déposer les évêques coupables, n'allait pas jusqu'à annuler leurs actes : pour lui, l'ordre, comme le baptême ou l'Eucharistie, ne pouvait, même conféré par un ministre indigne, perdre sa valeur sacramentelle et, puisqu'il était interdit de rebaptiser, en aucun cas il ne pouvait être permis de réordonner. Humbert, sans dédaigner cet argument, croit que le baptême des hérétiques est imparfait; d'après une lettre du pape Sirice à l'évêque de Tarragone<sup>1</sup>, il ne faut sans doute pas rebaptiser les ariens, mais leur imposer les mains pour les faire rentrer dans l'assemblée des catholiques. D'autres décrétales prescrivent, en pareil cas, une cérémonie semblable que Humbert considère bénévolement comme un second baptême (I, 10). Cette assimilation ne peut être admise : en réalité, il n'y a qu'un seul baptême, celui qui est conféré par l'eau; or, on ne fait jamais couler l'eau sur la tête des hérétiques qui, baptisés par d'autres hérétiques, se réconcilient avec l'Eglise. La thèse de Pierre Damien est plus logique et plus conforme aux rites observés par la liturgie chrétienne.

Si le traité contre les simoniaques dénote, au sujet des réordinations, une certaine faiblesse d'argumentation, par ailleurs il est très supérieur aux autres œuvres contemporaines. Le cardinal Humbert a entrevu, avant Grégoire VII, que le seul moyen de mettre fin à l'hérésie était de supprimer l'investiture laïque, sa cause et sa raison d'être tout à la fois.

Humbert a comparé l'évêque simoniaque à un homme qui, avec une forte somme d'argent, achèterait à un tuteur injuste et avare la permission d'enlever une jeune fille déjà fiancée. Ravis-seur, tuteur et leurs complices seraient passibles des peines ecclésiastiques les plus graves. Le ravisseur, c'est le simoniaque qui prostitue l'épouse du Christ et qui, après l'avoir flétrie et déshonorée, la rend à son époux légitime. Le tuteur, c'est l'empereur, roi ou comte, qui, au lieu de veiller sur l'Eglise, fiancée du Christ, dont il a la garde, la vend à un homme impur (III, 5).

1. C'est la lettre du 10 février 385 (Jaffé-Kaltenbrunner, n° 255).



Cette comparaison caractérise assez bien l'usurpation des princes laïques qui ont abusé de leur situation et de leur force pour assumer dans l'Église un rôle prépondérant et contraire aux canons. D'après les règles de la discipline ecclésiastique, l'évêque est élu par le clergé et par le peuple, avec l'approbation du métropolitain et le consentement du seigneur. « Mais maintenant tout se passe dans l'ordre inverse : les premiers sont les derniers et les derniers les premiers ; c'est le pouvoir séculier qui est le premier dans l'élection et la confirmation ; vient ensuite, bon gré mal gré, le consentement du clergé et du peuple et enfin, pour terminer, la décision du métropolitain. Ceux qui sont promus de la sorte ne peuvent être considérés comme évêques parce que, par suite des substitutions qui se sont opérées, ce qui aurait dû apparaître en dernier lieu est venu tout d'abord et par l'entremise de ceux auxquels rien n'est permis en pareille occasion. En quoi les laïques ont-ils le droit de distribuer des fonctions ecclésiastiques, de disposer de la grâce pontificale et pastorale, d'investir par le bâton et l'anneau par lesquels s'achève et se fortifie la consécration épiscopale ? » Le bâton (c'est-à-dire la crosse) et l'anneau ont une valeur symbolique. La crosse, recourbée en haut, pointue en bas, contribue tout à la fois à attirer les âmes et à repousser les ennemis de l'Église ; elle signifie que l'évêque doit ramener à Dieu par la douceur le troupeau qui lui est confié, mais qu'il doit aussi reprendre, admonester, frapper ceux qui se révoltent contre la discipline. L'anneau prouve que l'évêque est instruit des secrets de Dieu ; il scelle aussi son union inviolable avec son église. Investir par la crosse et l'anneau, c'est donc conférer l'autorité épiscopale. Par suite, c'est le roi ou le seigneur qui fixe le choix de l'évêque, car, après une telle investiture, clergé, peuple, métropolitain n'ont qu'à s'incliner. Sans doute, au moment où le prélat ainsi nommé se présente devant le métropolitain, avant de recevoir l'onction, il rend un instant le bâton et l'anneau. Mais cela ne signifie rien : quand le baptême a été donné par un laïque, le prêtre se borne à faire des onctions et à réciter des prières ; il ne renouvelle pas l'ondoiement qui est la cérémonie essentielle. « Il n'est donc pas douteux que toute la fonction épiscopale est conférée par le bâton et l'anneau, sans lesquels il n'y a ni initiation ni autorité. Aussi je me demande pourquoi l'on restitue ce que l'on a déjà, sinon pour rendre possible, sous l'apparence d'un ordre ou d'une donation, une nouvelle vente des biens de l'Église, pour obtenir

l'assentiment du métropolitain et de ses suffragants à la vente antérieure, pour donner à l'ordination laïque une teinte et un voile de discipline ecclésiastique » (III, 6).

L'usurpation par les laïques des pouvoirs qui n'appartiennent qu'aux clercs, tel est le scandale provoqué par l'hérésie simoniacque. Cette peste a fait fureur en Germanie et en Italie à l'époque des Ottons; Henri III, le premier, a rompu avec ces pratiques scandaleuses, mais sa mort prématurée n'est pas sans éveiller des craintes très justifiées. En France, Henri I<sup>er</sup>, insensible aux avertissements des papes Léon IX et Victor II de pieuse mémoire, est un fils de perdition et un antéchrist, un nouveau Julien, un arbre stérile que l'on souhaite voir disparaître, afin qu'il ne perpétue pas ses œuvres d'iniquité (III, 7).

L'ordre est donc renversé dans la chrétienté : les clercs n'ont d'autre idée que de s'occuper des questions séculières, tandis que les laïques ont pour unique préoccupation le soin de pourvoir aux affaires ecclésiastiques. Une telle monstruosité est contraire aux traditions de l'Église et aux décisions des Pères. Saint Grégoire a décidé qu'au Latran les laïques ne pourraient avoir de fonction administrative sur un patrimoine ecclésiastique, leur rôle étant limité à la défense militaire et à la culture des champs. Or, non seulement cette interdiction n'est pas observée, mais la confusion des pouvoirs est telle que l'Église d'Occident est tombée à un niveau encore plus bas que celle d'Orient. A Constantinople, ni l'empereur, ni aucun prince séculier, — Humbert le tient de Constantin Monomaque lui-même, — ne participe à la vente des biens ecclésiastiques dont le métropolitain seul dispose; celui-ci sans doute se laisse acheter, mais il ne tolérerait jamais une intervention laïque. En Occident, au contraire, rois et seigneurs dépassent ces limites permises par les lois divines et humaines; ces dignités épiscopales sont vendues par ceux qui s'intitulent avocats et défenseurs de l'Église (III, 8-10).

Il y a plus : les femmes, elles aussi, s'en mêlent ! On peut les voir, elles, à qui l'apôtre ne reconnaît pas le droit d'élever la voix dans l'Église<sup>1</sup>, disposer des biens ecclésiastiques, investir par la crosse et l'anneau des évêques et des abbés qui n'ont d'autre titre à leur dignité que leurs flatteries ou leur argent. Elles tiennent des conciles, prétendent légiférer en toute circonstance et en toute matière, se croient autorisées à promou-

1. I Cor. XIV, 34.

voir ou déposer les évêques, à laver de toute accusation les plus coupables parmi eux, à disposer des ornements sacerdotaux et du mobilier. Elles constituent le Sénat de l'Eglise, ou plutôt, de leurs mains présomptueuses et impures, elles souillent le voile du temple auquel il ne leur est pas permis de toucher. Ces multiples attentats, elles ne peuvent en rien les justifier et elles n'ont d'autre but, quand elles s'en rendent coupables, que de donner satisfaction à leur péché mignon : la curiosité (III, 12).

Ces interventions féminines dégradent et avilissent l'Eglise; par les scandales qu'elles déterminent, elles sont pour l'investiture laïque la plus accablante des condamnations. Faut-il donc supprimer cette investiture pour mettre un terme à de tels abus? Le cardinal Humbert y consentirait volontiers. Toutefois, cette proposition aurait été si révolutionnaire au sein du monde féodal que nulle part il n'a osé la formuler explicitement, laissant à Grégoire VII le soin de donner à ses remarques la conclusion qui s'imposait. Du moins met-il en avant quelques remèdes qui acheminent vers la suppression de l'investiture.

Tout d'abord, il menace des pires châtimens les princes qui disposent illégalement des biens de l'Eglise. Dans l'ancienne loi, les rois impies ont éprouvé la colère de Dieu. Saül, pour avoir usurpé le sacerdoce que lui destinait le Seigneur, a perdu son royaume et s'est perdu lui-même. Comme lui, les princes simoniaques peuvent s'attendre à encourir la fureur divine : guerres étrangères, luttes fratricides, tremblements de terre, prodiges célestes, pestes, famines les éprouveront tour à tour. Les Ottons, qui, les premiers, ont donné le mauvais exemple, n'ont pas atteint la troisième génération (III, 13-15).

Les laïques ne sont pas seuls coupables. Le clergé ne comprend pas toujours le caractère de son sacerdoce et ne fait pas preuve à l'égard du pouvoir temporel d'une énergie suffisante. « Malheur à vous, prêtres et clercs, car vous-mêmes, vous prêtez aux laïques, dans cette mainmise sur les biens ecclésiastiques, votre audace et votre glaive; ils n'oseraient commettre leurs attentats, si votre négligence ou votre complicité ne les y encourageait. Nous, les chiens du père de famille céleste, non seulement nous n'aboyons pas en toute liberté, non seulement nous ne mordons pas les ravisseurs, non seulement nous avons perdu l'usage de la langue et des dents, mais par nos cris et en remuant la queue, par nos flatteries perverses et aveugles, nous encourageons toutes les rapines; nous sommes des molosses

pour la famille du Seigneur et des agneaux pour ses ravisseurs » (III, 20-21).

Le cardinal Humbert proclame donc la nécessité d'une réforme morale de la société que Pierre Damien réclame, lui aussi, à grands cris. Comme l'ermitte de Fonte-Avellana, il répète la parole de saint Paul : *Purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, poursuivant notre sanctification dans la crainte de Dieu* (I Cor. VII, 1).

Mais cette réforme morale étant d'une réalisation difficile, Humbert propose simultanément quelques mesures susceptibles de produire un effet plus immédiat. Il réclame la déposition des évêques simoniaques et l'annulation des ordinations faites par eux. A plusieurs reprises, il compare les simoniaques à des voleurs qui cherchent à ravir les brebis et à mettre le désordre dans le troupeau. « Or donc, quel est le sage qui acceptera de tolérer des brigands que le Seigneur a prescrit de fuir, affirmant par là que ceux qui les écoutent ne font pas partie du troupeau ? De quel front oserait-on dire que leur ministère doit être toléré jusqu'à ce qu'ils soient déposés par un concile et que ce ministère est bon et saint, alors qu'ils n'ont d'autre but que de voler, souiller et perdre ? » Et, comparant l'Église à l'arbre que l'on émonde pour lui conserver la vie, Humbert veut la débarrasser de tout élément simoniaque, afin de lui rendre la santé qu'elle a perdue (III, 43).

Ainsi allégée, l'Église reviendra aux vieilles règles d'élection et de consécration que Pépin et Charlemagne ont si minutieusement observées. Il faut en particulier que le pape consacre les métropolitains et que ceux-ci investissent à leur tour les évêques (III, 11). Cette remarque doit retenir l'attention : Humbert se préoccupe de rattacher étroitement à Rome les archevêques. « Les pontifes romains, dit-il, ont sur tous les métropolitains une autorité canonique particulière. » Ainsi, par l'intermédiaire de ces derniers qui tiennent d'elle tout pouvoir, la papauté fera sentir aux églises locales son action et son influence. Ce sera une des idées directrices du programme grégorien ; elle a son germe dans le traité de Humbert. Mais Grégoire VII, tout en empruntant au cardinal ses idées de centralisation ecclésiastique, ira plus loin que lui dans cette voie : il substituera en bien des cas son autorité à celle du métropolitain, réservera au pape le droit de trancher en dernier ressort les affaires les plus importantes, multipliera les légats qui, temporaires ou permanents,

seront les fidèles agents d'exécution du Saint-Siège. Enfin, tandis que Humbert veut le maintien de l'élection épiscopale par le clergé et le peuple, Grégoire VII se réservera le droit de disposer dans certains cas des sièges à pourvoir<sup>1</sup>.

Humbert a entrevu enfin le principe de la subordination du pouvoir temporel au pouvoir spirituel. « Celui, dit-il, qui veut comparer avec vérité et avec utilité la dignité sacerdotale et la dignité royale, pourra dire que le sacerdoce dans l'Église est semblable à l'âme, le royaume au corps, parce qu'ils s'aiment mutuellement, qu'ils ont besoin l'un de l'autre et que chacun exige le concours de l'autre. Mais, de même que l'âme domine le corps et lui commande, de même la dignité sacerdotale est supérieure à la dignité royale, comme le ciel à la terre. Aussi, pour que tout soit en ordre, le sacerdoce doit-il, comme l'âme, déterminer ce qu'il faut faire; puis le royaume, comme la tête, commandera à tous les membres et les divisera où il faut. Les rois doivent en conséquence suivre les ecclésiastiques et rechercher l'utilité de l'Église et de la patrie; l'un des pouvoirs instruira le peuple, l'autre le dirigera, mais aucun ne le suivra inconsidérément. » Le pouvoir sacerdotal est donc supérieur au pouvoir royal; cette théorie sera reprise, avec plus d'éclat et de précision, dans la lettre à Hermann de Metz<sup>2</sup>; ici encore Grégoire VII sera le disciple de Humbert, tout en dépassant de beaucoup son maître.

On voit que Hildebrand a utilisé le traité contre les simoniaques. L'étude des œuvres du cardinal Humbert, sans diminuer en rien la part du génie incomparable de Grégoire VII, permet d'affirmer que ce pape n'est pas l'inventeur des idées auxquelles il a attaché son nom. Les unes lui viennent de Pierre Damien, les autres de Humbert. Ces deux précurseurs ont le mérite d'avoir esquissé, avant Hildebrand, le programme grégorien. Mais leur œuvre ne se ressemble guère : tandis que Pierre Damien se confine dans un effort de prédication, souvent heureux, il est vrai, Humbert pénètre davantage au fond des choses et saisit mieux la complexité des problèmes; il devine que la simonie provient de l'investiture laïque, réclame le retour à la

1. Au concile de 1080, Grégoire VII décide, en effet, que, s'il y a eu corruption électorale, « l'élection sera nulle et sans résultat et, en outre, ceux qui l'ont faite seront privés du pouvoir d'être qui sera transféré au Saint-Siège et au métropolitain » (*Greg. VII, Reg., l. VII, ép. 14 a*).

2. *Greg. VII, Reg., l. VIII, ép. 21*.



vieille règle d'élection par le clergé et le peuple, entrevoit la nécessité de subordonner à Rome les métropolitains qui seront en quelque sorte les canaux de la réforme; enfin, il comprend que la papauté doit être supérieure à tout pouvoir temporel et qu'elle doit imposer aux princes laïques une ligne de conduite conforme aux lois de la morale chrétienne.

A cet égard, le cardinal Humbert construit l'édifice grégorien sur des fondations plus solides que celles qu'avait jetées fiévreusement le cardinal-évêque d'Ostie. En revanche, son œuvre n'a pas la même valeur littéraire. Humbert n'a pas la clarté, la logique, la fougue, l'impétuosité, ou, pour mieux dire, l'éloquence du solitaire de l'Apennin. Sa pensée est souvent ténébreuse, difficile à saisir; la forme est lourde, la composition obscure. Il l'emporte toutefois par l'érudition : Pierre Damien rattache sa prédication à quelques apostrophes de l'évangile, de saint Paul, de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Grégoire le Grand. Humbert n'a pas de préférence aussi marquée : il connaît à fond l'Écriture, les canons des conciles, les décrétales et même les lois civiles; il a une certaine culture philosophique et a lu Jean Scot Érigène. Peut-être donne-t-il des textes qu'il cite une interprétation trop subtile, trop adaptée à ses théories personnelles, mais cette science ecclésiastique et profane, dont Lanfranc a fait le plus vif éloge, assure à son œuvre une grande autorité; elle explique pourquoi les papes, dans leur désir de respecter et de restaurer la tradition de l'Église, ont fait à son traité de larges emprunts.

Augustin FLICHE.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

---

LE

### RÔLE DE PARIS DANS LA FRANCE DU MOYEN ÂGE<sup>1</sup>.

---

Nous avons déjà indiqué, quand nous nous sommes occupés de la géographie de la France, les raisons physiques qui font de la région parisienne une sorte de résumé de tous les climats et de toutes les cultures, l'aboutissement naturel de la grande voie qui va de Marseille vers le Nord, une région où l'échange des populations se fait avec une facilité merveilleuse. Toutefois, l'importance de Paris ne devait se manifester que peu à peu et les circonstances historiques vinrent s'ajouter aux circonstances géographiques pour faire de Paris le centre politique de la France. A l'époque romaine, Lutèce ne joua pas un des premiers rôles au point de vue politique ni au point de vue religieux ; elle n'était qu'une ville secondaire dépendant de la métropole de Sens. Sens, Paris, Rouen et Lillebonne réunies n'avaient pas une importance commerciale comparable à celle de Marseille, de Narbonne, de Bordeaux ou de Nantes, et les grands centres de la vie politique, sociale et religieuse se trouvèrent ou dans le Midi, à Arles, à Vienne, à Lyon, ou vers la Germanie, à Trèves. Dans le mouvement religieux qui christianisa la Gaule, la première place, comme nous l'avons vu, appartient à Lyon, Arles, Vienne, Tours, Reims, non à Paris. Toutefois, il est remarquable que César ait tenu en 53 à Paris une assemblée des délégués des tribus de la Gaule, que la révolte des Parisii avec Camulogène ait pu l'inquiéter sérieusement, que déjà sous Tibère la corporation des

1. On doit publier prochainement les cours professés au Collège de France par le fondateur de la *Revue historique*, Gabriel Monod. Dans ces cours, il a abordé en son nom propre, sous prétexte d'examiner de près la pensée de Michelet, tous les grands problèmes de l'histoire à toutes les époques. Nous en détachons cet article pour les lecteurs de la *Revue*.

nautes de la Seine se soit organisée et enfin que, sous la domination romaine, Lutèce ait pris peu à peu une importance assez grande pour déborder sur la rive gauche de la Seine, qui se couvrit de constructions magnifiques<sup>1</sup>. Julien y fixe sa résidence dans l'hiver de 357-358 et de 359-360 et fait de Lutèce le point de départ de ses campagnes de Germanie. La lettre où il vante les agréments de sa chère Lutèce, la régularité et la pureté des eaux de sa rivière, l'égalité de son climat, due au voisinage de l'océan, et qui y permet la culture de la vigne et du figuier est si connue que je ne crois pas nécessaire de la citer. D'ailleurs, elle semble indiquer que Lutèce n'avait pas continué à s'accroître sur la rive gauche et qu'elle tendait à s'enfermer dans l'île de la Cité, qu'on avait fortifiée, et qui communiquait par deux ponts avec les deux rives. Mais, si Julien et, après lui, Valentinien avaient attaché une grande valeur à la résidence de Paris, c'est qu'ils avaient compris que sa situation offrait des avantages stratégiques et des facilités exceptionnelles de communication et d'approvisionnement.

Avec l'époque franque, Paris joue tout à coup le rôle de capitale, et ce rôle lui est imposé par la géographie et la politique tout à la fois. Les Francs conquérants de la Gaule ne considèrent comme leur royaume véritable que l'est et le nord du pays. Le midi, Aquitaine, Gascogne, Septimanie, Provence, vallée du Rhône, Auvergne même sont des domaines dont ils jouissent et que se partagent, d'une manière plus ou moins arbitraire, les rois établis tous dans les régions du Nord, à Reims et Metz pour l'Austrasie, à Mâcon et Chalon pour la Bourgondie, à Orléans, à Soissons et à Paris. Clovis, quand il a achevé ses guerres, vient résider à Paris. C'est à Paris qu'il se fait enterrer, dans l'église de Saint-Pierre qu'il a élevée sur la rive gauche de la Seine, ce qui prouve que la population parisienne avait de nouveau débordé de ce côté. Elle avait aussi débordé sur la rive droite, où il y avait deux églises consacrées à saint Martin. A la mort de Clovis, on ne voit pas que la possession de Paris ait été considérée comme plus importante que celle d'Orléans ou de Soissons; mais, si j'avais à faire le récit du règne des fils de Clovis, vous verriez que le rôle de Childeburt, roi de Paris, *rex Parisiorum*, a été tout à fait prépondérant. C'est lui qui dirige les expéditions les plus importantes jusqu'en la lointaine Espagne. Au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, on peut déjà prévoir que le

1. Sur ces constructions, voir De Pachtère, *Paris à l'époque gallo-romaine*, p. 59 et suiv. [NOTE DE LA RÉDACTION.]

royaume franc se divisera en deux royaumes, un royaume de l'est, l'Austrasie, qui regardera vers la Germanie, et un royaume de l'ouest qui, au VI<sup>e</sup> siècle, prendra le nom de Neustrie et qui, avec Paris pour capitale, dominera sur toute la Gaule occidentale. Quand Clotaire, seul survivant de ses trois frères et de ses neveux et héritier de tout le royaume franc, vint à mourir, son fils aîné, Caribert, eut Paris. Quand Caribert mourut, ses trois frères, se refusant à laisser à un seul d'entre eux la possession de Paris, conclurent un traité d'après lequel, tout en se partageant le royaume de Caribert, chacun s'interdit d'entrer dans Paris sans la permission de ses autres frères, sous peine de perdre sa part; aussi, quand Sigebert et Chilpéric y entrèrent en dépit du traité, considéra-t-on leur mort violente comme la punition de cette transgression. On voit, en 585, les Parisiens s'opposer eux-mêmes à l'entrée de l'armée de Childébert II. Cela prouve à la fois l'importance qu'on attachait à la possession centrale de Paris, la force défensive que la ville avait déjà et le droit que s'arrogeaient ses habitants d'intervenir dans les luttes politiques. Quand Clotaire II devient roi de toute la Gaule, il réside à Clichy ou à Saint-Ouen, dans la banlieue de Paris, et nous le voyons y faire jusqu'à sa mort sa principale résidence, ainsi que son fils Dagobert. Il est enterré dans la basilique de Saint-Vincent, devenue plus tard Saint-Germain-des-Prés. Dagobert se fait enterrer à Saint-Denis, qui avait pris, sous Clotaire II et Dagobert, une extrême importance et nous apparaît déjà comme le monastère royal par excellence. C'est à Saint-Denis, très probablement, que fut écrite l'histoire des rois francs, connue longtemps sous le nom de *Gesta regum Francorum* et aussi sous celui de *Historia regum Francorum*, qui met au premier plan les rois de Neustrie. Désormais, et pendant tout le reste de l'histoire mérovingienne, on voit le territoire parisien former le centre de cette Neustrie où le sentiment monarchique reste le plus fort. Quand Clotaire II associe à son trône son fils Dagobert, il l'envoie en Austrasie, mais il reste, lui, en Neustrie. Dagobert fait de même et remet l'Austrasie à son fils Sigebert. Le maire du palais de Neustrie, Ebroin, lutte énergiquement pour imposer l'autorité de la Neustrie à tout l'empire franc, et il est à remarquer que, toutes les fois que pendant la décadence mérovingienne le royaume franc tout entier est réuni dans une seule main, le roi unique réside toujours en Neustrie.

L'avènement des Carolingiens, c'est-à-dire des maires du Palais d'Austrasie, enleva à la Neustrie et à Paris la situation prépondérante dont ils avaient joui. Toutefois, Charles Martel et Pépin le

Bref résident tous deux habituellement en Neustrie. C'est à Saint-Denis que Charles Martel meurt et est enterré. C'est à Saint-Denis que le pape Étienne séjourne et sacre Pépin et ses fils. C'est à Saint-Denis que Pépin meurt et est enterré. Ce n'est qu'avec Charlemagne et Louis le Pieux que décidément le centre de gravité du royaume franc change et passe aux résidences royales du pays rhénan. A la fin du règne de Charlemagne, Aix-la-Chapelle est devenue la capitale. Même après le traité de Verdun, lorsque le royaume de France occidentale est reconstitué, on ne voit point Paris et l'abbaye de Saint-Denis reprendre à nouveau sous les derniers Carolingiens le rôle prépondérant qu'ils avaient eu jusqu'en 768. C'est Reims, dont les archevêques exercent alors une influence considérable sur les destinées politiques de l'état franc, qui paraît être pour les Carolingiens une espèce de capitale. Mais un changement de dynastie se prépare, qui va rendre à Paris son titre de capitale et la direction des destinées politiques de la France.

En 885, les Normands viennent mettre le siège devant Paris, et l'acharnement avec lequel ils s'efforcèrent de s'en emparer prouve bien que Paris est la clé de toute la région neustrienne. Paris, défendu par son comte Eudes, son évêque Gozlin et l'abbé Ébles, résiste victorieusement. La lâcheté de Charles le Gros a beau livrer la Bourgogne aux Normands, ceux-ci ne peuvent fonder aucun établissement durable sur le cours moyen et supérieur de la Seine. Nous avons, dans le poème en trois chants qui a été composé sur le siège de Paris par un moine de Saint-Germain-des-Prés, témoin oculaire des événements, le témoignage de la conscience qu'avaient déjà les Parisiens au ix<sup>e</sup> siècle de l'importance de leur ville et de la Neustrie dont elle était la capitale. Abbon déclare que la Neustrie est « la plus noble de toutes les contrées du monde », que Paris l'emporte en éclat sur toutes les cités, et qu'elle doit cette supériorité à sa situation. C'est le comte de Paris, Eudes, qui est choisi comme roi de la France occidentale quand Charles le Gros est déposé en 887, et si la couronne revint au carolingien Charles le Simple en 898 à la mort d'Eudes, le frère d'Eudes, Robert, s'en empare en 922; puis c'est le fils de Robert, Hugues le Grand, qui, pendant 33 ans, de 923 à 956, d'abord pendant le règne de son beau-frère Raoul, puis sous celui de Louis IV d'outre-mer, gouverne vraiment la France du Nord. Son père et lui portent le nom de ducs des Francs, qu'ils transmettent ensuite à Hugues Capet, le fils de Hugues le Grand. Le terme de *Francia*, qui d'abord a désigné la partie la plus orientale du royaume franc, qui a même passé le Rhin



et est resté attaché à la région du Mein, la Franconie, qui, encore au temps où Abbon écrivait son poème (à la fin du ix<sup>e</sup> siècle), était donné par les Neustriens au pays situé entre la Seine, l'Oise et le Rhin, se trouve, par le fait que les comtes de Paris ont le titre de ducs des Francs, appliqué à la fin du x<sup>e</sup> siècle à la région parisienne, à celle qui portera plus tard le nom d'Ile-de-France, tandis que le nom de Neustrie ne sera plus donné qu'à la région de la basse Seine, à celle qui, après 911, sera la Normandie. Ces ducs de France, qui remplissent auprès des derniers Carolingiens une tâche analogue à celle des maires du palais carolingiens auprès des derniers Mérovingiens, sont les suzerains de presque tous les grands vassaux de la France du Nord, qui leur ont prêté l'hommage féodal. L'avènement de Hugues Capet en 987 ne fait que consacrer une situation qu'avaient faite l'histoire et la géographie. Les comtes de Paris et ducs des Francs étaient les défenseurs naturels de la France du Nord, les chefs de la féodalité de cette France du Nord, et ils avaient même un instant réussi à étendre leur autorité sur la Bourgogne et l'Aquitaine. Quand, à la mort de Louis V, il fallut choisir un roi et que l'archevêque de Reims, Adalbéron, proposa d'élire Hugues Capet, en opposition au duc de basse Lorraine, le carolingien Charles, il ne fit que désigner celui dont le choix s'imposait par son autorité dans la France du Nord. Ce n'était pas la création d'une royauté nationale en opposition à une dynastie germanique, car Hugues Capet était l'allié des souverains allemands et Adalbéron était tout dévoué à Otton III; mais, par le fait, c'était une dynastie nationale qu'on avait créée. On avait donné la couronne à un seigneur féodal dont les domaines n'étaient pas, il est vrai, très étendus, et qui par cela même n'excitait pas la jalousie de ses vassaux, mais qui se trouvait fortement ancré au sol de la France du Nord; et la force que cette dynastie nouvelle va montrer, malgré les dangers contre lesquels elle aura à lutter pendant deux siècles, prouve quelle solide assiette donnait à sa puissance la possession de Paris. On put se demander un instant sous Robert le Pieux si Orléans n'allait pas disputer à Paris le rôle de capitale. Elle est qualifiée de *regia urbs* par Raoul Glaber et, bien que Robert ait fait construire à Paris un *palatium insigne*, il semble avoir eu une prédilection pour Orléans où il avait été couronné. Mais, si Orléans était un poste avancé vers l'Aquitaine, Paris était le vrai centre, et après Robert, c'est là que les rois résident. Lorsque Guillaume le Conquérant menace Philippe I<sup>er</sup>, c'est à Paris, à Sainte-Geneviève, qu'il annonce l'intention de fêter « ses relevailles ». L'ab-

baye de Saint-Denis devint le lieu de sépulture traditionnel des rois, et en 1124 la bannière des comtes du Vexin, déposée dans cette abbaye, est prise par Louis le Gros, devenu comte du Vexin, comme bannière royale. Il déploie l'oriflamme, « ut eum tota Francia sequatur »<sup>1</sup>. Quand on lit la *Vie de Louis le Gros*, par Suger, on voit l'importance prise par Paris, et, dans la *Vie de Louis VII*, composée pour célébrer la naissance de son fils Philippe dont la venue assurait l'hérédité au trône, le dernier chapitre nous dépeint l'enthousiasme qui accueillit cet événement. Cet enthousiasme de la population parisienne est, aux yeux du biographe, l'enthousiasme de tous les Français, *omnium Francigenarum*. A la cérémonie du baptême qui est célébré par l'évêque de Paris, Maurice de Sully, on voit réunis, comme parrains, les abbés des trois grandes abbayes parisiennes de la rive gauche de la Seine, Saint-Victor, Saint-Germain et Sainte-Geneviève, et comme marraines, à côté de la sœur du roi, Constance, femme du comte de Toulouse, Raymond V de Saint-Gilles, deux veuves parisiennes. Cela dit assez l'étroite union qui existait entre la royauté et la population parisienne.

Je ne poursuivrai pas cet examen du rôle de Paris comme capitale politique. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, elle l'emportait sur toutes les autres villes par le nombre de ses habitants, par la beauté de ses monuments, par l'activité de son industrie, et la foire de Saint-Denis, la foire du Lendit, est un des foyers les plus actifs de la vie commerciale. C'est autour de Paris que se livrent toutes les grandes luttes politiques. C'est la possession de Paris qui assure la domination dans le royaume. Que ce soit à l'époque d'Étienne Marcel ou à l'époque de la lutte des Armagnacs et des Bourguignons, au moment où les États-Généraux de 1355 à 1357 veulent réorganiser l'État ou au moment de l'ordonnance dite Cabochienne, c'est Paris qui dispose des destinées de la France. Les Anglais se croient maîtres de la France tant qu'ils possèdent Paris, et Charles VII n'est vraiment roi que lorsqu'il y est rentré; de même que, plus tard, ce sera la nécessité de posséder Paris qui décidera la conversion de Henri IV.

Paris est non seulement au centre de toute la vie politique, il est au centre de toute la vie intellectuelle, artistique, morale et sociale de la France. C'est la langue de l'Ile-de-France qui sera la langue française, et la « douce France » des chansons de geste est la *Francia* capétienne, dont Paris est le cœur. L'art gothique naît dans la

1. Suger, *Vita Ludovici Grossi*, ch. XXVII.

première moitié du XII<sup>e</sup> siècle dans l'Ile-de-France, et le monument où peut-être le style dit gothique apparaît pour la première fois complètement développé est le déambulatoire de l'église de Saint-Denis, construit par Suger de 1140 à 1144. Le Parlement de Paris, qui étendra sur la plus grande partie du royaume son autorité judiciaire, fera du droit de la France du Nord, de l'Ile-de-France, de l'Orléanais, du Beauvaisis un droit général. La cour du vicomte, puis du prévôt de Paris, le Châtelet, sera considéré non comme un tribunal local, mais comme le propre siège de nos rois et pourra poursuivre dans toute la France les causes qui lui ressortissent; il avait, comme le dit au XVII<sup>e</sup> siècle Delamare dans son *Traité de la police*, une juridiction universelle, « parce qu'il était le premier tribunal de la ville, capitale du royaume, et que la ville de Paris était la commune patrie de la France, comme dans l'empire romain Rome était la commune patrie ».

Enfin Paris, par ses écoles, était devenu, dès le XII<sup>e</sup> siècle et avant même que Philippe Auguste et la Papauté y eussent constitué l'Université, la capitale intellectuelle, non seulement de la France, mais de l'Europe, et par l'Université Paris donnait à la France ce pouvoir de rayonnement sur le monde civilisé, qui a été pendant des siècles reconnu par tous les peuples. Guillaume le Breton, le chapelain de Philippe Auguste qui a célébré ses gestes en prose et en vers latins, a chanté dans le premier livre de sa *Philippide* la beauté de Paris, « cette ville plus belle que toutes les villes dont je n'aurai jamais le temps de célébrer tous les mérites, capitale du royaume qui éduque les semences illustres des rois et est l'éducatrice du monde entier ».

Cette qualité d'éducatrice du monde entier est universellement reconnue à Paris. Henri II d'Angleterre aurait voulu faire des écoliers de Paris les juges de sa querelle avec Thomas Becket. Ouvrez le tome I du *Cartulaire de l'Université de Paris*, vous y trouverez en foule les témoignages de l'admiration que Paris commandait au monde par sa supériorité intellectuelle. Lorsque le savant Jean de Salisbury arrive à Paris en 1164, il écrit à son archevêque, ce même Thomas Becket dont nous venons de parler : « Lorsque j'ai vu à Paris l'abondance des victuailles, la gaieté du peuple, la dignité du clergé, la majesté de l'Église, la gloire et les occupations diverses des philosophes, j'ai admiré là comme une échelle de Jacob dont le sommet touchait au ciel et que les anges montaient et descendaient. J'ai dû reconnaître que le Seigneur habite vraiment en ce lieu, ce que j'ignorais. J'ai dû dire : heureux l'exilé à qui l'on

donne une telle demeure. » Dans une autre lettre de 1167, il appelle les Français de Paris « la plus douce et la plus civilisée des nations ». L'abbé de Bonne-Espérance<sup>1</sup>, dans trois lettres adressées à des étudiants parisiens, les félicite d'habiter cette *Cariath Sepher*, ce qui veut dire la Cité des lettres, où l'on apprend tout ce qui est utile à la science, aux mœurs, à la sainteté, et où l'on joint l'intelligence à la charité. Grégoire IX, dans une lettre du 26 novembre 1229 à Louis IX et à Blanche de Castille, dit que le *Studium parisiense* a fait de Paris « le paradis de l'Église universelle ». Ce pape ne tarit pas en éloges sur Paris, et son admiration s'exprime dans les termes de la rhétorique la plus prétentieuse. Lisez cette lettre du 10 mai 1230 :

Le fleuve impétueux qui anime d'eaux vives la cité de Paris et se répand dans les régions les plus lointaines du monde fait prospérer partout les fleurs et les fruits. Ce fleuve qui a fécondé Paris en a fait une autre Sion, et elle peut être dite une ville heureuse semblable à Jérusalem.

Et celle du 13 avril 1231 :

Paris, mère des sciences, comme une autre *Cariath Sepher*, ville des lettres, brille chère entre toutes, grande et faisant espérer des choses plus grandes encore aux maîtres et délicieuses aux étudiants ; comme dans une officine spéciale de sagesse, elle a des mines d'or et d'argent, dont les savants et éloquents mystiques tissent des colliers d'or vermiculés d'argent et des bracelets ornés de pierres précieuses, ornements sans prix dont ils décorent l'épouse du Christ. Ici l'on tire de la terre le fer pour en forger le bouclier de la foi, le glaive de l'esprit et l'armure de la milice chrétienne. Et l'on tire l'airain de la pierre fondue au feu pour trompeter les louanges du Christ<sup>2</sup>.

L'Université de Paris devait devenir une puissance religieuse au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> siècle dans les querelles du schisme d'Occident ; elle eut dans l'Église universelle un rôle considérable, soit qu'elle refusât au pape son obédience, soit qu'elle intervint auprès du roi ou auprès des conciles pour rétablir la paix dans l'Église. Paris devenait ainsi, par l'Université, le centre de la vie religieuse de la France, comme au xvi<sup>e</sup> siècle, par le Collège de France et par les savants et les poètes réunis à la cour des Valois, elle sera le centre de l'humanisme, des sciences et des belles-lettres.

1. Au diocèse de Cambrai.

2. Denifle et Chatelain, *Chartularium Universitatis parisiensis*, t. I, p. 128, 133, 136.

Nous possédons toute une série de textes qui nous montrent combien Paris, au  $xiv^e$  et au  $xv^e$  siècle, en dépit des malheurs de la guerre des Anglais et des guerres civiles, était admiré par les étrangers comme par les Français. Elle était toujours considérée comme la plus belle ville de l'Europe et l'on y admirait à la fois la ville de l'intelligence, la ville des industries d'art et la ville de la vie opulente et joyeuse. Au commencement du  $xiv^e$  siècle, un maître du collège de Navarre, Jean de Jandun, qui fut le collaborateur de Marsile de Padoue, écrit deux éloges de Paris. A la fin du siècle, Christine de Pisan célèbre le Paris de Charles V dans son *Livre des fais et bones meurs de Charles V* et, dans son *Livre de la vision*, elle représente Paris comme la capitale d'un empire idéal, une seconde Athènes. Guillebert de Metz, au commencement du  $xv^e$  siècle, dans sa *Description de Paris*, en énumère toutes les richesses, puis éclate en accents d'enthousiasme; un demi-siècle après, Antoine d'Asti, qui appartenait au cercle de Charles d'Orléans, dans un poème dédié au marquis de Montferrat, fait un éloge non moins enthousiaste du Paris de Charles VII.

Nous nous arrêtons au  $xv^e$  siècle. On sait assez ce que fut Paris depuis le  $xvi^e$  siècle et quelle place il occupa dans la France de plus en plus centralisée. Mais ce que j'ai dit suffit à montrer comment la nature et l'histoire s'unirent pour imposer à Paris son rôle de capitale; comment le royaume de France se forma, s'agrégea autour de lui, quel prestige il exerçait même au temps où le roi capétien n'avait encore qu'un très petit domaine sous son autorité directe et comment c'est à ce petit domaine qu'il annexa peu à peu toute la France groupée ainsi autour de Paris.

G. MONOD.

---



## KOSCIUSZKO

ET LES LÉGIONS POLONAISES EN FRANCE

(1798-1801).

L'histoire, si étudiée pourtant, de la Révolution française passe à peu près sous silence l'épisode, si intéressant au point de vue de l'extension des idées révolutionnaires, des légions polonaises alliées à la République. Albert Sorel ne mentionne qu'une fois les légions dans sa grande œuvre, et encore le fait-il d'une manière qui en donne une idée fausse<sup>1</sup>. Le seul livre français sur les légions polonaises<sup>2</sup>, publié par Léonard Chodzko, très important par les documents qu'il contient et dont nous avons pu vérifier l'authenticité en les comparant aux dépêches et mémoires de la correspondance polonaise aux Archives des Affaires étrangères, n'embrasse pas le sujet dans sa totalité. Il ne traite que des légions d'Italie, en laissant de côté celles de l'armée du Rhin. En outre, l'auteur ignorait nombre de faits importants pour apprécier le caractère propre des légions et quelques détails de leur organisation. Le rôle de Kosciuszko dans cette organisation ne lui était pas assez connu.

Or, si l'histoire des légions polonaises pendant la Révolution appartient à celle de la France, le nom de Kosciuszko appartient à l'humanité. Héros des deux mondes, dont la mémoire est vénérée en Pologne aussi bien qu'en France et en Amérique, ses deux autres patries adoptives, auxquelles il ne consacra pas moins de dévouement qu'à son pays natal; enthousiaste de la liberté et du bonheur futur du genre humain, volant partout où il voyait se déployer l'étendard républicain, Kosciuszko, dont le nom est si souvent et si naturellement associé à celui de Washington, représente le noble

1. Voyez *l'Europe et la Révolution*, vol. V, p. 111 : « Le Directoire les engage (les Italiens) à prendre des *mercenaires* à leur solde, des Polonais, dont il y a partout excès et embarras. » Rien de plus injuste que cette qualification, comme on le verra dans la suite (voir surtout la lettre de Kniaziewicz par laquelle il demande sa démission). Ce sont précisément les archives des Affaires étrangères, dans lesquelles M. Sorel a puisé largement pour son œuvre, qui prouvent de façon indiscutable que les légions polonaises ont été levées à la suite d'une alliance intime entre deux nations soulevées contre l'ancien régime, comme nous le montrerons plus amplement dans un prochain volume.

2. *Histoire des légions polonaises*, 2 vol., Paris, Barbezat et Roret, 1829-1830.

type du citoyen de l'univers tel qu'on ne l'a vu que dans les époques des grands bouleversements.

Marc-Antoine Jullien, après avoir publié une *Notice sur Kosciuszko*, avait l'intention d'écrire une biographie détaillée du grand homme qu'il avait connu personnellement. Dans une lettre qu'il adressa à Jefferson pour lui demander des renseignements sur son héros, il dit fort justement : « La vie de Kosciuszko peut se rattacher à la fois aux trois révolutions comparées entre elles de Pologne, d'Amérique et de France. » Dans une autre lettre, nous lisons : « J'aime à saisir cette occasion d'offrir un modèle noble des vertus patriotiques au milieu de la corruption de notre siècle<sup>1</sup>. »

### I.

Nous voudrions, après des recherches faites dans les archives de Paris et dans celles d'Amérique et de Pologne, insister sur les rapports de Kosciuszko avec la France, à l'époque du Directoire, relations que les historiens ont négligées. Mais il nous paraît nécessaire de rappeler aux lecteurs les antécédents du héros.

Kosciuszko commença sa carrière militaire et civile en Amérique, où il fut attiré par le même désir de combattre pour la liberté et l'indépendance qui poussait le jeune Lafayette à traverser l'Océan. Huit années de sa jeunesse furent consacrées à cette lutte. La guerre finie, Kosciuszko retourna en Pologne. Bientôt l'occasion se présenta d'appliquer au service de sa patrie les connaissances et l'expérience acquises au delà de l'Océan.

Toutes les tentatives de réforme tendant à fortifier le gouvernement et à transformer la constitution de la république polonaise étaient rendues vaines par les puissances qui, en 1772, s'étaient annexé des portions importantes de l'État. Mais, en 1791, ces puissances connurent de grands embarras.

La Russie était engagée dans une guerre contre la Suède et la Turquie. La Prusse se montra assez accommodante ; le parti patriote polonais fit un traité avec elle et proclama le 3 mai 1791 une constitution assez libérale. Cette constitution, qui était une œuvre de rénovation nationale, excita la terreur des trois puissances copartageantes, et surtout celle de la Russie. Catherine II s'empressa de faire la paix avec la Suède et la Turquie ; elle trouve un petit groupe de mécontents et de traitres parmi les magnats polonais qui

1. Manuscrits de Jefferson aux Archives des Affaires étrangères à Washington (2, 47, 64, et 2, 47, 67).

formèrent une confédération hostile à la constitution et elle envoya 100,000 soldats pour les soutenir.

C'est alors que Kosciuszko eut la première occasion de se distinguer dans son pays natal. Il était général à l'armée du sud, commandée par le prince Joseph Poniatowski. Il battit les Russes à Zielence, où il n'avait que 4,000 soldats contre 20,000 ennemis ; il soutint une lutte encore plus inégale à Doubienka, où la victoire ne lui fut enlevée que par la trahison des Autrichiens, qui ouvrirent leur territoire à l'armée russe afin de lui permettre d'entourer les positions des Polonais. Pour comble d'infortune, on apprit à Varsovie que le roi, plus soucieux de conserver sa royauté que l'intégrité du territoire polonais, avait adhéré à la confédération de Targowitza et ordonné à l'armée de reculer devant les Russes. Kosciuszko et tous les officiers supérieurs, au nombre de plus de deux cents, donnèrent leur démission. En France, la Convention nationale manifesta, le 26 septembre 1792, sa sympathie pour Kosciuszko et la cause polonaise en le nommant citoyen français.

Persécuté par les Russes et sur le point d'être arrêté par les Autrichiens, Kosciuszko passe la frontière et se réfugie en Saxe, où se rendaient tous les chefs du parti patriote, puis en Italie. Quand éclate l'insurrection de Cracovie (24 mars 1794), il en est le chef militaire et le dictateur. L'armée polonaise, dispersée et coupée par des corps ennemis, eut beaucoup de peine à se rallier à son général, ce qui n'empêcha pas Kosciuszko de remporter une victoire éclatante à Raclawice et de faire reculer les Russes. Tremblant pour leurs acquisitions récentes et rompant le traité d'alliance, les Prussiens se joignirent aux Russes. Kosciuszko défendit vaillamment Varsovie révolté, le 17 avril, contre les deux armées alliées et les obligea de lever le siège. Mais bientôt la trahison ou l'imbécillité d'un général lui fit perdre la bataille décisive de Maciejowice. Blessé dangereusement, il est fait prisonnier et retenu à Saint-Petersbourg jusqu'à la mort de Catherine (1796).

Le chevaleresque Paul I<sup>er</sup> lui rendit la liberté. Kosciuszko, devenu infirme à la suite de blessures mal soignées pendant son emprisonnement, retourne aux États-Unis, décidé à y passer le reste de sa vie. La nouvelle de la formation des légions polonaises en France, et, paraît-il, l'invitation que lui adressa l'un des directeurs<sup>1</sup>, le décidèrent à quitter ce pays. Remis sur pied, par un effort presque miraculeux d'énergie, il quitta Philadelphie, le 5 mai 1798, reconduit jusqu'au pont d'embarquement par Jefferson, qui était l'une des deux ou trois personnes mises dans le secret.

1. Ce fait est affirmé par Niemcewicz qui accompagnait Kosciuszko dans ce voyage (discours commémoratif à l'Académie de Varsovie ; inédit).

Il débarqua à Bayonne le 10 messidor an VI (28 juin 1798). La France l'accueillit comme un héros de la liberté<sup>1</sup>.

On trouve au *Moniteur* une correspondance datée de Bayonne, le 11 messidor; nous en reproduisons quelques extraits :

Le 10 messidor a été un beau jour pour tous les amis de la liberté qui se trouvaient dans cette commune; nous avons eu le plaisir de recevoir parmi nous le brave général Kosciuszko qui, arrivant des États-Unis d'Amérique, sous le nom supposé d'un négociant de Philadelphie, a ici repris son vrai nom. Les administrateurs municipaux et le commissaire du Directoire ont été au-devant de lui; on lui a rendu tous les honneurs militaires et, placé à la droite du président de l'administration, il a assisté à la fête de l'agriculture. Au moment si touchant où les laboureurs, mêlés avec nos braves soldats, échangeaient leurs faux et leurs pioches contre leurs armes, ses yeux se sont remplis de larmes, et il a dit à voix basse : « Ce serait comme cela en Pologne si le sort ne nous eût trahis. »

J'ai eu une longue conversation avec lui et je recueillais avidement tout ce qui sortait de cette bouche qui osa, au milieu des baïonnettes russes, proclamer la liberté de son pays. Il est faux qu'il ait promis à Paul I<sup>er</sup> de ne jamais servir contre lui; il garde soigneusement le présent qu'il le força d'accepter en sortant de son cachot<sup>2</sup>, et, arrivé à Paris, il veut le lui renvoyer, en lui écrivant qu'il ne peut y avoir aucun rapport entre Kosciuszko et l'oppresseur de la Pologne. Il a refusé de voir Washington, qui lui a écrit plusieurs lettres d'invitation; il n'a vu Adams<sup>3</sup> que dans une rencontre que celui-ci avait préparée; mais il a constamment vécu avec Jefferson, ce digne Américain qui n'a pas oublié que les Anglais furent les tyrans de son pays et que les Français en furent les libérateurs; il lui a même dessiné son portrait, qu'il se propose de faire graver à Paris<sup>4</sup>.

... Il est à peu près guéri de ses innombrables blessures; quand il tomba entre les mains des Russes, il avait la cuisse percée d'une balle, la tête entr'ouverte par un coup de sabre, cinq ou six coups de baïonnette dans le corps; son bras droit seul pouvait agir, il s'en servit

1. Kosciuszko avait été recommandé au Directoire par Barss, représentant du gouvernement révolutionnaire polonais en 1794. Nous avons publié la lettre de celui-ci et donné quelques détails sur le départ de Kosciuszko dans une notice préliminaire : *Kosciuszko et les légions polonaises en France* (*Revue des revues*, 1<sup>er</sup> mai 1899).

2. Une somme d'argent. Voir plus bas, p. 91.

3. On sait que Washington renvoya le ministre français Genêt à cause de la propagande démocratique que celui-ci avait faite aux États-Unis et que la politique d'Adams a été antifrançaise et antidémocrate, tandis que Jefferson, fondateur de la démocratie américaine, était l'ami de la France. Sur Genêt, voir l'étude de L. Didier dans la *Revue des questions historiques*, de juillet 1912 à avril 1913.

4. Cette intention a été réalisée.

pour se tirer un coup de pistolet; heureusement, le feu ne prit pas à l'amorce. Frappé de tous les dangers auxquels il avait échappé, je le regardais attentivement, et ou tous les principes de Lavater sont faux, ou cet homme sera un jour un des cinq directeurs de la *république sarmate*.

C'est en ces termes que parlait le journal officiel, et il revint plusieurs fois sur ce sujet. Le 27 messidor, le *Moniteur* annonce que Kosciuszko est à Paris; le 2 thermidor (20 juillet), il donne les notes qui suivent :

Kosciuszko était le 26 à la tribune du Conseil des Cinq-Cents. Ses yeux se sont remplis de larmes à l'instant où le président, parlant des malheurs de la Pologne, a dit qu'ils ne seraient pas éternels puisque l'illustre défenseur de la liberté sarmate était de retour en Europe.

Et plus loin :

Le ministre de la Guerre a donné le 27 messidor un très beau repas, à l'occasion de la prise de Malte. Kosciuszko était du nombre des convives. On a distingué le toast suivant de ceux qui ont été portés à ce banquet : *Aux braves Polonais qui ont défendu dans leur patrie la sainte cause de la liberté et à leur intrépide général.*

Le 27 thermidor (13 août) nous lisons :

Parmi différentes réunions qui ont eu lieu pour célébrer le 10 août, on en a remarqué une très nombreuse, rue Jacob, à laquelle se trouvait Kosciuszko avec Santhonax, Marquezy, Desaix, Mentor, le général Chabert, membres du Corps législatif, et Félix Lepelletier, Leclerc (des Vosges), Bonneville, etc. Entre autres toasts, on a porté les suivants : *A la liberté de la Pologne! Puisse l'arrivée de Kosciuszko au sein de la Grande Nation ranimer les espérances des patriotes polonais! Puisse le peuple français l'aider à venger et à délivrer sa patrie!* Ce toast a porté l'émotion dans l'âme du héros; ses yeux se sont mouillés de pleurs. *Aux larmes de Kosciuszko!* s'est écrié Bonneville...<sup>1</sup>.

Toutes ces manifestations d'enthousiasme pour le héros d'une lutte récente étaient très naturelles. Mais ce qui leur donnait un caractère officiel, c'est la reproduction dans le *Moniteur*, l'accent qu'on y mettait, l'espoir qu'on y exprimait de la délivrance de la Pologne et de la participation de la France à cette entreprise.

Cependant, ce n'était pas pour recevoir ces marques de sympathie

1. *Moniteur* de 1798, n° 297, 302, 327.



que Kosciuszko était venu en France. S'il s'y prête, c'est parce qu'on honore en sa personne la cause qu'il représente.

Dès le début, il montra ses intentions en rendant visite aux ambassadeurs des nations amies. Son second pas fut de s'affranchir d'un engagement que lui avaient imposé les ministres de l'empereur russe, Paul I<sup>er</sup>, au moment de sa délivrance : celui de ne pas combattre la Russie. Il renvoie à l'empereur la somme d'argent qui lui avait été offerte pour les frais de son voyage en Amérique et il commente ce renvoi par une lettre peu équivoque; nous la reproduisons d'après le texte publié dans les archives du prince Woronzow<sup>1</sup> :

Sire,

Je profite des premiers instants de la liberté dont je jouis sous les lois protectrices de la plus grande et la plus généreuse nation pour vous renvoyer le présent que l'apparence de votre bonté et la conduite atroce de vos ministres m'ont forcé d'accepter. Si je l'ai accepté, Sire, ne l'attribuez qu'à la force irrésistible de l'attachement que je porte à mes compatriotes<sup>2</sup>, compagnons de mes malheurs, et à l'espoir de servir encore ma patrie. Oui, je vous le répète, Sire, et j'aime à vous le déclarer : votre cœur m'a paru touché de ma situation désastreuse; mais vos ministres et leurs satellites n'ont pas agi à mon égard conformément à vos vœux. Aussi, s'ils osaient attribuer à la détermination de ma volonté libre une démarche qu'ils m'ont contraint de faire, je dévoilerais devant vous et devant tous les hommes qui connaissent le prix de l'honneur leur violence et leur perfidie, et c'est à eux seuls, Sire, que vous devrez vous en prendre de la publication de leurs forfaits.

T. KOSCIUSZKO.

Paris, 4 août 1798.

Cette lettre fut reproduite dans le *Moniteur universel* et dans l'*Ami des lois*, le jour même de son expédition.

Après cet aveu public, Kosciuszko pouvait sans scrupule consacrer tous ses efforts au but suprême qui l'avait attiré en France. Ce but était l'indépendance de la Pologne. Les moyens qui paraissaient y conduire étaient les légions polonaises en train de se former sous les auspices de la République française.

Qu'était-ce que ces légions? Quels étaient les engagements mutuels

1. Voir T. Korzon, *Kosciuszko. Zyciorys z dokumentów wysnuty*, Cracovie, 1894, p. 678.

2. Kosciuszko demanda et obtint la liberté de tous les prisonniers détenus au fond de la Russie ou en Sibérie depuis la révolution de 1794. Le ministre qui lui extorqua l'engagement mentionné lui fit croire que son refus aurait eu pour résultat de faire révoquer l'ordre libérateur.

qui liaient cette organisation militaire à la République française? C'est ce qu'il nous faut examiner.

## II.

Quand le territoire polonais fut envahi par les Russes et les Prussiens, après l'effort héroïque mais infructueux de 1794, et quand le dernier partage de la Pologne eut été ratifié par la diète de Grodno au milieu de violences inouïes, les Russes et les Prussiens s'empresèrent d'encadrer les débris de l'armée polonaise dans leurs troupes. Simultanément on fit un nouvel enrôlement dans les provinces envahies. L'Autriche agit de même en Galicie, qu'elle tenait depuis 1772. La grande quantité de citoyens polonais qui se trouvaient ainsi, malgré eux, dans les armées des oppresseurs fit naturellement naître l'idée de s'en servir contre l'oppression.

Au commencement de l'année 1795, il se forma à Venise un comité constitué des principaux patriotes qui s'y étaient réfugiés après la révolution de 1794 : généraux, membres de la dernière diète, ministres qui représentaient les intérêts de la nation polonaise auprès des gouvernements amis. Ce comité rédigea un *Projet pour la formation de légions polonaises auprès des armées de la République française et de ses alliées* (16 ventôse an III, 6 mars 1795). Le mémoire nous fait connaître que les Russes avaient déjà fait une levée de 60,000 hommes en Pologne et que l'ordre avait été donné d'en faire une nouvelle de 40,000 vers le 1<sup>er</sup> juin.

Quelques mois après (prairial an III), un projet identique quant au fond, mais plus précis dans le détail, fut présenté par les généraux Joseph Wielhorski et Wyszkowski. Ce projet nous fait savoir qu'il n'y avait pas moins de 20,000 Polonais enrôlés de force dans l'armée autrichienne. L'affaire traina jusqu'au moment où le changement de gouvernement français, d'une part, l'arrivée à Paris du général Dombrowski, très appuyé par le général Kléber qui le connaissait de longue date, d'autre part, décidèrent le Directoire à accepter le projet. Nous renvoyons à l'*Histoire des légions polonaises*, de Chodzko<sup>1</sup>, ceux qu'intéressent les détails du *Mémoire* développé que présenta Dombrowski. Nous nous bornons à reproduire la réponse de Pétiet, ministre de la Guerre, à Dombrowski :

Paris, ce 9 brumaire an V (30 octobre 1796).

J'ai communiqué au Directoire, comme je vous l'avais annoncé,

1. Tome I, p. 175-184. Une copie de ce document se trouve dans les archives des Affaires étrangères à Paris. Elle est absolument identique avec le texte imprimé par Chodzko.

général, le mémoire que vous m'avez adressé; il lui a paru présenter des idées qui peuvent en effet faciliter aux patriotes polonais des moyens indirects de travailler à la régénération de leur patrie. Le Directoire, d'après la constitution, ne peut consentir à la formation des légions polonaises affectées au service de la France; mais il ne voit aucun inconvénient à ce qu'elles puissent s'établir chez les peuples avec lesquels la République est en bonne intelligence et qui emploient tous leurs efforts pour recouvrer leur liberté. Bologne, Ferrare, le Milanais ont paru au Directoire offrir l'occasion de réaliser le projet que vous lui avez présenté; et il écrit en conséquence au général Bonaparte, commandant l'armée d'Italie.

PETIET.

Les mots soulignés par nous ainsi que les expressions correspondantes du *Projet* précité et les points correspondants du mémoire de Dombrowski<sup>1</sup> prouvent que le but définitif des légions, la régénération de la Pologne, avait été admis de part et d'autre; que les engagements étaient donc mutuels, quoique vaguement exprimés de la part du gouvernement français.

Dombrowski se rendit immédiatement à Milan, où se trouvait Bonaparte; il portait un ordre du Directoire<sup>2</sup> qui commençait par la phrase suivante : « Les patriotes polonais, jaloux de préparer les moyens de régénérer leur patrie, désireraient, citoyen général, prendre rang dans les phalanges glorieuses de la République française. » Le 16 nivôse (5 janvier 1797), il présenta ses conditions à l'administration lombarde; le 20 (9 janvier), la convention fut signée par celle-ci, Bonaparte et Dombrowski. A la suite d'une proclamation datée du même jour, un corps de 1,127 hommes était déjà sous les armes le 9 février 1797. Le commandement était polonais, polonais aussi les uniformes. Les soldats portaient en outre une cocarde tricolore et les couleurs lombardes. Le 8 mars, la légion, forte de 2,000 hommes, fut dirigée vers Mantoue où bientôt son nombre fut doublé par les prisonniers de guerre et les déserteurs polonais.

Nous n'avons pas besoin de suivre la marche glorieuse de cette première légion en Italie sous les bannières de l'armée française.

1. Les avantages pour la Pologne y sont énumérés comme il suit : les militaires polonais ayant les moyens de subsister et de se perfectionner dans l'art militaire formeraient un noyau qui pourrait facilement être augmenté par des recrues dès que les conditions permettraient de l'employer en Pologne; son existence soutiendrait les dispositions insurrectionnelles en Pologne. Un autre corps devrait être formé des émigrés polonais en Turquie; il devait entrer simultanément en Podolie (points a, b, c, d, e). Chodzko, p. 179; voir aussi Correspondance polonaise aux Archives des Affaires étrangères.

2. En date du 7 brumaire an V (28 octobre 1796). Voir Chodzko, t. I, p. 185.

Les faits justifèrent complètement les prévisions du *Projet*; bien que décimée dans les batailles où elle prit part, elle ne cessa de se reformer et de s'accroître. Telle fut l'origine des légions. Si nous essayons d'en dégager le principe, nous apercevons aisément que c'était celui d'une alliance libre entre deux nations tendant à un but commun : le triomphe de la liberté.

Les légions étaient la partie active et intransigeante de la nation polonaise qui continuait d'exister, malgré le partage total de la Pologne. Démembrée et désorganisée, cette nation put néanmoins offrir à la France jusqu'à 15,000 soldats<sup>1</sup> résolus à combattre sous les drapeaux de la liberté pour protéger le peuple qui veut rompre ses chaînes.

Leur activité était soutenue et approuvée tacitement par ceux de leurs compatriotes qui ne pouvaient plus exprimer leurs vœux à haute voix, mais qui étaient prêts à accueillir ces soldats au moment où une insurrection les ramènerait en Pologne. La légion pouvait donc à bon droit être considérée comme la vraie représentation de la nation, comme la partie de la libre Pologne<sup>2</sup>, alliée à la France. Cette représentation avait hérité sa fonction en ligne droite du ministère régulier. Voici de quelle manière : après l'envahissement de la Pologne par les troupes russes en 1792, le dernier ministre français, Descorches, fut obligé de quitter Varsovie à cause des outrages dont il avait été abreuvé par l'ambassadeur russe et son parti. Depuis ce moment, les relations cessèrent officiellement entre la Pologne et la France. Mais aussitôt se formèrent des liens nouveaux et secrets entre la République française et le parti des patriotes polonais, c'est-à-dire les nonces et les ministres de la dernière diète et les généraux de l'armée réfugiés en Saxe. Descorches lui-même entama les négociations en passant par Leipzig. Sur son instance, Parandier fut nommé agent secret près de ces émigrés polonais et entretenit ces relations jusque vers la fin de la révolution de 1794.

Albert Turski vint, sous le nom d'Albert le Sarmate, à la barre de la Convention nationale pour protester contre les fourberies de Catherine et pour demander le secours de la France<sup>3</sup>. Il reçoit le baiser fraternel du président; la motion de Barbaroux exigeant que

1. Tel était le nombre des légionnaires au commencement de 1801. Il aurait pu être doublé facilement si le gouvernement français ne s'y était opposé.

2. Kniaziewicz, qui arriva en Italie vers la fin de la première campagne (1797) avec quarante autres officiers, quitta le pays au moment où un décret était rendu par le gouvernement russe, condamnant à mort tout Polonais convaincu d'avoir tenté de rejoindre les légions.

3. Le 30 décembre 1792. Voir pour son discours le *Moniteur* du 31 décembre 1792.

cette demande soit accueillie favorablement est acceptée et décrétée. Bientôt Kosciuszko fut envoyé par le groupe des patriotes résidant à Dresde. Annoncé par les dépêches de Parandier, il arriva à Paris au commencement de l'année 1793 pour stipuler le secours de la France à la révolution qui se préparait en Pologne. Au moment où elle allait éclater, Barss avait été envoyé comme agent du gouvernement révolutionnaire polonais; après quelques hésitations, il fut reconnu comme tel par le Comité de Salut public. Enfin le Comité de Venise, constitué après la chute de la révolution polonaise en 1795, forma une « députation » qui vint s'établir à Paris et, par l'intermédiaire de Barss, entra en relations avec le ministre des Affaires étrangères<sup>1</sup>. C'est elle qui formait à présent le corps diplomatique. Elle correspondait avec le gouvernement par l'intermédiaire du ministre des Affaires étrangères; elle envoyait ses agents accrédités dans des pays où ils pouvaient jouir de la protection des ministres français et ses émissaires en Pologne. Elle donnait son opinion sur tous les actes politiques qui concernaient la Pologne.

Ce fut cette députation qui, à maintes reprises, revint sur le projet de former des légions polonaises. Elle fut pourtant déçue quand le choix du gouvernement français tomba sur Dombrowski pour exécuter ce projet. Elle avait donné toute sa confiance à Denis Mniewski, citoyen de la Grande-Pologne et sénateur, qui avait rendu des services très distingués à sa patrie en 1794 en se mettant à la tête d'une insurrection dans la Grande-Pologne envahie par les Prussiens et en forçant par cette diversion le roi de Prusse à lever le siège de Varsovie. Pour soutenir cette insurrection, Kosciuszko avait envoyé le général Dombrowski avec un corps d'armée. Ce général était plus soldat qu'homme d'État; il avait une médiocre considération pour la foule mal organisée des citoyens armés que dirigeait Mniewski. Il s'en suivit des différends qui envenimèrent les relations personnelles de ces deux hommes. Malgré leur dévouement à la cause commune, ils ne s'entendirent pas pour assurer le fonctionnement régulier et harmonieux des deux organes, le corps militaire et la représentation diplomatique. Pour donner l'unité d'action nécessaire et pour affermir dans leur foi patriotique les Polonais paisibles restés dans leur pays ou installés à l'étranger, l'ar-

1. Cette députation fut autorisée le 5 fructidor an III (22 août 1795). Elle avait pour but unique de rechercher les moyens propres à rendre l'existence à la Pologne par l'intervention du gouvernement de la République française et de ses alliées. » Elle se composa d'abord de cinq membres : Mniewski, Prozor, Taszycki, Dmochowski et Giedroic; cette composition subit par la suite quelques changements (Correspondance politique aux Affaires étrangères, vol. 324).



rivée de Kosciuszko était désirable. Chef suprême de la nation, élu ou approuvé comme tel par une écrasante majorité de ses concitoyens, il était l'homme unique dont l'autorité morale sur tous les patriotes réfugiés en France était incontestable, le seul capable de faire taire les dissidences individuelles et de diriger tous les efforts vers le but commun. D'autre part, son titre de citoyen français, sa réputation d'intégrité absolue, ses principes républicains le rendaient apte à gagner la confiance du gouvernement et du peuple français.

### III.

Au moment où fut signée la paix de Campo-Formio (17 octobre 1797), le corps polonais était composé de deux légions et fort de 7,146 hommes. La guerre contre le pape étant déclarée, les légions y prirent une part active. Vers le temps où Kosciuszko recevait à Philadelphie la nouvelle de la formation des légions, Dombrowski occupait avec son corps Rome évacuée par le pape (3 mai 1798)<sup>1</sup>. Notons un trait caractéristique : l'ordre du jour qui suivit cette occupation coïncidant avec l'anniversaire de la proclamation de la Constitution de 1791 en Pologne, Dombrowski conseillait à ses compagnons d'armes de consacrer leurs loisirs à la culture des langues, de l'histoire et des mathématiques. « Il leur faisait sentir que dans toutes les positions, et plus particulièrement dans celle où ils se trouvaient, les Polonais devaient attirer sur eux l'attention de l'Europe, non par leur nombre, mais par des connaissances et des vertus au-dessus de celles que l'on exige des gouverneurs vulgaires<sup>2</sup>. » Le général Rymkiewicz, commandant la 2<sup>e</sup> légion, qui stationnait à Mantoue, faisait paraître tous les dix jours un journal manuscrit en polonais (*la Décade des légions*) qui contenait les extraits des journaux français républicains ainsi que des morceaux de littérature et de poésies originales, tout ce qui pouvait soutenir l'esprit national et fortifier les principes démocratiques et républicains. On faisait des cours pour les officiers ; on enseignait les éléments des langues et des mathématiques aux soldats. Cependant, les légions, oubliées par le gouvernement cisalpin, étaient laissées dans un complet dénûment. Les hommes en étaient réduits à se partager les secours envoyés de Pologne ; mais cela ne suffisait pas.

1. La nouvelle de cette occupation dicta à Barss la phrase suivante dans une lettre adressée à Dombrowski : « Rappelle au Saint-Père sa bénédiction donnée à la confédération de Targowitza. » Le pape avait donné sa bénédiction à cette confédération formée par quelques mécontents de la constitution du 3 mai 1791 et soutenue par les Russes.

2. L. Chodzko, *Histoire des légions*, vol. II, p. 66.

C'est alors que leur parvint la nouvelle que Kosciuszko arrivait à Paris. Elle fut d'abord annoncée par une lettre de Barss reçue le 19 messidor (7 juillet). Puis une lettre de Kosciuszko accompagnée d'une proclamation fut reçue le 4 thermidor (22 juillet). Pour répondre à ces lettres ainsi que pour rendre à Kosciuszko un compte détaillé de tout ce qui concernait les légions et pour lui exposer la situation pénible dans laquelle se trouvait le corps polonais par suite du retard apporté par le gouvernement cisalpin au paiement des subsides promis, Dombrowski, occupé lui-même à Milan de démarches pour accélérer ce paiement, dépêcha à Paris Élie Tremo, son aide de camp et premier organisateur des légions. Tremo partit le 22 thermidor (9 août) tandis que les légions travaillaient à réprimer une série d'insurrections provoquées par les agents du pays.

La lettre de Kosciuszko qui va suivre est, selon toute vraisemblance, la réponse à celle que Tremo apporta de la part de Dombrowski. Nous en avons trouvé l'original autographe (inédit jusqu'à présent) dans une des bibliothèques polonaises<sup>1</sup>. Rédigée en polonais, elle présente un intérêt particulier. D'abord elle répète en quelque sorte les instructions contenues dans la première lettre de Kosciuszko aux légions qui ne nous est pas parvenue; en outre, elle donne une idée exacte de la manière dont Kosciuszko envisageait les légions polonaises au moment où il allait entrer en rapports directs avec ce corps. En voici la traduction :

Citoyen général,

Je vous suis bien reconnaissant pour les preuves de votre attachement qui m'est connu depuis longtemps; je me réjouis extrêmement de ce que mon arrivée au milieu du grand peuple stimule chez les citoyens respectables qui forment les légions polonaises l'ardeur et l'amour de la patrie ainsi que le désir de la servir. Je vous ai déjà exprimé dans la note transmise par l'intermédiaire du citoyen Horbini mes désirs concernant les légions. Je vous les répète dans la présente lettre. Tâchez de soutenir l'ardeur pour l'indépendance de la patrie, notre mère commune, parmi vos subalternes; et, comme vous savez que la bravoure des soldats polonais les amènera vers ce but d'autant plus sûrement qu'elle sera soutenue par la science et l'expérience, encouragez-les tous à l'étude la plus détaillée de l'art des défenseurs de la patrie, afin que chacun puisse, quand les circonstances le permettront, apporter à sa nation non seulement l'exemple de la bravoure et de la discipline propres aux chevaliers polonais, mais aussi des connaissances qui doivent être soigneusement répandues dans

1. Société scientifique de Poznan (Posen).

notre pays. Maintenez la discipline, la concorde et l'unité. Exhorte les officiers, au nom de la patrie, à consacrer leur temps libre aux soldats; qu'ils leur apprennent à lire, à écrire, qu'ils leur expliquent les éléments du calcul et inculquent dans leurs cœurs bons et honnêtes les devoirs de la vertu civique et militaire. La patrie n'oubliera pas ces services rendus à leurs compatriotes. Pour le moment, distinguez ceux qui s'y adonneront.

J'entends dire que les dissidences, qui ne conviennent pas à des hommes appelés à travailler pour l'indépendance de leur patrie, ont cessé d'exister. Veillez à ce que cette honorable assemblée de Polonais libres évite les scissions scandaleuses, profitables seulement aux ennemis de notre patrie. Je ne considère les légions que comme une assemblée militaire composée des citoyens officiers et des citoyens soldats. Je ne vois d'autre règle à leur conduite que les règlements militaires et la soumission à ces règlements. Toutes les associations politiques, qu'elles soient nommées Députation ou Correspondance politique, sont à mes yeux nuisibles; si elles durent, elles peuvent devenir une source de malheurs pour nos frères restés dans le pays et de discorde pour ceux qui espèrent des événements heureux au dehors. Le mot d'ordre de nos combats a été l'indépendance de notre patrie et la vraie liberté de notre peuple; il l'est encore à présent et restera tel jusqu'à la fin de nos jours. La terre arrosée par le sang de ses fils vertueux nous rappelle ce mot d'ordre sacré. C'est au nom de cette idée que j'espère vaincre ou mourir, et l'espoir me paraît d'autant plus fondé que je reçois ici chaque jour des témoignages de l'admirable conduite de tous les citoyens qui composent les légions. Si elle continue, général, on pourra espérer que les légions seront multipliées, ce à quoi, pour ma part, je ne négligerai pas de m'appliquer. En attendant, j'ai prié le général Brune<sup>1</sup> de vous prendre sous sa protection paternelle. Écrivez-moi le plus souvent possible, général; peut-être qu'un jour je pourrai venir furtivement vous voir et vous embrasser tous avec des sentiments fraternels.

Salut et fraternité.

T. KOSCIUSZKO.

Paris, ce 5 fructidor an VI<sup>2</sup>.

Trois jours après l'expédition de cette lettre, Kosciuszko présenta en effet un mémoire au Directoire concernant l'augmentation des légions en Italie. La formation du nouveau corps polonais ayant été décrétée par les deux Conseils, il s'adresse au Directoire pour hâter son organisation. Ce mémoire semble perdu; mais Kosciuszko pres-

1. Le général Brune remplaça Berthier au commandement de l'armée d'Italie quand celui-ci fut rappelé en France pour exercer les fonctions de chef d'État-major de l'armée d'Angleterre. Il quitta Rome le 10 ventôse (28 février 1798).

2. Le 22 août 1798.

sait le Directoire d'augmenter les légions, comme on le voit par la lettre du 13 vendémiaire an VII (5 octobre 1798) :

Citoyens directeurs,

Comme il est pressant que le payement soit assuré au Corps polonais en Italie, j'ai l'honneur de prier le Directoire exécutif de vouloir bien se faire donner par le ministre de la Guerre le rapport nécessaire là-dessus pour adresser un second message au Conseil des Cinq-Cents.

Je supplie en même temps le Directoire exécutif de vouloir bien charger le même ministre de hâter l'organisation du nouveau Corps polonais dont la formation a été décrétée par les deux Conseils; beaucoup d'officiers polonais attendent avec impatience le moment d'y être placés pour pouvoir se mesurer avec l'ennemi.

Salut et respect.

T. KOSCIUSZKO<sup>1</sup>.

Dans un mémoire présenté le 28 vendémiaire an VI (19 octobre 1797), Sokolnicki avait proposé au Directoire de former un bureau de recrutement pour les Polonais sur le Rhin, car l'empereur avait fait renvoyer les régiments levés en Galicie à l'armée du Rhin afin de prévenir la désertion qui avait prise des proportions formidables en Italie grâce à la force attractive des légions polonaises<sup>2</sup>.

Kosciuszko reprend cette idée et la développe dans un mémoire du 24 vendémiaire an VII (15 octobre 1798) :

Citoyens directeurs,

J'ai eu l'honneur de vous présenter, en date du 8 fructidor an VI<sup>3</sup>, un mémoire relatif à l'augmentation des légions polonaises formées en Italie par votre autorisation.

Cette augmentation pourrait dans ces moments éprouver des difficultés, que cependant il ne dépend que de vous, citoyens directeurs, de voir levées au plus grand avantage de la cause de la liberté et au détriment des forces de vos ennemis. Il est hors de doute que l'empereur, pour ne point éprouver de diminution dans son armée en Italie, n'y enverra point, pour la campagne qui va probablement s'ouvrir, des troupes recrutées dans les provinces envahies sur la Pologne. En conséquence, il destinera les régiments composés des Galiciens pour son armée d'Allemagne et ne fera passer que des Allemands et des Hongrois en Italie. C'est ce qu'il vient déjà même d'exécuter dans les différents cantonnements de ses troupes, et c'est aussi là que gît l'obs-

1. Correspondance polonaise aux Archives des Affaires étrangères à Paris, vol. 323, fol. 482.

2. Correspondance polonaise, vol. 323, fol. 457.

3. Le 26 août 1798. C'est le mémoire dont il est question plus haut, p. 98 *in fine*.

tacle dont il est question. Il paraît que le moyen le plus efficace de le lever serait d'établir un noyau de nouvelles légions polonaises près de l'armée française du Rhin.

Cette mesure produirait naturellement un double avantage : 1<sup>o</sup> celui de priver l'empereur d'une grande partie de son armée par la désertion; 2<sup>o</sup> celui d'augmenter parmi les Polonais le nombre des défenseurs de la liberté.

A l'effet de la formation de ce noyau, on tirerait plusieurs officiers des légions polonaises d'Italie que l'on ferait suivre d'un [certain] nombre de soldats polonais qui, après avoir quitté dans le temps des dernières campagnes les drapeaux autrichiens, se trouvent encore dans les différents départements de la République.

Comme je crois que ce projet, que j'ai l'honneur de vous présenter, citoyens directeurs, mérite d'occuper votre attention, je m'empresse-rai, s'il est adopté, de communiquer mes idées au général en chef de l'armée du Rhin, relativement à son exécution.

Salut et respect.

T. KOSCIUSZKO.

Paris, 24 vendémiaire an VII.

Là est en germe la future légion du Danube qui parcourut l'Allemagne à l'avant-garde de l'armée française avec tant d'éclat sous le commandement du général Kniaziewicz et qui s'arrêtera seulement à quelques lieues de Vienne menacée pour une seconde fois par l'armée républicaine. Le Directoire aurait souhaité pour Kosciuszko un autre rôle que celui de simple administrateur. Il lui proposa de prendre le commandement en chef de toutes les légions polonaises. Kosciuszko exposa les motifs de son refus dans une lettre adressée au ministre et datée du 8 brumaire an VII (29 octobre 1798<sup>1</sup>):

Citoyen ministre,

J'ai l'honneur de vous remettre les copies ci-jointes de deux mémoires que j'ai présentés au Directoire exécutif le 8 fructidor de l'an VI et le 24 vendémiaire de l'an VII.

Dans le premier, j'ai pris la liberté de soumettre à sa sagesse quelques idées sur l'augmentation des légions polonaises dans la République cisalpine; dans le second, celles relatives à la formation de nouvelles légions près de l'armée républicaine en Allemagne.

Vous verrez aussi, citoyen ministre, par ma déclaration énoncée dans le premier de ces mémoires, les raisons qui m'empêchent, dans les circonstances actuelles, de commander un corps quelconque de Polonais se trouvant dans les pays étrangers.

Ma présence seule en Europe a fait redoubler aux oppresseurs de

1. L'autographe de cette lettre très importante et inédite jusqu'à présent se trouve dans le Musée national polonais à Rapperswyl (Suisse).



mon pays leur surveillance, déjà trop rigoureusement exercée sur mes compatriotes.

Si ceux-ci me voyaient à la tête des légions polonaises, ils croiraient sans doute que la République française s'était déjà décidée à quelques mesures, que l'intérêt qu'elle porte à la restauration polonaise leur paraîtrait avoir provoquées. Impatients de secouer les jougs qu'ils détestent, ils se livreraient peut-être à des fermentations trop évidentes pour ne point porter ombrage à leurs gouvernants actuels et s'exposeraient par là aux nouvelles persécutions.

D'ailleurs, ma présence aux légions multiplierait de la part de nos ennemis les obstacles de passage pour ceux de mes compatriotes qui viendraient les composer.

Le moyen de remplir l'objet d'une nouvelle formation de légions polonaises, sans en entraver l'exécution, serait de faire arriver au lieu désigné à cet effet des officiers polonais distingués pendant notre dernière révolution par leurs talents militaires et leur patriotisme et se trouvant présentement employés en second dans les légions d'Italie, tels par exemple que les citoyens Kniaziewicz commandant la première, Rymkiewicz la deuxième légion.

Ces officiers généraux polonais, ayant déjà l'expérience du service et étant au fait des lois militaires de la République française, pourraient (en amenant avec eux des subalternes choisis dans les soixante-cinq officiers surnuméraires et à la suite des légions dans la Cisalpine) être très utilement employés à la nouvelle formation dont il s'agit.

Quant au corps d'artillerie, le colonel polonais Gawronski, officier recommandable par son mérite, pourrait y être placé en qualité de chef.

Salut et respect.

T. KOSCIUSZKO.

Paris, 8 brumaire an VII.

Quand on connaît les espérances inséparables du nom de Kosciuszko et l'attachement de ses compatriotes à sa personne, on comprend la valeur des motifs exposés dans cette lettre. En réalité, si l'appel d'un simple général comme Dombrowski avait suffi pour faire accourir les Polonais sous les drapeaux des légions, on peut bien s'imaginer quel effet aurait produit la nouvelle que Kosciuszko s'était mis à la tête du corps polonais. Le fait aurait été considéré comme un prélude à l'entrée de ce corps en Pologne, comme un signal d'insurrection générale, — événement qui, vu l'indécision de la politique française à ce moment, aurait pu être décisif. Kosciuszko ne pouvait prendre le commandement des légions qu'au moment où l'armée légionnaire aurait atteint le chiffre de troupes indispensable pour entrer en Pologne, au moment où la France approuverait un tel mouvement. En attendant, comme, pour l'organisation des légions, Kosciuszko était obligé de soutenir une cor-

respondance très considérable, on jugea à propos de lui assigner un traitement :

Paris<sup>1</sup>, le 29 ventôse<sup>2</sup>, an VII de la République française  
une et indivisible.

*Adopté.*

Le Directoire exécutif a arrêté ce qui suit :

Art. 1<sup>er</sup>. — Le général Kosciuszko jouira provisoirement du traitement annuel de dix-huit mille francs.

Art. 2. — Cette somme lui sera payée à compter du 1<sup>er</sup> germinal prochain et à raison de quinze cents francs par mois sur les fonds extraordinaires mis à la disposition du ministre de la Guerre pour les dépenses particulières.

Art. 3. — Il recevra une année arriérée de ce traitement qui échoira à l'époque précitée du 1<sup>er</sup> germinal présente année.

Le ministre de la Guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui ne sera pas imprimé.

LA REVELLIÈRE-LÉPEAUX, TREILHARD,  
MERLIN.

Cette expédition fut envoyée au ministre de la Guerre le 1<sup>er</sup> germinal, comme l'indique une note marginale. Mais sans doute Kosciuszko refusa ce traitement dont on ne trouve plus nulle trace<sup>3</sup>. Il recevait de temps en temps les intérêts d'une somme qui lui avait été décrétée par le Congrès des États-Unis pour ses services pendant la guerre de l'indépendance. Quoique envoyés très irrégulièrement à cause de la difficulté des communications, ces subsides suffisaient probablement aux besoins très modérés de l'ex-dictateur. D'autre part, son désintéressement répugnait à recevoir un traitement pour ce qu'il considérait comme un devoir civique. Pour pourvoir à sa correspondance très étendue, Dombrowski lui envoya un jeune officier, Pakosz, qui remplit à la fois les fonctions d'aide de camp et de secrétaire.

En ce moment, un nouvel ennemi, le Russe, se déclarait contre la France : étant inconnu, il éveillait des préoccupations. Le Directoire s'adressa donc à Kosciuszko qui présenta un mémoire sur l'organisation militaire de la Russie et sur la méthode la plus efficace pour combattre l'armée russe. Ce mémoire fut envoyé par courrier extra-

1. Archives nationales, section moderne, cote AF III, 588, mss.

2. 20 mars 1799.

3. Dans son livre sur le *Directoire et la paix de l'Europe*, p. 876, M. Raymond Guyot pense que le traitement a été touché. Nous avons vainement cherché aux archives de la Guerre; le dossier de Kosciuszko n'y existe point.

ordinaire aux généraux Championnet, Joubert, Jourdan et Masséna avec la note suivante :

Le général Kosciuszko, citoyen général, a remis au Directoire une note sur les Russes.

Le Directoire vous la transmet, persuadé, par le nom de son auteur, qui doit avoir sur la nation qu'il traite des connaissances particulières et pour ainsi dire locales, qu'elle mérite de fixer votre attention.

TREILHARD, REWBELL,  
LA REVELLIÈRE-LÉPEAUX<sup>1</sup>.

Voici le texte de cette note<sup>2</sup> :

Avant de soumettre à votre attention quelques idées sur la manière d'agir contre les Russes et de les combattre, il est nécessaire de vous faire observer le caractère distinctif de chaque corps faisant partie de leur armée. L'infanterie russe est en général composée d'hommes grands, robustes et beaux. Ils sont bien disciplinés et d'une obéissance aveugle vis-à-vis de leurs supérieurs; ils se dévouent à l'exécution de leurs ordres quelquefois en vrais fanatiques. Ils sont mornes et taciturnes, l'excès des traitements cruels que l'on exerce envers eux les a rendus tels; aussi lorsqu'ils sont en marche on leur ordonne de chanter afin de dissiper leur humeur sombre. Quand on les fait avancer contre l'ennemi, on leur distribue copieusement de l'eau-de-vie pour les animer au combat. C'est alors qu'ils attaquent avec courage et une sorte de frénésie, se laissant plutôt tuer que de reculer. On ne leur fait céder de place qu'en tuant grand nombre de leurs officiers; alors la crainte d'être massacrés en détail les saisit et leur fait chercher le salut dans la fuite. Les soldats russes, quoique supportant le feu de l'ennemi avec intrépidité, ne savent nullement se diriger eux-mêmes; ils ne s'excitent pas mutuellement au courage. Ce sont des machines qui ne se meuvent qu'à l'ordre de leurs officiers. Les officiers russes sont braves pour la plupart; le nombre d'instruits ou qui aient tant soit peu acquis des connaissances militaires est très peu considérable. Il y a beaucoup de lâches, de fats et de petits maîtres à leur manière. Tous en général sont cruels et barbares. Leurs manœuvres les plus usitées sont de former une ligne bien droite, marcher par bataillon ou par division, changer de front et former un carré, ce qu'ils ne manquent jamais de faire quand ils sont pressés par l'ennemi. Leur principe en guerre est d'attaquer toujours les premiers, et ils le font souvent avec plusieurs colonnes. Ils marchent avec assurance, mais, lorsqu'à leur tour ils sont attaqués, ils ne savent faire

1. La date est du 4 pluviôse an VII (23 janvier 1799). Masséna paraît avoir fait son profit de cette note et il en exprima plus tard sa reconnaissance. Cf. Paszkowski, *Biographie de Kosciuszko* (en polonais), p. 197.

2. Archives nationales, à Paris, section moderne, cote AF III, 571.

d'autre retraite qu'en formant un carré; dans cet état, ils s'obstinent à ne point se rendre. Le corps d'artillerie russe est ordinairement nombreux. Il fait précéder l'attaque du corps d'armée par des décharges continuelles d'artillerie. Les artilleurs russes tirent assez vite, mais leur feu est mal dirigé et les pièces mal pointées. Le corps de cavalerie est d'une apparence imposante, mais au fond médiocre. Anciennement, il n'était pas bien monté; mais aujourd'hui il l'est sans doute, les Russes ayant pu se procurer d'excellents chevaux de la grande portion de la Pologne qu'ils occupent. Les cavaliers russes sont robustes, d'un bel aspect, mais sans agilité. Ils sont, comme tous les autres Russes, aveuglément obéissants. Ils connaissent très imparfaitement les manœuvres et exécutent mal celles qui leur sont commandées. Leur attaque s'exécute le plus souvent en colonne serrée. Leurs officiers sont tout pour eux; sans ceux-là, le soldat n'est capable de rien et se laisse facilement disperser.

Le corps des chasseurs à cheval est mal discipliné, mais leurs chasseurs à pied sont bons. Ils ont de l'adresse, savent bien se cacher, rampent parfaitement et franchissent de cette manière de grandes distances sans se laisser apercevoir. Ils font leurs manœuvres avec agilité et vitesse, mais ils ne sont pas nombreux. Vient ensuite le corps des cosaques; ce corps mérite de fixer particulièrement l'attention des généraux français, d'autant qu'aujourd'hui il se trouve considérablement augmenté.

Les cosaques sont intelligents, fins et rusés; ils montent des chevaux tartares ou du Don; les chevaux sont maigres et laids, [mais] ils courent avec beaucoup de vitesse. Comme les cosaques sont très mal payés, ils se pourvoient eux-mêmes en pillant, brûlant et ravageant le pays ennemi. On les emploie ordinairement à l'avant-garde. Ils devançant quelquefois l'armée en petit nombre de quinze lieues. Forêts, montagnes, rivières, marais, rien ne les arrête; ils franchissent toutes les difficultés du passage. Arrivés à peu de distance de l'ennemi, ils se cachent dans les forêts; ils s'y tiennent pendant plusieurs jours, montant sur les arbres et les rochers les plus inaccessibles pour pouvoir mieux voir l'ennemi, ce qu'ils font avec la plus grande circonspection et sans se laisser apercevoir. Souvent ils sortent de ces réduits par des chemins les moins suspects, un à un ou deux à deux, ou dispersés par bandes à l'instar des loups. Au moyen de ces exercices et d'une pratique constante du métier de la guerre, ils ont acquis beaucoup de discernement et se sont formé un coup d'œil juste. Ce sont eux qui reconnaissent les premiers la position du pays; le moindre sentier ne leur est point inconnu. Ce sont eux qui les premiers font au commandant de leur armée le rapport du terrain qu'occupent les ennemis, de la position de ceux-ci et de leur nombre. Lorsque les cosaques se placent exprès à la vue de l'ennemi, on peut être sûr que le gros corps n'est pas éloigné d'eux, car ils n'aiment pas à se hasarder dans la plupart des occasions. Ils marchent souvent sans ordre et dispersés, mais ils ne se perdent jamais de vue et, lorsqu'un ou plusieurs sont

attaqués, ils se dispersent encore davantage; mais ils rallient bientôt pour entourer le même détachement. Ayant toujours soin d'avoir de l'avantage sur l'ennemi, ils se mêlent souvent avec des chasseurs à pied qu'ils placent tantôt en avant, tantôt derrière eux, tantôt sur la même ligne. Lorsqu'ils attaquent, ils font un bruit épouvantable en poussant des cris aigus, sans jamais bien serrer leurs rangs; ils se dispersent et se rallient facilement suivant l'occasion. Il leur est cependant impossible de résister à une attaque régulière et soutenue, prompte et vigoureuse. Comme ils sont tous fils de fermiers ou de valets, pour lesquels [ceux]-ci répondent, ils sont ordinairement fidèles; ils surveillent leurs troupes et les empêchent de désert.

Les soins les plus particuliers du militaire français doivent tendre à les détruire autant que cela [se] pourra en les attaquant avec finesse et précaution. Si c'est avec un corps de cavalerie, il faut soutenir celui-ci avec un autre. Le moyen le plus efficace serait en mêlant la cavalerie avec des chasseurs à cheval munis des mousquets de Versailles portant à des grandes distances, ou avec de l'artillerie volante munie d'obusiers.

Par tout ce qu'on vient de dire, il est évident qu'il est de toute nécessité de donner ordre aux chasseurs de viser toujours sur les officiers de l'armée russe afin de diminuer leur nombre, moyen essentiel pour priver d'impulsion la machine entière. Comme l'armée russe, entourée de ces corps nombreux de cosaques, ne peut être que difficilement surprise soit dans la marche, soit dans son camp, que les Russes ont soin de retrancher avec quelques redoutes, il faut : 1° les inquiéter, les alarmer, les harceler sans cesse; 2° il faut toujours prévenir leur attaque; 3° tâcher de leur faire changer leur ordre de bataille en les attaquant; 4° attaquer par plusieurs colonnes ou en flanc. Comme ils ne savent pas exécuter les manœuvres avec cette célérité, la connaissance et le génie qu'exige l'art militaire, on est presque certain de les vaincre. Enfin, la supériorité des lumières des guerriers français, la bravoure incomparable du soldat républicain sont les plus sûrs garants de la victoire.

#### IV.

Une des premières préoccupations de Kosciuszko fut de préciser les termes de la convention sur laquelle reposait l'alliance franco-polonaise servant de base à la formation des légions. De la part du gouvernement français, elle dépendait uniquement de la bonne foi des membres du Directoire ou des ministres qui pouvaient à chaque moment céder leur place à d'autres personnes différemment disposées pour la cause de la Pologne.

Des démarches tendant à ce but avaient été déjà faites antérieurement par le Comité polonais à Paris. Elles avaient été provoquées par la nouvelle des préliminaires de la paix signée à Léoben. Tan-



dis que Dombrowski se rendait en toute hâte auprès de Bonaparte, qu'il trouvait à Gratz, pour n'entendre de lui que des compliments sur le dévouement des Polonais et des avis de patience<sup>1</sup>, le Comité de Paris délégua Michel Oginski, ci-devant grand connétable de Lithuanie, pour une conférence avec La Croix, ministre des Affaires étrangères. A la question d'Oginski, quelles étaient les intentions du Directoire au sujet de la Pologne? La Croix répondit qu'il ne pouvait satisfaire sa curiosité, mais que le gouvernement était toujours bien disposé et qu'il ne laisserait passer aucune occasion de seconder les efforts des patriotes. Dans une autre conférence (le 16 germinal, ou 5 avril 1797), le ministre soutint qu'il considérait une insurrection en Galicie comme l'entreprise la plus profitable à la Pologne. Oginski exposa l'inconvénient qu'il y aurait à fomenter une insurrection qui ne serait pas soutenue du dehors; sur quoi le ministre lui répondit que la France n'avait pas besoin des Polonais; que, s'ils ne lui accordaient pas leur confiance, ils n'avaient qu'à la porter ailleurs; qu'au demeurant les intentions du gouvernement qui venait d'instituer les légions polonaises était de les employer à reconquérir leur patrie. Enfin, il terminait en disant que les réfugiés pouvaient se conduire comme ils le jugeraient à propos, mais qu'après trois jours il ne serait plus temps de revenir sur le projet en question<sup>2</sup>. Sous la pression de cet ultimatum, un mémoire fut présenté en vue d'agir d'abord en Hongrie : les légions polonaises devaient y entrer pour y former un noyau d'armée qui proclamerait l'insurrection de la Galicie et pénétrerait ensuite dans ce pays. Avant d'envoyer des émissaires en Hongrie, trois citoyens devaient se rendre auprès de Bonaparte pour obtenir de lui l'autorisation pour les légions polonaises de se diriger vers ce pays; les Polonais qui s'étaient rassemblés en Valachie<sup>3</sup> devaient, d'autre part, tâcher d'y pénétrer par la Transylvanie<sup>4</sup>.

Ce plan, présenté le 26 germinal an V (15 avril 1797), fut approuvé par le Directoire. Oginski, Mniewski et Walchnowski furent dési-

1. « Quant à la demande que vous me faites », écrivait Bonaparte le 13 juillet 1797, « de pouvoir entrer au Congrès, vous sentez combien cela est difficile. Les vœux de tous les amis de la liberté sont pour les braves Polonais, mais il n'appartient qu'au temps et aux destinées de les rétablir » (Chodzko, *loc. cit.*, t. II, p. 33).

2. Ces faits sont racontés par M. Oginski dans ses *Mémoires sur la Pologne et les Polonais* (vol. II, p. 276-278). Les notes que nous trouvons dans la Correspondance polonaise aux Affaires étrangères les confirment dans leur teneur générale.

3. C'étaient des détachements de l'armée polonaise qui avaient traversé la frontière au moment où l'on allait les encadrer dans l'armée russe avant 1794.

4. Correspondance polonaise aux Affaires étrangères, vol. 323, fol. 407.

gnés pour partir en Italie<sup>1</sup>. Au moment où ils allaient quitter Paris, un courrier apporta la nouvelle de la signature des préliminaires de Léoben. « On écoute tout ce que nous proposons ici », écrivait Barss à Wybicki vers ce temps, « mais tout ce qui ne vient pas de Bonaparte a peu de considération<sup>2</sup>. »

Comme le traité de paix avec l'Autriche devait suivre les préliminaires et comme, d'autre part, le Congrès de Rastadt semblait promettre une pacification générale, le Comité polonais reprit un projet formulé déjà en 1795 et qui consistait à convoquer à Milan les membres de la Diète de 1791. Cette Diète n'avait été que prorogée; les nonces conservaient en conséquence leurs pouvoirs comme représentants de la nation. Quant au lieu de convocation, il était évidemment indifférent : « Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis », écrivait Bonneau dans son mémoire sur ce sujet<sup>3</sup>.

Bonneau, le ci-devant conseiller général français à Varsovie, qui avait été arrêté en 1793 et détenu pendant quinze mois dans les cachots de Schlüsselbourg par ordre de Catherine, soutenait ardemment ce projet. Il entra en correspondance avec Stanislas Malachowski, maréchal de la Diète constituante, et obtint du Directoire la réponse « que le projet des réfugiés paraissait bon et utile; mais qu'il dépendait beaucoup d'un concours d'événements qu'on ne pouvait prévoir ». Dombrowski avait déjà loué le palais Serbelliوني à Milan et l'avait fait disposer pour recevoir les membres de la Diète. Bonneau annonçait au Directoire que les nonces arrivaient en Lombardie, « le vertueux Malachowski à leur tête ». « La Pologne, n'ayant plus rien à espérer que du résultat de la prochaine pacification et de l'intérêt qu'elle réussira à y obtenir de l'Europe, les représentants regardent comme un devoir indispensable pour eux de reparaitre en un pareil moment », ajoutait-il<sup>4</sup>.

Malheureusement, les patriotes polonais, Narbut et Kochanowski, qui portaient les invitations aux nonces de la part du Comité polonais à Paris, furent arrêtés sur les frontières de la Pologne; leurs papiers furent saisis et les gouvernements copartageants prirent des mesures pour faire avorter le projet. Malachowski fut arrêté en Galicie et jeté en prison; les autres subirent des persécutions. Seul,

1. Nous trouvons dans la Correspondance polonaise (vol. 333, fol. 409) la demande, — en date du 28 germinal, — de passeports pour Mniewski et Walchowski ainsi que d'une lettre pour Bonaparte. Quant à Oginski, il affirme dans ses *Mémoires* qu'il a été désigné.

2. *Listy znakomitych polakow* (Lettres concernant les légions), Cracovie, 1831, p. 9, en polonais.

3. Correspondance polonaise, vol. 323, fol. 411-420.

4. *Ibid.*, vol. 323, fol. 448 et 450.

Wybicki se rendit en Italie pour soutenir de sa plume et de son expérience les démarches politiques de Dombrowski.

Le traité de paix de Campo-Formio (17 octobre 1797), si funeste pour les espoirs des patriotes polonais, fut suivi du départ de Bonaparte pour l'Égypte. Or, au moment où il cinglait dans la Méditerranée vers l'Orient, Kosciuszko débarquait à Bayonne; l'ancien chef suprême de la nation allait jouer le rôle de la Diète. Sentant la nécessité de donner une expression plus précise aux engagements mutuels entre la France et les légions polonaises, il saisit l'occasion que présentait le décret concernant la formation de nouvelles légions qui se formaient au nord en vue d'une prochaine reprise des hostilités et il adressa au Directoire le mémoire qui suit<sup>1</sup> :

Citoyens directeurs,

La première formation des légions polonaises, auxiliaires de la République cisalpine, avait pour base que les Polonais ainsi réunis travailleraient indirectement pour le rétablissement de l'indépendance de leur pays; qu'en cas qu'ils iraient en Pologne ils pourraient emporter leurs armes, sauf de les payer après; et que, si les circonstances étaient trop défavorables pour qu'ils pussent rentrer chez eux, ils jouiraient du droit de citoyens dans la République cisalpine et qu'il serait accordé une retraite aux invalides et blessés hors d'état de servir.

Ces avantages, mais bien plus encore l'espérance qu'on leur faisait qu'ils pourraient un jour délivrer leur patrie de l'affreux despotisme sous lequel elle gémit encore, animèrent tous les Polonais de l'ardent désir de combattre leurs ennemis qui étaient en même temps ceux de la liberté. Aussi les cadres furent-ils bientôt plus que suffisamment remplis et ils ne tardèrent pas de donner des preuves non équivoques de leur zèle, leur bravoure et leur amitié particulière pour les généreux français, leurs protecteurs.

Le traité de Campo-Formio vint tout d'un coup anéantir leurs plus douces espérances; cependant, l'espoir qu'à la paix générale on ne saurait oublier leur pays les retint encore réunis et, dans les deux guerres consécutives de Rome et de Naples, ils tâchèrent de justifier la confiance que les Français leur avaient témoignée, lorsqu'une nouvelle lutte se rouvrait avec leurs ennemis-nés réveille de nouveau leurs espérances et vivifie leur courage.

Mais, citoyens directeurs, la nouvelle formation d'une légion polonaise décrétée par le Corps législatif ne présente aux Polonais aucun de ces avantages qu'offrirait la première. Porté comme je le suis pour les intérêts de la France et de mon pays, je crains que, si le gouvernement n'y supplée pas par quelques promesses consolatrices, les malveillants payés par les puissances ennemies ne tâchent d'éteindre la brûlante ardeur des Polonais de combattre sous les bannières de la

1. Correspondance polonaise, vol. 323, fol. 487. La date manque.

liberté en leur insinuant qu'il n'est pas à présent d'aucune utilité pour eux de se battre pour la cause des autres, puisque, la nouvelle formation se taisant absolument sur ce point, ils ne peuvent s'envisager que comme un corps franc de mercenaires, et il est à présumer, par conséquent, que plusieurs officiers polonais qui se trouvent ici et sont sur le point de prendre du service dans ce nouveau corps ne s'en retourneraient chez eux et n'y retinssent ceux de leurs frères d'armes qui n'auraient assurément pas manqué de les rejoindre aux légions. Car il faut dire, citoyens directeurs, ce n'est pas par aucun intérêt personnel, mais uniquement par un zèle patriotique de concourir à la délivrance de leur pays qu'ils entreprennent le voyage de France en quittant leurs familles et leurs biens.

Ces considérations, comme aussi le désir de voir diminuer les forces des Russes et des Autrichiens par la désertion des Polonais qui, malgré eux, composent la quatrième partie de leurs armées, m'obligent de vous supplier, citoyens directeurs, de vouloir bien nous donner quelque lueur d'espérance pour le rétablissement de l'indépendance de notre pays, ce qui se pourrait faire, à ce que je pense, sans aucunement compromettre dans ces circonstances le gouvernement français. Au surplus, c'est contre les Russes et les Autrichiens que nos cœurs sont le plus ulcérés, que notre haine et notre vengeance se manifestent et auxquels nous souhaiterions de pouvoir arracher la plus grande et la plus belle partie de notre pays qu'ils ont envahi avec la dernière injustice et la plus insigne perfidie. Mais, quant au roi de Prusse, nos intérêts étant étroitement liés avec ceux de la France, il n'a jamais pu entrer dans nos vues d'entreprendre quelque chose contre lui, sauf de faire, si cela était possible, l'échange de quelque partie de pays, toujours cependant sous la garantie de la République française.

Salut et respect.

T. KOSCIUSZKO.

Ce mémoire ramena l'attention sur les promesses qui avaient été faites aux Polonais lors de la formation de la première légion; Kosciuszko répondit à ce désir par la lettre suivante, datée du premier jour complémentaire de l'an VI (17 septembre 1798) et adressée au ministre des Affaires étrangères<sup>1</sup> :

Selon vos désirs, citoyen ministre, j'ai l'honneur de vous présenter une copie de la convention faite entre la République lombarde et le général Dombrowski, comme aussi une copie de la lettre du ministre de la Guerre antérieure à cette convention<sup>2</sup>. Vous y verrez, citoyen ministre, l'espérance qu'on y donna aux Polonais pour le rétablissement de leur pays, et c'est ce qu'ils souhaitent de voir renouvelé à

1. Correspondance polonaise, vol. 323, fol. 490.

2. Nous avons déjà fait connaître ces documents.

l'occasion de la nouvelle formation d'une légion polonaise sur le Danube. Veuillez bien, citoyen ministre, vous intéresser auprès du gouvernement et lui soumettre nos idées et nos souhaits.

Agréez en même temps les assurances les plus respectueuses de ma considération.

T. KOSCIUSZKO.

La question était délicate. Nous n'avons pas de raisons pour croire que les promesses faites d'abord par le Directoire à Dombrowski et au Comité polonais à Paris n'étaient pas sincères. L'ostentation qu'on mettait à honorer publiquement Kosciuszko et de lier son arrivée en France avec l'idée de la restauration de la Pologne ainsi que la tendance générale de la politique extérieure du Directoire semblent le confirmer.

Cette tendance, nous la trouvons formulée dans une note marginale de Rewbell sur un *plan de pacification* cité par M. Sorel :

Il me semble, écrit ce directeur, qu'on n'a pas assez fait valoir les faits suivants : savoir qu'il est évident que la coalition n'a eu lieu contre la France que pour pouvoir, avec plus de facilité, rompre tout équilibre, partager, en conséquence, la Pologne, voler les îles et démembrer ensuite le continent même de la France si l'on pouvait. On est déjà parvenu au partage de la Pologne, au vol des établissements français et hollandais ; le but de la pacification de la France doit donc être non pas tant d'acquiescer des indemnités que de rétablir cet équilibre dont dépend son salut<sup>1</sup>.

En effet, le Directoire proposa à l'Autriche une alliance contre la Russie afin de « relever la Pologne ».

Le principe d'équilibre politique était à la veille de succomber sous les coups de la Révolution française. Il dérivait de l'absolutisme, qui considère les peuples comme des troupeaux dont on peut distribuer les têtes aux monarques de façon à obtenir une égalité approximative (c'est là l'idée des compensations) ; il devait céder la place, dans le cours du XIX<sup>e</sup> siècle, au principe nouveau des nationalités qui prend sa source dans la souveraineté du peuple ; mais on n'en était pas encore parvenu là dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au début, la Révolution française avait montré une tendance très nette à la fraternité des peuples ; et le généreux cosmopolitisme de 1792 fut un instrument parfait pour la libération du genre humain ; mais il ne pouvait servir de principe pour les relations internationales, puisque, ne voyant que l'homme en général, il n'apercevait pas les nationalités.

1. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, vol. V, p. 25 et 26 (la note est du 19 février 1796).



Le rétablissement de la Pologne entraînait d'abord dans les plans du Directoire, sinon comme nécessité de justice internationale, du moins comme calcul politique; mais depuis le temps de la première convention avec Dombrowski, les hommes et les événements avaient beaucoup changé et déjà l'on sentait venir un maître, un dictateur militaire qui déjouerait les projets du gouvernement et dont on n'osait pas se débarrasser. En outre, le ministère des Affaires étrangères avait à sa tête Talleyrand, homme très indifférent aux principes, et qui déjà se tournait vers le maître futur. D'autre part, les légions avaient prouvé leur utilité : alliés utiles pour le moment, les Polonais qui les composaient pouvaient contribuer à faire une révolution en Pologne, si les événements amenaient un jour la France à la désirer. Il s'agissait donc de les ménager sans prendre d'engagements trop précis.

Si le problème était difficile, Talleyrand était un homme à le résoudre habilement, dût-il mettre une fois de plus en pratique son aphorisme, que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée.

Nous publions le rapport qu'il se fit présenter au sujet des légions, avec les changements qu'il y introduisit<sup>1</sup>. La lettre qu'il envoya au ministre de la Guerre en lui communiquant la copie du document explique le but de ces changements :

*Rapport du ministre des Affaires étrangères<sup>2</sup>.*

Le général Kosciuszko ayant représenté qu'il était à craindre que la formation d'une légion polonaise décrétée par le Corps législatif n'éprouvât des obstacles ou des lenteurs si ses compatriotes n'étaient pas [rassurés] attirés par la perspective de combattre pour la délivrance de leur propre pays, le ministre des Relations extérieures lui a demandé des renseignements sur ce qui s'était passé lors de la formation de la première légion polonaise. Le général a remis la copie d'une lettre du ministre de la Guerre Petiet du 9 brumaire an V, écrite au général polonais Dombrowski, et celle de l'arrangement pris entre ce général et l'administration générale de Lombardie.

La lettre dit que le mémoire adressé par Dombrowski a paru présenter au Directoire exécutif des idées qui pouvaient, en effet, faciliter aux patriotes polonais des moyens indirects de travailler à la régénération de leur patrie; que le Directoire exécutif ne pouvant, d'après la constitution, consentir à la formation des légions polonaises affectées au service de France, ne voit aucun inconvénient à ce qu'elles puissent s'établir chez les peuples alliés, tels que ceux de Bologne, de Ferrare, des Milanais.

1. Les mots raturés sont mis entre crochets [ ].

2. Correspondance polonaise, vol. 323, fol. 481.

Il résulte de l'arrangement fait avec l'administration lombarde et approuvé par Bonaparte que la légion polonaise a dû être traitée sous tous les rapports à l'instar des troupes nationales et que ceux qui les composaient acquéraient le droit de citoyens lombards, *sans que cela empêchât qu'ils pussent se rendre à leurs propres foyers si le cas l'exigeait*<sup>1</sup>.

Il n'est point douteux que la formation d'une légion polonaise ne puisse produire d'excellents effets pour désorganiser les armées ennemies. Mais le général Kosciuszko présente une [assurance] promesse quelconque relative au sort futur de la Pologne comme la condition indispensable du succès de cette mesure. Il ne demande point de déclaration formelle ou publique; seulement il voudrait être en état de convaincre les Polonais qu'en combattant pour la République française, ils combattent pour la délivrance de leur patrie.

La seule difficulté qui paraît s'opposer à la demande du général Kosciuszko serait dans les ménagements que nous devrions avoir à garder avec la Russie.

Les Polonais, suivant ce rapport, sont prêts à subordonner toutes leurs pensées à la direction du gouvernement français.

Le ministre des Relations étrangères propose au Directoire exécutif d'autoriser le ministre de la Guerre à écrire au [général Kosciuszko], chef de la légion polonaise, que le Directoire exécutif, ayant pris connaissance de l'arrangement fait entre le général Dombrowski et l'administration générale de la Lombardie et ne perdant pas de vue que les Polonais ne cessent de tourner leurs regards vers la patrie [opprimée] qu'ils ont abandonnée, consent à ce que la légion polonaise entrant au service de la République se réserve la faculté de retourner [dans leur patrie si le cas l'exigeait].

Une note marginale nous instruit de la décision prise par le Directoire : « Écrire dans le sens de la conclusion; on a préféré le chef des légions parce que cela sera plus éventuel et moins officiel. » Cette décision, c'est le ministre de la Guerre qui va la communiquer à Dombrowski et voici la lettre de Talleyrand à son collègue qui nous en fait connaître les motifs. Elle est datée du 9 vendémiaire an VII (30 septembre); nous en conservons les ratures :

*Au ministre de la Guerre.*

Je vous adresse, mon cher collègue, la copie du rapport que j'ai présenté au Directoire exécutif sur la formation d'une légion polonaise au service de la République. En y exposant les considérations qui doivent porter les [patriotes] militaires polonais à étendre la vue de leur dévouement au delà des intérêts de la cause de notre indépendance, j'ai fait sentir les motifs politiques qui nous interdisent de don-

1. Souligné dans l'original.

ner un aveu trop public et trop officiel à ce juste essor de leur courage et de leur espérance. Le moyen que j'ai présenté me semble à cet égard concilier leurs sentiments et les ménagements que la prudence nous impose; une lettre de votre part au chef d'une légion sous vos ordres ne passant pas les bornes de votre commandement aux différents corps de l'armée que vous êtes chargé d'administrer, la promesse que vous ferez en sera plus éventuelle et sera subordonnée aux événements politiques dont la prévoyance est hors de notre portée et dont le Directoire exécutif ne peut disposer.

Salut et fraternité<sup>1</sup>.

Comme le montrent les ratures et la rédaction même du rapport, tout ce qui rappelait les principes de justice et de liberté exprimés lors de la première formation des légions a été soigneusement éliminé. Les patriotes polonais deviennent tout simplement « militaires »; la patrie pour laquelle ils prodiguent leur sang est « abandonnée » par eux; au lieu de répondre à Kosciuszko, qui était considéré toujours comme chef ou représentant de la nation<sup>2</sup>, on adresse la proclamation à Dombrowski, simple général, chef de la légion; enfin, pour éviter tout caractère d'alliance entre les patriotes polonais et la France, ce n'est pas le ministre des Affaires étrangères, mais celui de la Guerre qui est chargé de transmettre la réponse.

#### V.

Vers la fin de novembre 1798, le roi de Naples ouvrit les hostilités contre les Français. La seconde guerre de Naples donna occasion à Kniaziewicz, qui commandait la 2<sup>e</sup> légion polonaise en Italie, de se couvrir de gloire. Après les victoires de Nepi et de Calvi, le Directoire lui offrit un sabre d'honneur. Après le siège de Gaëte, il fut promu général de brigade. Les rapports de Championnet sont pleins d'éloges pour lui et pour les légions. Dans l'ordre du jour du 12 frimaire an VII (2 décembre 1798), nous lisons :

Le général Macdonald a donné ordre au général polonais Kniaziewicz, à la tête de 300 hommes de sa légion, d'attaquer Magliano... Les Polonais se sont conduits avec infiniment de bravoure. Il est à remarquer qu'un corps de 300 hommes en a repoussé un de 500<sup>3</sup>.

1. Correspondance polonaise, vol. 323, fol. 483.

2. Nous trouvons l'expression « au chef de la nation polonaise » dans le brouillon du ministre résumant cette correspondance pour les consuls (Correspondance polonaise, vol. 323, p. 493), ce qui peut être du reste un *lapsus calami*.

3. Qui étaient couverts par les retranchements.

Le rapport de Championnet au Directoire du 15 frimaire an VII (5 décembre) porte :

La troisième colonne ennemie a été culbutée par le général polonais Kniaziewicz au moment où elle débouchait par Fabrica sur Santa-Maria di Falari. Ce brave officier, à la tête de sa légion, de la légion romaine, etc..., par la rapidité de son attaque, a enlevé à l'ennemi huit pièces de canon, quinze caissons de munitions et a fait cinquante prisonniers...

Pour rendre hommage à la conduite des Polonais, Championnet chargea Kniaziewicz de porter les drapeaux conquis et de les présenter au Directoire. Il fut recommandé au ministre de la Guerre de France, par la lettre suivante de Vignole, ministre de la Guerre de la République cisalpine :

Milan, 1<sup>er</sup> ventôse an VII  
(19 février 1799).

Citoyen ministre,

Le général polonais Kniaziewicz est chargé par le général en chef Championnet de porter à Paris et présenter au Directoire exécutif les drapeaux et étendards enlevés à l'armée napolitaine. La conduite distinguée qu'a tenue cet officier général dans tous les combats où il s'est trouvé à la tête de sa légion lui donne des droits à l'estime de tous les amis de la liberté, et c'est aussi à ce titre, citoyen ministre, que je prends la liberté de vous l'adresser.

Salut et respectueux attachement.

VIGNOLE.

Championnet lui-même écrivait :

Le brave général qui est chargé de vous offrir ces trophées de la valeur de l'armée républicaine n'a cessé, pendant le cours de la campagne, de donner des preuves du plus rare courage allié à de grandes connaissances militaires. Il est l'ami de Kosciuszko; il a été son compagnon d'armes et de malheurs... Je dois beaucoup d'éloges à la sollicitude que vous avez constamment pour les républicains de tous les pays.

Si du fond de la Moscovie une horde barbare semble s'avancer à grands pas pour menacer l'édifice de la liberté française, qu'il est consolant, qu'il est beau de voir accourir des légions républicaines des bords de la Vistule pour planter l'étendard de la liberté sur le sommet enflammé du Vésuve !

La cérémonie de présentation des drapeaux se fit avec beaucoup

1. Manuscrits de Léonard Chodzko au Musée national polonais de Rapperswyl en Suisse.

d'éclat. Elle eut lieu le 18 ventôse (8 mars) au palais du Luxembourg, à deux heures de l'après-midi, dans la salle des audiences publiques :

Ces drapeaux enrichis de broderies d'or et d'argent, lisons-nous dans le *Moniteur*<sup>1</sup>, dont la magnificence et l'ignominie contrastent si fort avec la simplicité et la grande destinée du drapeau tricolore, ont été présentés au Directoire exécutif par le général polonais Kniaziewicz, qui s'est particulièrement distingué, ainsi que ses généreux compatriotes, dans cette campagne immortelle. L'attitude républicaine et l'air martial de ce guerrier répondent aux éloges qu'a faits de lui le général en chef de l'armée de Naples. Tous les membres du corps diplomatique ont assisté à cette cérémonie. Kosciuszko y était présent aussi.

Le ministre de la Guerre, Dubois-Crancé, fait le premier discours. Après avoir exposé la conduite ignominieuse du roi de Naples et les victoires de l'armée française, il ajouta :

Au nombre des guerriers qui l'ont secondé, le général en chef se plaît à compter, et j'aime à vous citer les braves Polonais qui combattent sous nos drapeaux. Leur conduite prouve que ni le talent, ni le courage ne leur ont manqué pour conserver leur indépendance et qu'ils sont dignes de retrouver parmi nous une patrie et la liberté. Sous ces drapeaux qu'ils ont aidé à conquérir, vous voyez, citoyens directeurs, le général Kniaziewicz, l'un de ces étrangers qui ne le sont pas pour nous.

L'honneur de vous offrir ces trophées est le prix de ses vertus militaires et de ses services.

Ce brave guerrier et ses frères d'armes sont nés presque sous le même ciel, d'où, sur la foi de l'Angleterre et de quelques traitres, un prince, l'oppresseur de la Pologne et notre ennemi jusqu'au fanatisme, envoie ses soldats chercher dans des rangs étrangers le mépris, les maladies et la mort. Ainsi nous arrivent à la fois du nord de l'Europe des ennemis et des défenseurs.

Kniaziewicz prononça ces paroles :

Citoyens directeurs,

J'ai l'honneur de remettre entre vos mains les drapeaux que l'armée de Rome a conquis sur les Napolitains.

Cette armée vient d'anéantir toute la puissance d'un roi parjure. Les héros qui la composent, en indiquant aux nouveaux guerriers des Républiques cisalpine et romaine un vaste champ de gloire, les ont mis à portée de prouver à l'univers que l'homme qui se dévoue à la cause de la liberté sainte devient un soldat invincible.

1. Le 19 ventôse an VII de la République. N° 169.



Il est encore consolant pour les Polonais, à qui vous avez permis, citoyens directeurs, d'associer leurs travaux à ceux des républicains français, de voir un de leurs frères, autorisé par l'armée de Rome, vous apporter les trophées que celle-ci vient de cueillir. Vous voyez, citoyens directeurs, dans cet acte de l'armée de Rome une preuve de désintéressement sublime qui ne lui permet pas de jouir de triomphes qui appartiennent à elle seule sans y faire participer ceux qu'elle a bien voulu admettre à y contribuer. Aussi mes compatriotes, pénétrés de reconnaissance et pleins d'espoir dans la bienveillance de la grande nation, ont juré dans leur âme que la cause de la République française leur sera toujours sacrée, car ils la considèrent comme commune et à jamais inséparable de la leur : Vive la République !

Le discours de Barras, président du Directoire, était le dernier :

Retournez, citoyen, vers les vainqueurs de Capoue et de Naples ; revoyez ces braves Polonais qui ont préféré l'exil à l'esclavage ; la République les a adoptés et la France est leur patrie...

Après la présentation des drapeaux, le Directoire et tout son cortège se rendirent en cérémonie devant la principale porte du palais donnant sur la rue de Tournon, pour assister à la plantation d'un arbre de la Liberté. On y avait élevé une estrade sur laquelle le Directoire se plaça avec ses ministres. Le Conservatoire de musique exécuta l'hymne à la liberté et une cantate composée pour l'occasion avec musique de Grétry.

Cette solennité était très propre à rehausser les espérances des patriotes polonais. Kniaziewicz écrivait le jour même à Championnet :

Permettez-moi, général, de vous rendre les plus grands témoignages de la reconnaissance dont chacun de mes compatriotes est pénétré envers votre personne, tant pour votre continuelle bienveillance pour eux que pour la grâce que vous avez accomplie dans ma personne.

Je prends la liberté, général, de vous envoyer quelques exemplaires du *Rédacteur* (*Moniteur* ?) qui vous apprendra de l'audience que le Directoire exécutif a bien voulu m'accorder. C'était le premier rayon d'espérance pour le salut de notre patrie avant que le soleil y reprenne tout son éclat et c'est à vous que les Polonais auront le plus d'obligations<sup>1</sup>.

W.-M. KOZŁOWSKI.

(Sera continué.)

1. Manuscrits de L. Chodzko à Rapperswyl.

## UN CHANT DE HAINE CONTRE L'ANGLETERRE.

Dans l'étude si instructive qu'il a consacrée aux sentiments allemands à l'égard de l'Angleterre<sup>1</sup>, M. Émile Hovelake a donné une traduction française d'une poésie fort intéressante au point de vue historique et littéraire; c'est l'œuvre, nous dit-on<sup>2</sup>, d'un simple soldat, Ernest Lissauer, qui appartient au 10<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavaroise; il l'écrivit sous le coup de l'émotion produite en lui, comme dans le cœur de ses camarades, par les proclamations du prince royal de Bavière<sup>3</sup>, exhortant ses hommes, la veille d'une bataille, « à combattre avec une âpreté et une force toutes particulières les troupes anglaises ». L'effet produit par ce *Hassgesang* fut si puissant que le prince royal le mit à l'ordre du jour de son armée. Aussi est-il devenu rapidement populaire. Composé par un catholique, mis en musique par un organiste luthérien de Chemnitz, ce chant, dont l'inspiration est si étrangère à l'esprit chrétien, est, paraît-il, entonné avec autant d'enthousiasme par les civils que par les militaires, dans les rues que dans les tranchées. Il est court (47 vers). Il est chargé, comme une arme à répétition, de mots brefs, fortement accentués et qui font balle. Il exprime une de ces idées très simples, que tout le monde comprend, qui ébranle les fibres les plus grossières de l'âme humaine, celles de la barbarie primitive. En lui respire la fureur destructrice d'un peuple qui, à l'en croire, est le plus vertueux des peuples comme il est le plus civilisé et qui a prétendu militariser le Christ lui-même. Un tel document doit survivre au moment qui l'a fait naître. Nous le donnons donc dans son texte original<sup>4</sup> avant d'en présenter une nouvelle traduction française.

1. *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> avril 1915.

2. Nous empruntons ces détails à un article de M. Archibald Henderson dans *The Nation* (de New-York), 11 mars 1915, p. 279.

3. Les ordres du jour à l'armée du prince Ruprecht ont été publiés dans les *Basler Nachrichten*, un des principaux journaux germanophiles de la Suisse.

4. Nous reproduisons le texte donné dans un recueil intitulé : *Der heilige Krieg. Gedichte aus dem Beginn des Kampfes* (Iéna, Diederichs, Collection des « Tat-Bücher für Feldpost », 1<sup>er</sup> fasc. Prix : 0,60 pf.). Lissauer n'en était d'ailleurs pas à son coup d'essai. Il avait déjà publié à la même librairie : 1913, *ein Gedichtzyklus*, véritable « épopée nationale », assure l'éditeur, qui a pris

*Hassgesang gegen England.*

Was schiert uns Russe und Franzos' ?  
 Schuss wider Schuss und Stoss um Stoss<sup>1</sup>,  
 Wir schützen Weichsel und Wasgaupass,  
 Wir haben nur einen einzigen Hass,  
 Wir lieben vereint, wir lassen vereint,  
 Wir haben nur einen einzigen Feind,

Den ihr alle wisst, den ihr alle wisst.  
 Er sitzt geduckt hinter der grauen Flut,  
 Voll Neid, voll Wut, voll Schläue, voll List,  
 Durch Wasser getrennt, die sind dicker als Blut.  
 Wir wollen treten in ein Gericht,  
 Einen Schwur zu schwören, Gesicht in Gesicht,  
 Einen Schwur von Erz, den verbläst kein Wind,  
 Einen Schwur für Kind und für Kindeskind :  
 Vernehmt das Wort, sagt nach das Wort,  
 Es wälze sich durch ganz Deutschland fort :  
 Wir wollen nicht lassen von unserm Hass,  
 Wir haben alle nur einen Hass,  
 Wir lieben vereint, wir lassen vereint,  
 Wir haben alle nur einen Feind :  
 England.

In der Bordkajüte, im Fetersaal,  
 Sassen Schiffsoffiziere beim Mahl.  
 Wie ein Säbelhieb, wie ein Segelschwung,  
 Einer riss grüssend empor den Trunk ;  
 Knapp hinknallend wie Ruderschlag,  
 Drei Worte sprach er : « Auf den Tag ! »  
 Wem galt das Glas ?  
 Sie hatten alle nur einen Hass.  
 Wer war gemeint ?  
 Sie hatten alle nur einen Feind :  
 England.

soin de faire reproduire sur la couverture les éloges dithyrambiques de plusieurs journaux allemands. Il n'a pu échapper à Lissauer qu'en 1813 les Anglais et les Allemands combattaient du même côté. La haine allemande paraît être moins un sentiment national qu'un moyen de propagande au service du gouvernement. D'autant mieux l'historien doit-il en noter les principales manifestations.

1. Le texte publié dans *The Nation* ajoute ici deux vers :

« Wir lieben sie nicht.  
 Wir hassen sie nicht. »

« Nous ne les aimons pas.  
 Nous ne les haïssons pas. »

Nimm du die Völker der Erde in Sold,  
 Baue Wälle aus Barren von Gold,  
 Bedecke die Meerflut mit Bug bei Bug,  
 Du rechnetest klug, doch nicht klug genug.  
 Was schiert uns Russe und Franzos' ?  
 Schuss wider Schuss und Stoss um Stoss.  
 Wir kämpfen den Kampf mit Bronze und Stahl  
 Und schliessen Frieden irgend einmal.  
*Dich* werden wir hassen mit langem Hass,  
 Wir werden nicht lassen von unserm Hass,  
 Hass zu Wasser und Hass zu Land,  
 Hass des Hauptes und Hass der Hand,  
 Hass der Hämmer und Hass der Kronen,  
 Drosselnder Hass von siebzig Millionen,  
 Sie lieben vereint, sie hassen vereint,  
 Sie haben alle nur einen Feind :  
 England.

Ernst LISSAUER.

*Chant de haine contre l'Angleterre.*

Que nous importent Russes et Français ?  
 Balle pour balle et coup pour coup,  
 Nous défendons la Vistule et les cols des Vosges.  
 Nous n'avons qu'une seule haine.  
 Unis pour aimer, unis pour haïr,  
 Nous n'avons qu'un seul ennemi.  
 Vous le connaissez tous, vous le connaissez tous.  
 Plein d'envie, plein de rage, plein d'astuce, plein de ruse,  
 Il est tapi derrière les flots gris.  
 La barrière des flots plus épais que du sang.  
 Allons tous en un champ clos  
 Et prétons un serment, les yeux dans les yeux,  
 Un serment d'airain que ne balaiera aucun ouragan,  
 Un serment pour nos enfants et les enfants de nos enfants.  
 Écoutez la parole, répétez la parole ;  
 Qu'elle roule à travers l'Allemagne tout entière :  
 Jamais ne se relâchera notre haine ;  
 Nous n'avons tous qu'une haine.  
 Unis pour aimer, unis pour haïr,  
 Nous n'avons tous qu'un ennemi :  
 L'Anglais.

A bord du vaisseau, dans la salle des fêtes<sup>1</sup>,  
 Les officiers fraternisaient au banquet ;

1. Cette strophe, qui s'applique à la marine, est généralement supprimée

Comme le sabre qui frappe, comme la voile qui claque,  
 L'un d'eux, saluant, leva la coupe.  
 Brefs et cinglants comme un coup d'aviron  
 Trois mots retentirent : « A ce jour...! »  
 A qui ce défi ?  
 Ils n'avaient tous qu'une haine.  
 Qui était désigné ?  
 Ils n'avaient tous qu'un ennemi :  
 L'Anglais.

Prends à ta solde les peuples de la terre ;  
 Élève des remparts avec des lingots d'or,  
 Des proues de tes vaisseaux couvre les océans ;  
 Tu as bien calculé ; pas encore assez bien.  
 Que nous importent Russes et Français ?  
 Balle pour balle et coup pour coup,  
 Nous menons le combat avec le bronze et l'acier,  
 Et quelque jour nous conclurons la paix.  
 Mais toi, nous te hairons d'une longue haine,  
 Jamais ne se relâchera notre haine.  
 Haine sur mer, haine sur terre,  
 Haine de la tête, haine de la main,  
 Haine du forgeron, haine du prince,  
 Haine féroce<sup>2</sup> de soixante-dix millions d'hommes.  
 Unis pour aimer, unis pour haïr,  
 Ils n'ont tous qu'un ennemi :  
 L'Anglais.

Traduit par Lina BÉMONT.

par les soldats marchant au combat. Elle a été omise dans la traduction française des *Paroles allemandes* (« Pages d'histoire », n° 40, chez Berger-Levrault, p. 89).

1. Un de ces jours fut le 7 mai 1915, où le torpillage d'un transatlantique anglais non armé, la *Lusitania*, fit 1,447 victimes. — Le journal *le Temps* a publié (n° du 1<sup>er</sup> juin) la traduction d'un chant allemand qui applaudit avec frénésie à la destruction de la *Lusitania*. Nous lui empruntons les extraits suivants : « C'était un vaisseau de guerre, bien que non cuirassé...; oui, un vaisseau de guerre qui, celui-là, servait à l'ennemi et ne reposait pas lâchement, comme les autres, au port. A cette heure, manquent en Flandre de précieux engins de meurtre. Tristes jusqu'à la mort se regardent vendeurs et acheteurs ; car, hélas ! si stricte que soit la neutralité de Sam, le fond de la mer est à coup sûr plus neutre encore. Un vaisseau coulé, cargaison et passagers, hurrah ! Et voilà des milliers de capotes grises sauvées. Pour chacun de ces braves, nous eussions volontiers enseveli dix *Lusitania*...! »

2. Le sens exact de ce vers serait : « Haine qui pousse soixante-dix millions d'hommes à étrangler leur ennemi. »



## BULLETIN HISTORIQUE

---

### ANTIQUITÉS ROMAINES.

(1913-1914.)

Depuis notre dernier Bulletin<sup>1</sup>, de nombreux ouvrages ont été consacrés à l'histoire de Rome, de l'empire romain, de la religion et de la civilisation romaines par des érudits et des savants soit de nationalité, soit de langue française. Cette abondance de livres et de mémoires, dont quelques-uns sont des œuvres remarquables, et qui tous témoignent de sérieuses qualités, prouve une fois de plus quelle lourde erreur a été commise en France par tous ceux, trop nombreux pendant longtemps, qui estimaient que l'histoire et l'archéologie du monde romain étaient le domaine incontesté de l'érudition allemande, de Mommsen et de ses médiocres épigones. Sur ce point comme sur tant d'autres, l'opinion française s'est laissé trop souvent duper par les prétentions orgueilleuses des savants d'outre-Rhin. Il suffit, pour en montrer la vanité, d'énumérer et d'apprécier brièvement ce qui a été écrit en France et dans les pays de langue française, depuis 1912, sur l'histoire et les antiquités romaines.

I. GÉNÉRALITÉS; INSTRUMENTS DE TRAVAIL. — M. R. CAGNAT a publié une quatrième édition de son *Cours d'épigraphie latine*<sup>2</sup>. Sans avoir subi de remaniements importants, le texte a été mis au courant des découvertes les plus récentes. La principale innovation apportée au volume consiste dans l'adjonction de vingt-huit planches photographiques hors texte, destinées à mettre sous les yeux des lecteurs des spécimens de monuments épigraphiques appartenant aux diverses périodes de l'histoire romaine. Il est d'ailleurs piquant de constater, avec M. R. Cagnat lui-même, que la vue et la comparaison de ces spécimens enseignent combien il est imprudent de vouloir dater une inscription d'après sa seule paléographie. « Il est assurément », écrit M. Cagnat, « des règles générales incontestables qui

1. *Rev. histor.*, t. CXII, p. 94 et suiv.; t. CXIII, p. 317 et suiv.

2. René Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4<sup>e</sup> éd. revue et augmentée avec 28 planches hors texte, xxvii-504 p. in-8°. Paris, Fontemoing et C<sup>ie</sup>, 1914.

suffisent à déterminer la date d'une inscription, du moins approximativement; mais il est nécessaire aussi de tenir le plus grand compte de l'habileté de l'ouvrier et du temps qu'il a apporté à son travail. Les règles ne valent réellement que pour les textes gravés avec soin; pour les autres, j'en appelle à tous ceux qui ont essayé d'établir l'âge d'une inscription d'après son aspect extérieur; il faut être de la plus grande prudence<sup>1</sup>. » Nous irons plus loin. A notre avis, la paléographie des inscriptions ne peut fournir, même pour les monuments soignés, aucun indice précis. Que l'on examine, par exemple, dans la nouvelle édition du *Cours d'épigraphie* de M. R. Cagnat, les planches X-XIV où sont reproduits des spécimens de textes datés du II<sup>e</sup> siècle; on y remarquera des formes d'écritures très diverses entre elles, mais dont plusieurs ne diffèrent pas beaucoup des formes employées soit au I<sup>er</sup>, soit au III<sup>e</sup> siècle. Il faut le plus possible éviter de dater les inscriptions d'après la paléographie. Seul le contenu du texte peut fournir des données sérieuses et solides.

M. Maurice BESNIER a donné, dans la *Nouvelle collection à l'usage des classes* de la librairie Klincksieck, un très utile *Lexique de géographie ancienne*<sup>2</sup>. Ce lexique ne vise point à fournir la liste complète de tous les noms de lieux et de peuples cités par les auteurs et les documents. Il est surtout destiné à faciliter la lecture des ouvrages grecs et latins, en permettant de trouver très vite les renseignements nécessaires et suffisants sur la position exacte des montagnes, des fleuves, des pays, des villes, etc., dont les noms se rencontrent dans ces ouvrages. M. M. Besnier a rendu le plus grand service non seulement aux élèves des classes d'enseignement secondaire, mais encore aux professeurs et à tous ceux qui étudient ou qui enseignent l'histoire ancienne. M. R. Cagnat dit fort justement dans la *Préface* qu'il a écrite pour ce lexique : « Quelles recherches minutieuses, quel travail patient ce lexique a demandés à M. Besnier, il est inutile de le dire. Ceux qui sont habitués à nos études le comprendront d'eux-mêmes... » Il faut avoir été obligé de faire soi-même des recherches de ce genre pour apprécier la somme de labeur que représente chacun de ces articles condensés en quelques lignes, nourris de références détaillées, qui constituent une véritable bibliographie, méthodique, exacte et précise, exposés dans une langue sobre et claire. Précisément parce que le *Lexique* de M. Besnier est excellent, on le voudrait plus complet. On se laisse aller à regret-

1. R. Cagnat, *op. cit.*, p. VIII.

2. Maurice Besnier, *Lexique de géographie ancienne*, avec une préface de R. Cagnat, xx-893 p. in-8°. Paris, C. Klincksieck, 1914.

ter que l'auteur ait pris pour base de son travail l'*Atlas antiquus* d'Alb. von Kampen et qu'il se soit trop exclusivement limité aux noms cités dans l'*Index nominum* de cet atlas. Pourquoi aliéner ainsi sa liberté d'action? Il en est résulté, pour citer quelques exemples, que M. Besnier a dû mentionner *Thamugadi* (Timgad) dans l'article *Lambaesis* au lieu de lui consacrer un article spécial, qu'il n'a pas fait place dans son *Lexique* à la ville d'*Ammaedara*, en Afrique, que mentionnent les *Gromatici veteres*, non plus qu'à celle de *Bagai*, en Numidie, qui fut l'un des principaux centres de l'agitation donatiste et dont le nom revient souvent dans les documents et les ouvrages relatifs à l'histoire de cette hérésie. D'autre part, pourquoi citer en Gaule deux localités aussi obscures à l'époque romaine qu'*Ariolica ad Juram* et *Ariolica ad Ligerim* et omettre *Epamanduodurum*, aujourd'hui Mandeure, assurément plus connue et plus importante au point de vue archéologique, *Andereticum*, aujourd'hui Andrézy, entre Paris et Mantes, qui paraît avoir donné son nom, sous le Bas-Empire, à la flottille chargée de la surveillance et de la défense de la basse Seine? M. Besnier a été trop modeste. Il n'aurait pas dû hésiter à compléter l'*Atlas antiquus* de Kampen. Souhaitons qu'une seconde édition du *Lexique de géographie ancienne* soit bientôt nécessaire et que M. Besnier prenne, en la préparant, plus de liberté avec l'ouvrage qui lui a servi de guide. Le brillant professeur de l'Université de Caen est parfaitement capable de se diriger lui-même; il a, pour redresser le guide choisi par lui, toute compétence et toute autorité.

II. ÉTUDES GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE ET LA CIVILISATION DE ROME. — M. G. BLOCH ne s'est pas laissé entraîner par les nombreuses découvertes archéologiques et épigraphiques de ces dernières années vers l'histoire de l'empire romain; il a continué d'étudier les destinées et l'évolution de la République. Le volume qu'il a récemment publié sur cette matière, *la République romaine*<sup>1</sup>, est une œuvre substantielle et solide. En donnant pour sous-titre à son livre : *Conflits politiques et sociaux*, M. Bloch a voulu sans doute indiquer combien étaient complexes, dans leurs causes tant lointaines qu'immédiates et dans leurs caractères, les luttes, les révolutions, les péripéties multiples dont se compose l'histoire de la République romaine. De fait, il a mis en relief, avec une remarquable précision, la valeur et la portée sociale de la plupart des grandes lois qui ont transformé l'organisation de l'État romain. L'importance des

1. G. Bloch, *la République romaine; conflits politiques et sociaux*, 333 p. in-12. Paris, E. Flammarion, 1913.

faits économiques, leur répercussion sur la vie politique et sociale de Rome ne lui ont pas non plus échappé. Qu'il s'efforce de déterminer l'origine de la plèbe, qu'il cherche les raisons de son attitude, qu'il suive à travers les derniers siècles de la République les transformations de la société romaine, qu'il étudie dans leur teneur les principales réformes d'apparence surtout politique ou sociale, en toute circonstance il fait ressortir, avec autant de mesure que de perspicacité, l'action exercée par la situation économique des diverses classes. Lorsqu'il traite de la loi Claudia votée en 219, qui interdisait aux sénateurs et aux fils de sénateurs de posséder des navires jaugeant plus de 300 amphores, ce qui équivalait à leur interdire tout commerce maritime étendu, il ne manque pas d'apercevoir et de faire comprendre à ses lecteurs combien ont été graves les conséquences économiques d'une pareille mesure. Elle n'a pas réussi à réfréner dans les classes supérieures la course furieuse vers la richesse, mais elle a créé, auprès de l'oligarchie sénatoriale, une oligarchie financière, et elle n'a pas peu contribué à faire naître entre ces deux parties de la haute société romaine le violent antagonisme qui a déchiré la République et qui l'a menée à sa perte. Vue sous cet angle, observée sous ses divers aspects, suivie dans ses conséquences variées, l'histoire intérieure de l'État romain avant Auguste acquiert non seulement une clarté et un relief saisissant, mais aussi un véritable intérêt d'actualité. Les lois de l'évolution économique ne sont-elles pas, en effet, parmi les plus stables et les plus rigoureuses que l'on connaisse?

Pour traiter ce sujet si vaste et, à certains égards, si instructif, M. Bloch a usé d'une méthode sagement critique. Certes, il n'accepte pas, avec une crédulité excessive, les renseignements que nous fournissent les historiens grecs et romains, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, même Salluste, Plutarque, Appien. Mais, d'autre part, il ne les écarte pas à priori, avec ce dédain hypercritique mis à la mode il y a quelque soixante ans par l'apparition des premiers volumes de l'*Histoire romaine* de Mommsen. La discussion instituée par M. G. Bloch à propos des lois Licinio-Sextiennes de 367, de leur authenticité et de l'exactitude des récits anciens qui les concernent, nous paraît être un modèle de mesure, de bon sens, d'intelligence historique. « Nous avons résumé le récit des auteurs anciens », écrit M. Bloch. « Il est cohérent, il est vraisemblable et, sauf les détails précis dont les monuments écrits ni la tradition orale ne peuvent avoir conservé le souvenir, sauf les épisodes notoirement arrangés et dramatisés, il paraît digne de créance pour l'ensemble... Si des doutes peuvent s'élever sur la teneur de la loi [agraire],

sa réalité paraît devoir rester hors d'atteinte. » On ne saurait mieux dire.

Si les faits sont établis et racontés par M. Bloch avec une sûreté de méthode et une exactitude des plus louables, les hommes sont fort justement jugés par lui et leur rôle est très finement apprécié. M. Bloch a parfaitement compris qu'il n'y avait aucune différence morale ou politique bien sérieuse à établir entre les ambitieux qui se sont disputé le pouvoir au dernier siècle de la République : la loi, le respect des institutions, l'observation du droit n'avaient pas plus de valeur pour Marius que pour Sylla, pour Pompée que pour César. « Qui donc songeait alors à la légalité? », écrit M. Bloch, et plus loin : « La République, retombée dans l'ornière et en proie à une anarchie sans issue, ira se débattant entre les assauts de la démagogie et les compétitions des généraux jusqu'au jour où le plus fort d'entre eux, l'homme de génie surgi dans la tempête, viendra imposer la solution, rendue inévitable par les fautes de tous et la fatalité des circonstances. » M. Bloch ne partage pas l'illusion de ceux pour qui, dans la lutte décisive, Pompée représentait la légalité ou la République. Il montre fort bien que la carrière de Pompée s'est faite à coup d'illégalités, que son ambition n'était ni moins égoïste, ni moins effrénée que celle de ses rivaux et que, s'il l'eût emporté sur César, la République n'en aurait pas moins été perdue.

La haute valeur du livre de M. Bloch, la solidité de ses conclusions et de ses jugements, la netteté de ses développements nous inspirent un vif regret. Pourquoi avoir choisi comme terme de la période étudiée la date de 61, éliminant ainsi de l'œuvre la double lutte de Pompée et de César, des meurtriers de César et des triumvirs? Sans doute, M. Bloch pourra nous répondre que dans ces dernières vicissitudes il n'était plus question de la République. En était-il beaucoup plus question au temps de Marius et de Sylla? La période qui précéda l'établissement définitif du régime impérial n'intéresse pas moins l'histoire de la République agonisante que celle de l'empire en préparation. Mais peut-être M. Bloch a-t-il l'intention de consacrer à cette période si agitée, si pleine de faits, un nouveau volume, dans lequel il développerait les vues simplement indiquées par lui à la fin de son livre. S'il en est ainsi, nous ne pouvons que souhaiter la publication la plus prompte possible d'un tel volume.

Ce n'est pas seulement une étude d'histoire littéraire que M. E. COURBAUD vient de mener à bonne fin dans son ouvrage intitulé : *Horace; sa vie et sa pensée à l'époque des Épîtres*<sup>1</sup>. Le tableau

1. Edmond Courbaud, *Horace; sa vie et sa pensée à l'époque des Épîtres*, viii-368 p. in-12. Paris, Hachette, 1914.



qu'il y trace de la société romaine, au lendemain des guerres civiles, n'est pas moins instructif pour l'historien que pour le lettré. Horace n'était pas le seul Romain de son temps à se montrer satisfait du nouveau régime institué par Octave vainqueur; l'allégresse qu'il exprime à la fin de l'épître à Iccius, l'immense majorité de ses contemporains l'éprouvaient comme lui. Ses Épîtres, sous leur forme enjouée et personnelle, nous font pénétrer dans l'intimité de ces jeunes gens et de ces patriciens avec lesquels Horace entretenait des relations courtoises et discrètes, auxquels il donnait souvent des conseils et contre qui il savait au besoin défendre son indépendance et son repos. Tous les traits que M. Courbaud a su recueillir et qu'il a fort ingénieusement groupés autour de la physionomie originale du poète nous aident à comprendre pourquoi le principat d'Auguste fut accueilli avec tant de faveur. On s'inclinait, il est vrai, devant le vainqueur d'Actium; mais on lui savait gré aussi d'avoir assuré la paix sur les frontières comme à l'intérieur de l'empire, d'avoir donné au monde romain la tranquillité au dedans, la gloire au dehors. Les agitations du Forum, les luttes civiles étaient calmées; la plupart des Romains avaient renoncé aux grandes ambitions politiques; ils visaient surtout à se faire agréer par les maîtres du jour, à obtenir d'eux quelque haute fonction administrative, à se glisser sous leur protection. Sans doute, M. Courbaud a concentré toute son attention sur le poète lui-même; c'est d'Horace seul, de sa morale, de sa conception de la vie que traite la conclusion. Mais, à travers le livre tout entier, Horace nous est montré constamment en rapports avec la société qui l'entoure et dont l'étude relève peut-être plus encore de l'histoire que de la littérature. Cette étude, M. Courbaud l'a faite avec science et avec goût; il y a apporté, en même temps que l'exactitude et la précision nécessaires, ces qualités bien françaises que sont la mesure et le tact dans les jugements, la sobriété et la finesse de l'expression, l'aisance, à la fois ferme et souple, du style.

La Société nationale des Antiquaires de France a publié, dans son volume de *Mémoires* pour 1912, daté de 1913, une étude posthume de M. le commandant MOWAT sur les *Conspireurs et les prétendants non reconnus par le Sénat depuis Jules César jusqu'à Romulus Augustus*<sup>1</sup>. Les documents mis en œuvre par M. Mowat sont, d'une part, la liste des empereurs de Polemius

1. R. Mowat, *les Conspireurs et les prétendants non reconnus par le Sénat depuis Jules César jusqu'à Romulus Augustus*, dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France* (VIII<sup>e</sup> série, t. II, 1912), Paris, 1913.

Silvius, intitulée *Nomina omnium principum Romanorum* et publiée par Mommsen dans les *Monumenta Germaniae historica* sous le titre : *Pol. Silvii laterculus*, liste dans laquelle l'historiographe mentionne, en les distinguant soigneusement par le mot *tyrannus*, les prétendants non reconnus par le Sénat et tenus pour princes illégitimes; d'autre part, les textes antiques et les monnaies, qui nous font connaître de nombreux conspirateurs et usurpateurs. M. Mowat a condensé les résultats de ses recherches dans une liste de 101 personnages qui ont conspiré contre les empereurs ou aspiré au pouvoir impérial depuis le meurtre de César en 44 av. J.-C. jusqu'à la chute de l'empire romain d'Occident en 476. La liste commence par les meurtriers de César, Brutus, Cassius, les deux Casca, Cimber; elle se termine avec le patrice Oreste, qui s'empare du trône pour y placer son fils Romulus en 475. Cette liste, dans laquelle chaque nom ou chaque groupe de noms est accompagné de toutes les références utiles, est appelée à rendre de grands services. Il nous semble toutefois qu'il eût été préférable de distinguer les conspirateurs, qui voulaient seulement faire disparaître l'empereur régnant sans chercher à occuper sa place, des prétendants qui visaient à le remplacer. Le rôle historique du tribun Chaerea n'est point le même que celui de Galba, de Pescennius Niger, de Clodius Albinus ou de Gordien. Est-il exact, d'autre part, de confondre, sous un seul et même numéro, les deux légats Ingenuus et Regalianus, révoltés contre Gallien en 258, et Postumus, le fondateur de l'empire des Gaules? Le fait de n'avoir pas été reconnu par le Sénat ne crée pas, entre tous les personnages cités par M. Mowat, un lien suffisant pour effacer ou même atténuer les différences considérables qui les distinguent les uns des autres.

M. J. MAURICE poursuit, avec une activité digne de tout éloge, ses études si importantes sur la *Numismatique constantinienne*<sup>1</sup>. Dans le troisième volume, il s'est occupé des quatre grands ateliers monétaires de l'Orient : Nicomédie, Cyzique, Antioche et Alexandrie. Il en a classé et décrit les émissions successives de 305 à 337. Les documents monétaires, réunis et commentés dans ces quatre chapitres, fournissent les renseignements les plus précis sur l'histoire de cette période, en particulier sur la persécution des chrétiens par Maximin Daza entre 305 et 313. M. J. Maurice a montré, dans la première partie de son Introduction, les rapports étroits qui existent entre cette persécution et les types monétaires les plus fréquents :

1. Jules Maurice, *Numismatique constantinienne*, t. III, XLVIII-286 p. et 11 planches, in-8°. Paris, E. Leroux, 1912.

l'autel des sacrifices, l'image du Génie de l'empereur tenant tantôt la tête de Sérapis coiffée du modius, tantôt celle du Soleil, Helios ou Sol Invictus, l'image de Sol Invictus tenant dans sa main droite la tête de Sérapis. La seconde partie de l'Introduction traite des noms donnés aux diverses espèces de bronze des systèmes monétaires de Dioclétien et de Constantin : *denarius communis*, *foliis*, *quadrans*, *centenionalis*, etc. M. J. Maurice annonce qu'il donnera à son ouvrage un supplément où il approfondira l'étude des espèces monétaires créées par Dioclétien et Constantin, ainsi que la politique économique de ces empereurs. Ce supplément sera attendu avec impatience. Nul, mieux que M. J. Maurice, ne peut aujourd'hui traiter de tels sujets.

M. R. CIRILLI a étudié la corporation sacerdotale des Saliens dans son livre : *les Prêtres danseurs de Rome*<sup>1</sup>. J'ai dit, dans la préface de ce volume, que M. R. Cirilli s'était borné, avec raison, à l'étude directe des documents et des faits, sans avoir recours à certaines méthodes comparatives fort dangereuses, sans faire appel soit à la déduction, soit à des rapprochements téméraires. Il en résulte que les conclusions de M. R. Cirilli peuvent être accueillies sans inquiétude. Ces conclusions portent sur l'origine de la corporation des Saliens et du rite qu'elle était chargée de pratiquer, sur l'histoire, l'organisation, les attributs des Saliens, sur le détail des cérémonies qu'ils célébraient, enfin sur la véritable nature de leur mission religieuse. Le bouclier sacré, qui, d'après la légende, était tombé du ciel, passait pour être une arme du dieu de la foudre ou un symbole de la foudre ; il avait, aux yeux des populations les plus anciennes du bassin de la Méditerranée, la valeur d'un fétiche protecteur de la communauté. En outre, la forme donnée sur les monuments au bouclier sacré des Romains, à l'*ancile*, prouve, d'après M. Cirilli, l'origine mycénienne de cette arme. Quant à la danse sacrée, qu'accompagnait le bruit du choc des épées contre les boucliers, elle rappelle les danses analogues auxquelles se livraient les Curètes devant l'autre de Zeus Idéen. Ce serait donc, sans que pourtant M. Cirilli ose l'affirmer, dans la Méditerranée orientale, sur les rivages le long desquels s'est développée la civilisation dite égéenne, qu'il convient de chercher l'origine des Saliens et de leurs rites. M. Cirilli a suivi, avec beaucoup de précision, l'histoire et l'évolution de cette corporation de prêtres danseurs à travers l'histoire de Rome. Il a tiré des documents aujourd'hui connus toutes les données historiques qu'ils

1. René Cirilli, *les Prêtres danseurs de Rome ; étude sur la corporation sacerdotale des Saliens*, xi-186 p. in-8°. Paris, Geuthner, 1913.

peuvent fournir. Quant à la mission religieuse des Saliens, il la définit en ces termes : « Il s'agit pour eux de livrer bataille aux esprits nuisibles, aux ennemis de la cité, du peuple, des troupeaux... Les Saliens, frappant les boucliers sacrés, produisaient un bruit qui devait mettre en fuite tout esprit méchant. Leur procession à travers la ville servait à la purifier, comme la course des Luperci, aux ides de février, devait purifier les troupeaux et l'enceinte de la cité palatine. Comme les Curètes, comme les prêtres crétois, dont ils ont en partie hérité l'armement guerrier, ils livrent bataille aux démons, aux mauvais génies qui, pendant l'année, ont pu pénétrer dans la ville. » En fin de volume, M. Cirilli a publié toutes les inscriptions et tous les textes qui concernent les Saliens. Quoi que l'on pense des solutions de détail proposées par l'auteur, l'étude qu'il a consacrée aux Saliens est complète, intéressante et suggestive.

Dans le tome IV de ses *Cultes, mythes et religions*<sup>1</sup>, M. S. REINACH a réimprimé deux articles qui touchent à l'histoire de la religion romaine. L'un de ces articles, intitulé *Clelia et Epona*, nous paraît offrir le type de ces rapprochements douteux, hypothétiques, singulièrement fragiles par conséquent, sur lesquels M. S. Reinach édifie depuis plusieurs années un système d'exégèse religieuse auquel beaucoup de bons esprits refusent, et à bon droit, de se rallier. Voici, en effet, de quoi il s'agit et comment raisonne M. S. Reinach. Certains textes de très basse époque, les scholies vénitiennes de l'Illiade, Suidas et Codinus, rapportent qu'Énée, débarquant en Italie, près de Laurente, sauta sur le premier cheval qu'il aperçut et que, pour conserver la mémoire de ce fait, il consacra à sa mère Aphrodite une statue équestre. « Cela signifie et cela prouve », ajoute M. S. Reinach, « qu'il existait à Laurente une très ancienne statue représentant une femme à cheval. » Il n'est pas bien sûr que les textes cités signifient et prouvent ce que M. S. Reinach dit; mais passons. Une autre statue de femme équestre, qui passait pour très ancienne, se trouvait à Rome au point culminant de la Voie Sacrée; on y voyait soit Clélie, soit Valérie, l'une et l'autre héroïne de l'un des épisodes du siège de Rome par l'Étrusque Porsenna. Aucune description ne nous est donnée, — et pour cause, — de la prétendue statue de Laurente, dont nul auteur ancien ne parle; aucun détail précis ne nous est fourni, sauf en ce qui concerne son emplacement, sur la statue de Rome. En l'absence de tout document, M. S. Reinach a recours au raisonnement : « Une statue aussi

1. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. IV, v-507 p. in-8°. Paris, E. Leroux, 1912.

archaïque (il s'agit de la statue de Laurente) devait nécessairement être vêtue; les formes féminines du corps, seins et hanches, qui ne sont pas marquées avec insistance dans l'art grec avant le IV<sup>e</sup> siècle et ne le sont presque pas dans l'art primitif, ne pouvaient être indiquées suffisamment pour permettre de reconnaître le sexe. Il suit de là que la figure de Laurente trahissait son sexe par son attitude; elle devait donc être assise non à califourchon, mais de côté, c'est-à-dire à la mode des femmes, *muliebriter*. » Et plus loin : « L'argument que j'ai fait valoir à propos de la figure équestre de Laurente s'applique également à la statue romaine; le sexe était accusé par l'attitude que lui avait prêtée le sculpteur; elle était long vêtue et assise de côté. » M. S. Reinach affirme donc que dans les deux statues équestres de Laurente et de Rome les femmes étaient assises de côté sur le cheval. Cette affirmation lui fournit la matière d'un double rapprochement, d'une part, avec une statuette en terre cuite découverte dans le sanctuaire d'Artémis à Lycoa en Arcadie, statuette qui représente Artémis équestre sous les traits d'une femme assise de côté sur un cheval; d'autre part, avec les images de la déesse gallo-romaine Epona, figurée souvent dans la même attitude. Et voici la conclusion historique à quoi cette série de rapprochements aboutit : les statues de femmes équestres de Laurente et de Rome, qui attestent l'existence très ancienne en Italie d'une déesse chevaline, sont d'origine arcadienne ou du moins ont été modelées à l'imitation de statues arcadiennes analogues; à leur tour, elles ont servi de modèles aux sculpteurs et aux praticiens gallo-romains pour l'établissement du type plastique d'Epona. Mais ce raisonnement pêche par la base; car rien ne permet d'affirmer que les statues de femmes équestres de Laurente et de Rome aient eu précisément l'attitude que leur attribue M. S. Reinach<sup>1</sup>, et, si elles ne l'ont pas eue, tout l'échafaudage s'écroule. — Le second article, *la Divination à Rome et l'exil d'Ovide*, discute les hypothèses diverses qui ont été émises sur la cause de l'exil infligé à Ovide par Auguste. M. S. Reinach en propose une nouvelle : Ovide aurait assisté chez Julie, fille de l'empereur, à une opération magique ou divinatoire, dont la conclusion était qu'Auguste allait bientôt mourir. Auguste l'apprit, et de là serait venue sa colère contre le poète.

1. Tite-Live (II, 13, 6) et Sénèque (*Cons. ad Marciam*, 16), partant de la statue de Clélie, emploient la formule *insidere equo*, *equestri statuæ*. Or, *sedere in equo*, *insidere equo* sont précisément les termes courants employés pour désigner la position du cavalier monté sur la bête. Ne pourrait-on pas en inférer, contrairement à l'opinion de M. Reinach, que Clélie était représentée dans l'attitude habituelle des cavaliers, c'est-à-dire à califourchon?



« Il n'y avait pas de quoi le condamner à mort », ajoute M. Reinach; « l'empereur le relégua à Rome. » C'est possible, sans plus.

M. R. PICHON a fort judicieusement analysé le rôle que les femmes ont joué dans la religion romaine, son évolution, ses vicissitudes<sup>1</sup>. Même dans la plus ancienne période de l'histoire romaine que nous puissions atteindre, la situation de la femme n'a pas été aussi effacée qu'on l'a prétendu. Que l'on envisage les cultes privés ou les cultes de l'État, le rôle religieux de la Romaine, comme le dit fort bien M. Pichon, est très important; on ne comprendrait ni le culte du foyer domestique sans la *mater familias*, ni le culte du foyer public sans les Vestales; toutefois, ce rôle est subordonné à celui de l'homme, à celui du *pater familias* dans la maison, à celui du grand pontife dans la cité. Plus décisive a été la part prise par les femmes romaines aux transformations qu'a subies la religion de Rome, soit lorsqu'elle a été envahie par les cultes exotiques, surtout orientaux, comme ceux de Bacchus, d'Isis, de Cybèle, de la déesse syrienne, soit, plus tard encore, quand le monde romain a été progressivement conquis par le christianisme. « La conversion de la société romaine à la religion nouvelle a été leur œuvre en grande partie », remarque fort justement M. R. Pichon, et il rappelle les noms de sainte Hélène, de sainte Monique, de Blésille et d'Eustochie dont parle saint Jérôme. Pour conclure, l'érudit professeur note que l'activité religieuse de la femme romaine « n'a jamais été annihilée depuis le jour où, sur le Capitole, la première Vestale a veillé sur le feu sacré jusqu'au jour où, sur l'Aventin, quelques Romaines illustres ont formé la première congrégation ».

L'ouvrage dans lequel M. l'abbé MISSON a condensé le résultat de ses *Recherches sur le paganisme de Libanios*<sup>2</sup> forme le 45<sup>e</sup> fascicule du Recueil de travaux publiés par l'Université de Louvain (conférences d'histoire et de philologie) et porte la date de 1914. C'est donc probablement le dernier volume paru dans cette collection avant l'attentat criminel dont Louvain a été la victime au début de la guerre. Il emprunte à cette tragique circonstance un intérêt poignant. M. l'abbé Misson a fait de Libanios d'Antioche le sujet favori de ses études; il a voulu, suivant le désir exprimé par M. Franz Cumont, contribuer à reconstituer la théologie des derniers patens. Il s'est attaché à déterminer quelles ont été les idées

1. René Pichon, *le Rôle religieux des femmes dans l'ancienne Rome*, dans les *Annales du Musée Guimet*, bibliothèque de vulgarisation, t. XXXIX, 276 p. in-8°. Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1913.

2. J. Misson, S. J., *Recherches sur le paganisme de Libanios*, xvi-160 p. in-8°. Louvain, Bruxelles et Paris, 1914.

religieuses du brillant sophiste, contemporain de Julien et de Théodose. L'œuvre dans laquelle il a traité ce sujet se divise en quatre parties. La première partie est occupée par une étude critique sur l'autorité des poètes en matière religieuse; Libanios, sans la contester, en reconnaît les limites. « Le païen », écrit M. l'abbé Misson, « ne se croit pas tenu de suivre en tous points l'avis énoncé par les poèmes anciens. Devant certaines affirmations, son bon sens ou ses conceptions raffinées se révoltent. Il y a un départ à faire et Libanios loue Socrate de l'avoir tenté. Lui aussi s'y essaie. » Et, de plus, il tente d'expliquer les mythes racontés par les poètes. Son attitude à leur égard est un mélange de vénération sincère et d'indépendance raisonneuse. Dans la seconde partie, M. l'abbé Misson définit le sens que Libanios donne au mot *Θεός*, étudie le culte de la déesse Tychè qui fut si répandu dans toute l'Asie antérieure à l'époque alexandrine et sous l'empire romain, montre l'importance des dieux solaires dans le paganisme expirant et précise le rôle qu'y joue l'apothéose. Dans la troisième partie, il expose comment Libanios se représentait l'action des dieux sur l'homme, soit qu'elle s'exerce directement, soit qu'elle use de prodiges. Enfin, la quatrième partie recherche quelles étaient les opinions du sophiste d'Antioche sur la prière, sur les fêtes et les mystères, c'est-à-dire sur les formes essentielles du culte rendu aux divinités païennes. La conclusion, formulée par M. l'abbé Misson, précise et complète la physionomie de Libanios : « Émancipation et retenue, audace et circonspection, pensée autonome et soumission doctrinale se croisent et se mêlent dans toute son œuvre. Entre l'élite pensante, toujours fort restreinte, et la foule sensuelle, toujours trop nombreuse, il faut, dans le paganisme finissant, réserver une place pour toute une catégorie moyenne d'esprits cultivés, mais superficiels. Libanios y occupera un rang brillant. » L'étude de M. l'abbé Misson est solide autant que pénétrante et impartiale. Sans cesse en contact avec les textes, le jeune docteur de Louvain les interprète avec exactitude et finesse; il en dégage les pensées, les opinions, les qualités et les défauts de Libanios. L'analyse qu'il en donne est méthodique et fondée sur de nombreuses citations. Lorsqu'il reconstitue ensuite la physionomie religieuse du rhéteur, le travail de synthèse est prudent et dégagé de toute influence confessionnelle. Le fascicule, publié par M. l'abbé Misson l'année même où l'Université de Louvain fut saccagée et détruite par les barbares, clôt dignement la première série d'une collection de travaux qui fait honneur à l'érudition belge.

Avec M. J. FORMIGÉ, nous passons de l'histoire religieuse à l'histoire de l'art, spécialement de l'architecture. Architecte diplômé,

chargé de mission archéologique, M. J. Formigé a entrepris depuis quelques années une étude approfondie des théâtres d'Arles et d'Orange. Afin de vérifier, à l'aide de comparaisons aussi multipliées que possible, les observations qu'il a faites dans ces deux édifices, il a parcouru l'Italie, l'Afrique du Nord et la Grèce; il a pu ajouter ainsi de très nombreuses données à celles qu'avaient déjà fournies plusieurs théâtres d'Asie Mineure. Dans le mémoire considérable qu'il a présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres sous le titre : *Remarques diverses sur les théâtres romains à propos de ceux d'Arles et d'Orange*<sup>1</sup>, il a cité quarante-six théâtres antiques et neuf amphithéâtres, dont telle ou telle disposition, tel ou tel détail de construction ont été retenus, parfois même mis en lumière par lui pour la première fois. M. J. Formigé a examiné les diverses parties dont se composaient les théâtres antiques dans l'ordre suivant : gradins de l'orchestre, cavea, accès, portiques de la cavea, grandes salles, loges, velum, réservoirs, acoustique, spectateurs; orchestre, mur du pulpitum, rideau, plancher du pulpitum, parascænia, frons scaenæ, décors, toit du proscaenium, postscænium, portique de la scène. L'attention des archéologues et des spécialistes sera surtout attirée par les conclusions nouvelles et fort originales que M. J. Formigé exprime sur l'orchestre, dont le centre restait libre et dont seul le pourtour, composé d'un ou de plusieurs gradins (cinq au plus), était réservé aux places d'honneur; sur le rideau et sur les décors, dont les manœuvres diverses ont été reconstituées par M. J. Formigé avec la plus grande ingéniosité, d'après les recherches minutieuses et les découvertes fort intéressantes qu'il a pu faire dans maints théâtres, comme ceux d'Arles, de Syracuse, de Catane, de Timgad. M. J. Formigé, qui se défend à plusieurs reprises de vouloir sortir du domaine de l'architecte, n'en a pas moins écrit, avec une compétence incontestable et une précision toute technique, un très intéressant chapitre d'archéologie et d'histoire de l'art antique.

Il convient de signaler que les derniers chapitres du livre de M. G. LEROUX, *les Origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains*<sup>2</sup>, intéressent l'histoire de l'architecture romaine. M. Leroux y examine principalement les basiliques, dont il distingue deux types : le type oriental et le type grec.

1. Jules Formigé, *Remarques diverses sur les théâtres romains à propos de ceux d'Arles et d'Orange*, extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XIII. Paris, Imprimerie nationale, 1914.

2. xviii-357 p. in-8°. Paris, Fontemoing et C<sup>ie</sup>, 1913.

Cette étude n'est d'ailleurs pas poussée à fond<sup>1</sup>; elle a été simplement esquissée pour servir de prélude au chapitre qui traite des basiliques chrétiennes primitives.

III. LES PROVINCES. — Si l'on excepte une étude de M. J. Maurice sur l'Espagne de 285 à 310, un travail de M. Hohlwein sur l'Égypte romaine et un article de M. S. Reinach consacré à une image de la Déesse syrienne, les publications de langue française, où il est question des provinces de l'Empire romain, concernent toutes soit la Gaule, soit l'Afrique du Nord.

A. *La Gaule romaine*. — Dans le quatrième volume de sa magistrale *Histoire de la Gaule*, qui porte comme sous-titre : *le Gouvernement de Rome*<sup>2</sup>, M. C. JULLIAN a exposé l'histoire des provinces gauloises depuis l'année 50 av. J.-C., qui marque le terme de la conquête, jusqu'à l'avènement de Dioclétien. Il a divisé en trois parties l'ensemble du sujet. Les cinq premiers chapitres racontent les vicissitudes traversées, les transformations et les épreuves subies par la Gaule romaine pendant les 120 années qui séparent la réduction du pays en province de l'arrivée au pouvoir de Vespasien. Après 70, le récit est interrompu. M. C. Jullian trace le tableau de l'organisation politique et administrative donnée à la Gaule; les chapitres VI-XI sont intitulés respectivement : *l'État romain; Droits et charges; la Cité; la Famille et le domaine; le Collège; la Province*. Ce fut évidemment au siècle de la paix romaine, entre 70 et 180, de Vespasien à la mort de Marc-Aurèle, que cette organisation porta ses meilleurs fruits, et le chapitre consacré à cette période forme la conclusion logique de cette partie du volume. La fin du livre traite successivement de l'époque des Sévères (*les Sévères*), de l'anarchie militaire (*l'Empire en danger*), de l'empire dit gaulois (*les Empereurs gallo-romains*), du rétablissement de l'autorité impériale sous Aurélien et Probus (*la Restauration*).

Nous avons déjà dit, dans nos précédents Bulletins, le mérite et la valeur, tout à fait hors de pair, de la grande œuvre entreprise par M. C. Jullian. Faut-il rappeler que la solidité de la méthode, l'étendue de l'érudition s'y complètent par une largeur de vues, une originalité d'expression, quelquefois même une éloquence qu'on ne saurait trop louer? M. C. Jullian n'est point de ceux qui croient que

1. Parmi les basiliques romaines découvertes dans les provinces de l'empire, M. G. Leroux mentionne celles de Silchester et de Caerwent, qu'il rattache au type oriental. La basilique d'Alesia présente un plan tout à fait analogue; il eût été intéressant de la citer.

2. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*. T. IV : *le Gouvernement de Rome*, 622 p. in-8°. Paris, Hachette et C<sup>e</sup>, 1914.

la tâche de l'historien doit se borner à accumuler des fiches, à analyser des textes, à décrire et à expliquer des documents. Il voit plus haut et plus loin. Il estime que les idées générales et les vues d'ensemble ne sont pas moins nécessaires à l'histoire que les détails concrets et les épisodes particuliers. Il pense que le charme et la chaleur du style, loin d'affaiblir la valeur des démonstrations, leur donnent au contraire plus de vigueur; pour lui, la précision n'est pas forcément de la sécheresse; il ne lui paraît pas utile que la science prenne un visage hargneux et un ton morose.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner si, parmi les opinions exprimées, les solutions admises, les thèses soutenues par M. C. Julian, il n'en est point qui prêtent à la discussion. Notre rôle, — et nous l'assumons de grand cœur, — doit être tout simplement de signaler aux lecteurs de la *Revue* l'apparition de ce nouveau volume de l'*Histoire de la Gaule*, de leur dire tout le bien que nous en pensons et de souhaiter pour eux et avec eux la publication la plus prochaine possible des tomes V et VI. Quand l'ouvrage sera complet, la France possédera une histoire de ses origines et des premiers siècles de sa vie nationale qui pourra être proposée en modèle aux historiens de tous les pays.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE a consacré aux agents du recensement dans les trois Gaules un mémoire des plus intéressants<sup>1</sup>. Une inscription latine, récemment découverte à Ostie, a fait connaître un *procurator Augusti ad census accipiendos trium civitatum Ambianorum, Murrinorum* (pour *Morinorum*), *Atrebatum*. Comme l'indique fort clairement M. H. de Villefosse, le texte de cette inscription permet d'établir : 1° qu'au point de vue des opérations du cens la province romaine de Belgique était divisée en districts; 2° que l'un au moins de ces districts comprenait plusieurs cités limitrophes; 3° que dans ce district les opérations du cens étaient dirigées par un chevalier romain dont le titre officiel était : *procurator Augusti ad census accipiendos*. Ces conclusions ont une portée considérable. Elles fournissent la solution d'un problème posé depuis longtemps. On connaît une autre inscription, découverte pendant le xvi<sup>e</sup> siècle aux environs d'Auxerre, qui nomme un *adjutor procuratorum civitat[um] Senonum, Tricassinorum, Meldorum, Parisiorum et civitatis Aeduarum*. Mommsen avait déclaré que cette inscription était fautive. Il n'avait pas compris le vrai sens de l'expression *procurator civitatis*, qui doit être inter-

1. Héron de Villefosse, *les Agents du recensement dans les trois Gaules*, dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France* pour 1913, VIII<sup>e</sup> série, t. III. Paris, 1914.



prétée, comme dans l'inscription d'Ostie, *procurator* [Augusti ad census accipiendos] civitatis; il déclarait qu'on ne pouvait concevoir un procureur de cité, *procurator enim non est nisi viri tam in privato jure quam in publico*. Au lieu de se demander si ce n'était pas lui qui commettait une erreur, il avait déclaré, d'un ton tranchant, que le document avait été fabriqué de bout en bout : *totum confectum esse* [titulum] Mommsen censet, est-il dit au *Corpus*, XIII, 2924. Ce n'est pas la seule bévue de ce genre qu'ait commise le savant allemand. Trop longtemps il a passé pour un juge à peu près infaillible. Il faut savoir gré à M. H. de Villefosse d'avoir mis en lumière, — une fois de plus, — que Mommsen pouvait se tromper et que son assurance n'était pas toujours un gage d'exactitude ni de justesse. Après avoir commenté, avec la plus grande précision, l'inscription d'Ostie et le texte trouvé aux environs d'Auxerre, après avoir montré comment les deux documents se confirment et se complètent l'un l'autre, M. de Villefosse donne la liste de tous les agents du recensement dans les trois Gaules aujourd'hui connus : censiteurs provinciaux (*legati ad census accipiendos* ou *censuum accipiendorum, censitores provinciae*), censiteurs de districts (*procuratores Augusti ad census accipiendos* ou *a censibus accipiendis*), *adjutores ad census, dispensatores ad census*. Le mémoire de M. de Villefosse est une brillante étude sur l'administration financière dans la Gaule romaine.

La navigation fluviale dans la Gaule romaine<sup>1</sup> a été étudiée par M. Louis BONNARD, à qui l'on doit déjà un ouvrage fort utile sur la Gaule thermale. Dès l'antiquité, les avantages que notre réseau fluvial présente pour les communications intérieures du pays qu'il arrose avaient été aperçus et mis à profit. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, beaucoup de cours d'eau gallo-romains étaient devenus des voies commerciales fort actives, sur les bords desquelles des ports fluviaux s'étaient développés. Voies et ports servaient au transport des marchandises, des voyageurs, des soldats, ainsi qu'à l'annonne et au ravitaillement des troupes. M. L. Bonnard s'est appliqué à l'examen des multiples questions qui peuvent se poser au sujet de ce mouvement fluvial. Il a consulté les textes littéraires, juridiques, épigraphiques, les monuments figurés, plombs et tessères. Le livre qu'il a écrit a le très grand mérite de grouper et de mettre au point, sous une forme claire et dans un ordre le plus souvent logique, beaucoup de renseignements et de détails auparavant épars et isolés.

1. Louis Bonnard, *la Navigation intérieure de la Gaule à l'époque romaine*, 267 p. in-8°. Paris, A. Picard et fils, 1913.

Après des considérations générales sur l'hydrographie de la Gaule, le régime des cours d'eau à l'époque gallo-romaine, la navigation fluviale et ses applications, le commerce par eau en Gaule, après un court chapitre sur le culte des rivières dans la Gaule romaine et le régime juridique des cours d'eau navigables, M. L. Bonnard arrive au cœur de son sujet; il énumère les fleuves et les rivières de la Gaule romaine, où nous savons que la navigation s'exerçait, les travaux de correction et de canalisation qui furent exécutés ou projetés, les ports fluviaux et leur outillage; puis il décrit le matériel de la batellerie, insiste à bon droit sur les corporations de naviculaires, nautes, utriculaire, etc., souvent nommées dans les textes épigraphiques, montre enfin comment a été organisée, surtout au Bas-Empire, la défense de tous ces cours d'eau. Les diverses parties du sujet sont traitées avec méthode; les documents essentiels sont connus et utilisés sagement; dans l'ensemble, les résultats exposés, les conclusions et les opinions présentées par M. Bonnard sont justes et raisonnables. Le livre est de ceux qui se lisent avec fruit et qui contribuent aux progrès de l'archéologie gallo-romaine.

Les ouvrages de MM. Adrien Blanchet, Espérandieu et Morin-Jean traitent des questions relatives à l'histoire de l'art gallo-romain.

M. Ad. BLANCHET s'est occupé de la décoration des édifices<sup>1</sup>. Cette décoration a été surtout obtenue par la peinture et la mosaïque. Les peintures ornaient les parois verticales; les mosaïques formaient les pavements. Tantôt elles étaient, les unes et les autres, simplement décoratives, même géométriques; tantôt elles représentaient des sujets, scènes ou personnages mythologiques, scènes de chasse, d'amphithéâtre ou de cirque, paysages, épisodes historiques, portraits. M. Ad. Blanchet a dressé un inventaire aussi complet que possible des peintures murales et des mosaïques gallo-romaines aujourd'hui connues; il en a déterminé la technique; il a relevé les signatures d'artistes qui s'y lisent. Outre les peintures et les mosaïques, les Gallo-Romains ont employé, pour orner leurs demeures et leurs monuments, les plaques de marbre, les stucs moulés, les briques incrustées et émaillées, la terre cuite; ils y ont de même disposé des statuettes et des objets divers de bronze, d'argent ou d'or, d'ivoire, de jais, d'ambre; ils ont eu recours à la céramique, à la verrerie, à la glyptique. M. Ad. Blanchet n'a négligé aucun de ces éléments de décoration. Son étude est précieuse parce qu'elle donne l'indication et l'analyse d'un très grand nombre de

1. Adrien Blanchet, *Étude sur la décoration des édifices de la Gaule romaine*, 240 p. in-8°, 10 pl. hors texte. Paris, E. Leroux, 1913.

monuments; elle sera appréciée avec la plus grande faveur par tous les savants et tous les archéologues, à qui elle fournira un instrument de travail d'une utilité et d'une commodité incontestables.

Le tome V du *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, publié en 1913<sup>1</sup>, comprend les monuments découverts dans la partie occidentale de la Gaule Belgique. Comme nous l'avons indiqué déjà dans nos précédents Bulletins, la publication de ce recueil doit être accueillie avec une vive gratitude, et M. ESPÉRANDIEU doit être remercié de l'activité qu'il y dépense. Bien que des efforts sérieux aient été faits pour améliorer les reproductions, il en est encore beaucoup qui manquent de netteté, que ce soit la faute du papier, la faute du tirage, la faute des photographies ou la faute des monuments eux-mêmes mal éclairés dans des musées obscurs. Souvent il est malaisé de distinguer des détails qui peuvent être intéressants. M. Espérandieu a cru devoir donner place dans ce volume aux antiques du musée de Compiègne, collection qui « ne contient vraisemblablement », écrit-il lui-même, « aucune pièce d'origine gallo-romaine ». Nous croyons qu'il eût été préférable, malgré les raisons invoquées par l'auteur, de laisser en dehors du plan de l'ouvrage ces vingt-neuf morceaux dont la plupart sont évidemment de provenance italienne. L'ancienne collection du palais Mansfeld, formée à Clausen, près de Luxembourg, ne prête sans doute pas à la même critique, et il est possible que les pièces dont elle se composait aient été trouvées dans la région; mais leur provenance exacte est inconnue; bon nombre d'entre elles sont aujourd'hui perdues, et les dessins reproduits dans le recueil de M. Espérandieu ne peuvent être considérés à aucun degré comme des documents scientifiques. Dans ces conditions, était-il indispensable de les publier? A notre avis, il sera toujours impossible de fonder sur eux une discussion sérieuse.

Le beau volume de M. MORIN-JEAN, *la Verrerie en Gaule sous l'Empire romain*<sup>2</sup>, est une de ces œuvres qui marquent une date. C'est en effet le premier livre d'ensemble qui ait été consacré à l'art du verre antique dans notre pays et aux monuments que nous en avons conservés. Et ce premier livre mérite toute confiance, en même temps que toute estime. M. Morin-Jean, comme le dit fort bien M. E. Babelon dans sa préface, est à la fois un collectionneur, un artiste, un écrivain érudit, un technicien; il possède à la fois

1. Émile Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, t. V, vii-502 p. in-8°. Paris, Imprimerie nationale, 1913.

2. Morin-Jean, *la Verrerie en Gaule sous l'Empire romain*, préface de M. Ernest Babelon, xi-306 p. in-4°, 10 pl. hors texte. Paris, H. Laurens, 1913.

l'érudition, le goût, la compétence nécessaires pour traiter un sujet aussi vaste et aussi délicat. La méthode qu'il applique n'est pas moins louable. Puisque c'est de la verrerie en Gaule sous l'empire romain qu'il traite, il bannit résolument tous les objets dont l'origine gallo-romaine n'est pas démontrée. Désireux d'aboutir à des résultats solides et certains, il ne veut pas coûte que coûte trouver des réponses à toutes les questions posées : « Si, bien souvent », dit-il, « il m'est arrivé d'aboutir à un *nous ne savons pas*, je n'ai pas craint de le laisser voir. La science ne doit pas adopter des solutions prématurées qui, loin d'accélérer sa marche, contribuent à l'entraver. » Après avoir brièvement indiqué ce que nous savons sur l'industrie et l'art du verre dans l'antiquité, M. Morin-Jean insiste sur la morphologie analytique, sur les divers éléments de chaque vase, panse, goulot, anse, orifice, pied ; il donne une description générale des types aujourd'hui connus ; il signale les divers procédés d'ornementation, moulage, ciselure en relief, gravure en creux, peinture, dorure, etc. Au total, connaissance approfondie du sujet, au point de vue archéologique, au point de vue muséographique, au point de vue technique ; méthode précise et vraiment scientifique ; sûreté du goût, sobriété du style, mesure et justesse dans le jugement, telles sont les rares qualités que M. Morin-Jean a déployées dans son livre et qui lui assurent dès maintenant un succès du meilleur aloi.

C'est une question fort grave, et dont la portée dépasse l'histoire d'Arles antique, qu'a traitée M. MICHON dans son étude sur la *Vénus d'Arles* et sa restauration par Girardon<sup>1</sup>. On se rappelle l'émotion provoquée chez les archéologues et les artistes par la découverte que M. Jules Formigé fit à Arles en 1911 d'un moulage en plâtre de la Vénus d'Arles antérieur à la restauration du marbre original par Girardon. Les mots de « scandale », même de « sabotage », furent, dit-on, prononcés. Il était nécessaire d'examiner le cas de sang-froid. M. Michon s'est acquitté de cette tâche délicate, non seulement avec la compétence et la science qui distinguent tous ses travaux, mais encore avec une hauteur de vues, une impartialité et un tact qui peuvent servir de modèle dans toute discussion analogue. Il a écrit l'histoire complète et précise de la découverte, du transport à Versailles, de la restauration par Girardon de la fameuse statue. La conclusion qu'il donne à son étude est empreinte de sens historique : « Il faut se garder d'être injuste pour

1. Étienne Michon, *la Vénus d'Arles et sa restauration par Girardon*, dans les *Monuments Piot* (t. XXI). Paris, E. Leroux, 1913.

le grand sculpteur du XVII<sup>e</sup> siècle... Peut-être n'y a-t-il pas lieu vraiment de rester confondu des libertés que Girardon a prises. » Juger le passé à la mesure du présent est toujours un manque d'équité. La destination de la *Vénus d'Arles*, en outre, non seulement rendait plus légitime, mais même rendait nécessaire sa remise en parfait état d'intégrité. Ajoutons que les reproductions photographiques données par M. Étienne Michon, en faisant apparaître les différences incontestables qui existent entre le marbre restauré par Girardon et le moulage antérieur à la restauration, ne laissent pas d'inspirer quelque doute sur la valeur artistique de l'original. Le torse, tel qu'il nous est révélé par le moulage, même en admettant que les seins aient été refaits, ne s'impose certes pas à l'admiration; et l'on comprend fort bien que M. Salomon Reinach hésite à trouver l'œuvre digne de Praxitèle, à qui Furtwaengler l'attribue. Il faut remercier M. Michon d'avoir mis au point la question de la *Vénus d'Arles*, d'avoir ainsi contribué à calmer une émotion, sinon injustifiée, du moins excessive.

Les fouilles, les recherches archéologiques, les travaux d'érudition locale n'ont pas été poursuivis avec moins d'activité ni de succès que les études d'ensemble.

M. G. DE PACHTÈRE a donné, dans la grande collection intitulée *Histoire générale de Paris*, une importante monographie de la ville gallo-romaine<sup>1</sup>. Après avoir dressé dans sa préface une bibliographie critique et raisonnée de l'histoire de Lutèce, suivie d'un catalogue complet des textes et documents antiques qui s'y rapportent, ainsi que des ouvrages généraux et des articles de détail consacrés au sujet, l'auteur étudie successivement le site de Lutèce et le territoire des *Parisii* au moment de la conquête romaine; — le réseau des voies et l'ensemble des relations routières qui joignaient Lutèce aux régions voisines, par exemple à Orléans et Autun, à Troyes, à Reims, à Beauvais, à Rouen; — le développement matériel de la ville sous le Haut-Empire, ses principaux édifices, le théâtre, les arènes, les grands Thermes, le palais dit des Thermes (Cluny), l'aqueduc qui venait du sud (de Rungis et Wissous), diverses demeures dont les vestiges ont été retrouvés, les traces de voies et les nécropoles; — la population, sur laquelle nous ne possédons que des renseignements fort maigres. Les derniers chapitres du livre traitent de Paris aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, de l'introduction et

1. F.-G. de Pachtère, *Paris à l'époque gallo-romaine*, étude faite à l'aide des papiers et des plans de Th. Vacquer, XLII-192 p. in-4°, 15 planches et 10 plans hors texte. Paris, Imprimerie nationale, 1912. Cf. *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 99.



des premiers progrès du christianisme, de l'enceinte gallo-romaine qui entourait l'île de la Cité et du caractère militaire que la ville avait revêtu peu de temps avant les invasions barbares. Quatre appendices, seize planches hors texte et dix plans complètent le volume. M. de Pachtere a tiré le meilleur parti des rares documents aujourd'hui connus sur l'histoire et l'archéologie de Lutèce; il a fait preuve, au cours de cette étude approfondie, d'une érudition nourrie et perspicace, d'une méthode rigoureuse et d'un sens critique toujours en éveil.

Le centre bâti de la tribu gauloise des Suessions, Noviodunum Suessionum, se trouvait-il sur l'emplacement de la ville moderne de Soissons ou bien à quelque distance au nord-ouest, sur un plateau qui domine le village de Pommiers et le cours de l'Aisne en aval de Soissons? La question est encore discutée, malgré les résultats importants des fouilles exécutées en 1887 d'abord, puis en 1903-1904 par M. O. VAUVILLÉ. M. Vauvillé a précisément répondu en 1913 à de nouvelles objections<sup>1</sup>. Il a montré une fois de plus, en rappelant les découvertes caractéristiques qu'il a faites sur le plateau de Pommiers (fonds d'habitations gauloises, dix-huit puits creusés dans le terrain calcaire, 2,600 monnaies gauloises trouvées dispersées), que Noviodunum Suessionum n'avait pas occupé avant la conquête romaine l'emplacement de Soissons. Son argumentation est d'autant plus forte qu'elle se fonde exclusivement sur des faits précis et non sur des raisonnements. Des traces abondantes et certaines de vie gauloise ont été relevées sur le plateau de Pommiers; aucun témoignage du même genre n'a été recueilli à Soissons même. Contre une telle constatation, il n'y a pas de raisonnement qui vaille. Remarquons, en outre, que M. O. Vauvillé parle uniquement de la ville gauloise. Il est fort possible que la cité gallo-romaine ait été située ailleurs, là où se trouve Soissons. Le même phénomène historique s'est produit pour Bibracte et pour Gergovie, qu'ont remplacés Augustodunum et Augustonemetum.

On sait que des fouilles importantes ont été entreprises, il y a plus de huit ans, par la Société des sciences de Semur sur le Mont-Auxois, qu'elles ont obtenu de grands succès et qu'elles ont eu pour principal résultat la découverte de la ville gallo-romaine d'Alesia. Depuis 1909, MM. Espérandieu et Eperay ont ouvert un second chantier de fouilles, et leurs trouvailles ont été également intéressantes. Les rapports sur cette double série de recherches ont été publiés réguliè-

1. O. Vauvillé, *Au sujet de l'emplacement de Noviodunum et du camp de César sur les plateaux au nord de Pommiers et de Pasly*; — Ibid., *Au sujet de l'emplacement de Noviodunum*. Soissons, 1913.

rement dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*; plusieurs articles, mémoires, études de détail ont paru dans maintes revues, la *Revue des Études anciennes*, la *Revue archéologique*, la *Revue d'histoire des religions*, les *Mémoires de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or*, « *Pro Alesia* », etc. Outre ces travaux, qui ont été ou qui seront signalés dans une autre partie de la *Revue historique*, il nous appartient de mentionner ici le *Guide illustré du visiteur à Alesia*, édité par la Société des sciences de Semur, les cinq premiers fascicules de la *Bibliothèque « Pro Alesia »* et l'étude que j'ai consacrée, dans les *Monuments Piot*, à une tête et un buste en bronze découverts en 1912 à Alesia.

Le *Guide illustré du visiteur à Alesia*<sup>1</sup> ne fournit pas seulement tous les renseignements pratiques nécessaires à une visite complète des monuments, des fouilles et des musées d'Alise; il indique, dans un résumé aussi clair que possible, les résultats obtenus jusqu'à la fin de 1913 sur le Mont-Auxois. On y trouvera un tableau sommaire de l'œuvre accomplie depuis 1906 avec une continuité méthodique qui en a assuré le succès.

M. L. MATRUCHOT, fondateur et directeur de la revue *Pro Alesia*, a pensé qu'il pouvait être utile de publier, concurremment avec cette revue, une *Bibliothèque « Pro Alesia »*, composée de fascicules séparés, se rapportant tous, directement ou indirectement, à l'histoire d'Alesia<sup>2</sup>. Inaugurée à la fin de 1912, cette bibliothèque compte déjà cinq fascicules. Dans le fascicule n° 1, M. Robert de Launay a essayé de déterminer les effectifs, soit romains, soit gaulois, qui ont pris part à la lutte décisive sous les murs et autour d'Alesia<sup>3</sup>; il s'est posé la question successivement pour l'armée de César, qu'il évalue à 50,000 hommes, pour l'armée de Vercingétorix, à laquelle il attribue 20,000 fantassins et de 15 à 18,000 cavaliers, enfin pour l'armée de secours qu'il ne croit pas avoir compté plus de 60,000 hommes. M. R. de Launay n'a point de peine à montrer combien sont peu vraisemblables les chiffres de 250,000, 300,000, 400,000 Gaulois cités par César, Plutarque et Strabon. — Le fascicule n° 2<sup>4</sup> réunit diverses études et conférences que j'ai consacrées

1. *Guide illustré du visiteur à Alesia*, avec plans et gravures. Alise-Sainte-Reine, 1914.

2. L. Matruchot et J. Toutain, *Bibliothèque « Pro Alesia »*. Paris, A. Colin, 1913 et suiv. — La *Bibliothèque « Pro Alesia »* ne remplace pas la *Revue « Pro Alesia »*, dont la publication sera reprise prochainement après une interruption que la guerre a prolongée.

3. R. de Launay, *La Question des effectifs au siège d'Alesia*.

4. J. Toutain, *Alesia, son histoire, sa résurrection*.

aux fouilles et à l'histoire d'Alesia, soit d'Alesia gauloise, soit d'Alesia gallo-romaine. — Le fascicule n° 3 est formé par une étude curieuse et suggestive de M. Adolphe REINACH sur deux bas-reliefs découverts en 1906 et représentant chacun une tête négroïde de grandeur naturelle<sup>1</sup>. Dans ces monuments, M. A. Reinach voit un souvenir du rite guerrier de la décapitation, rite dont l'existence est attestée chez les Gaulois indépendants et qui fut aboli en Gaule après la conquête romaine; de la réalité ce rite aurait été transporté dans la légende et le type négroïde s'expliquerait par le mythe d'Hercule, vainqueur de Busiris; on sait, d'autre part, qu'Hercule passait pour avoir fondé Alesia pendant ses expéditions à l'occident de l'Europe. — Le fascicule n° 4, dû à M. Armand VIRÉ, renferme la liste complète de tous les ouvrages relatifs à Alesia<sup>2</sup>; c'est là un instrument de travail précieux. — Dans le fascicule n° 5, M. J. COMBES traite de l'emplacement d'Uxellodunum<sup>3</sup>, l'oppidum du pays des Cadurques, dont la prise par César suivit de peu de mois la chute d'Alesia. M. J. Combes se prononce nettement, entre tous les emplacements proposés, pour le site de Luzech, contre ceux du Puy d'Issolu et d'Uzerche. Il écrit toutefois avec une vraie sagesse : « Cette opinion, qui n'est aujourd'hui qu'une hypothèse basée sur l'enchaînement des faits historiques, peut, demain, être confirmée par les fouilles commencées. »

La tête et le buste en bronze, découverts à Alesia en 1912, que j'ai présentés à l'Académie des inscriptions au mois de décembre de la même année et que j'ai étudiés dans les *Monuments Piot*<sup>4</sup> méritent d'être classés au premier rang parmi les œuvres de sculpture en bronze recueillies en Gaule. La tête représente Junon diadémée, d'après un type grec du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le buste est un portrait gallo-romain, de style très réaliste, de la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne. L'un et l'autre sont d'une technique remarquable; ils ont été trouvés dans un état de conservation presque parfait.

1. Ad. Reinach, *les Têtes coupées d'Alise et Hercule à Alesia*. — M. Ad. Reinach, lieutenant de cavalerie et porté aujourd'hui comme disparu depuis le 30 août 1914, a été cité à l'ordre du jour de l'armée pour le courage et les grandes qualités militaires dont il a fait preuve. Nous voulons espérer qu'il n'a point succombé et que nous pourrons un jour le féliciter chaleureusement de sa vaillance.

2. Arm. Viré, *Inventaire bibliographique des ouvrages relatifs à Alesia*.

3. Joachim Combes, *l'Emplacement d'Uxellodunum*, contribution à l'étude des événements qui suivirent la chute d'Alesia.

4. J. Toutain, *Tête et buste en bronze découverts à Alesia en 1912*, dans les *Monuments Piot*, t. XXI. Paris, E. Leroux, 1913.

M. ÉM. ESPÉRANDIEU a mis en lumière la faveur dont le culte des sources avait joui dans le pays des Éduens<sup>1</sup>. Il a énuméré les principaux sanctuaires où ce culte était célébré, le temple d'Apollo Moritasgus à Alesia, celui d'Apollo Vindonnus à Essarois, celui de Sequana aux sources de la Seine, ceux de Massingy-les-Vitteaux, du Mont Martre, près d'Avallon, du Mont de Sène, près de Santenay (arrondissement de Beaune), d'autres encore. Il a décrit ces lieux de culte populaires et les ex-voto si curieux qu'on y a recueillis; il a fort justement observé que cette religion, si répandue chez les Éduens païens, avait survécu dans beaucoup de légendes et de pratiques superstitieuses bourguignonnes. Est-il probable, comme l'affirme M. Ém. Espérandieu, que, parmi les diverses formes du naturisme, le culte des eaux soit celle dont l'origine est la plus ancienne? Il n'y a aucune raison de croire que le culte des sommets ou celui des cavernes soit plus récent. Est-il exact, suivant une autre assertion de l'auteur, que les eaux aient été d'abord personnifiées par des monstres et que plus tard, quand les dieux devinrent anthropomorphes, les conceptions primitives leur soient restées comme attributs? M. Espérandieu ajoute qu'on l'admet à peu près communément depuis que le totémisme est entré dans la science. Le totémisme n'a aucun rapport d'aucune sorte avec le culte des eaux. Les animaux totémiques sont des animaux réels et non point des créations plus ou moins fantastiques de l'imagination.

C'est un véritable modèle de monographie archéologique que le volume consacré par MM. Ch. MARTEAUX et M. LE ROUX<sup>2</sup> au *vicus* gallo-romain de Boutae (les Fins d'Annecy). Le livre, après une notice historique sur les destinées du lieu dit Bouz ou Bœuf depuis la fin de la période antique, est divisé en deux parties principales : 1<sup>o</sup> un inventaire des fouilles, d'une remarquable précision, qui comprend tout près de 300 pages, dans lequel toutes les trouvailles, même les plus menues, sont décrites et qui est accompagné de 104 planches et de plus de 50 gravures dans le texte; — 2<sup>o</sup> une étude générale du *vicus*, qui passe en revue le plan de l'agglomération, les rues, les places, les maisons, la superficie et les limites, la population, les origines, l'administration, les voies de communication, le commerce et l'industrie; un essai de chronologie gallo-romaine, depuis 47 av. J.-C., date présumée de la fondation du *vicus*,

1. Ém. Espérandieu, *le Culte des sources chez les Éduens*, dans les *Annales du Musée Guimet*, bibliothèque de vulgarisation, t. XXXVIII, in-8°. Paris, Hachette et C<sup>e</sup>, 1913.

2. Charles Marteaux et Marc Le Roux, *Boutae (les Fins d'Annecy), vicus gallo-romain de la cité de Vienne*, 518 p. in-8°. Annecy, J. Abry, 1913.

jusqu'en 394 ap. J.-C., termine cette seconde partie. Un index général et plusieurs tables particulières ajoutent encore à la valeur de ce beau travail. Il faut louer surtout la méthode, le soin méticuleux et la précision dont MM. Marteaux et Le Roux ont fait preuve dans l'inventaire des fouilles. Cet inventaire, avec les très nombreuses reproductions d'objets dont il est émaillé, fournit des éléments de comparaison fort intéressants pour les fouilles analogues déjà entreprises ou à entreprendre en quelque point que ce soit de la Gaule antique.

Dans le tome I du grand ouvrage publié, à l'occasion du 41<sup>e</sup> Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, sous le titre *Nîmes et le Gard*, M. F. MAZAURIC a traité de la *Civilisation romaine dans le Gard et des Musées archéologiques de Nîmes*. L'une et l'autre étude renferment d'utiles renseignements et des indications intéressantes.

Nous nous bornerons à signaler dans ce Bulletin, sans y insister, les recherches entreprises sur l'emplacement de Breith (Creuse) par P. VALADEAU<sup>1</sup>. Les premières fouilles ont eu pour résultat la découverte de poteries et fragments de poteries. M. Valadeau annonce, dans son avant-propos, que ses fouilles ne sont pas finies et qu'il ne pourra écrire que plus tard un travail d'ensemble.

Parmi les études inspirées par les monuments archéologiques d'origine gallo-romaine, il convient d'accorder une mention au travail de M. H. DE VILLEFOSSE sur une mosaïque découverte à Sens et dont le motif central représente le Soleil maîtrisant ses chevaux après la chute du Phaéton<sup>2</sup>; à la note de M. MICHON sur la statue dite d'Apollon, qui fut trouvée à Nîmes et transportée au musée du Louvre<sup>3</sup>; enfin à l'étude de M. H. DE VILLEFOSSE sur le Dieu gaulois accroupi de Bouray (Seine-et-Oise), statuette en cuivre jaune repoussé d'une divinité indigène, dont l'attribut caractéristique est un torques<sup>4</sup>.

1. P. Valadeau, *la Ville gallo-romaine de Breith*, près La Souterraine (Creuse), dessins de René Berthomier, 26 p. in-8°, 3 pl. hors texte. Guéret, 1913.

2. Héron de Villefosse, *le Soleil maîtrisant ses chevaux*, mosaïque découverte à Sens, dans les *Monuments Piot*, t. XXI, 1<sup>er</sup> fasc. Paris, E. Leroux, 1913.

3. E. Michon, *l'Apollon de Nîmes au musée du Louvre*, dans les *Comptes-rendus du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, tenu à Nîmes en 1912. Paris, Gauthier-Villars, 1913.

4. Héron de Villefosse, *le Dieu gaulois accroupi de Bouray*, dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France* pour 1912, VIII<sup>e</sup> série, t. II. Paris, 1913.



B. *L'Espagne romaine*. — Dans le volume de *Mélanges* offert à M. Ém. Picot, membre de l'Institut, par ses élèves, ses confrères et ses amis, M. J. MAURICE a étudié le problème relatif à la situation administrative de l'Espagne sous la Tétrarchie<sup>1</sup>. La question posée est de savoir si, après 293, les provinces espagnoles furent attribuées à Maximien Hercule ou à Constance Chlore. Les persécutions exercées pendant les dernières années du III<sup>e</sup> siècle et au début du IV<sup>e</sup> contre les chrétiens de la péninsule ibérique permettaient déjà de penser que l'autorité responsable ne pouvait guère être celle de Constance Chlore. Par un examen serré des documents numismatiques, spécialement des monnaies frappées à Tarragone, M. J. Maurice a montré que cette conclusion est tout à fait justifiée. De 293 à 309, les provinces espagnoles furent placées sous la domination de Maximien Hercule, puis de Maxence; en 309, elles abandonnèrent ce dernier pour se rallier à Constantin.

C. *L'Afrique romaine*. — L'exploration archéologique de l'Algérie a été entreprise au lendemain même de la conquête, il y a environ quatre-vingts ans. Celle de la Tunisie avait précédé l'établissement du protectorat français, et depuis lors elle a été poursuivie sans interruption. Ce n'est donc pas une œuvre prématurée que celle dont M. S. GSELL vient de construire la première assise, en donnant le volume initial de son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*<sup>2</sup>. Nul n'était mieux préparé à cette tâche, nul n'était plus clairement désigné pour s'en acquitter que le savant professeur du Collège de France. Il est de ceux dont on peut dire, suivant la sage recommandation de Fustel de Coulanges, qu'il s'est préparé à la synthèse par de longs et de nombreux travaux d'analyse. Pendant plus de vingt ans il a parcouru l'Algérie; il a aussi visité, à maintes reprises, la Tunisie. Son *Atlas archéologique de l'Algérie* atteste la connaissance complète, minutieuse, précise qu'il a du pays, de ses ruines, de ses monuments antiques, des innombrables traces qu'y a laissées la vie des siècles disparus. Tous les documents découverts dans l'Afrique du Nord ont été étudiés par M. S. Gsell; la plupart d'entre eux ont passé sous ses yeux soit dans le Musée des antiquités algériennes qu'il a longtemps dirigé, soit dans les nombreux musées archéologiques de l'Afrique du Nord, soit dans les fouilles elles-mêmes au moment où les inscriptions, les bas-reliefs, les restes d'édifices étaient remis au jour par la pioche des travailleurs. Il n'a

1. Jules Maurice, *Histoire politique des provinces espagnoles de 285 à 310*, dans les *Mélanges Picot*. Paris, Morgand, 1913.

2. Stéphane Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, 544 p. in-8°. Paris, Hachette et C<sup>e</sup>, 1913.

pas exploré avec moins d'activité ni de science les écrivains antiques qui ont donné sur l'Afrique du Nord, aux diverses périodes de sa plus lointaine histoire, des renseignements tantôt abondants et précis, tantôt épars et parfois suspects. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'aucune des données du vaste problème qu'il a étudié, si minime fût-elle, n'a échappé à ses recherches méthodiques.

Et voici, résultat de ce long travail, de ce labeur ininterrompu : le premier volume de l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* se divise en trois parties principales : 1° les *Conditions du développement historique* (les régions naturelles de l'Afrique du Nord ; — l'Afrique du Nord dans le monde méditerranéen ; — le climat de l'Afrique du Nord dans l'antiquité ; — Faune et flore de l'Afrique du Nord dans l'antiquité ; — les conditions de l'exploitation du sol) ; — 2° les *Temps primitifs* (la civilisation de la pierre ; — origines de l'élevage et de la culture ; — état social ; magie et religion ; art ; pratiques funéraires ; — anthropologie ; la langue libyque ; — relations des indigènes de l'Afrique du Nord avec d'autres contrées) ; — 3° la *Colonisation phénicienne et l'empire de Carthage* (les Phéniciens dans l'Afrique du Nord ; fondation de Carthage ; — formation de l'empire de Carthage ; — expéditions sur les côtes de l'Océan). M. Gsell a compris qu'il était impossible soit d'exposer, soit de comprendre le développement historique et les vicissitudes de l'Afrique du Nord, si l'on ne savait pas d'abord les conditions physiques qui pèsent dans le pays sur la vie humaine, les unes pour la favoriser, les autres pour la rendre difficile ou précaire ; et si, d'autre part, on ne s'était pas représenté, dans la mesure où les documents et les indices aujourd'hui connus nous le permettent, l'ethnographie et la préhistoire de cette vaste région. Ces deux premières parties, qui forment à peu près les deux tiers du volume, étaient peut-être les plus ardues, les plus délicates à traiter. L'essor de la colonisation phénicienne, la fondation de Carthage et de son empire appartiennent, malgré le petit nombre des textes et la rareté des monuments, à la période historique. D'un bout à l'autre de l'œuvre, M. Gsell s'est révélé pleinement maître de son sujet et de sa méthode. Ce qu'il faut louer surtout ici, ce qu'il faut donner en exemple à tous les savants, à tous les érudits, c'est, avec une documentation où il serait malaisé de trouver la moindre lacune, l'esprit critique le plus mesuré en même temps que le plus fin. M. Gsell apprécie, d'un jugement toujours impartial, tantôt la portée et le sens des documents anciens, tantôt la valeur ou la faiblesse des arguments développés ou des thèses soutenues par des écrivains modernes. Souvent, avec raison, il se défend d'accorder

trop de confiance à des affirmations d'écrivains grecs ou latins; mais souvent aussi, avec non moins de raison, il refuse d'écarter tel ou tel témoignage, parce qu'il est unique ou parce que l'auteur à qui on le doit a parfois manqué de perspicacité ou d'exactitude dans ses affirmations. Hostile à tout esprit de système, à toute théorie préconçue, il fait appel aux seuls documents pour essayer de fixer la vérité. Il ne prétend pas deviner et savoir à tout prix ce que les documents ne nous révèlent pas. Il connaît les limites de la méthode vraiment historique; il sait qu'on ne les dépasse pas sans danger. Chez lui, la discussion ne tourne jamais à la polémique; elle garde toujours l'allure impersonnelle et calme qui convient seule à l'examen des problèmes d'histoire, d'archéologie ou de préhistoire. Les chapitres consacrés au climat de l'Afrique du Nord dans l'antiquité, à la fondation de Carthage, au Périple d'Hannon sont à ce point de vue de vrais modèles.

M. Gsell possède en outre les qualités vraiment françaises d'équilibre dans la composition, d'ordre et de clarté dans le développement, de fermeté, de précision et de sobriété dans l'expression. Tous ceux qui ont contribué, dans quelque mesure que ce soit, à la découverte de l'Afrique ancienne le remercieront, le féliciteront chaleureusement de la méthode parfaite et du talent remarquable avec lesquels il a commencé de retracer les destinées d'un pays dont le souvenir reste vivace à qui l'a visité, dont le passé est si séduisant, dont le présent et l'avenir tiennent une si grande place dans la France d'aujourd'hui et de demain.

Une première série de cartes archéologiques de la Tunisie a été publiée depuis 1893, sous les auspices de la Commission archéologique de l'Afrique du Nord, par MM. Babelon, Cagnat et S. Reinach. Ces cartes, à l'échelle du 50/000, établies sur les cartes du service géographique de l'armée, se rapportent à toute la région septentrionale et à la plus grande partie du littoral oriental de la Tunisie. Pour le centre et le sud de la régence, le service géographique de l'armée a adopté l'échelle au 100/000. Cette nouvelle série servira également de base à une seconde série archéologique, dont l'établissement et la publication ont été confiés à MM. CAGNAT et MERLIN<sup>1</sup>. Le premier fascicule de cette nouvelle série, conçue dans le même esprit et sur le même plan que la précédente, a paru en 1914. Il comprend les feuilles de Djama, Ksour, Djebel Harrata et Thala,

1. *Atlas archéologique de la Tunisie*, édition spéciale des cartes topographiques publiées par le ministère de la Guerre, accompagnée d'un texte explicatif par MM. R. Cagnat et A. Merlin. II<sup>e</sup> série, 1<sup>re</sup> livraison. Paris, E. Leroux, 1914.

c'est-à-dire la région située au sud et au sud-est du Kef. Les principales ruines mentionnées sur ces feuilles sont celles de Zama, Musti, Lares, Assuras, Althiburos, Thala.

M. VENTRE a traité de nouveau, après beaucoup d'autres archéologues, la question de l'emplacement exact des ports de Carthage<sup>1</sup>. Personne ne croit plus aujourd'hui que les ports d'une cité maritime et commerciale aussi importante soient uniquement représentés par les deux lagunes situées au sud de Byrsa, le long de la côte, entre Dermèche et le Kram. Les sondages exécutés par les officiers de marine Roquefeuil et Hantz à quelque distance du littoral qui court de Sidi Bou Saïd à la Goulette ont révélé l'existence, tout près de la côte, de plusieurs murs ou digues, d'une direction générale soit parallèle, soit perpendiculaire à la ligne du rivage. C'est en se fondant sur ces découvertes, sur les remarques faites à diverses reprises par de nombreux archéologues et sur ses observations personnelles que M. Ventre propose une solution, sinon nouvelle, du moins plus précise de la question. D'après le croquis joint à sa brochure, le port militaire, de forme à peu près ronde, occupait l'emplacement de la lagune septentrionale; il communiquait vers le sud-est, par un étroit chenal, avec le port marchand, beaucoup plus vaste, de forme quadrangulaire, s'avancant dans le golfe au delà du littoral, fermé à l'est et au sud par des digues; la lagune méridionale serait demeurée comme un témoin de ce bassin, dont la plus grande partie, creusée dans l'intérieur des terres, est aujourd'hui comblée. Il y a encore beaucoup d'hypothèses dans l'étude de M. Ventre. Nous doutons, à moins de découvertes nouvelles, qu'il soit possible, dans l'état actuel de la science, de déterminer avec une telle précision le site et les limites des ports de Carthage. M. Ventre a du moins le mérite d'avoir versé au dossier, si l'on peut ainsi dire, quelques données nouvelles recueillies directement par lui.

MM. A. MERLIN et L. POINSSOT ont publié et commenté, avec leur compétence et leur érudition bien connues, une nouvelle inscription de Thibursicum Bure, aujourd'hui Teboursoûk<sup>2</sup>. Cette inscription nous apprend le nom d'un nouveau proconsul d'Afrique, L. Naevius Aquilinus, qui exerça probablement ses fonctions en 260-261 ou 261-262 ap. J.-C. et qui eut ses deux fils pour légats, l'un dans la *regio Hipponiensis*, l'autre dans la *regio Karthaginiensis*. Elle révèle pour la première fois les noms complets du

1. M. Ventre, *les Ports de Carthage*, 58 p. in-12. Tunis, A. Fortin, 1913.

2. A. Merlin et L. Poinssot, *Une nouvelle inscription de Teboursoûk*, dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France* pour 1912 (VIII<sup>e</sup> série, t. II). Paris, Klincksieck, 1913.

municipe de Thibursicum : *municipium Septimium Aurelium Severianum Antoninianum Frugiferum Concordium Liberrum Thibursicensium Bure* ; les quatre premiers surnoms font allusion à Septime-Sévère et à Caracalla (M. Aurelius Antoninus), qui conférèrent à Thibursicum Bure, restée jusqu'alors cité pérégrine, le statut et le titre de municipes ; les trois autres dérivent des noms de trois divinités, dont le culte était particulièrement répandu dans cette partie de l'Afrique romaine, Frugifer ou Saturne, Concordia, Liber pater. Ce sont là les résultats principaux dus à la découverte de ce texte important ; MM. Merlin et Poinssot les ont mis en lumière avec beaucoup de sagacité.

Depuis de longues années, M. L. POINSSOT explore et étudie les ruines de Thugga. Non seulement il y a fait de nombreuses trouvailles, dont plusieurs ont fourni des renseignements fort intéressants sur l'histoire de la vieille cité et de tout le pays qui l'entoure, mais il a révisé soigneusement les monuments déjà connus. En attendant qu'il nous donne la monographie de Thugga, il vient de réunir en un volume les inscriptions découvertes en 1910-1913 sur l'emplacement et dans les environs immédiats de la ville<sup>1</sup>. Ces inscriptions concernent plusieurs grands édifices : divers temples, le portique du forum, le théâtre, le marché public ou macellum, l'arc de Septime-Sévère ; outre les empereurs, elles nomment de grands personnages, Plautilla, Plautien, des proconsuls. Un de ces textes mentionne que le *pagus Thuggensis* a obtenu de Marc-Aurèle, sans doute en 168, le *jus capiendorum legatorum*. M. L. Poinssot a fort savamment expliqué et commenté ces documents. Il a résumé la théorie sur le *pagus* et la *civitas Thuggensis*, exposée par lui en 1911 dans une communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres<sup>2</sup>. Il estime que, dans la formule *pagus et civitas*, fréquente à Thugga et près de Thugga à Numlulis, le mot *pagus* désigne un groupement de citoyens romains. Nous ne croyons pas que cette théorie soit moins à l'abri des objections que les opinions auparavant émises par d'autres érudits. Pourquoi aurait-on employé le mot *pagus* à Thugga, tandis qu'ailleurs, en Afrique même, ces mêmes groupements sont beaucoup plus clairement désignés par des expressions comme *conventus civium Romanorum*, *cives romani qui...*, *cives romani pagani veterani*, *pagani veterani...*? Il paraît étrange que précisément le terme usité à Thugga

1. L. Poinssot, *Inscriptions de Thugga découvertes en 1910-1913*, 227 p. in-8°. Paris, Imprimerie nationale, 1913.

2. *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 496 et suiv.



laisse dans l'ombre le caractère essentiel de ce groupement, à savoir qu'il était composé de citoyens romains. Mais ce n'est pas le lieu d'instituer ici une discussion complète, nous avons seulement voulu dire qu'à nos yeux la solution proposée par M. L. Poinssot n'est pas certaine ni ses arguments décisifs. Le nouveau recueil d'inscriptions publié par lui n'en est pas moins des plus utiles; la valeur en est grande, et nous estimons que M. Poinssot, une fois de plus, a rendu un service signalé à la science des antiquités africaines.

Le fascicule VI des *Notes et documents publiés par la direction des antiquités et arts* de la régence de Tunis consiste en un travail de M. MERLIN sur les fouilles d'Althiburos<sup>1</sup>. Ces fouilles se rapportent au forum, à divers monuments voisins du forum et à plusieurs maisons particulières. De nombreuses inscriptions, des fragments d'architecture d'un réel intérêt et de fort belles mosaïques ont été mis au jour. M. A. Merlin a décrit et commenté ces documents et ces œuvres d'art avec la science, la précision et le goût auxquels il nous a habitués depuis de longues années. Il nous permettra cependant de ne point partager son avis sur la signification qu'il attribue à la présence d'une image de Marsyas parmi les statues qui décoraient le forum d'Althiburos. Malgré les affirmations de Mommsen et de Marquardt, aucun texte antique ne nous apprend qu'il y ait quelque rapport entre une telle image et la concession du *ius italicum* aux cités provinciales. Il faudra que la question soit reprise un jour à l'aide des seuls textes, inscriptions et monnaies antiques, abstraction faite des assertions, plus ou moins justifiées, émises par des érudits modernes. En ce qui concerne Althiburos, la mention du *signum Marsyae* ne permet à aucun degré de conclure que la ville soit devenue au III<sup>e</sup> siècle colonie romaine de droit italique; l'erreur commise sur ce point est analogue à celle que l'on a longtemps commise en prétendant que seules les colonies pouvaient posséder des Capitoles.

Dans une brillante conférence, faite au musée Guimet<sup>2</sup>, M. René CAGNAT a conduit ses auditeurs dans trois villes africaines, que des fouilles méthodiques et prolongées font peu à peu reparaitre à la lumière : Thugga (aujourd'hui Dougga en Tunisie), Thubursicum Numidarum et Cuicul (aujourd'hui Khemissa et Djemila, en Algé-

1. A. Merlin, *Forum et maisons d'Althiburos*, dans les *Notes et Documents publiés par la direction des antiquités et arts*, t. VI, 59 p. in-8°, 6 pl. hors texte. Paris, E. Leroux, 1913.

2. R. Cagnat, *Visite à quelques villes africaines récemment fouillées*, dans les *Annales du Musée Guimet*, bibliothèque de vulgarisation, t. XXXIX, in-12. Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1913.

rie, dans le département de Constantine). Le savant professeur du Collège de France ne s'est pas contenté d'exposer les résultats acquis; en conclusion, il a montré fort justement que la politique romaine, pacifique et tolérante, pouvait être citée en exemple à toutes les puissances colonisatrices. Grâce à cette politique, l'Afrique du Nord devint romaine d'aspect, spontanément; et pourtant les Africains, du moins la plupart d'entre eux, ne renoncèrent ni à leurs cultes, ni à leurs traditions, ni à leurs mœurs. L'accord se fit entre les populations conquises et le gouvernement de la cité conquérante. L'Afrique du Nord dut à la politique romaine plusieurs siècles de prospérité économique et de splendeur matérielle.

Ce caractère de la colonisation romaine n'apparaît pas seulement dans l'histoire politique et sociale des provinces d'Afrique. Il se laisse également apercevoir dans le domaine de l'art. C'est ce que M. le D<sup>r</sup> CARTON a montré récemment<sup>1</sup>. Il a recueilli sur l'emplacement de la ville de Thuburnica un grand nombre de lampes en terre cuite; si la forme de ces petits ustensiles reproduit à peu près celle de la lampe romaine ordinaire, si même le potier indigène, pour les décorer, a emprunté beaucoup de motifs courants, d'une part il a transformé ces motifs, d'autre part il s'est attaché à en créer de nouveaux. M. le D<sup>r</sup> Carton cite et décrit plusieurs lampes de Thuburnica fort curieuses à ce double point de vue, « œuvres », dit-il, « modestes peut-être, mais empreintes de vigueur, d'une certaine originalité et même de quelque charme ». Si les lampes qui proviennent de Thuburnica se distinguent par cette physionomie, c'est sans doute, comme l'indique M. le D<sup>r</sup> Carton, parce que cette ville, située à la lisière de la région montagneuse et boisée qui sépare aujourd'hui la Tunisie de l'Algérie entre la mer et la Medjerdah, ne cessa pas de subir l'influence des populations indigènes campées dans les forêts voisines.

Les *Cahiers d'archéologie tunisienne*, publiés par M. Jules RENAULT, dont la nouvelle série, inaugurée en 1913, comprend déjà deux importants fascicules, sont en grande partie consacrés aux antiquités romaines<sup>2</sup>. Nous signalerons en particulier les études de M. J. Renault sur les bassins du Trik Dar Saniat à Carthage, vastes citernes romaines situées dans la partie septentrionale de la ville; sur les divinités païennes à l'époque romaine dans le Haut-

1. D<sup>r</sup> L. Carton, *l'Art indigène sur les lampes de la colonie Thuburnica*, dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France* pour 1913 (VIII<sup>e</sup> série, t. III). Paris, Klincksieck, 1914.

2. *Cahiers d'archéologie tunisienne*, nouvelle série, 1<sup>er</sup> cahier, 167 p. in-4°, Tunis, 1913; 2<sup>e</sup> cahier, 223 p. in-4°. Paris, J. Gamber, 1914.

Mornag et le Khanguet el Hadjadj, Saturne, Caelestis, Adonis; sur deux inscriptions funéraires (dont l'une est l'épithaphe d'un chevalier romain *scriba librarius*) et sur quelques tessons portant des caractères cursifs; la description par M. le capitaine Cassaigne de tombeaux et sépultures antiques des environs de Bir bou Rekba (Siagu) et de Souk el Abiod (Puppu); la note de M. Gouvet sur les fouilles de fondation de l'école franco-arabe de Sousse, etc.

Si l'on ajoute aux travaux que nous venons de citer les très nombreuses études publiées dans des recueils périodiques tels que le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques, les *Comptes-rendus* des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le *Bulletin* de la Société des Antiquaires de France, la *Revue tunisienne*, le *Recueil des notices et mémoires* de la Société archéologique de Constantine, d'autres encore, on en conclura que l'activité scientifique déployée par les Français dans l'Afrique du Nord n'a jamais été plus intense ni plus féconde.

D. *Les Provinces orientales. — L'Égypte.* — Depuis quelque temps, la période gréco-romaine de l'histoire d'Égypte attire de plus en plus l'attention des érudits et suscite de nombreux travaux. Après M. Jouguet, dont le livre sur la *Vie municipale dans l'Égypte romaine* a reçu partout un accueil si justement favorable, voici M. HOHLWEIN qui publie, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, un volume considérable sur l'Égypte romaine<sup>1</sup>. Le noyau du volume est formé par un lexique des termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Égypte romaine. Mais ce lexique est précédé d'une longue introduction, où l'auteur expose et explique les institutions politiques, financières, militaires et juridiques de la province; il est suivi d'un recueil de papyrus choisis, qui comprend des édits impériaux, des pétitions aux fonctionnaires romains, des lettres écrites par ces fonctionnaires ou à eux adressées, des contrats de toute nature, des quittances d'impôts, etc. Le livre de M. Hohlwein sera indispensable à quiconque voudra s'occuper de l'Égypte romaine, à la fois comme instrument de travail et parce qu'il offre sur beaucoup de points de détail encore obscurs ou contestés l'état de la question.

*La Syrie.* — Un des articles que renferme le tome IV des *Cultes, Mythes et religions* de M. S. REINACH expose les vicissitudes par lesquelles a passé une très belle statue trouvée à Baalbek, transportée d'abord à Beyrouth, de là à Constantinople, tandis que la tête

1. N. Hohlwein, *l'Égypte romaine*, recueil de termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Égypte romaine, suivi d'un choix de textes papyrologiques, xvi-623 p. in-8°. Bruxelles, Hayez, 1912.

d'un sphinx féminin, faisant partie de l'ensemble, aboutissait après maintes péripéties au musée du Louvre<sup>1</sup>. M. S. Reinach montre que cette statue est une image de la Déesse syrienne, image où l'influence du culte égyptien d'Isis se manifeste par la présence du sphinx ou des sphinx (car il y en avait sans doute deux) qui ornaient le siège de la déesse. Au point de vue archéologique, l'œuvre paraît dater du premier tiers du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.; elle fut sans doute modelée par un indigène, « mais un indigène formé à bonne école et plus grec encore que syrien ». L'étude de M. S. Reinach est une contribution tout à fait intéressante à l'histoire du culte de la Déesse syrienne, qui fut si répandu dans le monde romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

J. TOUTAIN.

---

1. S. Reinach, *Une déesse syrienne*, dans *Cultes, mythes et religions*, t. IV. Paris, E. Leroux, 1912. Cf. *supra*, p. 129.

## COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

---

J. DÉCHELETTE. **Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine**. T. II : **Archéologie celtique ou protohistorique**; 3<sup>e</sup> partie : **Second Âge du fer ou époque de La Tène**. Paris, Aug. Picard, 1914. In-8°, 791 p., 4 pl. et 351 fig. dans le texte.

— **La collection Millon. Antiquités préhistoriques et gallo-romaines**. Ouvrage publié avec la collaboration de MM. l'abbé PARAT, le D<sup>r</sup> BRULARD, Pierre BOUILLEROT et C. DRIOTON. Paris, Geuthner, 1913. In-4°, ix-282 p., 46 pl. hors texte et 58 figures.

Au moment d'écrire le compte-rendu de ces volumes, les derniers qu'ait rédigés J. Déchelette, nous éprouvons la plus douloureuse émotion. J. Déchelette est mort au champ d'honneur<sup>1</sup>, dès les premiers mois de la guerre; il est tombé tandis qu'il entraînait à l'assaut contre une position ennemie les hommes de la compagnie qu'il commandait. Nous voulons avant tout exprimer ici notre admiration pour le vaillant officier, notre tristesse profonde devant la perte subie par la science française.

Ces sentiments, nous les avons ressentis plus vivement encore en lisant le volume qui forme la troisième partie du tome II de son *Manuel d'archéologie*. Nulle part peut-être J. Déchelette n'a plus brillamment attesté, avec son incomparable puissance de travail et sa parfaite compétence, ses qualités bien françaises de pénétration et d'exactitude dans l'interprétation des documents, de précision, d'ordre et de clarté dans l'exposé des faits, de largeur d'esprit dans l'indication des résultats acquis et des conclusions probables, de courtoisie, de tolérance bienveillante et de haute intelligence dans la conduite des discussions. L'abondance et l'étendue de l'érudition s'alliaient chez lui au sens des idées générales. Il traitait les problèmes d'archéologie en historien; dans les objets innombrables exhumés du sol de l'Europe occidentale, il ne voyait pas seulement des éléments de collections et de musées; il étudiait en eux les témoins et aussi les instruments de ces antiques civilisations, dont il s'efforçait de déterminer les caractères et de retracer le tableau aussi sincère, aussi véridique que possible. Il savait faire, après l'analyse, la synthèse. Son

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 125.



*Manuel d'archéologie*, laissé, hélas ! incomplet, en fournit une preuve éclatante.

Du moins, si J. Déchelette n'a pu terminer son œuvre, s'il laisse en préparation seulement les volumes qui devaient être consacrés à la période gallo-romaine, le destin lui a permis de nous donner, sous une forme aussi finie qu'on peut le désirer, un incomparable traité d'archéologie celtique. Nous avons déjà dit, dans cette *Revue*, tout le bien qu'il faut penser des deux premières parties du tome II<sup>1</sup>. La troisième partie, où J. Déchelette a étudié le second âge du fer, habituellement dénommé *époque de La Tène*, n'est ni moins importante ni moins précieuse. Ce volume considérable, de près de 800 pages, illustré de 351 figures dans le texte, nous intéresse d'autant plus que la période dont il y est question est plus voisine du moment où la Gaule est entrée de plain-pied dans l'histoire et que les relations des pays gaulois avec les autres régions du monde antique sont alors plus fréquentes, plus certaines, mieux connues. D'autre part, le nombre, l'importance, l'état de conservation, la véritable destination des monuments et des objets de toutes sortes, qui datent de cette période, fournissent à l'induction historique une base plus solide.

Après un premier chapitre, dans lequel sont indiquées les origines, les limites et les grandes divisions géographiques, les subdivisions chronologiques de la civilisation dite de La Tène, J. Déchelette étudie d'abord les habitats des vivants, oppidums et villages (entre autres Bibracte, Gergovie, Alesia, Stradonitz de Bohême), et les demeures des morts, sépultures et nécropoles. Plusieurs chapitres décrivent ensuite les armes offensives (épées, poignards, lances, javalots, pointes de flèche, frondes et haches d'armes); — les armes défensives (cuirasses, casques, boucliers, chars de guerre, etc.); — les objets de parure (torques, colliers, bracelets et anneaux, agrafes, fibules, épingles, pendants d'oreilles, bagues); — les ustensiles de toilette (cuillers à fard, rasoirs, ciseaux, peignes, miroirs); — les amulettes (pendeloques, figurines anthropomorphes et zoomorphes, décoration apotropaïque des armes offensives et défensives, verroteries, objets d'ambre et de corail, bijoux d'or et d'argent); — les outils, ustensiles et instruments les plus variés (depuis les haches, couteaux, poinçons, limes et scies jusqu'aux vases de bronze); — les poteries (céramique grossière, vases peints, « urnes à visage »). Rien de ce qui a pu servir à l'existence quotidienne de nos lointains ancêtres, rien de ce qui a constitué le cadre matériel de leur vie, de ce qui a contribué à orner leurs demeures n'a échappé à l'observation de J. Déchelette.

Le dernier chapitre du volume, d'un caractère plus général, moins strictement descriptif, emprunte précisément à cette inépuisable documentation une valeur et une solidité toutes particulières. Les idées exprimées dans ce chapitre sur l'art à l'époque de La Tène, ses carac-

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXV, p. 387.

tères, ses origines et ses survivances; sur les sculptures gréco-ligures et gréco-celtiques de la Gaule méridionale; sur le travail des métaux et l'émaillerie celtique; sur les monnaies gauloises; sur le commerce au second âge du fer; enfin, sur les représentations des Celtes dans l'art celtique et dans l'art classique : toutes ces idées prêteront sans doute à discussion, mais désormais aucun archéologue, aucun historien ne pourra s'occuper de ces problèmes sans tenir le plus grand compte des opinions émises par J. Déchelette. C'est que ces opinions ne lui ont pas été inspirées ni suggérées par des théories préconçues, par quelque système *a priori*; elles se sont formées devant les documents, elles se sont peu à peu précisées au contact des faits; son esprit, largement ouvert aux influences de la réalité archéologique, résolument hostile aux prétendus dogmes que veulent imposer certaines chapelles étroites, n'a jamais reculé devant une thèse nouvelle, uniquement parce qu'elle était contraire aux thèses jusqu'alors en faveur. Il nous est arrivé de ne point toujours partager l'avis de J. Déchelette; mais jamais nous ne nous sommes heurté chez lui à certaine forme de critique, tranchante et hautaine, d'autant plus autoritaire et violente dans l'expression qu'elle est plus faible et fragile pour le fond. Nous avons reçu de lui des témoignages d'estime et de sympathie auxquels nous attachons le plus grand prix; nous lui serons toujours reconnaissant de l'intérêt qu'il n'a cessé de montrer pour nos travaux sur Alesia; nous saluons, avec une respectueuse affection, le nom du savant regretté, qui laisse, en mourant pour la France, deux des œuvres les plus remarquables consacrées à l'histoire de notre patrie : les *Vases céramiques ornés de la Gaule romaine* et le *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*.

« La collection préhistorique et gallo-romaine de M. Henry-E. Millon », écrit J. Déchelette au début de la *Préface* de ce volume, « est formée de pièces entièrement inédites. Connue seulement d'un petit nombre d'archéologues qui ont pu l'élucider sur place à Dijon, elle se recommande à l'attention par la variété des objets dont elle se compose, objets dont quelques-uns présentent une exceptionnelle rareté. La plupart ont été trouvés en Bourgogne ou dans les régions voisines et cette communauté de provenance ajoute encore à leur prix. » Parmi les séries les plus importantes dont se compose la collection, il convient de signaler les pièces paléolithiques et néolithiques provenant des gisements de la forêt d'Otte; — le mobilier funéraire d'une sépulture gauloise explorée méthodiquement par M. Millon à La Motte-Valentin, commune de Courcelles-en-Montagne (Haute-Marne); — enfin, les armes et les objets divers retirés des sables de la Saône à Chalon et qui forment un ensemble des plus précieux.

La description de la collection est divisée en quatre parties, dans l'ordre chronologique suivant : âge de la pierre, âge du bronze, premier et second âges du fer, objets trouvés dans la Saône à Chalon

(époque de La Tène et époque gallo-romaine). Dans une cinquième partie sont classés et décrits divers objets gallo-romains de provenances diverses. Chaque partie ne comprend pas seulement le catalogue descriptif des pièces que possède M. Millon; J. Déchelette et ses collaborateurs y ont ajouté quelques études générales d'un vif intérêt, telles que : *L'Industrie préhistorique de la forêt d'Otte*, par MM. l'abbé Parat et le Dr Brulard; — *les Sépultures de Semoutiers (Haute-Marne)*, par M. Pierre Bouillerot; — *le Tumulus du champ Rougeaux*, commune de Courcelles-en-Montagne (Haute-Marne); *le Tumulus de La Motte-Valentin*, même commune; *Broches en fer d'origine gauloise servant de monnaies primitives, étude sur les origines de la drachme et de l'obole*, par J. Déchelette.

Les planches hors texte et les gravures ajoutent encore à la valeur documentaire de ce beau volume, un des derniers que J. Déchelette a signés avant sa mort héroïque.

J. TOUTAIN.

---

**Henri GRAILLOT. Le culte de Cybèle, mère des dieux, à Rome et dans l'empire romain.** Paris, Fontemoing, 1912. In-8°, 599 pages.

Ce gros livre constitue une thèse de doctorat soutenue en Sorbonne le 24 avril dernier. Le sujet dont il traite est capital dans l'histoire des religions de l'antiquité classique, car il s'agit du premier culte oriental adopté par les Romains, dès 204, de celui qui s'est, ensuite, le plus universellement répandu dans leur empire, de celui qui a manifesté, au cours de sa longue existence, la plus curieuse capacité d'assimilation syncrétiste, de celui, enfin, qui paraît avoir exercé sur le christianisme naissant l'influence la plus profonde et la plus durable. Au temps où une prescription des livres sibyllins l'installa sur le Palatin, il représentait déjà un assemblage de croyances, de mythes, de rites et de symboles d'origine très diverse, pas très bien fondus ensemble, mais pleins de vie religieuse et féconds en émotion mystique. A son origine obscure et lointaine, nous entrevoyons l'adoration d'une divinité anatolienne des montagnes et des forêts, peu à peu dédoublée en deux : une déesse, Mâ ou Cybèle; un dieu, son époux, Attis ou Pappas; parallèlement s'affirme le culte des bétyles, ou pierres tombées du ciel, les traces de la vénération d'un *totem*, le lion, le souvenir du matriarcat, qui subordonne le dieu à la déesse. Mais, bien avant le III<sup>e</sup> siècle, les Phrygiens venus de Thrace ont déjà superposé à Attis leur Dionysos; les Syriens, par l'influence de leur Adonis, les Juifs, par celle de leur Iahwé, ont contribué à modifier et à compliquer son type premier, cependant que les Grecs, d'abord identifient la Mère de l'Ida phrygien à la Mère crétoise, Rhea, femme de Kronos, et racontent, après les Phrygiens, de belles histoires sur Attis,

trop d'histoires même, car nous avons quelque peine à nous retrouver au milieu de leurs divergences. La fable la plus connue, qui nous représente la folle passion de Cybèle pour le beau berger Attis, la mutilation volontaire du jeune homme, sa mort sous un pin et son immortalité bienheureuse dans l'arbre, par quoi la déesse console son propre désespoir, est la forme la plus simple d'un mythe *naturiste* où s'exprime l'amour de la terre pour la vie que la végétation manifeste, la mort apparente de cette végétation en hiver, sa réelle persistance dans le pin, toujours vert, et sa renaissance éclatante au printemps. Ce mythe se prêtait merveilleusement, comme d'autres, qui sont ses frères, celui d'Osiris, celui d'Adonis, celui de Mardouk, celui de Tammouz, à une interprétation mystique, à l'organisation d'une symbolique où l'homme qui passe, et qui ne s'en console pas, trouverait des raisons d'espérer une vie éternelle dans un au-delà bienheureux. Dans cette adaptation du mythe, dans la constitution autour de lui d'un corps de rites d'initiation et de doctrines eschatologiques qui en font un Mystère de Salut, dans les espérances qu'il a exaltées et exprimées pour le réconfort des mystes, dans l'évolution de tout cela et non pas dans ses brillantes cérémonies cultuelles se trouve le profond intérêt de la religion métroaque (ou de la Grande Mère) de Phrygie.

Du point de vue de l'érudition, l'ouvrage de M. GrailLOT ne laisse pas grand'chose à désirer et son principal mérite est de nous apporter un répertoire complet de tous les textes relatifs au culte phrygien dans le monde romain; répertoire clairement ordonné, où les documents sont traités avec prudence et respect et où les erreurs d'interprétation sont très rares. En voici l'économie générale : un chapitre préliminaire sur les *Origines du culte métroaque*, puis : *L'Introduction du culte à Rome*. — *Le Culte à Rome sous la République*. — *Le Culte public sous l'Empire*. — *Tauroboles et mystères; diffusion du taurobole au II<sup>e</sup> siècle*. — *La Doctrine métroaque au III<sup>e</sup> siècle; Cybèle et Attis, dieux tout-puissants*. — *Le Clergé et le personnel des temples*. — *Les Confréries*. — *Les Galles*. — *Sanctuaires de la Magna Mater à Rome et à Ostie*. — *Le Culte en Asie Mineure à l'époque impériale*. — *L'Expansion du culte en Italie et dans les provinces : Gaule, Germanie, Bretagne et Espagne*. — *L'Expansion du culte dans les provinces : Europe orientale et Afrique*. — *Le culte au IV<sup>e</sup> siècle et la résistance au christianisme*. — Une conclusion résume les résultats considérés comme acquis.

A ce plan, je reproche d'abord de n'avoir pas fait place à un chapitre spécial sur l'influence réciproque du culte de Cybèle-Attis et du christianisme; ce n'est pas assez que d'effleurer la question dans le dernier chapitre; elle est délicate et débattue; il valait la peine de la poser franchement et de la traiter pour elle-même. Je lui reproche ensuite d'avoir dispersé entre plusieurs chapitres tout ce qui a trait à la croyance, à la foi, qu'enferment et supportent les mythes et les

rites, et même de ne s'y être intéressé qu'en passant, de sorte que nous ne voyons bien que l'exercice et le développement d'un culte, là où certainement a vécu et évolué une religion. Trop souvent les historiens modernes ont cru sur parole les apologistes chrétiens quand ils prétendaient que les cultes rivaux du leur étaient vides de sentiment religieux, qu'ils tenaient tout entiers en un fatras de formules et en une kyrielle de gestes *ad solos digitos pertinentes*, comme dit Lactance; rien n'est plus faux, spécialement au regard du culte de Cybèle-Attis, qui a provoqué la dévotion la plus profonde, le mysticisme le plus exalté; l'une et l'autre auraient mérité d'être précisés, décrits et commentés. A la vérité, la réserve qu'implique au fond cette critique, je l'étendrai à l'ouvrage tout entier. M. Graillot, qui s'intéresse très vivement au spectacle qu'il nous montre et qui prend de la peine pour nous y attacher, s'interdit trop de « philosopher » à son propos; la doctrine que contient sa thèse vaut assurément moins, non seulement par la quantité, ce qui va de soi, mais encore par la qualité, que la description et la narration. A-t-il craint de paraître superposer indiscrètement sa pensée aux impressions qu'il cherchait dans les faits réels et dans les textes tout nus? Ou bien, au bout d'un si long et si pénible effort, a-t-il ressenti une fatigue qui l'a détourné de construire la synthèse d'histoire religieuse que comportait son sujet? Je ne sais; mais, s'il nous a donné libéralement les éléments et, de-ci et de-là, d'intéressants fragments de cette construction, il nous a laissé le soin de l'organiser dans son ensemble.

Je le regrette d'autant plus que les qualités d'esprit que le livre révèle par ailleurs laissent croire que l'entreprise aurait été menée à bien, si M. Graillot s'y était appliqué : souci de comprendre exactement les choses et les hommes, répugnance pour l'épithète toute faite et, en l'espèce, pour l'injure, qui d'ordinaire accable le clergé de Cybèle et ses Galles, enfin, — réserve faite d'un abus des termes techniques qui frise parfois le jargon, — style précis et clair. Certaines pages sont pourtant pénibles à lire et même essoufflantes, parce qu'il s'y accumule trop de détails, que les alinéas y sont trop rares et qu'elles ne conduisent pas toujours à un de ces paliers du développement où l'on puisse respirer un instant. Cette impression me paraît spécialement sensible dans les *Préliminaires*, où se croisent et se confondent des faits et des idées qu'il aurait été sans doute possible de classer avec plus de rigueur ou de présenter plus clairement.

Dans un volume si lourd de choses, il est inévitable que des détails prêtent à la critique; je citerai ceux qui m'ont le plus vivement frappé : p. 164, M. Graillot nous raconte que Faustine prend un bain dans le sang d'un gladiateur égorgé rituellement, avec l'autorisation et peut-être sur l'ordre de Marc-Aurèle; il faudrait un autre témoignage que celui de Capitolin pour garantir cette horrible histoire; à vrai dire, je ne vois pas non plus très bien Trajan sacrifiant à Antioche une



jeune fille pour lui rendre ensuite des honneurs divins. — Je me méfie beaucoup de saint Jérôme en général; il est trop passionné pour ne pas arranger très souvent la vérité, et, particulièrement, son affirmation que Montanus fut *abscisum et semivirum* (*Ad Marcellam*, 41, 4) me semble venir trop à point apporter une explication naturelle de la féroce continence montaniste pour n'être pas suspecte (p. 414). — Un peu plus grave : je lis, p. 409 : « La Phrygie et la Pamphlie eurent longtemps leurs Galles chrétiens, les Messaliens ou Euchites... » ; l'assimilation n'est pas légitime : les Messaliens ne sont pas originaires de Phrygie, ni de Pamphlie, et ils ne doivent rien à l'esprit des Galles. Leur nom en araméen (et du reste aussi en grec : εὐχισταί) veut dire « ceux qui prient » ; ce sont des quietistes, nés en Mésopotamie, vers 360. Peut-être sortaient-ils d'une secte non-chrétienne, qu'Épiphane (*Haer.* 80) nomme aussi Messaliens. Ils ont fini par se réfugier dans la région phrygienne, parce qu'ils ont été maltraités dans leur pays d'origine et en Syrie. M. GrailLOT insiste, à deux reprises (p. 409 et Conclusion), sur la facilité du passage de l'idée de Mère des dieux à celle de Mère de Dieu, donc sur l'influence probable du culte de Cybèle sur la constitution de celui de Marie : je ne la nie pas, mais je crois qu'il ne faut pas l'exagérer. L'Église a commencé de vénérer la Vierge avant que s'imposât l'épithète de *Theotokos*, et la marialâtrie me paraît devoir beaucoup plus, d'abord à la longue habitude qui admettait la sexualité des dieux, au besoin invétéré d'une divinité féminine et, ensuite, au type d'Isis, qu'à la religion de la Grande Mère. — Ce n'est pas donner une idée juste de l'évolution de la pensée religieuse chez les Grecs et les Romains que de dire qu'elle se trouve contrainte de se réfugier, au IV<sup>e</sup> siècle, dans les Mystères orientaux, pour y organiser sa suprême résistance contre le christianisme (p. 535) ; il y avait longtemps qu'elle s'était abandonnée aux suggestions des Mystères et le succès du christianisme en est lui-même la preuve ; car, qu'est-ce que le christianisme, sinon un Mystère oriental ? En apparence, il exclut tous ses frères, parce que son syncrétisme opère autrement que le leur, mais ne pas voir qu'il est pourtant de leur famille, c'est s'exposer à ne pas comprendre grand-chose à son triomphe et, plus généralement, au mouvement religieux du IV<sup>e</sup> siècle. — Ce n'est pas non plus donner une idée juste de la philosophie néoplatonicienne que de la qualifier d'*ancilla theologiae* (p. 537), car il ne s'agit pas d'une philosophie organisée en fonction d'une théologie pré-existante, comme sera la doctrine thomiste, mais d'une philosophie que son évolution propre conduit à devenir une théologie et qui s'exprime en propositions théologiques ; c'est bien différent. — Ce n'est pas, enfin, donner une idée juste de l'état de l'opinion au IV<sup>e</sup> siècle, en matière de religion, que d'écrire (p. 536) : « Les hommes d'État, aidés sans doute par les hauts fonctionnaires des provinces..., tentent une restauration du paganisme. » Cette affirmation ne s'appuie d'aucune référence et je ne m'en étonne pas, car « les hommes d'État » se

réduisent à Julien, dont le zèle isolé se heurte à la parfaite indifférence de ses fonctionnaires, et auquel on peut, à la rigueur, joindre Eugène et ses conseillers, spécialement Flavianus, le gendre de Symmaque, qui cherchent dans l'attachement de l'aristocratie de Rome pour les vieux rites un fragile appui contre l'empereur de l'Église, Théodose. S'il existe un « parti païen » au IV<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas parmi les hommes de l'État qu'il se recrute, mais bien parmi les « intellectuels », et je regrette que M. Graillot n'ait pas même nommé Maxime d'Éphèse, qui fut l'âme de ce parti sous Julien. — A la p. 544, M. Graillot parle de « l'idée judéo-chrétienne du péché originel »; présentée ainsi, sans précaution, la formule prête à l'équivoque, car l'idée chrétienne du péché originel ne se confond pas avec l'idée deutéro-juive de la chair de péché, telle qu'on la trouve, par exemple, chez saint Paul (*Rom.*, 8). La doctrine orthodoxe du péché originel est demeurée très incertaine dans la théologie des quatre premiers siècles et il nous faut descendre jusqu'à saint Augustin pour en trouver une expression vraiment ferme et cohérente; encore n'y vient-il pas du premier coup.

Je pourrais prolonger ces chicanes, dont le lecteur appréciera aisément la portée, qui n'est pas toujours très grande; je préfère marquer quelques points de la représentation que M. Graillot nous offre du culte de Cybèle-Attis, qui ne me semblent pas solidement établis. J'aurais souhaité qu'on tentât de préciser ce que pouvait bien être ce culte considéré à l'intérieur, au moment où Rome prend contact avec lui. Il comportait dès lors des mystères? N'en peut-on deviner quelque chose? Toute notre attention se porte sur l'idée de communion qu'ils semblent contenir: sous quelles modalités s'exprime-t-elle? Quelle est la nature et quel est le sens des aliments sacrés? Nous n'avons, à vrai dire, de renseignements détaillés que pour une époque tardive et, sans doute, entre le temps des guerres puniques et le IV<sup>e</sup> siècle, de grands changements s'étaient produits dans la mythique, le symbolisme, la dogmatique de la religion métroaque; je crois qu'il importait d'essayer de faire un départ entre l'original et l'acquis. — A propos de la fête de l'Entrée du roseau (p. 117), il ne suffit peut-être pas de se demander à quel épisode du mythe correspond ce prélude du drame sacré, il faut rechercher son sens. Pourquoi les roseaux? Probablement pour la même raison que le pin: l'esprit de la végétation s'est retiré en eux pendant la mauvaise saison; c'est donc en eux qu'il convient de l'aller chercher pour le répandre de nouveau sur la nature, car, dans le principe, ces rites, que l'on applique plus tard au salut des individus, n'intéressaient que le salut de la nature; ils étaient censés favoriser, aider son effort de renouveau, affermir sa fécondité. On dit que les violettes, qui jouent un grand rôle dans la fête de l'Arbre, sont nées du sang d'Attis; c'est là un détail très caractéristique, car l'apparition des violettes est un des premiers signes de l'éveil du printemps; le dieu a versé son sang pour que la nature y pulse la

force qu'il lui faut pour naître. — A la description de l'initiation taurobolique (p. 158), il manque, pour ainsi dire, la conclusion : « Les assistants », écrit M. GrailLOT, « comme s'ils se trouvaient en présence d'un être divin, prennent l'attitude de l'adoration » ; mais c'est que le myste est devenu un être divin, un Attis, comme il serait un Osiris dans les Mystères égyptiens ; et la preuve (cf. p. 182-184), c'est que ce myste, au terme de son initiation, se comporte comme l'amant de la déesse ; il est pompeusement conduit au lit où elle l'attend. — Ces mystères prennent un sens et une valeur historiques singuliers si on les veut rapprocher de la représentation paulinienne du baptême, conçu comme la descente du fidèle dans la mort et sa renaissance à l'état d'homme nouveau, de la rédemption par le sang du Christ et du mystère eucharistique. Et cette remarque m'amène à regretter que M. GrailLOT n'ait pas insisté davantage sur l'existence du culte de Cybèle-Attis à Tarse (p. 385) au temps de la jeunesse de Paul ; je constate pourtant qu'il ajoute incidemment quelques précisions utiles aux hypothèses de Böhlig (*Die Geisteskultur von Tarsos*).

Il ressort clairement de l'ensemble du livre, encore que M. GrailLOT ne l'ait nulle part mis en suffisante lumière, que l'adversaire vraiment redoutable du christianisme, ce ne fut pas Mithra, mais bien la Mère et son Attis, dont les fidèles, répandus par toute la terre romaine, recrutés dans toutes les classes, nombreux surtout parmi les femmes, unis par les liens d'une étroite fraternité, ressemblent à s'y méprendre à ceux du Christ. M. GrailLOT a bien marqué plusieurs contacts intéressants entre le culte de Cybèle-Attis et le christianisme, mais il s'est contenté de les considérer du dehors, et on en pouvait, on en devait dire autre chose que ce qu'il en a dit. Ce sont les mêmes idées essentielles qui se retrouvent ici et là, et souvent sous des formes au moins analogues : le fidèle mis à part du commun des hommes, dans ce monde et dans l'autre, par son initiation ; son infirmité naturelle en face de la nécessité du salut compensée par le sacrifice du dieu ; ce salut acquis par une assimilation au dieu, ou du dieu, par le baptême d'eau ici, de sang là, et par un repas de communion, etc. N'est-ce pas un hasard admirable que le sanctuaire d'initiation du culte phrygien ait été placé au Vatican, que l'Archigalle ait porté la tiare, se soit nommé Pappas et ait possédé sous l'Empire le privilège d'envoyer des mandements dans tout le monde romain ? Et est-ce un hasard si la joie des *Hilaria*, qui ressemble tant à celle de la pâque chrétienne (p. 131-132), se place justement au temps de Pâques ? Et si le taurobole peut « s'accomplir au profit d'autrui » (p. 161), comme les gens de Corinthe recevaient le baptême « pour les morts » (*I Cor.*, 15, 29) et, après eux, au moins diverses sectes, notamment les Marcionites (Tertullien, *C. Marc.*, V, 10 ; *De resur. carn.*, 48) ? Et si le jour où l'on reçoit le taurobole se nomme *natalicium* (p. 172) comme le jour où l'on reçoit le baptême ? Et si la pré-initiation métrouaque (p. 177) est un véritable catéchuménat, avec instructions, lustrations,

exorcismes, ainsi que la pré-initiation chrétienne? Si la liturgie de Cybèle, même à Rome, se célèbre en grec (p. 254), tout comme la liturgie chrétienne jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle? Si l'Église phrygienne, comme la chrétienne, est accessible aux esclaves, en sorte qu'elle tire le même bénéfice que la chrétienne de cet universalisme social (p. 285)? Si elle a un clergé distingué du commun des fidèles par un véritable sacrement de l'ordre, qui le rend apte à certaines fonctions liturgiques interdites au simple initié (p. 293)? Si beaucoup de parents « font consacrer leurs fils et leurs filles dès leur naissance », les font entrer dans l'Église méroaïque par l'initiation (p. 285), tout comme, de bonne heure, les chrétiens confèrent le baptême et l'eucharistie à de petits enfants? J'allongerais aisément la liste des ressemblances, dont je soutiendrais que le point de départ c'est le culte de Cybèle-Attis et non le christianisme. Et je ne parle pas des applications analogues de l'esprit phrygien dans l'une et l'autre religion; ce n'est point par hasard que le montanisme est né en Phrygie (p. 294). Encore n'ai-je considéré que des détails, et le problème de la ressemblance des deux religions prendrait-il de la profondeur si, retournant la phrase que M. Graillot écrit, p. 403 : « Saint Paul y fut l'initiateur des nouveaux mystères », nous nous demandions si, tout au contraire, saint Paul n'a point puisé dans le milieu cilicien l'essence même du Mystère chrétien et s'il n'y a pas, dans les prétendus « nouveaux mystères », une adaptation nouvelle d'idées anciennes. Et c'est, je crois, la vérité.

J'aurais souhaité que M. Graillot nous dit pour quelles raisons, dans le conflit de ces deux religions qui semblent, à la fin de l'Empire, exploiter le même fonds de sentiments et de croyances, c'est le christianisme qui l'emporte. Sans doute, je ne crois pas indifférent que ne le compromette aucune parenté fâcheuse avec des mythes immoraux et des rites répugnants (p. 546), mais surtout je vois qu'il se présente d'abord à la fois comme une vie et comme une doctrine, et, s'il constitue aussi un culte, ce n'est encore que « secondairement »; qu'au contraire, la religion de Cybèle-Attis est d'abord un corps de mythes et de rites, et qu'elle n'a reçu qu'assez tard, et comme un placage, une théologie mal faite pour elle, étrangère à son essence et à son esprit, restée incohérente et surtout individuelle. En outre, le christianisme ne s'est pas constitué sur le terrain du mythe; l'initiative qui l'a lancé est celle d'un maître que des hommes ont connu et dont la vie et la mort sont matière de récit historique et non de conte mythologique.

L'existence matérielle de Jésus, la réalité authentifiée de son supplice offrent à la foi raisonnable, sans, du reste, contrarier la mystique, une certitude autrement convaincante, une garantie autrement solide que la trouble légende d'Attis et le drame symbolique que chaque printemps ramène. Et la doctrine chrétienne, si elle n'est pas d'une seule venue, si elle ne s'est fondée qu'au prix d'interminables querelles, si même elle n'a pas su toujours éviter la contradiction

entre ses concepts dogmatiques, paraît incomparablement plus une, mieux ordonnée, plus ample, plus logique, plus proche d'une philosophie sacrée satisfaisante pour les hommes de ce temps que les incertaines systématisations synchrétistes des « Phrygiens » ; d'ailleurs, elle est en train de s'adapter et d'assimiler tout ce qui semble viable dans la pensée religieuse de l'Empire et en elle se retrouvent déjà toutes les séductions essentielles des autres cultes, ses rivaux. Ces considérations que je ne puis que signaler en passant, je m'assure qu'il aurait été utile de les creuser. M. Graillot n'a pas cru à propos de le faire ; mais, du moins, il a réuni, avec une patience et une conscience parfaites, toutes les pièces de l'enquête, — côté Attis. Il ne sera plus permis à personne de parler de la Grande Mère sans avoir soigneusement étudié son livre, et ce sera pour longtemps, le *Thesaurus* de la religion phrygienne.

Ch. GUIGNEBERT.

---

G. SCHLUMBERGER. *Prise de Saint-Jean-d'Acre, en l'an 1291, par l'armée du Soudan d'Égypte*. Paris, Plon, 1914. In-8°, 66 pages.

— *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*. Paris, Plon, 1914. In-8°, III-375 pages.

La prise de Saint-Jean-d'Acre par le sultan Malek-el-Ashraf marque la chute de la domination franque en Syrie et clôt véritablement la période héroïque de l'histoire des croisades. M. Schlumberger nous donne un récit fort agréable de cet événement important, rendu plus pittoresque par l'emploi abondant des sources arabes et par le témoignage des voyageurs du XIV<sup>e</sup> siècle tels que Ludolf de Suchem. Cet Allemand, qui visita Acre vers 1335, a recueilli, à côté de traits purement légendaires, des détails curieux sur la vie qu'on menait dans cette ville cosmopolite à la veille de la catastrophe. M. Schlumberger a bien mis en lumière les causes irrémédiables de divisions qui devaient paralyser la défense. Malgré les divergences des sources, on voit que c'est à l'indiscipline et à la brutalité des « gens de la croisade » qu'est due la rupture avec Kelaoun qui aurait pu être différée. Le vice originel de l'organisation des états chrétiens de Syrie apparaît ici dans toute sa netteté. Chacune des puissances autonomes : roi de Jérusalem, ordres militaires, gens de la croisade, communes italiennes, agissait pour son compte sans s'inquiéter des autres. Et il en fut ainsi durant le siège. Le roi Henri II de Lusignan, qui amena des secours, ne put prendre aucune influence : l'absence de commandement fut la principale cause de la chute de la ville et le courage admirable déployé par les défenseurs fut rendu stérile par ce défaut de direction.



M. Schlumberger a montré, contrairement à Mas-Latrie (*Histoire de Chypre*, t. I, p. 491), qu'Henri de Lusignan n'est pas parti le 15 mai comme l'affirment ses détracteurs; il ne s'est embarqué que le jour de la prise d'assaut, le 28 mai, avec trois mille habitants d'Acre. Par contre, la résistance héroïque du château du Temple paraît s'être prolongée quelques jours après l'entrée du sultan dans la ville.

C'est avec reconnaissance qu'on accueillera le second des volumes de M. Schlumberger mentionnés en tête de cet article. C'est un récit très complet de la prise de Constantinople qui manquait encore à l'historiographie française et auquel les circonstances que nous traversons donnent un intérêt singulier d'actualité. Au moment où la question de Constantinople se pose de nouveau, il est important de rappeler dans quelles conditions les Turcs s'y sont établis. En dehors des études de Mordtmann et de Mijatovitch, le livre le plus complet sur la question était jusqu'ici celui de Pears<sup>1</sup>, que M. Schlumberger a eu souvent l'occasion de citer, mais dont il a modifié les conclusions sur plusieurs points. Nous rappellerons aussi les récits excellents, mais un peu sommaires, de Vlasto (*les Derniers jours de Constantinople*, Paris, 1883), de Vast (*le Siège et la prise de Constantinople par les Turcs*, dans la *Revue historique*, t. XIII. Voir aussi : *le Cardinal Bessarion*, par le même, Paris, 1878, p. 189-231), de Jorga (*Geschichte des Osmanischen Reiches*, Gotha, 1909, t. II).

Dans sa préface, M. Schlumberger annonce qu'il a voulu écrire surtout la chronique journalière du siège. Il est arrivé en effet, en prenant comme base principale la chronologie de Barbaro, à composer un récit très vivant et très coloré des événements, dont il n'a eu qu'à respecter la succession pour en faire valoir l'élément dramatique. Mais surtout sa connaissance excellente de la Stamboul actuelle et de ses environs lui a permis de décrire avec beaucoup de précision le théâtre des événements qu'il raconte. Enfin, avant de pouvoir tirer des sources le récit clair et exact qu'il nous présente, il a dû les soumettre à un nouveau contrôle et, bien qu'il ait écarté de son livre toute discussion critique, il est facile de voir que c'est seulement après un examen approfondi de toutes les sources qu'il est parvenu aux conclusions en partie nouvelles qu'il nous présente.

Comme Pears et ses devanciers, il a accordé avec raison un assez grand crédit au journal de Barbaro qui donne la chronologie la plus complète que nous possédions du siège, en faisant des réserves toutefois pour tout ce qui se rapporte dans ce journal au rôle des Génois et en particulier de Giustiniani. Barbaro a écrit avec toutes les passions vénitienes. Ducas, au contraire, et Léonard de Chio représentent le point de vue génois, tandis que Phrantzès nous donne la version byzantine officielle et que Critobule d'Imbros montre une

1. E. Pears, *The Destruction of the Greek Empire*. London, 1903. Voir *Rev. histor.*, t. LXXXVII, p. 347.

partialité évidente en faveur des Turcs. M. Schlumberger a examiné avec soin les chroniques d'ordre plus secondaire et tiré des détails pittoresques et souvent intéressants de la Chronique slavonne publiée par Streznevsky.

Après la lecture de ce livre si attachant, on arrive à comprendre comment une poignée de combattants, 10,000 au plus, de langue et de nationalité diverses, a pu tenir en échec pendant cinquante-quatre jours une armée de 160,000 Turcs, appuyée par une forte artillerie et une flotte considérable. La bravoure des défenseurs est sans doute l'élément principal de cette résistance, mais ce n'est pas le seul. Les Turcs ont eu à compter d'abord avec les vieilles murailles de Théodose II, assez fortes encore pour arrêter une armée, et surtout avec les galères vénitiennes et génoises très supérieures à celles de leur flotte et qui, jusqu'au jour de l'assaut, surent garder victorieusement la chaîne qui barrait l'entrée de la Corne d'Or. Toutes les tentatives faites par la flotte turque pour rompre cette chaîne échouèrent piteusement. Bien plus, il ressort du récit de M. Schlumberger que la célèbre opération du transport des galères turques dans la Corne d'Or par-dessus la colline de Péra, le 25 avril, n'eut pas l'importance qu'on lui attribue généralement. Elle eut surtout pour résultat de frapper les imaginations, mais d'abord ces galères étaient de trop faible tonnage pour pouvoir lutter contre les gros navires chrétiens; aussi, une fois dans la Corne d'Or, elles restèrent blotties en quelque sorte dans l'anse de Kassim-Pacha et n'en bougèrent plus. En réalité, Mahomet II fut même impuissant à établir un blocus maritime complet de Constantinople. C'est ailleurs qu'il faut chercher les causes de sa victoire et, comme l'a montré M. Schlumberger, c'est surtout à l'artillerie qu'elle est due. Mahomet II disposa de canons en nombre prodigieux et d'une puissance inusitée jusqu'alors. Le canon monstrueux d'Orban est célèbre, mais il ne parut pas suffisant, et avec une véritable ingéniosité le sultan fit fondre sous les yeux de l'ennemi d'énormes bombardes à la place même qu'elles devaient occuper. De plus, loin de chercher à battre toute l'enceinte, il concentra son effort au centre de la Grande Muraille, entre les portes de Charisios et Saint-Romain. Mais les murs, réduits en miettes par les boulets de pierre, étaient remplacés aussitôt par des retranchements de terre improvisés, contre lesquels, ainsi qu'il arrive dans nos guerres contemporaines, l'artillerie était beaucoup moins efficace. Mahomet II reprit alors les vieux procédés de la guerre de siège, essaya de pénétrer dans la place par des mines et construisit même une tour roulante, chargée de machines, ou hélépole. Le 25 mai, l'œuvre du bombardement était achevée et Mahomet II pouvait dire qu'il avait ouvert trois routes pour pénétrer dans la ville. Ce fut bien à cet endroit en effet qu'il porta tout l'effort des trois colonnes d'assaut qui s'emparèrent de Constantinople à l'aube du 29 mai. Le récit de M. Schlumberger montre que seul le combat de la porte Saint-Romain assura la victoire des Turcs, tandis que

leurs attaques au nord devant la porte Caligaria et à la chaîne du port échouèrent complètement. L'entrée même d'un corps turc par la Cercoporta paraît n'avoir été qu'un incident d'importance assez minime. En somme, les Turcs entrèrent dans la place par la brèche que leur artillerie avait ouverte.

Bien que la succession chronologique des faits ait été fixée avec beaucoup de soins par M. Schlumberger, quelques points demeurent encore assez douteux. Les premières tentatives pour pénétrer dans la ville au moyen de mines paraissent s'être produites entre le 12 et le 18 avril, ainsi qu'il résulte du récit comparé de Phrantzès, de Critobule, de Chalkondyle et de Léonard de Chio. Les deux bombardements de la flotte chrétienne à l'aide d'un canon à tir plongeant inventé par le sultan, et placés, l'un le 20 avril d'après Critobule, l'autre le 5 mai suivant Barbaro et Phrantzès, ne sont qu'une seule et même action, et la date du 5 mai paraît préférable, d'abord à cause de l'accord entre Barbaro et Phrantzès, ensuite parce que cette tentative n'avait pas beaucoup de raison d'être avant le transport des vaisseaux turcs dans la Corne d'Or. Ce fut justement pour les protéger contre les entreprises des galères de la Chaîne que le sultan ordonna ce bombardement.

Au sujet de la flotte chrétienne de secours qui arriva dans l'île de Chio après la prise de la ville, M. Schlumberger, qui s'est servi des Notices et extraits des archives vénitiennes publiés par M. Jorga, ne paraît pas avoir connu les recherches de G. B. Picotti dans les registres de la Chambre apostolique<sup>1</sup>. Il ressort de cette enquête que les galères promises par le pape à la république de Venise n'étaient pas encore armées quand on apprit la nouvelle de la catastrophe. La flotte pontificale de secours doit donc être mise au rang des légendes.

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un détail et qui n'infirme en rien les jugements excellents que M. Schlumberger a portés sur l'ensemble des événements. Son exposé si dramatique de l'assaut du 29 mai en particulier restera comme un modèle de récit historique. Le livre est accompagné d'une abondante illustration qui reproduit les principaux aspects actuels de la Grande Muraille et les célèbres portraits de Mahomet II dus à l'école italienne<sup>2</sup>.

Louis BRÉHIER.

1. G. B. Picotti, *Sulle navi papali in Oriente al tempo della caduta di Costantinopoli*. Venezia, 1911. Voir *Rev. histor.*, t. CXI, p. 328.

2. A côté des portraits de Mahomet II, il faut citer ceux de Constantin XI, qui sont malheureusement peu authentiques et qui ont été recueillis par Sp. Lambros, *Neos hellenismos*, III, 229 et suiv.; VI, 399 et suiv. — Sur les mariages de Constantin XI, voir aussi *Neos hellenismos*, IV, 417 et suiv.

**Édouard MAUGIS. Documents inédits concernant la ville et le siège du bailliage d'Amiens.** Extraits des *Registres du Parlement de Paris et du Trésor des chartes*. T. II : *XV<sup>e</sup> siècle (1402-1501)*. Amiens, Yvert et Tellier; Paris, Aug. Picard. Grand in-4°, III-470 p. (A paru dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie. Documents inédits concernant la province*, t. XIX.)

M. Édouard Maugis a consacré son activité d'historien à deux sujets : le Parlement de Paris et la ville d'Amiens. Son second volume de *l'Histoire du Parlement de Paris* vient de paraître et nous en rendrons compte bientôt; et voici que, presque au même moment, est publié son second volume de documents inédits sur la ville d'Amiens. Les deux études ont pu être menées de front, puisque la très grande majorité des documents édités proviennent des *Registres du Parlement de Paris*, de cette série *X<sup>1a</sup>* que M. Maugis a maniée avec tant de conscience; quelques-uns seulement sont empruntés au Trésor des chartes, série *JJ*. On peut s'étonner qu'on n'y ait point joint quelques pièces empruntées aux archives municipales; elles auraient introduit dans le recueil un peu plus de variété; mais M. Maugis a laissé de côté, de parti pris, les archives communales qu'il connaît pourtant fort bien, comme il l'a prouvé dans son *Essai sur le régime financier de la ville d'Amiens du XIII<sup>e</sup> à la fin du XV<sup>e</sup> siècle* et dans sa belle thèse de doctorat, *Recherches sur les transformations du régime politique et social de la ville d'Amiens, des origines de la Commune à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*; son intention était surtout de faire connaître aux habitants d'Amiens les documents parisiens concernant leur ville.

De ce second volume, nous pouvons répéter les éloges que nous avons décernés au premier<sup>1</sup>: les transcriptions sont faites avec soin et l'impression est élégante. Avec raison, M. Maugis ne suit pas un ordre chronologique strict; il réunit les pièces qui concernent une même affaire; ainsi, sous le n° II, on lira neuf documents relatifs aux démêlés et procès entre l'échevinage et un jeune bourgeois, Lucien du Croquet, adjudicataire de la ferme des Aides en 1402; le volume contient de la sorte 96 articles et 198 pièces. Peut-être ce second volume n'offre-t-il point le même intérêt dramatique que le premier, et M. Maugis est obligé de le reconnaître dans son avant-propos. On ne vit plus se succéder dans la cité de grands mouvements comme ceux de 1358, 1381 et 1402. Tout au plus y eut-il quelques troubles provoqués par le parti antianglais des petites gens, marchands de guèdes et cordonniers à la veille du traité de Troyes (1420-1421), et les pièces réunies sous le n° XVIII nous renseignent à ce sujet. De 1435 à 1463, Amiens, comme « les villes de la Somme », est cédée au duc de Bour-

1. *Rev. histor.*, t. XCIX, p. 317. Ce premier volume avait paru en 1908.

gogne, Philippe le Bon, sous faculté de rachat; Louis XI l'occupe de 1463 jusqu'aux traités de Conflans et Saint-Maur en 1465 et la réunit définitivement au domaine en 1471; mais, dans le recueil de M. Maugis, on trouvera peu d'indications sur ces événements politiques. En revanche, il y a beaucoup de renseignements sur la lutte entre la bourgeoisie et le clergé qui ne veut prendre sa part des charges de la ville, sur les petites écoles, sur le collège Saint-Nicolas, sur les contestations avec les villes voisines, sur la compétition entre les praticiens et les membres de la haute bourgeoisie municipale qui se disputent les offices royaux; on tirera aussi de ces documents bien des traits de mœurs piquants. On peut regretter que, dans ce tome qui est destiné à être consulté et non pas à être lu, il n'y ait pas d'index alphabétique des noms propres.

M. Maugis a préparé trois autres volumes de documents analogues aux deux déjà publiés: l'un se compose d'extraits des registres de la Cour des aides; les deux autres continuent la série des pièces du Parlement qui surabondent pour le XVI<sup>e</sup> siècle. Souhaitons que la Société des Antiquaires de Picardie puisse les publier en un court délai.

C. PFISTER.

---

**Henri GRAILLOT<sup>1</sup>. Nicolas Bachelier, imagier et maçon de Toulouse au XVI<sup>e</sup> siècle.** Toulouse, Privat, 1914. In-8°, xxxii-397 pages.

Il y avait une légende sur Bachelier, et l'une des parties les moins intéressantes du livre de M. GrailLOT n'est pas l'introduction, où il fait voir comment la fausse érudition des humanistes, puis des romantiques, a collaboré avec l'imagination populaire pour attribuer à un artiste, dont le nom avait eu l'heureuse chance de survivre à beaucoup d'autres, d'une part une biographie fantaisiste, d'autre part la paternité de toutes les œuvres d'art de la région toulousaine auxquelles le goût, — assez changeant, — accordait de la valeur. Le cas, on le sait, est loin d'être unique. Mais M. GrailLOT a bien tué la légende. Près de 350 documents, dont la plupart étaient inédits, lui ont permis de constituer à Bachelier une biographie solide et précise, depuis l'année 1533, où est-il mentionné pour la première fois, jusqu'à sa mort vers 1556. Bachelier apparaît avec cette variété d'aptitudes des grands maîtres de la Renaissance, d'abord surtout sculpteur, ensuite surtout architecte; entre temps, ingénieur civil ou ingénieur militaire. La liste de ses œuvres est sérieusement établie; si M. GrailLOT lui en

1. Les deux ouvrages de M. GrailLOT qui sont analysés ici et plus haut, p. 158-165, sont les deux thèses, principale et complémentaire, qui lui ont valu, en Sorbonne, le 24 avril 1915, le titre de docteur, avec mention *très honorable*.



ôte beaucoup, il lui a le premier restitué l'hôtel de Guillaume de Bernuy et les plans du pont de pierre. Est-ce à dire qu'il ne reste pas de point douteux? Il en subsiste au moins un, très important : l'origine de l'hôtel d'Assézat. L'idée qu'on devra se faire de Bachelier sera très différente, suivant qu'on lui accordera ou qu'on lui dénier la gloire d'avoir conçu ce magnifique monument, d'un classicisme précocé et sévère. Or, il faut bien dire que les documents allégués par M. Graillot, en toute rigueur, ne prouvent pas que Bachelier ait été plus qu'un expert chargé de vérifier le devis. Et la comparaison avec ses œuvres certaines fait ressortir d'inquiétantes différences; sans vouloir nier absolument, on hésite à admettre qu'un artiste puisse transformer sa manière à ce point. Nous touchons ici à une lacune du travail de M. Graillot. Il s'est trop renfermé dans les archives, et l'on dirait, — si on ne le jugeait que par son livre, — qu'il n'a pas assez regardé les monuments. L'analyse qu'il fait des styles n'est pas assez minutieuse; ses descriptions sont un peu vagues et aucune planche ne les éclaire; bref, cette biographie d'artiste ne fait que peu de place à l'art. Il en résulte que, par une espèce de paradoxe, les conclusions en sont comme des points d'interrogation. Où Bachelier a-t-il fait son éducation d'artiste? Dans quelle mesure et comment a-t-il connu l'Italie? Que doit-il à l'humanisme? J'ajouterais : quelle influence a-t-il exercée à Toulouse? Autant de questions que les textes ne résolvent pas; mais auxquelles les monuments auraient peut-être permis de répondre, ne fût-ce que par des hypothèses suggestives et plausibles. Il faut d'ailleurs répéter que, si M. Graillot a trop limité sa tâche, il a fort bien exécuté ce qu'il s'était proposé.

E. JORDAN.

---

E. DENIS. *La Guerre*. Paris, Delagrave, 1915. In-12, xii-356 pages.

Prix : 3 fr. 50.

L'Allemagne porte la responsabilité de la déclaration de guerre. Elle porte aussi, malgré ses dénégations forcées, la responsabilité de la guerre elle-même; c'est elle qui l'a rendue inévitable; toute sa politique depuis la fondation de l'Empire allemand, et surtout depuis l'avènement de Guillaume II et l'instauration de la politique mondiale, tout son développement intellectuel et moral depuis Iéna et depuis Sedan couraient irrésistiblement à un conflit sanglant entre ce peuple, ivre d'orgueil national, avide d'une hégémonie à laquelle il se croyait un droit naturel et divin, et les nations européennes résolues à maintenir leur liberté et leur indépendance. Puisque cette guerre a ainsi été provoquée, puisqu'elle a été imposée à des nations dont le seul crime était de ne vouloir laisser à l'Allemagne que sa place au soleil sans lui céder la leur, puisqu'elle a été conduite par l'Allemagne avec une rage, une cruauté, une férocité inouïes, il faut du moins que la

paix qui la terminera garantisse pour longtemps l'Europe contre le retour de pareilles calamités; qu'à un ordre international fondé sur la violence et l'oppression, l'ordre du traité de Francfort et de son corollaire, le traité de Berlin, elle substitue un ordre nouveau, tout inspiré de liberté, dont la formule tient en trois termes : équilibre, respect des nationalités, suppression du régime de la paix armée. — Voilà l'essentiel du livre de M. Denis. C'est un petit livre, le plus court qu'il ait jamais signé; mais c'est un très grand et très beau livre, plein et ferme, mesuré et sûr, sobre, alerte et nerveux. Sous chacune de ces pages, au bas desquelles les références sont discrètes, on devine la solide armature historique. Derrière chacune d'elles aussi, en même temps que l'ardeur patriotique de l'historien, on sent la loyale volonté d'impartialité, le sincère effort de justice. Ni déclamation, ni rhétorique, ni idéologie. Si, fidèle à sa conviction de toujours, M. Denis n'admet pas qu'impartialité signifie indifférence entre l'agresseur et la victime, entre l'oppressur et l'opprimé, s'il revendique le droit du sentiment, nulle part il ne lui sacrifie ceux de la raison et de la vérité scientifique. Et ainsi son livre, vigoureuse démonstration et ardent plaidoyer, est, encore une fois, un très beau livre, d'une clarté limpide dans l'exposé et la discussion des questions les plus complexes et les plus délicates, convaincant et passionnant. Par des rapprochements ingénieux et des aperçus originaux, il suscite la réflexion des historiens et provoquera la révision de plus d'une opinion admise; il peut et doit être lu par quiconque en France veut savoir et comprendre vraiment ce qu'est pour nous cette guerre où nous luttons pour notre existence, pour le droit et la justice, et dont il faut que nous sortions victorieux.

« La déclaration de guerre. — Comment la politique de l'Allemagne devait aboutir à une guerre universelle. — A la veille de la rupture. — L'intoxication d'un peuple. — La faillite des forces de résistance pacifique. — Le traité » : voilà les titres des six chapitres de *La Guerre*. Ce n'est pas une simple étude d'histoire diplomatique et politique : ou plutôt elle est si largement conçue qu'elle contient toute une psychologie politique des puissances en lutte et surtout de l'Allemagne moderne. Les chapitres iv et v, qui exposent l'influence de la Prusse sur le caractère allemand, les doctrines politiques des penseurs germaniques, l'action des Eglises allemandes, sont peut-être les plus attachants et les plus pénétrants du livre. Comment le peuple des penseurs et des poètes est-il devenu le peuple que nous a révélé cette guerre? M. Denis, qui, dans sa préface, écrit ces nobles paroles : « Je n'ai au cœur aucune haine pour l'Allemagne... Cruelles sont les douleurs que nous souffrons par elle. Mais nous ne souffrons guère moins de ce pitoyable avilissement d'une nation qui a tenu si longtemps une place d'honneur dans l'humanité », M. Denis trouve la solution du problème dans la perversion de l'esprit allemand par le brutal « mécanisme » prussien et par l'enivrement d'un triomphe et d'une prospé-

rité matérielle si rapides, si soudains que ces têtes que l'on croyait solides en ont été tournées. La nation y a perdu son équilibre moral; elle a cru qu'elle avait tous les droits et qu'elle était seule à avoir des droits; sa force militaire, son effort industriel, sa culture scientifique, sa moralité supérieure, n'étaient-ce pas des titres à régir et dominer l'univers? A l'intérieur, personne pour s'opposer à de dangereux entraînements : la bourgeoisie déséquilibrée par la soudaineté et l'énormité de ses gains, le socialisme dévoyé par la contagion de l'orgueil national, les Universités domestiquées, les Églises ou tombées à une extrême indigence morale, — le protestantisme, — ou perdues, — le catholicisme « vulgarisé et abâtardi », — dans des « maquignonnages lucratifs » (p. 269, 274, 275). Ainsi l'Allemagne a glissé sans résistance sur la pente où l'entraînaient le vertige de sa propre grandeur, le fol et maladif orgueil du souverain et du peuple.

Il y a dans ce livre tant de faits et d'idées, et si divers, le drame européen qu'il expose est si complexe et souvent si enchevêtré que parfois, malgré toute la clarté de l'exposition, le lecteur non initié devra faire quelque effort pour suivre ces pages denses et compactes, surtout dans le premier chapitre. Son attention aurait été utilement aidée et soutenue par quelques résumés placés à la fin des subdivisions de chapitres pour rappeler les étapes parcourues et les faits acquis. Pourra-t-il aussi toujours reconnaître l'exacte importance de faits que M. Denis ne fait qu'indiquer, en formules lumineuses, mais extrêmement brèves? « L'outrecuidante stupidité des Allemands de Bohême » (p. 207), le mot, qui paraît dur, n'est que juste, et il porte; mais suffit-il, dans sa hâtive brièveté, pour mettre à son rang parmi les causes de la guerre européenne cette question des nationalités en Bohême, qui en est une des plus directes? Car enfin, plus que la question hongroise, — qui d'ailleurs, en un sens, est fonction de la question de Bohême — c'est la résistance obstinée des Allemands de Bohême aux demandes même les plus modérées, même les plus légitimes des Tchèques qui a, depuis 1848, empêché la monarchie de Habsbourg d'arriver à l'équilibre et à la paix intérieure, et l'a ainsi, en fin de compte, mise à la remorque de l'Allemagne. Sans doute, cette question de Bohême n'est qu'un des aspects particuliers de la grande opposition du germanisme et du slavisme que M. Denis met en vigoureux relief; mais cette opposition n'apparaît-elle pas plus vive et plus nette, plus concrète, à prendre corps ainsi dans un exemple précis? Et c'est peut-être encore pour l'avoir envisagée de trop haut que M. Denis, énumérant les causes qui ont amené l'Allemagne à vouloir la guerre avec la Russie, omet d'y ranger l'opposition économique des deux puissances. Cependant, la question du traité de commerce à conclure en 1917, également brûlante pour l'Allemagne agrarienne et pour l'Allemagne industrielle, a peut-être été l'un des éléments essentiels du conflit. N'est-ce pas d'ailleurs une nouvelle justification de la thèse de M. Denis, une nouvelle vérification de sa psychologie poli-

tique que de voir l'Allemagne se lancer contre la Russie à la fois par exaltation d'orgueil national et par peur de perdre ses profits?

Le chapitre final, « le Traité », ne veut, déclare modestement M. Denis, que « tracer un programme général, afin, au moins, de provoquer la discussion; il importe que nous ne soyons pas pris au dépourvu et que nous ayons réfléchi d'avance aux difficultés qui surgiront au lendemain de la victoire » (p. 300). Cette guerre ne peut évidemment pas se terminer par un nouveau traité de Vienne. « En même temps que l'équilibre en face de l'hégémonie d'une race soi-disant supérieure, les alliés représentent, contre l'égoïsme brutal de la raison d'État, le droit des peuples et le principe des nationalités » (p. 310). La paix devra assurer en Europe le triomphe de ces principes et renouveler la figure politique du vieux continent. C'est pourquoi « ce traité ne peut être que celui que nous imposerons » (p. 299), autrement il ne serait qu'un compromis bâtard, une trêve précaire, grosse de la menace prochaine de nouvelles et plus terribles luttes. Les alliés ne discuteront donc la paix qu'entre eux; mais elle respectera les principes pour lesquels ils sont entrés dans la lutte, et ce sera la garantie des vaincus. Vouloir anéantir ou morceler l'Allemagne, c'est, pense M. Denis, à la fois injustice et chimère. Le principe des nationalités protège même le peuple qui a voulu absorber dans sa nationalité tous les autres, les dominer et les opprimer; d'ailleurs, si l'Allemagne morcelée de 1815 a su se retrouver et se réunir, combien plus vite le saurait celle de 1915! On exigera de l'Allemagne de justes restitutions, on ne tranchera pas dans sa chair vive, comme elle a tranché dans celle du Danemark en 1864 et dans la nôtre en 1871. Elle ne sera donc pas assez diminuée pour être irrésistiblement poussée à la revanche; et, dans ses frontières nouvelles, dans ses limites vraiment nationales, elle restera maîtresse de s'organiser à son gré : en monarchie de droit divin si le cœur lui en dit encore, en République démocratique s'il lui plaît mieux, ou sous toute autre forme. Mais, dans tous les cas, on lui imposera une obligation : celle de désarmer; il ne faut pas qu'elle puisse de nouveau déchaîner sur l'Europe les fureurs de la guerre. Ici la pensée de M. Denis, d'ordinaire si nette, paraît moins sûre d'elle-même. Il semble (p. 321-325) envisager un désarmement simultané, compter sur l'institution générale d'un système de milices, sur l'arbitrage d'une cour internationale et sur les sanctions de la conscience universelle. Faut-il donc mettre au même rang l'agresseur et ses victimes? N'est-ce pas contre la rancune de l'Allemagne qu'il y a des précautions spéciales à prendre? Et n'a-t-elle pas trop souvent montré que pour elle le droit ne vaut qu'appuyé sur la force? M. Denis, qui analyse de façon si pénétrante la mainmise de la Prusse sur l'Allemagne, cette action de conquête et de perversion, croit-il que la défaite et le traité suffiront à affranchir l'Allemagne du culte des Hohenzollern et de l'obéissance aux hobereaux, leurs favoris et leurs instruments? « En

Allemagne, ... le citoyen, pendant sa vie entière, n'est qu'un soldat qui a pour un moment déposé l'uniforme... Les officiers constituent une caste qui ... possède sa morale particulière et ses privilèges indélébiles ;... l'officier est tabou, et malheur à l'imprudent qui oserait lever contre lui un regard sacrilège... Avant d'être empereur, le roi de Prusse est chef de l'armée » (p. 312-313). Cette vive et nette définition nous fait bien paraître ce qui est l'essence du militarisme prussien. Des savants allemands, qui sont sans doute de bonne foi, — et leur cas n'en est que plus grave, — soutenaient récemment qu'il fallait l'égoïste individualisme anglais, l'esprit révolutionnaire français et l'irréfrénable instinct anarchique des Russes pour dénoncer comme « militarisme prussien » ce qui n'est que le sens de l'ordre, la discipline, la puissance d'organisation de l'Allemagne. La définition de M. Denis fait justice de cette erreur. Mais l'Allemagne, durement façonnée à ce militarisme, qui si longtemps s'en est accommodée, qui, il y a deux ans à peine, à Saverne, en subissait sans broncher les coups de cravache, pourra-t-elle, voudra-t-elle, osera-t-elle secouer ses chaînes ? Rien n'est moins sûr. — Des mesures spéciales de désarmement ? dit M. Denis. Mais voyez donc Napoléon et Scharnhorst. — C'est affaire d'habileté dans le choix des moyens, de rigueur dans la surveillance, de rapidité et de sévérité dans la répression éventuelle. A vrai dire, l'énormité des charges financières qu'imposera à l'Allemagne la réparation des dommages causés par « sa » guerre sera encore la plus sûre garantie contre une politique de revanche. Et, d'autre part, si vraiment l'Allemagne s'affranchit, même lentement, de l'esprit prussien, peut-être, revenue à elle-même, trouvera-t-elle dans la liberté, dans la prospérité matérielle reconquise, dans l'estime à la longue regagnée des autres peuples la satisfaction de ses ambitions légitimes et méritera-t-elle d'être accueillie de nouveau dans la société des nations.

L'Autriche-Hongrie a été, en vérité, poussée dans la guerre par l'Allemagne. Cependant l'Allemagne durera, et l'Autriche, dit M. Denis, disparaîtra, condamnée par les crimes de sa dynastie et les fautes de sa politique. De ce qui restera d'elle, une fois le partage des dépouilles fait entre ses voisins, trois États se formeront : allemand des Alpes, tchèque et slovaque, magyar. Mais, — puisqu'aussi bien M. Denis prend pour règle le principe des nationalités, tempéré, quand il ne peut s'appliquer intégralement, par les exigences de la géographie et de l'histoire, — de quel droit, l'Autriche historique disparaissant, séparer ses Allemands de l'Allemagne ? Comment, d'autre part, leur État, informe, disparate, sans issue sur la mer, sans tradition, arriverait-il à vivre d'une vie nationale ? Certes, on voit mal l'Allemagne, criminel auteur de la plus sanglante des guerres, y gagner de magnifiques provinces, une forte position sur le Danube et sept à huit millions d'hommes. Mais essayez de constituer un État allemand d'Autriche, aussitôt il aspirera à se réunir à l'Allemagne, et l'Europe comp-



tera de nouveau un foyer d'agitation et peut-être d'incendie. Elle sait par expérience ce que lui ont coûté les créations artificielles de la diplomatie. Au lieu d'une solution bâtarde, il faut choisir entre les solutions nettes possibles : absorption de l'Autriche allemande dans l'Allemagne; constitution d'un État allemand du Sud, comprenant aussi l'Autriche allemande, en face de l'Allemagne du Nord, d'une Allemagne catholique en face de l'Allemagne protestante; subordination de l'Autriche allemande, comme une sorte de protectorat, au nouvel État tchéco-slovaque; ou enfin constitution, avec les débris de l'Empire habsbourgeois, d'une Autriche nouvelle, qui sera enfin ce que l'Autriche n'a jamais su être, l'abri tutélaire du libre développement de ses peuples confédérés. Et peut-être est-ce la solution que l'on doit aux Tchèques et la plus satisfaisante aussi pour les Magyars. M. Denis, qui aime les Tchèques, ne leur offre guère que la situation dont justement la Serbie a eu tant à souffrir, celle d'un État encerclé. Aux Magyars, il prend les territoires slovaques, la Croatie et Fiume; par scrupule de justice et respect de la vérité historique, il leur laisse la Transylvanie (p. 340-341). Ainsi réduits, s'il le faut, ils aspireraient sans doute, loin de s'y opposer, à la constitution d'une nouvelle Confédération autrichienne. Les Alpes, la Bohême, la Hongrie, c'est l'Autriche telle qu'elle est née à Mohács, réduite sans doute, mais capable de vivre et de développer toutes ses forces, puisqu'elle sera délivrée du joug prussien et de l'odieux militarisme, puisque les trois nationalités, mises sur le même pied et égales entre elles, pourront s'épanouir en toute liberté.

Le beau livre de M. Denis est placé sous une double invocation. La première est inscrite à la première page, dans la dédicace; l'autre, qu'il faut en rapprocher, dans ces lignes ardentes de la conclusion : « Nous ne cinglons pas vers le passé, nous mettons la barre sur l'avenir; nous gouvernons sur le pays de nos enfants. Cet idéal d'émancipation et d'humanité, nos pères nous l'ont légué, et nous l'avons enseigné à nos fils. Pour lui se sont levés les volontaires de 92, et, en dépit des résistances des privilégiés et des tyrans, ils ont dicté à l'Europe nos idées et nos codes, qui étaient à ce moment-là la traduction la plus adéquate de la justice humaine. Pour lui combattent, meurent et triomphent nos soldats, les yeux fixés sur l'horizon flamboyant sur lequel s'élève le soleil de l'éternelle équité et de la paix divine. »

Louis EISENMANN.

---

E. WAXWEILER. **La Belgique neutre et loyale.** Lausanne, Payot, 1915. In-8°, 304 pages. Prix : 2 fr. 50.

A l'occupation de Bruxelles par les troupes allemandes, les archives des ministères belges tombèrent entre les mains du gouvernement

allemand. Ses agents trouvèrent au ministère de la Guerre un rapport de 1906, où le chef d'état-major belge rendait compte à son ministre d'entretiens qu'il avait eus avec l'attaché militaire anglais, sur l'initiative de celui-ci, au sujet de la neutralité belge, des dangers qui pourraient la menacer de la part de l'Allemagne, de la volonté de l'Angleterre de la défendre au besoin par les armes, et des meilleurs moyens de coordonner, en cas d'invasion allemande, l'action militaire de la Belgique avec celle de l'Angleterre. La *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* en publia l'analyse, puis, quand les gouvernements anglais et belge contestèrent le sens et la valeur qu'elle voulait attribuer à ce document, le texte in extenso; trois autres pièces complétèrent le dossier que la *Norddeutsche Allgemeine* avait baptisé « les Documents de Bruxelles ». A l'usage des neutres, le gouvernement allemand en fit reproduire, dans une brochure en français (*La Neutralité belge*, imprimeur et éditeur (*sic!*) Georg Stilke, Berlin), le texte et les fac-similés, précédés d'un commentaire dont voici les conclusions : la question de la neutralité belge n'a été pour l'Angleterre qu'un hypocrite prétexte. Elle était résolue à mettre à l'épreuve la politique d'Edouard VII; ce qui le démontre (!), c'est la lettre que M. Bonar Law, en son nom et en celui de Lord Lansdowne, a écrite le 2 août à Sir Edward Grey pour lui promettre l'appui de l'opposition. « Comment les hommes d'État anglais », s'écriait le chancelier de l'Empire dans son discours du 4 décembre au Reichstag, « pourraient-ils encore parler de la neutralité belge? Grâce à leurs intrigues, auxquelles la Belgique ne s'est que trop volontairement (*sic!*) prêtée, le traité de garantie de 1839 a été complètement dépourvu de sa teneur et de sa nature pour devenir un chiffon de papier, incapable de fournir même un *casus belli* présentable » (*La Neutralité belge*, p. 9). Cette allusion à une parole trop fameuse est l'aveu que, pour la chancellerie de Berlin, les « Documents de Bruxelles » sont destinés à réparer la lourde erreur commise par M. de Bethmann-Hollweg, le mal que son intempestif accès de franchise a fait à l'Allemagne dans l'opinion des neutres et de tout le monde civilisé.

On ne voit point, il est vrai, comment des documents découverts en septembre pourraient justifier un acte commis au commencement d'août, et d'ailleurs longuement prémédité (Waxweiler, p. 72-73). Le gouvernement allemand n'a jamais prétendu, et pour cause, avoir connu, le 4 août, l'existence des « Documents » par lesquels, après coup, il cherche à excuser sa conduite; tout au plus, il a fait entendre qu'il la soupçonnait (*La Neutralité belge*, p. 5 et 15). Mais il a espéré atténuer utilement sa culpabilité en diminuant la sympathie qu'inspirait sa victime. La publication des « Documents » n'est que le couronnement d'une campagne systématiquement poursuivie depuis le mois d'août dans la presse allemande pour mettre la Belgique en posture d'accusée et rejeter sur elle la responsabilité morale de la violation de sa neutralité. C'est à cette campagne qu'a voulu répondre

M. Waxweiler. Il a jugé insupportable qu'après avoir assassiné la Belgique on tentât encore de la déshonorer. Son cœur de patriote s'est révolté devant ce nouvel attentat commis contre son pays. « Il a été, ce pays, livré aux ravages et aux outrages de la guerre... Il a subi toutes les meurtrissures. Voici que sa loyauté est incriminée et qu'il devient tout à la fois odieux à ses ennemis et suspect à ses amis... On jette, en Allemagne, le discrédit sur la façon dont la Belgique a compris sa neutralité avant la guerre; on accumule contre elle les griefs; on ne parle d'elle que sur un ton agressif; il semble qu'en s'acharnant sur sa faiblesse on veuille empêcher les autres de l'aimer et de l'estimer » (p. 3-4). Savant de carrière, professeur à l'Université de Bruxelles, habitué aux exigences et aux rigueurs de la recherche scientifique, ce n'est pas au sentiment que s'adresse M. Waxweiler; c'est à la raison. Son livre est une stricte démonstration juridique et historique. Aucune imputation ne lui paraît trop futile ou ridicule pour être discutée, aucun témoignage trop insignifiant pour être éprouvé et critiqué. C'est le plaidoyer d'un excellent avocat d'affaires qui, avant d'accepter la cause, a voulu se convaincre lui-même, par le plus rigoureux examen des pièces, qu'elle était juste, et, pour décider la conviction des juges, se borne à leur soumettre les éléments de la sienne. Ce calme, cette discrétion, cette parfaite objectivité font sa force. Quiconque l'a suivi sans parti pris dans son exposé ne peut refuser d'adhérer à ses conclusions. Elles se résument dans son titre même : la Belgique a loyalement observé sa neutralité. L'attentat commis contre elle est donc un crime inexcusable et impardonnable.

Toute la campagne allemande vise à accréditer l'idée que la Belgique s'était liée par des conventions militaires avec la France et l'Angleterre, et, qu'ayant ainsi la première manqué à sa neutralité, elle n'est pas fondée à se plaindre que l'Allemagne ne l'ait pas respectée. « Ce devoir » [la neutralité] « exigeait que le gouvernement belge prévît également dans ses plans de défense l'éventualité d'une violation de la Belgique par la France, et qu'il fit à cet égard avec l'Allemagne des conventions analogues à celles passées avec la France et l'Angleterre » (*La Neutralité belge*, p. 15). On verra bientôt ce qu'il en est de ces conventions passées avec la France et l'Angleterre. Mais il faut observer au préalable que toutes les éventualités ne sont pas également probables; que l'Allemagne, depuis un certain nombre d'années, avait, par le développement de son réseau stratégique et par la direction donnée à ses préparatifs militaires, marqué à la Belgique une inquiétante attention que la France était loin d'avoir imitée; qu'aussi bien les faits n'ont que trop vite et trop évidemment montré de quel côté était préméditée l'agression. Le principal reste, d'ailleurs, qu'en vérité la Belgique ne s'était nullement départie de sa neutralité, car elle n'avait, en fait, signé aucune convention militaire.

En ce qui concerne la France, cela est si indiscutable qu'on ne risque même pas sur ce point un semblant de preuve; on se borne à affirmer. On ramasse un certain nombre de faits, tous controuvés

d'ailleurs (p. 150-154), et on en infère l'existence d'un accord franco-belge; après quoi, par un tour de passe-passe de logique, on ne parle plus de cet accord que comme d'un fait acquis; on a escamoté la preuve. Ce procédé de raisonnement devrait suffire à ruiner la conclusion qu'il prétend établir, même si les faits allégués n'étaient pas si pauvres, si puérils et si ridicules. Une « dame du meilleur rang » (dont on a omis de noter le nom) est une caution un peu faible pour faire admettre que le 2 août Bruxelles ait été rempli d'officiers français, et l'histoire des sabres de la garnison de Lille, que dès le mois de juin un maître d'armes voulait faire aiguiser à Tournai dans une fabrique de futailles, n'ajoute guère à la valeur de son témoignage (p. 151, 153).

Pour l'Angleterre, le cas est autre; on a les « documents ». Que valent-ils? Le rapport du général Ducarne (rapport de 1906) autorise à affirmer qu'il y a eu des conversations militaires anglo-belges, et c'est tout. Or, on n'ose pas encore aller jusqu'à incriminer de pures et simples conversations; ou du moins, si on les incrimine, on sent qu'elles ne constituent pas un chef d'accusation suffisant, qu'il faut prouver que les choses ont été plus loin. Le rapport Ducarne se trouvait dans un carton étiqueté : « Intervention anglaise en Belgique » et dans une enveloppe portant la suscription : « Conventions anglo-belges ». L'étiquette et surtout l'enveloppe vont être les grands arguments de la thèse allemande; à la page 21 de *La Neutralité belge* s'étale en belle vue le fac-similé de la suscription, de la main du général. Mais ce n'est pas l'enveloppe qui importe, c'est son contenu. C'est le contenu qu'il faut discuter. Or, sans doute, le général, avec une décision toute militaire, ne s'embarrasse pas sans cesse de formules conditionnelles et restrictives; il expose ses vues au colonel Barnardiston, comme s'il s'agissait d'un plan arrêté, répondant à une situation déjà acquise; il se place, par la pensée, au moment de l'exécution. Mais, avant d'entrer en matière, il a, par deux phrases très nettes, marqué de la façon la plus formelle le caractère conditionnel de l'étude militaire à laquelle il se prête : « Un envoi de troupes, d'un total de 100,000 hommes environ, était projeté pour le cas où la Belgique serait attaquée... L'entrée des Anglais en Belgique ne se ferait qu'après la violation de notre neutralité par l'Allemagne » (p. 284; les mots soulignés ne le sont pas dans le texte). De plus, toujours au début de l'entretien, il fait correctement remarquer à son interlocuteur que, si la question militaire est de son ressort, le problème politique qu'elle implique devra nécessairement être soumis au ministre compétent; et le colonel Barnardiston répond que son ministre en parlera au ministre des Affaires étrangères. Ce point est essentiel, car il marque bien le caractère exact de la conversation Ducarne-Barnardiston et ce qui lui a manqué pour aboutir à des engagements. La question en est restée aux entretiens militaires; ils n'ont pas eu de suites diplomatiques; aucune convention n'a été conclue. Pour le prouver, on n'a que l'embarras des arguments : 1<sup>o</sup> la conversation Ducarne-Barnardiston s'est répétée

en 1912, sensiblement sous la même forme, entre les successeurs des deux interlocuteurs de 1906, le général Jungbluth et le colonel Bridges. Si les entretiens de 1906 avaient été suivis de la conclusion d'une convention, comment s'expliquerait-on qu'en 1912 la question fût reprise à pied d'œuvre? Il n'eût pu et dû être question que de modifier ou compléter la convention. 2° Le roi des Belges a déclaré expressément qu'il n'existait pas de convention et que, pour éviter tout malentendu, il avait pris soin de faire informer l'attaché militaire allemand du contenu du rapport Ducarne. « C'est jouer sur les mots », répondent les journaux allemands qui, d'après *Politiken* du 12 avril, publient ces déclarations. S'ils avaient des moyens de les infirmer, se contenteraient-ils de cette pauvre échappatoire? (voir aussi Waxweiler, p. 179, 186). 3° S'il y avait eu une entente signée, comprendrait-on que l'Angleterre, informée dès le 29 juillet du risque éventuel d'une invasion allemande en Belgique, n'en ait soufflé mot à son alliée et que, même le 31, son ministre à Bruxelles se soit étonné de voir le gouvernement belge ordonner si vite la mobilisation? (Waxweiler, p. 91, 165-167). 4° Par un double artifice, la *Norddeutsche Allgemeine* a retouché le texte, preuve qu'il ne donnait pas, par lui-même, ce qu'on voulait qu'il donnât; au moyen d'une rédaction ambiguë, elle a insinué que la réserve expresse faite par le général Ducarne (« l'entrée des Anglais... ») était une addition, après coup, d'une autre écriture, alors que le fac-similé produit par M. Waxweiler la montre indiscutablement partie intégrante du rapport; et elle a traduit, — ce qui ne peut pas n'être qu'une erreur, — « conversation » par *Abkommen*, qui signifie convention (dans *La Neutralité belge*, il y a bien « conversation »). Il faudra vraiment des preuves plus convaincantes pour faire admettre contre toutes les vraisemblances et tous les témoignages, contre les protestations de la Belgique neutre et loyale, contre la parole du roi Albert, contre l'affirmation du gouvernement anglais et du gouvernement français, contre les faits (puisque l'intervention française a été encore déclinée par le gouvernement belge après la réception de l'ultimatum allemand et acceptée seulement après la violation effective du territoire) que la Belgique se soit, au mépris du droit des gens, liguée avec l'Angleterre et la France, et que l'Allemagne ait été seule à respecter ses engagements internationaux, jusqu'au moment où, menacée dans son existence même (ainsi qu'elle ne cesse de le répéter) par la conspiration de ses adversaires, elle se serait trouvée dans la nécessité d'exercer le droit de légitime défense et de jeter bas la neutralité vermoulue de la Belgique.

Que des reptiles quelconques, *Norddeutsche Allgemeine* ou autres, acceptent et répandent une thèse aussi manifestement fausse, il n'y a pas là de quoi s'étonner. Mais il est curieux de voir jusqu'où gagne la contagion. Voici une revue qui a eu un nom et garde quelque tenue : les *Grenzboten*. Dans l'avant-propos d'un article sur la neutralité belge en 1870 (n° du 3 février 1915), on y lit que « l'Angleterre avait, depuis des années, attenté à la neutralité belge par plusieurs



traités secrets » (c'est nous qui soulignons). M. Helfferich, aujourd'hui secrétaire d'État aux finances de l'Empire, dans une étude que reproduit intégralement en traduction le *New-York Times* du 14 mars, écrit : « Les documents saisis à Bruxelles par des fonctionnaires allemands ont montré l'existence d'une convention entre les autorités militaires anglaises et belges, en tout point semblable à la convention franco-anglaise sur l'action commune des états-majors des deux armées et des deux marines. » Les savants au moins, s'ils portent leur attention sur cette question, s'assureront-ils d'abord, par un examen critique fait suivant les règles strictes de la méthode scientifique, que la fameuse « convention » existe bien ? Oh non ! Ils en admettent l'existence sur autorité (et on a vu ce que vaut l'autorité) ; ils s'interdisent de discuter ; ils se bornent à tirer des conclusions pratiques. M. Bernatzik, professeur à l'Université de Vienne, juriste réputé, esprit libre, écrit : « Si vraiment le gouvernement anglais avait ignoré les pourparlers engagés par son plénipotentiaire, il n'avait qu'à prendre ceci comme prétexte, *annuler la convention passée avec la Belgique* » (p. 183). Comment cette objection de bon sens ne s'est-elle pas présentée à son esprit : les archives des Affaires étrangères de Bruxelles n'ont pas été plus respectées que celles de la Guerre ; les Allemands en ont extrait un certain rapport Greindl (qui vaudrait bien d'être discuté si l'on en avait le loisir) ; comment n'auraient-ils pas publié le texte de la « convention » si elle avait existé ? — M. Tezner, professeur à Vienne aussi, connu par la conscience et la probité de ses travaux juridiques et historiques, prend texte de l'existence de la « convention anglo-belge » pour justifier la violation de la neutralité belge en invoquant les principes du droit des traités et des contrats (*Das Ende der Neutralisierung Belgiens*, dans *Österreichische Rundschau*, 15 novembre). Voici son argumentation. La condition préalable au maintien de la validité d'un traité est qu'il ne survienne aucun changement essentiel dans la situation en considération de laquelle il a été conclu ; c'est la *clausula rebus sic stantibus*. Or, en ce qui concerne la Belgique, plusieurs changements essentiels s'étaient produits. 1° Par suite de la modification apportée par la paix de Francfort à la position stratégique respective des deux adversaires, la France était forcée, en cas de guerre, de chercher à entrer en Allemagne par la Belgique ; personne ne pouvait donc plus compter sur le respect de la neutralité belge. 2° L'Angleterre, effectivement, n'y comptait plus, car, alors qu'en 1870 elle avait, pour l'assurer, conclu des conventions avec les deux belligérants, elle a, en 1914, « malgré la tension croissante entre ces deux puissances, négligé de déclarer à temps et en donnant des garanties dignes de confiance (lesquelles et à qui ?) que, prenant au sérieux son devoir de garante, elle considérerait une violation de la neutralité belge, de quelque côté qu'elle vint, comme un *casus belli* contre l'État qui en serait l'auteur ». Elle pouvait d'ailleurs, vu sa position dans la Triple-Entente, faire cette déclaration ; par suite, se tenir pour liée par la neutralité belge, c'eût été de la part de l'Alle-

magne se duper elle-même; elle était fondée à invoquer l'*exceptio doli*! Il est curieux, disons-le en passant, de voir avec quelle subtilité et quelle ténacité l'Allemagne cherche à opposer les deux attitudes de l'Angleterre, celle de 1870 et celle de 1914. La différence essentielle est qu'en 1870 l'Angleterre pouvait soupçonner la France de vouloir attenter à la neutralité belge et qu'en 1914 elle devait en soupçonner l'Allemagne. Sous toutes les lignes de l'article des *Grenzboten*, cité plus haut, perce l'accusation contre l'Angleterre d'avoir été hypocrite en 1914, alors qu'elle était sincère en 1870. 3° Un changement est survenu dans les conceptions politiques dominantes; à l'idée de l'équilibre européen, fondé sur la conservation des grandes puissances historiques, s'est substituée l'idée de l'encerclement; l'encerclement menace la vie même des États menacés; ceux-ci sont donc en état de légitime défense, et, du point de vue juridique, l'Allemagne a fait plus que son devoir en offrant au préalable une indemnité à la Belgique. Toute cette sophistique montre l'étendue des ravages produits par cette suggestion collective, qui permet à M. Waxweiler d'expliquer l'état d'esprit de l'Allemagne, en particulier les atrocités commises en Belgique (par exemple, p. 221-225), et qui fait partie de ce que M. Denis appelle si justement l'« intoxication d'un peuple ». Dans cette intoxication, d'ailleurs, à côté de l'orgueil, la peur, si étrange qu'il paraisse, joue un grand rôle. L'orgueil surexcité de l'Allemagne n'admet pas qu'elle puisse en rien avoir tort, ni même paraître avoir tort; et cependant, convaincue de sa force et de sa perfection, elle vit dans une inquiétude perpétuelle, elle a peur de l'« encerclement », des complots des méchants, de tout et de tous, et aussi de la pauvre, et faible, et loyale Belgique. La guerre de 1914 a été de sa part, pour beaucoup, une guerre de la peur; et elle en serait un peu ridicule si, pour se venger de sa peur, elle n'avait recouru à l'odieux système de terreur que M. Waxweiler expose et explique dans son dernier chapitre et dont la Belgique est la plus déplorable et la plus innocente victime.

Ce livre, sincère et scrupuleux exposé des faits sur une question qui touche aux problèmes historiques et politiques les plus divers et les plus hauts, méritait du public français plus d'attention qu'il ne semble en avoir obtenu. Tandis qu'en Suisse les grands journaux lui consacraient des colonnes entières et même des séries d'articles, la presse française s'en est presque toute tenue à quelques lignes sommaires. La Suisse a certes de bonnes raisons de se passionner pour les problèmes de la neutralité: n'en avons-nous pas d'aussi bonnes de nous passionner pour le sort de la Belgique? M. Waxweiler établit, de façon indiscutable, combien il a été cruel, injuste et immérité. Son livre est un excellent « Mémoire pour la Belgique »; écrit pour les juges de l'histoire, il devra aussi, à l'heure des réparations, déterminer les sentences que prononcera le Congrès de la paix.

LOUIS EISENMANN.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

— Alexander CARTELLIERI. *Deutschland und Frankreich im Wandel der Jahrhunderte* (Iéna, Gustav Fischer, 1914, in-4°, 27 p.). — C'est un discours tenu à Iéna le 20 juin 1914 à l'occasion d'une distribution de prix. L'auteur a passé en revue les relations de la France et de l'Allemagne depuis le x<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Revue à vol d'oiseau, mais où il a prouvé que l'histoire de France tout entière lui est familière, et non pas seulement le règne de Philippe Auguste. En terminant, il a fait allusion à un rapprochement désirable entre la France et l'Allemagne : « Nous avons la paix, et nos princes et hommes d'État s'efforcent de la maintenir avec honneur », et il a exhorté ses auditeurs à un échange d'idées avec le « fin et clair » peuple voisin. Moins d'un mois et demi après, la guerre éclatait. Il sera tenu compte à M. Cartellieri de la bonne intention. C. Pr.

— Leopold STIEGLITZ. *Die Staatstheorie des Marsilius von Padua. Ein Beitrag zur Kenntniss der Staatslehre im Mittelalter* (Leipzig et Berlin, B.-G. Teubner, 1914, in-8°, iv-56 p., forme le fascicule 19 des *Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance*, de Walter Goetz). — Lors de la lutte du pape Jean XXII contre l'empereur Louis de Bavière, Marsile de Padoue publia, avec l'aide de Jean de Jandun, son célèbre traité, *Defensor pacis*, dans lequel, en partant d'Aristote, il édifia toute une théorie de l'État. En quoi consiste l'État, quels sont dans l'État les divers offices, quels sont le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, quels sont leurs rapports, comment l'église et le pouvoir laïque doivent-ils s'accorder ? M. Stieglitz analyse sur tous ces points la pensée de Marsile. Son analyse est claire et exacte ; il faut pourtant reconnaître qu'elle ne nous présente aucune pensée nouvelle ; et le travail ne nous apparaît en son ensemble que comme l'œuvre d'un écolier intelligent. M. Stieglitz met en pleine lumière la hardiesse des vues de Marsile, qui place la souveraineté dans le peuple, qui subordonne le sacerdoce à l'empire, qui ne voit dans les prêtres aucune caste particulière et les considère tous comme égaux ; mais il sait aussi que le *Defensor pacis* contient beaucoup de fatras médiéval. Pour le juger en toute équité, il faut lire le traité en entier, dans les vieilles éditions : des extraits, comme ceux que Richard Scholz vient d'éditer pour les exercices de séminaire, risquent d'induire le lecteur en erreur, de faire voir en Marsile un penseur tout

moderne, anticipant sur les siècles, sans qu'on aperçoive les liens par lesquels il s'attache à son époque. C. Pf.

— R. B. MOWAT. *Select treaties and documents to illustrate the development of the modern european states-system* (Oxford pamphlets, 1914-1915; Oxford, University press, 1915, 127 p.; prix : 1 sh. 6 d.). — Pour bien montrer comment s'est formé le système actuel des États européens et de leurs alliances, l'auteur a simplement donné les principaux textes diplomatiques qui lui servent de base : traités qui ont organisé la Triple-Entente (1904-1914) et fondé la Triple-Alliance (1879-1914); engagements pris par les membres de la Triple-Entente (accords de la Grande-Bretagne et de la Russie avec le Japon, de la Grande-Bretagne avec le Portugal); documents relatifs aux garanties internationales (concernant la Belgique, 1839-1870; le Luxembourg, 1867-1871; la Suisse, 1815-1871; le nord de l'Europe, 1908; la Pologne, 1815-1914; les duchés danois de l'Elbe, 1852-1866; la Turquie, 1871-1908); documents relatifs à l'Égypte, 1882-1888; convention Hay-Pauncefote entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, 5 février 1900; documents relatifs à des cessions territoriales (traités annexant le Hanovre, la Hesse-Cassel, Nassau et Francfort à la Prusse, 1866; traité entre l'Autriche et l'Italie en 1866; traité de Francfort, 10 mai 1871; traité d'Ouchy entre l'Italie et la Turquie, 18 octobre 1914; traité de Bucarest entre les États balkaniques, etc.). Ce recueil, dont tous les textes sont en anglais, pourra rendre des services. — Ch. B.

#### HISTOIRE DE LA GUERRE.

— M. Camille JULLIAN a fait tirer à part sa brillante leçon d'ouverture au Collège de France, le 6 janvier dernier, sous le titre : *les Éléments du passé dans la guerre actuelle*, parue d'abord dans la *Revue bleue* (février-mars 1915).

— Jacques FLACH. *Essai sur la formation de l'esprit public allemand* (Paris, L. Tenin, 1915, in-18, 132 p.; prix : 3 fr.). — Nombreux sont les auteurs qui étudient comment s'est formée la mentalité allemande, si menaçante pour l'avenir de la civilisation; quelques-uns ont déjà projeté sur ce troublant problème de vives lumières. M. Flach est un des plus pénétrants et des mieux informés. Son *Essai* sera pour beaucoup un précieux enseignement. Les chapitres sur les doctrines philosophiques et mystico-religieuses de l'Allemagne au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'orgueil teuton et la « volonté de puissance », le militarisme prussien et le rêve d'une patrie mondiale montrent les origines profondes de la guerre actuelle, expliquent le caractère de sauvagerie scientifique que lui ont imprimé les organisateurs du *Deutschtum*, font prévoir le désastreux avenir que réserverait à l'humanité le triomphe de la force brutale. On ne lira pas sans intérêt dans l'appendice les vues prophétiques de Benjamin Constant et d'Edgar Quinet sur l'Allemagne.

Ch. B.

— Ernest BARKER. *The submerged nationalities of the german Empire* (Oxford, at the Clarendon Press, 1915, in-8°, 64 p.; prix : 18 d.). — Brochure écrite par un historien très éclairé, très libéral, qui expose la situation des Polonais, des Danois, des Alsaciens-Lorrains annexés violemment à l'Allemagne et persécutés par elle avec une persévérance aussi stérile qu'implacable. M. Barker avait déjà exposé les raisons qu'eut la Grande-Bretagne de déclarer la guerre à l'Allemagne (*Great Britain's reasons for going to war*. Londres, Darling, 1915, in-8°, 40 p.); il laisse prévoir les réparations nécessaires qu'il faudra imposer à l'Allemagne vaincue. On goûtera spécialement la comparaison qu'il établit entre le sort de l'Irlande sous le joug anglais et celui de la Pologne sous le joug allemand. Les Irlandais, qui étaient à la veille de s'insurger contre l'Angleterre en juillet dernier, versent aujourd'hui sans compter leur sang pour elle, parce que l'Angleterre combat non seulement pour ses intérêts, mais aussi pour l'indépendance et la liberté des autres. Ch. B.

— Auguste GAUVAIN. *Les origines de la guerre européenne* (Paris, Armand Colin, 1915, in-12, 336 p.). — M. Auguste Gauvain est, depuis l'automne de 1908, le directeur de la politique étrangère au *Journal des Débats*. Il est donc entré dans ce journal au moment même où l'Autriche, violant le traité de Berlin, proclamait l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, et il a vu se dérouler au jour le jour, il a commenté presque quotidiennement la série des faits qui devait aboutir à la guerre de 1914, signalant le danger des visées autrichiennes sur la péninsule des Balkans et montrant que de telles prétentions pouvait sortir une guerre générale. Aussi avait-il une compétence toute spéciale pour exposer les origines de la guerre présente. Son étude, qui s'appuie sur des documents authentiques, a paru dans la *Revue de Paris* des 15 novembre, 1<sup>er</sup> et 15 décembre, et nous en avons déjà dit tout l'intérêt (*Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 475). A cette étude d'ensemble, il a joint, en ce volume, sous le titre : *la Crise au jour le jour*, la série des articles qu'il a publiés au *Journal des Débats* depuis le 29 juin 1914, où il commenta en excellents termes la nouvelle de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, la duchesse de Hohenberg, jusqu'au 9 août, où l'on venait d'apprendre à Paris la première entrée des troupes françaises en Alsace. A côté du récit méthodique écrit après coup avec les documents sous les yeux, nous avons ainsi les impressions quotidiennes, ressenties à mesure que le drame se déroulait. On relit avec profit et l'étude et les articles; ils sont clairement déduits et écrits en une langue saine et vigoureuse. C. PF.

— Général MAITROT. *Nos frontières de l'Est et du Nord*. 3<sup>e</sup> édition (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-8°, ix-134 p., avec 8 cartes et 3 croquis; prix : 2 fr. 50). — Avant cette terrible guerre, le général Maitrot, qui est en ce moment sur le front, avait écrit dans certains journaux ou dans des revues périodiques une série



d'études sur la réorganisation de notre armée et de l'armée belge, sur une offensive allemande probable par la Belgique ou par la Suisse, etc., et ces articles, qui eurent en 1914 un retentissement considérable, ont été véritablement prophétiques. En juillet 1914, avant la guerre, la maison Berger-Levrault avait réuni en un volume quelques-uns d'entre eux, et elle donne une nouvelle édition de ce volume aujourd'hui que les événements ont prouvé la justesse des idées du général : il est dommage seulement qu'elle n'ait pas indiqué d'une façon plus précise dans quel recueil ou dans quel journal chaque étude a paru tout d'abord. Le volume contient les sept morceaux suivants : *Nos troupes de couverture* ; *l'Offensive allemande par la Belgique* ; *l'Armée belge, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être* ; *Faut-il déclasser la place de Lille ?* (la conclusion est : Lille, Maubeuge et Hirson peuvent sauver la France de l'invasion. Il faut les renforcer, en faire des places imprenables. Il n'y a pas de travail plus urgent) ; *Un dernier mot sur l'offensive allemande par la Belgique* ; *Ce qu'il faut penser d'une offensive allemande ou italienne par la Suisse, dans le cas d'une guerre entre la France et l'Allemagne* ; *la Lorraine, sa défense* (« ce ne sera pas en Lorraine que se jouera la partie décisive, mais des combats sérieux s'y livreront. Tout doit être fait, même l'impossible, pour nous assurer le succès sur ce théâtre d'opérations »). La France relira ces études avec un sentiment d'admiration pour la perspicacité de l'auteur et aussi un sentiment de remords pour n'avoir pas suivi au moins quelques-uns des excellents conseils qui y étaient donnés.

C. PF.

— I. *La neutralité de la Belgique*. Préface de M. Paul HYMANS (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-12, 165 p.; prix : 1 fr.). — II. *La violation du droit des gens en Belgique*. Préface de M. J. VAN DEN HEUVEL (Ibid., 1915, in-8°; prix : 1 fr. 25). — Ces deux brochures sont des publications officielles du gouvernement belge. La première contient le procès-verbal de la réunion des chambres belges (4 août 1914), après l'ultimatum adressé le 2 août, à 7 heures du soir, à la Belgique par l'Allemagne, violant la parole donnée par les rois de Prusse ; — l'éloquente proclamation du roi Albert à son armée du 5 août (« Soldats ! je pars de Bruxelles pour me mettre à votre tête ») ; — le livre gris belge, c'est-à-dire la correspondance diplomatique relative à la guerre du 24 juillet au 29 août (et nul document ne saurait être plus accablant pour l'Allemagne). Cependant, l'Allemagne qui, au début, n'invoquait que la nécessité militaire pour justifier son agression contre la Belgique, prétend que celle-ci a violé elle-même sa neutralité et soulève l'incident Barnardiston ; en quelques pages cinglantes, il est répondu à ces accusations. Le volume se termine par la proclamation du gouvernement belge au moment où il dut abandonner Ostende le 13 octobre et par les dépêches échangées entre S. M. le roi des Belges et le gouvernement belge d'une part, le président de la République de l'autre, au moment de l'installation du gouvernement

belge au Havre (11 au 14 octobre). Cet ensemble de documents est accompagné d'une préface éloquentة du ministre d'État Paul Hymans. Il lui est permis de proclamer qu'avec cet ensemble de preuves, « la Belgique, fière et confiante, s'offre au jugement de l'univers ». — Le second volume, *pro luce et pro jure*, contient les douze rapports officiels présentés par une commission d'enquête sur la violation en Belgique par les troupes allemandes des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre. Ces rapports portent les signatures de M. Cooreman, ministre d'État, ancien président de la Chambre des représentants, président de la Commission, et de MM. le chevalier Ernst de Bunswyck et Orts, secrétaire. C'est toute une série d'horreurs qui défilent devant nous : le sac d'Aerschot, l'incendie de Louvain, le sac de Visé et de Termonde, les massacres de Tamines, d'Andenne, de Dinant, d'Hastière, d'Hermeton et de Surice. Comme l'écrit, dans sa préface, M. J. van den Heuvel, « on trouve exposés dans ce volume, avec la froide sérénité d'un procès-verbal judiciaire, les plus abominables méfaits ». En face de ces tristes réalités où l'homme s'est ravalé, que signifient les dénégations des quatre-vingt-treize intellectuels allemands : « Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte à la vie et aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la dure nécessité d'une défense légitime... Il n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain. Il n'est pas vrai que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens » ? Dans ce manifeste, d'orgueilleuses dénégations ; dans le volume, des faits dûment constatés et rien que des faits. — C. PF.

— Louis DIMIER. *L'appel des intellectuels allemands. Textes officiels et traduction, avec préface et commentaire* (Paris, Nouvelle librairie nationale, 1915, in-18, 158 p.; prix : 2 fr.). — Quand nous avons fait paraître dans la *Revue historique* (t. CXVII, p. 1-4) notre réponse au fameux Appel des quatre-vingt-treize, nous n'en connaissions qu'une traduction française publiée dans un journal (*le Temps*, 13 octobre 1914), et, bien qu'on nous eût affirmé que cette traduction était exacte, nous pouvions craindre tout de même qu'en passant d'une langue dans une autre la pensée originale se fût altérée. Il n'en était rien. On peut s'en convaincre en consultant le texte lui-même dans l'original, et, de ce texte, nous possédons maintenant un fac-similé photographique exécuté par la maison Richer et C<sup>ie</sup> où l'on peut se le procurer à bas prix. On ne saurait trop engager les amis du document authentique à l'acheter et à le conserver précieusement. Il a été d'ailleurs maintes fois réimprimé ; ainsi par M. Alfred MOREL-FATIO (*les Versions allemande et française du Manifeste des intellectuels allemands dits des quatre-vingt-treize*. Paris, Alph. Picard, 1914. Pièce de 8 p. in-8°), qui a reproduit sur deux colonnes parallèles le texte allemand et la traduction française exécutée en Allemagne en vue de la propagande allemande. Il a noté les différences que présentent ces deux versions émanées de la même

officine. Il y a joint la *Version espagnole du Manifeste des quatre-vingt-treize* (extrait du *Bulletin hispanique*, t. XXII, janvier-mars 1915); et cette version, en médiocre castillan, mérite aussi d'être signalée.

M. Dimier a fait imprimer le texte allemand, dont il reproduit d'ailleurs le titre inexactement; il n'y a pas sur le fac-similé *Aufruf an die Kulturwelt*, mais seulement *An die Kulturwelt*! En regard, il a donné la traduction française faite par les Allemands eux-mêmes et qu'il désigne (p. 45) par l'expression impropre de « version officielle française », ce qui pourrait faire croire qu'elle a été exécutée par les agents du gouvernement français. Enfin, au bas des pages, il a donné sa propre traduction. Le lecteur possède donc tous les moyens de contrôle et il ne peut rester en doute sur le sens exact des hautes et impudentes affirmations proférées par les Quatre-vingt-treize. Si M. Morel-Fatio hésite sur le sens de la phrase relative à la manière dont les Allemands font la guerre : « Sie kennt keine zuchtlose Grausamkeit », il sait fort bien ce qu'au fond les rédacteurs du Manifeste ont voulu dire : ils nient tout simplement que leur armée ait commis les atrocités dont on les accuse, et la preuve c'est qu'elle est pour cela trop disciplinée. Ils parlent sérieusement, sans la moindre intention d'ironie.

Quant à M. Dimier, on ne saurait le prendre en faute que dans les libertés qu'il a prises avec la liste des Quatre-vingt-treize. Ici, il paraît avoir préféré interpréter plutôt que traduire : Lujo Brentano est qualifié *professeur d'économie nationale* à l'Université de Munich, ce qui traduit trop littéralement *Professor der Nationalökonomie*, tandis que Schmoller, qui porte officiellement le même titre, est dit *professeur de science politique*; ailleurs, un *Professor der Staatswissenschaft* (Georges de Mayer), collègue de Lujo Brentano à Munich, devient *professeur d'économie nationale*. Il faut opter. Jean-Jacques de Groot (p. 25) est dit *professeur de sinologie* à l'Université de Berlin; c'est sans doute exact, mais le texte dit : *Professor der Ethnographie*. André Heusler, *Professor der nordischen Philologie*, Berlin, est affublé de la qualification suivante : *savant en philologie norvégienne*. Le célèbre chimiste Ostwald est appelé *Wolfgang* au lieu de *Wilhelm* (p. 61); M. Schmidlin (p. 73), *Joseph* au lieu d'*Auguste*. M. Doerpfeld n'a que le prénom de *Wilhelm*; il ne faut donc pas l'appeler Frédéric-Guillaume. Mais ce sont des vétilles.

Dans le commentaire, judicieux et éclairé, M. Dimier étudie les six points suivants : si l'Allemagne a provoqué la guerre; si la neutralité de la Belgique a été violée criminellement; du pillage et du massacre des Belges; du sac de Louvain; si l'Allemagne fait la guerre selon le droit des gens; que le combat livré contre le militarisme allemand vise bien la culture allemande. Ces deux derniers points, qui sont de doctrine, n'ont pu être qu'effleurés. La question du militarisme allemand et celle de la culture allemande ne sauraient être traitées en quelques petites pages, mais à peine esquissées seulement.

Ch. B.

— *Pages d'histoire, 1914-1915* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-16. Brochures à 0 fr. 40, 0 fr. 60, 0 fr. 75 et 0 fr. 90). — Numéros 31 à 47 faisant suite à ceux qui ont été annoncés dans notre dernière livraison, p. 355. Notons d'abord les séries qui se continuent : *A l'ordre du jour*. N° VII, du 11 au 21 novembre 1913; n° VIII, du 22 au 25 novembre; n° IX, du 26 novembre au 1<sup>er</sup> décembre. — *Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre*. N° VII, du 1<sup>er</sup> au 31 janvier 1915; n° VIII, du 1<sup>er</sup> au 28 février; n° IX, du 1<sup>er</sup> au 31 mars. — *Les Pourparlers diplomatiques*. N° VI. Le second Livre orange russe (pourparlers ayant précédé la guerre avec la Turquie); n° VII. Le livre rouge austro-hongrois (pièces diplomatiques relatives aux négociations qui ont précédé la guerre de 1914). — Viennent ensuite les ouvrages isolés : n° 34. L.-H. GRONDIJS. *Les Allemands en Belgique. Récit d'un témoin hollandais* (l'auteur, ancien professeur à l'Institut technique de Dordrecht, a visité les principales villes de Belgique dans les derniers jours d'août : il était à Louvain même lors du sac de la ville et rapporte un grand nombre de faits précis qui prouvent à la fois la légèreté des accusations lancées par les Allemands contre la conduite des habitants qu'ils veulent déshonorer après les avoir terrorisés, et la cruauté froide-ment calculée des envahisseurs, — ou mieux de leurs chefs. Il peint le soldat allemand souvent ivre, facilement accessible à la panique, prêt alors à commettre les pires excès s'il n'est pas contenu par le frein d'une discipline inflexible; or, ce sont les chefs qui justement lui ordonnent de piller, d'incendier et de fusiller. En même temps qu'on brûlait la bibliothèque, des mesures étaient prises pour préserver l'hôtel de ville. Tout dans le crime était donc réglé. M. Grondijs rencontre à Bruxelles des officiers de réserve qui reviennent de Louvain en flammes; un d'eux est au civil docteur en droit. « C'est une honte », lui déclarent-ils sans hésitation comme sans remords; mais « il faut être officier pour comprendre la nécessité de telles mesures dans de semblables circonstances ». Aveu précieux à recueillir; il caractérise en partie cette maladie mentale du militarisme, terme qu'il conviendrait d'ailleurs de bien définir tout d'abord, si l'on veut essayer honnêtement de comprendre l'état d'esprit des Allemands en temps de guerre et aussi en temps de paix). — N° 36 et 37. *Voix américaines sur la guerre de 1914-1915*; articles traduits ou analysés par S. R., membre de plusieurs sociétés savantes (extraits du *New York Times* et de *The Nation*. Nos lecteurs ont déjà pu trouver dans la *Rev. histor.* l'annonce de la plupart des articles insérés dans cette dernière revue, qu'il est d'ailleurs incorrect d'intituler *The New York Nation*. L'auteur, dont l'anonymat est assez transparent, est très proche parent de l'écrivain qui, sous le pseudonyme de Polybe [J. Reinach], a déjà écrit tant d'articles judicieux ou émouvants sur la guerre actuelle). — N° 39. *Le Front; atlas dépliant de trente-deux cartes* (très ingénieux tableau de la guerre, dans une suite de petites cartes en six couleurs qui représentent la situation respective des

armées à seize moments critiques, du 10 août au 31 décembre, sur le front occidental et sur le front oriental. Préface insignifiante par le général CHERFILS). — N° 40. *Paroles allemandes* (choix de sentences, discours et articles écrits ou prononcés par des rois de Prusse, des chanceliers de l'empire d'Allemagne, des philosophes, des professeurs, des publicistes, des poètes allemands. On y trouvera le Manifeste des quatre-vingt-treize et celui des vingt-deux Universités allemandes, le Chant de haine contre l'Angleterre de Lissauer, dont nous reproduisons plus haut le texte, suivi d'une traduction française, les déclarations du chancelier devant le Reichstag le 4 août dernier, à côté d'extraits de la *Zukunft* et des cyniques déclarations de Maximilien Harden, etc. Sans doute, un spicilège de ce genre met le lecteur en défiance, parce qu'il sait d'avance que le choix est inspiré par des sentiments qui n'ont rien à voir avec l'esprit de justice. Néanmoins, il révèle chez le peuple allemand une volonté si ancienne, si profondément établie, de se croire supérieur à tous les autres, seul capable d'assurer au monde les bienfaits de l'ordre et de la paix, et, en temps de « nécessité », si parfaitement dégagé de toute obligation morale, qu'on ne peut s'empêcher, quand on l'a une fois feuilleté, d'y revenir. On ne sait si l'enseignement qu'il comporte soulève plus de surprise, d'indignation ou de dégoût. D'autant plus souhaiterait-on que le choix eût été mieux fait. Certaines citations maladroitement détachées de leur contexte ne présentent aucun sens; ainsi on donne, p. 57, un extrait du *Catéchisme pangermaniste* : « En reniant leur germanisme, les Alsaciens ne font que prouver à quel point ils sont de véritables Allemands (*sic*). » En réalité, l'auteur a voulu dire : « Si les Alsaciens-Lorrains sont fidèles à la France, cela même prouve qu'ils doivent être sujets allemands, car la fidélité est une vertu allemande. » Et ceci n'est qu'une des nombreuses perles qu'on trouvera dans ce détestable écriin). — N° 41. *Les Poètes de la guerre*. Recueil de poésies parues depuis le 1<sup>er</sup> août 1914 (beaucoup de noms, peu d'œuvres vraiment dignes du sujet. Il n'est pas toujours vrai que « facit indignatio versum ». Les « poèmes en prose » de Paul Fort auraient pu sans dommage rester ignorés; combien médiocres aussi les chansons de Th. Botrel! Je connais d'un autre barde breton, non mentionné dans le recueil, de meilleurs vers (*Guerz, chants guerriers du Druide*, ex-officier d'État-major de la Garde nationale en 1870). — N° 44. Paul VERRIER. *La Haine allemande contre les Français* (vivantes impressions rapportées de nombreux voyages et séjours en Allemagne depuis une trentaine d'années. A retenir ce mot profond dit à l'auteur par un de ses camarades : « Il n'y avait pas de patriotisme en Allemagne et l'unité du pays ne pouvait se faire, ne pouvait se maintenir que par une haine commune. » Aujourd'hui, c'est sur l'Angleterre que tombe cette haine, ciment de l'unité allemande, tout comme le fut pour Bismarck l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Noter que l'auteur fut pendant longtemps dominé par des pré-



jugés favorables à l'Allemagne et qu'il s'en est délivré lentement). — N° 46. *La Suisse et la guerre* (recueil de documents officiels, d'articles de journaux, de conférences traitant du rôle de la Suisse dans la guerre européenne. Ces extraits tendent à montrer surtout l'attitude d'un peuple résolu à observer une loyale neutralité, mais qui, étant favorable à la cause des nations alliées contre les Austro-Allemands, ne croit pas faillir aux obligations de la neutralité en proclamant ses véritables sentiments. Ch. B.

— Raymond SÉRIS et Jean AUBRY. *Les Parisiens pendant l'état de siège* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-8°, xi-251 p.; prix : 3 fr. 50). — Très amusant recueil d'anecdotes parmi lesquelles la sévère histoire pourra butiner. N'oublions pas de dire que l'impression est bonne et que de nombreuses illustrations égayaient le texte. Ch. B.

— *Pages actuelles, 1914-1915* (Paris, Bloud et Gay, in-16. Brochures à 0 fr. 60). — Pour faire suite à l'annonce de ces brochures, commencée dans notre précédente livraison, p. 355, nous signalerons les suivantes : N° 13. Mgr MIGNOT, archevêque d'Albi. *Confiance, prière, espoir; lettres sur la guerre* (en présence de la neutralité si froide et circonspecte qu'observe le chef spirituel de la catholicité, il est consolant de constater que les chefs du clergé français savent faire entendre la voix de la morale et de la justice chrétiennes). — N° 15. VINDEK. *La Basilique dévastée; destruction de la cathédrale de Reims* (les faits; les explications allemandes. On appelle l'attention sur un rapport rédigé par M. Clemen et publié dans le *Lokal Anzeiger* du 7 janvier. Il ose parler des dégâts infligés à la cathédrale de Reims après avoir pu, « par une claire matinée de décembre, observer, à l'aide du télémètre, le monument à une distance de 5 kilomètres 500 mètres ». M. Clemen est un historien de l'art réputé; aussi avec quel soin s'est-il informé! Il existe des témoins directs et sûrs : les photographies. M. Clemen les ignore!). — N° 16. G. BLANCHON. *Le Général Gallieni* (intéressante page d'histoire coloniale). — N° 17. H. WELSCHINGER. *Les Leçons du Livre jaune, 1914* (réédite la plupart des documents publiés dans le Livre jaune, avec un bref commentaire). — N° 18. H. BERGSON. *La Signification de la guerre* (deux discours académiques). — N° 19. Henry CARTON DE WIART. *La Belgique en terre d'asile* (actes et paroles; discours prononcés en France, en Angleterre, aux États-Unis en faveur des Belges chassés de leur pays. Lettre à M. Pierre Nothomb sur les atrocités allemandes. On en retiendra le mot, gravé sur une pierre tombale au musée de Namur : « Heure viendra qui tout payera »). — N° 20. G. BLANCHON. *Les Sous-marins et la guerre actuelle*. — N° 22. Pierre NOTHOMB. *Le Roi Albert* (ce n'est qu'un crayon très rapide). — N° 23. Fernand DE BRISSON. *En guerre. Impressions d'un témoin* (anecdotes assez prestement contées après une visite aux champs de bataille et sur cer-

tains points du « front »). — N° 24. G. BESANÇON. *Les Zeppelins* (intéressant). — N° 25. *La France au-dessus de tout*. Lettres de combattants rassemblées et précédées d'une introduction par Raoul NARSY (choix habile et émouvant. Certaines de ces lettres deviendront de précieux documents historiques quand on pourra donner avec précision les lieux et les dates).

Ch. B.

— Albert MATHIEZ. *La Serbie et la guerre européenne* (Besançon, impr. Millot, 1915, in-16, 36 p.). — Conférence faite à l'Université de Besançon le 15 avril 1915 à l'occasion de « la journée serbe ». M. Mathiez a fait sur l'histoire de Serbie de nombreuses lectures, comme l'atteste la bibliographie placée à la fin de l'opuscule. Il retrace avec éloquence les destinées de ce petit peuple, l'empire du grand tsar Étienne Douchan au xiv<sup>e</sup> siècle, la journée de Kossovo le 15 juin 1389, la domination turque, la libération au début du xix<sup>e</sup> siècle et le rôle de Karageorges. Il nous dit aussi comment, depuis 1878, après l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, l'Autriche a voulu opprimer la Serbie, lui couper toute communication avec la mer, la rendre tributaire, et comment le fameux ultimatum du 23 juillet 1914, le document le plus cassant qu'ait jamais enregistré l'histoire diplomatique, a provoqué la guerre européenne. Ce sont des pages à lire.

C. Pf.

— Mgr L. LACROIX. *Le clergé et la guerre de 1870* (Paris, Bloud et Gay, in-12. Chaque brochure, 24 p.; prix : 0 fr. 40). — Dans cette collection ont paru : II : *le Pape*. Attitude de Pie X et de Benoît XV dans le conflit mondial. III : *le Clergé et l'union nationale*. L'auteur cite un certain nombre de mandements d'évêques recommandant l'union entre tous les Français. IV : *les Prières publiques*. Après avoir donné un aperçu sur ces prières en France, — sous l'ancien régime et après la Révolution, — et à l'étranger, Mgr Lacroix regrette que le gouvernement n'ait pas accueilli favorablement les pétitions réclamant l'institution de telles prières pendant la présente guerre. Le gouvernement a fort bien fait. Libre aux catholiques de se réunir et de prier pour le salut de la France, comme ils l'ont fait le 13 décembre dernier; mais on ne saurait exiger de ceux qui ne sont pas catholiques de s'associer à la « consécration de la France au cœur immaculé de Marie ».

C. Pf.

— Henri HAUSER. *L'Allemagne industrielle. L'industrie allemande considérée comme facteur de guerre* (Alençon, impr. A. Coueslant, in-4°, 8 p.). — En ces dernières années, l'Allemagne s'est transformée en un grand état industriel et, en 1913, elle s'est classée le second des peuples marchands, après l'Angleterre, avec 22 à 25 milliards de commerce extérieur. Or, un état industriel est condamné à une politique mondiale. A la production il faut des matières premières et des débouchés nouveaux, les mines de Briey et de l'Ouenza, le Congo, Bagdad. Parmi les causes de la lutte actuelle, on ne saurait

négliger les causes économiques. L'industrie qui, dans la pensée de quelques-uns, devait rendre à l'avenir toute guerre impossible, est devenue facteur de guerre : c'est ce que démontre M. Hauser en termes excellents.

C. PF.

— *Des lignes de Tchataldja au canal de l'Yser* (Paris, Berger-Levrault, 1915, in-8°, 72 p., avec 14 croquis dans le texte; prix : 1 fr. 50). — Je ne saisis pas l'enseignement que fournit le tableau parallèle des deux guerres : celle des Balkans et la nôtre. I : Réunion initiale : la surprise stratégique de Kirkilissé et l'échec de Charleroi. II : Marche à la bataille : la rencontre de Lulé-Bourgas et la victoire de la Marne. III : Bataille de Tchataldja. Les Flandres. Et la conclusion semble dire qu'il n'y a guère de comparaison à faire entre les opérations militaires dans les deux cas. Cependant, quelques observations de l'auteur anonyme, qui paraît être un homme de métier, tendent à dissiper l'obscurité où nous restons encore sur les opérations militaires des mois d'août et de septembre en Belgique et en France. Un peu trop de phrases déclamatoires : « Les heures tragiques sonnent au cadran des destinées mondiales... »

Ch. B.

— Charles LE GOFFIC. *Dixmude. Un chapitre de l'histoire des fusiliers marins, 7 octobre-10 novembre 1914* (Paris, Plon-Nourrit, 1915, in-12, XIII-257 p., avec une carte et douze gravures; prix : 3 fr. 50). — Admirable récit, abondant en détails précis et puisés aux sources les plus vives, des rudes journées où la brigade des fusiliers marins combattit d'abord pour protéger la retraite de l'armée belge après la prise d'Anvers par les Allemands, puis pour défendre, dans le secteur de Dixmude, le passage de l'Yser à l'armée envahissante marchant sur Calais. La brigade, qui flanquait une fraction de l'armée belge, perdit les deux tiers de ses effectifs; mais l'ennemi, six fois plus nombreux, ne put percer la ligne franco-belge. C'est un livre qui restera.

Ch. B.

— J.-L. DE LANESSAN. *Pourquoi les Germains seront vaincus* (Paris, Félix Alcan, in-8°, 1915, 144 p.; prix : 1 fr. 25). — Ce travail n'est qu'un extrait d'un ouvrage plus considérable qui est sous presse et qui va bientôt paraître. Il comprend deux chapitres de caractère assez différent. Dans le premier, M. de Lanessan montre que, dans l'ordre politique comme dans le monde animal, la force ne constitue pas l'arme la meilleure dans la lutte pour l'existence; car la force appelle la force; les plus faibles se coalisent contre le fort et arrivent à être plus puissants que lui. C'est ainsi que l'Allemagne a vu la plus grande partie de l'Europe se soulever contre la domination tyrannique qu'elle lui voulait imposer. Elle a du reste commis de lourdes fautes d'ordre militaire et d'ordre maritime et elle n'a jamais tenu compte des impondérables; confiante en la force de ses armées, elle ignore la valeur de tout idéal. Dans le second chapitre, l'ancien ministre de la Marine indique quelle est la situation militaire au début de

1915; il passe en revue les diverses puissances neutres et analyse leurs sentiments à l'égard de l'Allemagne; il recherche ce que sera forcément la paix de demain : elle doit assurer à chaque nationalité, petite ou grande, les moyens de conserver ou de recouvrer son indépendance politique et économique. Reconstitution du royaume de Pologne sous l'hégémonie de la Russie, création d'un royaume tchèque avec la Bohême et la Moravie, grande confédération des Serbo-Croates et des Yougo-Slaves, Italie et Roumanie achevant leur unité nationale, France recouvrant l'Alsace-Lorraine et le Danemark le Slesvig, la Belgique délivrée avec ses frontières reportées au Rhin, la Turquie disparaissant de l'Europe et même de l'Asie, telles en seraient les clauses essentielles. En passant, l'auteur jette toute une série d'idées et de pensées qui donnent à réfléchir. Nous nous bornons à citer sa conclusion, qui résume bien l'esprit de tout le volume : « Je ne dis pas que les Germains doivent être vaincus parce qu'ils sont les ennemis du droit, — car ils ne veulent connaître ni le droit, ni la justice, ni l'humanité, — mais je dis qu'ils seront vaincus parce que, abusant de leurs forces, ils ont provoqué l'union de toutes les forces qu'ils dédaignaient ou voulaient opprimer et groupé toutes les puissances physiques, intellectuelles ou morales contre la seule puissance qu'ils connaissent et qui est la plus faible de toutes : la force matérielle. »

C. PF.

— A. AULARD. *La paix future d'après la Révolution française et Kant* (Paris, Armand Colin, 1915, in-16, 32 p.). — C'est une conférence faite à la Sorbonne pour les amis de l'Université de Paris le 6 mars 1915. La paix ne saurait être faite que d'après les principes de la Révolution que Kant a développés dans sa *Doctrine du droit* et dans sa *Paix perpétuelle*. Il faut que reviennent à la France tous ceux qui, le 14 juillet 1790, à la Fédération, ont juré de ne faire qu'une famille, les Lorrains, les Alsaciens, les habitants de Landau et de Sarrelouis. Il faut que les autres nationalités opprimées par les Austro-Allemands soient rendues à la liberté. Talleyrand, à Vienne en 1815, s'est appuyé sur le principe de la légitimité; au prochain Congrès, les plénipotentiaires s'appuieront sur le principe de la liberté des peuples.

C. PF.

## HISTOIRE DE FRANCE.

— A. HELLY. *Guichard Déageant, conseiller d'État, intendant des finances, premier président de la Chambre des comptes de Dauphiné, 1574-1645* (Grenoble, Allier frères, 1914, in-8°, 212 p., planche). — Le volume porte en sous-titre : Discours de réception à l'Académie delphinale, séance du 27 juin 1913, et il est accompagné de la réponse faite au récipiendaire par M. Paul Fournier; mais, de toute évidence, il n'a pu être donné lecture que de très courts fragments de ce long travail; ce n'est pas un discours, c'est une étude à propos d'une réception, un morceau de réception, comme on disait

jadis à l'Académie des beaux-arts, et ces études gagneraient à être débarrassées de ce qu'elles traînent encore d'oratoire après elles. Le personnage de Guichard Déageant méritait bien une biographie. Il avait composé des mémoires assez curieux, à la demande de Richelieu qui s'en est servi pour les siens, et ces mémoires ont été publiés à deux reprises en 1668 et en 1756. Déageant était né en Dauphiné, à Saint-Marcellin, en 1574, d'une famille qui avait été noble. — M. Hély dresse le tableau généalogique; — son compatriote Soffrey de Calignon, conseiller de Henri IV, chancelier de Navarre et du Béarn, le fit venir à Paris et nommer secrétaire du roi, maison et couronne de Navarre; après la mort de Calignon en 1606, Déageant devint secrétaire du roi, maison et couronne de France. Il reste attaché à la mémoire de Henri IV, se déclare contre Concini et a une responsabilité assez grande dans l'assassinat de ce dernier et dans le coup d'État du 24 avril 1617. De Luynes, pour le récompenser, lui confère le titre d'intendant des finances et, pendant près de deux années, le consulte comme son conseiller intime. Mais bientôt la brouille se met entre eux; en 1619, Déageant est sacrifié et la présidence de la Chambre des comptes de Grenoble lui paraît une mince compensation pour les services rendus. En Dauphiné, il est mêlé aux louches négociations qui aboutissent, le 24 juillet 1622, à la conversion de Lesdiguières. Ce succès le fait rentrer en faveur; sous le ministère de Sil-lery et au début du ministère de Richelieu, on le retrouve dans les bureaux du gouvernement central; mais, intrigant, il est compromis dans l'opposition que fait au cardinal le frère du roi, Gaston d'Orléans, avec son gouverneur le maréchal d'Ornano; le 4 mai 1626, il est envoyé à la Bastille où il demeure quatre années. Après en être sorti en 1630, il se retire à Grenoble et exerce ses fonctions à la Chambre des comptes jusqu'à sa mort, qui le surprend à Saint-Antoine le 25 août 1645, en sa soixante et onzième année. M. Hély a rassemblé sur lui de nombreux et intéressants documents qu'il a intercalés dans son récit; il est dommage qu'il ne les ait pas renvoyés tous en appendice. Puis M. Hély est trop modeste; il parle rarement en son nom: il s'abrite derrière les historiens connus, d'où des pages empruntées à MM. Hanotaux, Batiffol, Funck-Brentano, etc. Quelques développements généraux sur l'état de la France et du Dauphiné à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, sur la réforme catholique, sur la vie à la Bastille font longueur; l'auteur eût rendu plus de services s'il s'en était tenu au personnage même de Déageant et s'il eût réduit son travail de moitié.

C. PF.

— René FAGE. *Chronique tulloise de Pierre-Anne de Marne, 1639-1702* (Tulle, impr. du *Corrézien républicain*, 1915, in-8°, 31 p.).

— Cette chronique des « changements divers arrivés à Tulle depuis l'an 1639 » a été écrite par P.-A. de Marne sur un livre de famille et pour l'instruction de ses enfants. On n'y trouve que des faits d'histoire locale, commentés d'ailleurs en des notes nombreuses par l'éditeur, qui connaît mieux que personne le passé de sa province et de sa



ville. Notons au passage la curieuse observation suivante : « On a changé de face aux anciennes façons de traiter, et quasi aboli le sucre et le saffran qui entroient quasi partout aux repas et, à la place de ces manières villageoises ou espagnoles, on a établi les usitées ailleurs; et on mange aussy bien et proprement à présent, quand on le veut, en bonne bourgeoisie, comme on pourroit faire dans les provinces les plus polies. »  
Ch. B.

— L.-F. BENEDETTO. *M<sup>me</sup> de Warens d'après de nouveaux documents* (Paris, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1914, in-16, 328 p., avec un portrait et un fac-similé; prix : 3 fr. 50). — En ce livre, M. Benedetto est bien dur pour M<sup>me</sup> de Warens; la poétique image des *Confessions* s'évanouit entièrement et nous nous trouvons en face d'une vulgaire aventurière. M. Benedetto nous dénombre ses amants et la compare sans cesse à M<sup>me</sup> Bovary, « une Bovary supérieure, plus robuste ». Sa conversion au catholicisme en 1726, pure grimace; elle se moque de la naïveté de Mgr de Bernex, évêque de Genève et d'Annecy, et ne cherche dans sa nouvelle religion qu'un moyen d'existence. Le roi de Sardaigne, Victor-Amédée II, lui accorde, non pas une pension, mais un véritable traitement; elle est désormais à son service et elle reste à celui de son successeur Charles-Emmanuel III. On lui envoie les Genevois prêts à abjurer le calvinisme, et c'est ainsi que le jeune Rousseau, âgé de seize ans, vint à elle; elle remplit des missions politiques, entre autres à Paris en 1730; — on n'a point précisé de façon nette quel fut le caractère de cette mission; — bref, elle fut une « espionne » stipendiée. Rousseau la revit en 1731; il a alors dix-neuf ans et quand il la quittera définitivement en 1742, il aura trente ans et son génie s'est formé. M. Benedetto, sans doute, reconnaît qu'aux Charmettes, Rousseau a découvert la nature. « Oublieux de la vie, il but alors avidement la poésie infinie qui émane de la nature et de l'idée »; mais il veut nous forcer « à dire adieu au beau roman des Charmettes » et il lui substitue une réalité assez terne. Après le départ de Rousseau, ce fut la déchéance de plus en plus grande; M<sup>me</sup> de Warens devient « la faiseuse d'affaires » dont toutes les affaires échouent; elle plaît encore à un vieux seigneur « de la première distinction » qui l'entretient; mais finalement elle meurt le 29 juillet 1762, dans une misère profonde. Le portrait que trace d'elle M. Benedetto nous paraît poussé au noir; il est certainement chargé. Les « nouveaux documents » qu'il cite, empruntés pour la plupart aux archives d'État de Turin, donnent pourtant à réfléchir. Les historiens trouveront dans ce volume quelques curieux renseignements sur les relations des rois de Sardaigne avec Genève et le pays de Vaud, sur la persistance de leurs anciennes prétentions, sur les sollicitations faites aux protestants, sur l'hospice des catéchumènes de Turin, l'œuvre d'Annecy et l'occupation de la Savoie par les Gallispans à la fin de la guerre de la Succession d'Autriche.

C. PF.

— J. DE SAINT-LÉGER. *Sur l'évasion de Louis XVII* (Paris, Gambart et C<sup>ie</sup>, 1915, in-12, 32 p.; prix : 0 fr. 50). — Nous admirons l'auteur de s'intéresser à cette question, pendant cette terrible guerre, — sa brochure porte la date du 18 janvier 1915. Il reste convaincu que le jeune Louis XVII n'est pas mort au Temple et que le vrai Louis XVII est Charles de Navarre-Bruneau. C. Pf.

— Victor GOEDORP. *La guerre dans les tranchées il y a soixante ans*. Préface par le général DE LACROIX, ancien généralissime de l'armée française (Paris, Dorbon aîné, in-8°, 63 p.; prix : 2 fr.). — C'est un recueil de lettres écrites à sa famille par Paul Goedorp, sous-lieutenant tout frais émoulu de Saint-Cyr, qui partit avec enthousiasme pour la guerre d'Orient en 1854, qui rêvait, lui aussi, de batailles rangées et de victoires napoléoniennes, qui fut condamné, lui aussi, à la vie, aux fatigues et aux dangers d'un long siège et qui fut blessé mortellement devant Sébastopol le 23 août 1855; il avait à peine dix-neuf ans. Ses lettres sont bien celles de son âge, pleines d'entrain et de vaillance; vite résigné à la « guerre de taupes » que lui impose l'ennemi, il déploie autant de courage dans le service obscur des tranchées qu'à l'attaque du Mamelon-Vert. D'ailleurs, peu de faits nouveaux. Plaquelette bien imprimée, avec deux bons fac-similés.

Ch. B.

— ARDOUIN-DUMAZET. *Voyage en France : les îles de l'Atlantique. I : D'Arcachon à Belle-Isle. II : D'Hoëdic à Ouessant* (Paris, Berger-Levrault, 1914; prix : 3 fr. 50 le vol.). — Saluons la 3<sup>e</sup> édition de ces volumes, en compagnie desquels il est si agréable de faire le tour de notre pays. Les descriptions sont déjà anciennes; l'auteur les a conservées et elles gardent ainsi leur fraîcheur, mais il les a mises à jour au moyen de quelques notes ou, çà et là, de chapitres nouveaux. C'est le cas pour l'île d'Oléron. D'ailleurs, les populations de ces îles, leurs mœurs et leurs industries changent peu et l'ouvrage vieillit à peine.

Ch. B.

#### HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

— Ruth PUTNAM. *Alsace and Lorraine. From Caesar to Kaiser*. 58. B. C.-1871. A. D. (New-York and London, G. P. Putnam's sons, 1915, in-8°, VIII-208 p., 8 cartes; prix : 5 sh.). — Depuis le traité de Francfort, il existe un état bizarre, nommé Alsace-Lorraine : ces deux pays n'eurent rien de commun dans le passé, jusqu'au jour où ils devinrent français et où leurs habitants se donnèrent également à la France. Mais ce pays ne comprend point toute l'Alsace, puisque Belfort et ses environs restèrent du bon côté, celui de la France; il ne comprend qu'une partie minime de l'ancienne Lorraine avec des tronçons des Trois-Évêchés. R. Putnam a bien compris qu'on ne pouvait réunir, jusqu'en 1871, l'histoire de l'Alsace et celle de la Lorraine et elle les traite séparément. Elle connaît l'une et l'autre de ces histoires

d'après les histoires générales et quelques livres spéciaux qu'elle a pu se procurer en Amérique; pour l'Alsace, elle rend pleine justice aux deux beaux volumes de Rod. Reuss : *l'Alsace au XVII<sup>e</sup> siècle*; elle a lu Legrelle, le petit manuel de Lorenz et Wilhelm Scherer; mais les ouvrages sur le moyen âge et le xvi<sup>e</sup> siècle lui ont échappé; pour la Lorraine, si elle connaît Derichsweiler et les études de Godron sur la Lorraine dite allemande, elle ignore dom Calmet et Digot. Il en résulte qu'elle développe davantage l'histoire de certaines périodes, qu'elle en néglige d'autres au hasard de son information. Pour l'Alsace, elle insistera sur le séjour de Goethe à Strasbourg; elle ne dira rien de la Révolution française dont les idées généreuses ont achevé la conquête morale des Alsaciens. Pour la Lorraine, elle racontera en détail la lutte contre Charles le Téméraire qu'elle connaît bien, ayant écrit autrefois un livre : *Charles the Bold*; elle insistera sur la *Cosmographiae introductio* et sur Saint-Dié, marraine de l'Amérique; mais elle ne dit presque rien de Stanislas Leszczynski. Une troisième partie de son livre est consacrée à l'Alsace-Lorraine, créée par la violence en 1871. Elle en indique les régimes successifs et analyse très exactement la constitution du 16 mai 1911. Nous lui sommes très reconnaissants de la sympathie qu'elle montre aux Alsaciens et aux Lorrains. Elle termine, en citant le dicton si souvent répété là-bas : « Français ne puis, Prussien ne daigne, Alsacien suis. » Bientôt ce dicton disparaîtra. Après la guerre, l'Alsacien pourra et voudra être et il sera Français. C'est ce que montre fort bien M. F. Y. ECCLES, dans un des « Oxford pamphlets 1914-1915 » : *Alsace-Lorraine* (in-12, 23 p.; prix : 10 d.). Après un coup d'œil rapide sur l'histoire de ces régions, il prouve que l'Alsace-Lorraine ne saurait demeurer à l'Allemagne ni être partagée entre la France et l'Allemagne, ni constituer un état tampon : une seule solution s'impose, le retour pur et simple à la France et la réparation de l'iniquité de 1871.

C. Pr.

## HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Walter MAP. *De nugis curialium*, edited by Montague Rhodes JAMES (Oxford, at the Clarendon Press, in-4<sup>o</sup>, xxxix-287 p.; prix : 18 sh. 6 d., dans les *Anecdota Oxoniensia*. Medieval and modern series, part XIV). — Le très curieux recueil d'anecdotes et de légendes qu'a réuni vers la fin du xii<sup>e</sup> siècle le prêtre anglais Walter Map n'avait été édité qu'une seule fois et très tard, en 1850, par Thomas Wright pour la Camden Society; Liebermann en a ensuite donné quelques extraits assez courts se rapportant à l'Allemagne dans les *Monumenta Germaniae, Script.*, t. XXVII, p. 61-74. M. Montague Rhodes James a revu avec soin le manuscrit unique de la fin du xv<sup>e</sup> siècle qui se trouve à la bibliothèque bodléienne. Il a pu corriger une soixantaine de fautes de lecture échappées à ses prédécesseurs (voir la liste p. xviii-xx); il a proposé en certains endroits d'heureuses corrections. Il a fourni aux érudits un texte bien imprimé qui flatte le

regard. Mais là il a borné volontairement sa tâche. Il se contente de renvoyer pour la vie de Walter Map à l'article de C. L. Kingsford dans le *Dictionary of National Biography* et à d'autres articles anglais sur lui; il ne cite point la thèse latine de J. Bardoux (Paris, 1900), ni l'article de Luchaire, *Journal des savants*, avril 1901. Il écrit : « J'ai renoncé dès l'abord à toute tentative de donner un commentaire complet de ce texte. Je n'ai pas assez de connaissance du latin et de l'histoire du moyen âge, ni du roman, ni du folklore pour une telle entreprise. » C'est vraiment trop de modestie; aussi les notes (9 pages, p. 263-271) sont-elles insignifiantes et empruntées à Wright et à des articles de Félix Liebrecht (*Zur Volkskunde*, Heilbronn, 1879; cf. *Zu den nugae curialium des Gualterus Mapes*, dans *Germania*, t. V, 1860, p. 47-64). L'index des noms propres, qu'il a sans doute fait faire par un écolier, ne donne aucune explication sur la situation des localités, ni d'ordinaire sur la qualité des personnages. J'y relève un certain Simoniacus; il s'agit de Girard, évêque de Hereford (p. 234), qualifié de simoniaque.

C. PR.

— *A Miscellany presented to John Macdonald Mackay, July 1914* (Liverpool, at the University press, 1914, in-8°, ix-403 p.). — M. Mackay est un des promoteurs les plus convaincus, les plus opiniâtres, les plus intelligents et finalement les plus heureux du mouvement qui multiplia les Universités en Angleterre et fit d'elles, non point des groupes de collèges où l'on distribuait une sorte d'enseignement secondaire à l'usage des jeunes gens de bonne famille, mais de véritables centres d'enseignement supérieur, sur le modèle des Universités d'Allemagne et de France. Il eut une part d'influence prépondérante dans l'organisation définitive des Universités de Birmingham et de Sheffield; il contribua plus que personne à constituer celle de Liverpool, où il enseigna l'histoire pendant trente années. Après une vie de prodigieux labeur, il a pris sa retraite et, à cette occasion, ses amis, ses élèves se sont associés pour lui offrir un souvenir de leur admiration et de leur gratitude. C'est un volume de Mélanges où l'on trouvera de tout un peu : d'abord des allocutions de collègues et d'amis, d'où un étranger réussit non sans peine à dégager quelques faits intéressants pour l'histoire de l'Université : par exemple la création d'une chaire d'architecture confiée à un architecte, l'institution d'une école pour l'étude de la langue et de la littérature russes, etc. Suivent quelques études, généralement assez brèves, sur le progrès des études hittites (5 pages, par John GARSTANG); sur les histoires d'Hérodote considérées comme une tragédie (par J. L. MYRES); un examen critique du récit d'Hérodote sur la bataille de Marathon, par C. F. LEHMANN-HAUPT; huit pages sur les rapports des Russes avec la Mongolie, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, par Edward H. PARKER; des notes sur l'administration des domaines appartenant à des monastères et à des collégiales (les statuts d'Adalhard en 822 et les obédiences du chapitre de Saint-Omer au XIII<sup>e</sup> siècle), par C. W. COOPLAND; le texte d'une lettre en français du roi Henri IV

à son chancelier autorisant l'envoi en cour de Rome d'une somme d'argent suffisante pour couvrir les frais de la canonisation de John Twenge de Bridlington, 1401, avec un substantiel commentaire par J. A. TWEMLOW; un état de la flotte anglaise présenté au roi Henri VIII en 1546, avec des dessins de navires, par F. P. BARNARD; un mémoire sur Liverpool et la politique irlandaise au XVI<sup>e</sup> siècle, par F. J. ROUTLEDGE; un procès de sorcellerie à Templeuve-en-Pevèle au XVII<sup>e</sup> siècle, par Charles BONNIER; quelques pamphlets en vers et en prose allemands sur le procès et la mort de Charles I<sup>er</sup>, par Robert PRIEBSCH; un examen critique de la légende du *Brito exosus*, par V. H. FRIEDEL; une étude sur la vie et les œuvres du chroniqueur écossais John Major, par H. A. STRONG; des remarques sur les longues galeries dans les demeures seigneuriales au temps des Tudors, par Martin CONWAY, et sur l'histoire des musées d'anatomie, par F. J. COLE. En appendice sont publiés cinq rapports sur différents enseignements qu'il serait désirable de développer ou de créer à l'Université; l'exemple des Universités françaises y est maintes fois allégué.

Ch. B.

## HISTOIRE D'ORIENT.

— A. I. ADAMANTION. *Thessalonique byzantine. Histoire, civilisation, art* (Athènes, Sidéri, 1914, in-18, 158 p.). — Ce petit guide, malgré ses dimensions, donne un tableau d'ensemble de l'histoire de Thessalonique et de l'intérêt archéologique de ses monuments. On y trouvera un bon résumé des destinées de la ville depuis les origines et des sièges nombreux qu'elle a subis. La deuxième partie est une description des églises et un essai de reconstitution de la ville byzantine. Ce n'est là qu'un travail préliminaire, mais qui nous fait souhaiter que l'auteur nous donne sur Thessalonique la monographie qu'il nous a promise.

Louis BRÉHIER.

— D. MITRANY. *Rumania. Her history and politics* (Oxford pamphlets, 1914-1915. Oxford, University press, 39 p.; prix : 4 d.). — Pour la partie historique, l'auteur n'a guère fait que résumer l'*Histoire des Roumains* de notre collaborateur, M. Xénopol. Quant à la partie politique, il s'efforce de montrer que c'est « l'intérêt et même le devoir des nations occidentales de favoriser l'idée d'une Roumanie puissante; car ce pays, après avoir servi de boulevard à la Rome païenne contre l'invasion des barbares et à la Rome chrétienne contre le flot montant de l'agression turque, semble prédestiné, par sa situation géographique, à servir de poste avancé à la civilisation occidentale ».

Ch. B.



## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

### FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires**. 1914, oct.-déc. — Henri LION. N.-A. Boulanger, 1722-1759. Contribution à l'histoire du mouvement philosophique au XVIII<sup>e</sup> siècle. II : les Œuvres posthumes (Recherches sur l'origine du despotisme oriental, 1761; Dissertations sur Élie et Énoch, sur saint Pierre, 1765). — R. FARGE. Un épisode de la journée du 12 juillet 1789 : Camille Desmoulins au jardin du Palais-Royal (raconte, d'après les témoignages contemporains et d'après C. Desmoulins lui-même, ce qui s'est passé le 12 juillet; l'intervention de Camille ne fut d'ailleurs qu'un des épisodes, non une des causes dominantes, de la journée). — Les nouvelles lettres de Marie-Antoinette (on publie ici : 1<sup>o</sup> l'avis de M. Carl Grönblad, directeur de la bibliothèque Nobel, et du comte Carl Magnus Stenbock, deuxième bibliothécaire de la Bibliothèque royale de Stockholm; ils tiennent pour authentiques les lettres publiées par M. de Heidenstam; 2<sup>o</sup> la réplique de M. Hans Glagau, qui fournit de nouveaux arguments contre leur authenticité). — G. VALLÉE. L'École centrale de la Vienne, 1795-1805. — DÉCEMBRE-ALONNIER. Lettres inédites sur la seconde théophilanthropie, publiées par Albert MATHIEZ (quatre lettres de 1882-1885. M. Décembre, dit Alonnier, était l'imprimeur de la *Fraternité universelle*, organe bimensuel de la théophilanthropie, publié par le Comité central théophilanthropique). — A. MATHIEZ. Notes et glanes (publie deux arrêtés de Robespierre jeune trouvés aux archives de la Haute-Saône, 21 et 24 pluviôse an II; un placard orléaniste et dantoniste à la fin d'avril 1791, etc.). — C.-rendus : A. CHUQUET. Dumouriez (remarquable biographie; l'auteur est seulement trop indulgent pour Dumouriez; il a, de plus, négligé d'étudier en lui le financier, le brasseur d'argent). — M. Marion. Histoire financière de la France depuis 1715; t. I : 1715-1789 (ouvrage plein de faits et d'idées). — Ch. Perregaux. Laurent Mégevand et l'émigration de l'horlogerie neuchâteloise à Besançon en 1793 (intéressant; mais l'auteur est très injuste à l'égard de Mégevand).

2. — **Feuilles d'histoire du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle**. 1915, 1<sup>er</sup> avril. — A. CHUQUET. Les Prussiens à Saint-Mihiel en 1792. — Id. L'Alsacien Stöber et la presse allemande en 1814 (réplique à la *Gazette générale*, qui reprochait à l'Alsacien d'être un être « hybride et équivoque », de n'avoir pas de « sentiments allemands »). — Id. Un pri-

sonnier allemand de 1870 (publie une lettre écrite le 12 novembre 1870, trois jours après Coulmiers, par un officier bavarois; il écrit qu'il est fort bien traité. « Voilà les soins et les prévenances dont je suis l'objet dans un pays où nous avons brûlé les villes et les villages, égorgé les vieillards et les enfants et où la soldatesque a commis les brutalités les plus révoltantes »). — Eug. WELVERT. La « Kultur » dans une cour allemande à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (d'après le *Roman d'une reine sans couronne*, par W.-H. Wilkins).

**3. — La Révolution française.** 1915, févr.-mars. — A. AULARD. La paix future d'après la Révolution française et Kant (cf. *supra*, p. 194). — A. MÉRY. Les élections à l'Assemblée législative de 1791 (suite : élus qui refusèrent la députation; considérations sur les opinions des députés). — Léon DUBREUIL. Les origines de la chouannerie dans le département des Côtes-du-Nord (étudie en réalité les événements auxquels le clergé du département fut mêlé pendant la Constituante; le travail est conduit jusqu'à la fin de 1790; à suivre). — R. BONNET. Projet d'un dictionnaire de la Révolution (Thiers avait songé à en publier un en 1825). = Documents : Lettre de Hentz et Francastel, du 22 germinal an II, sur la guerre de Vendée; lettre de Kléber, Rosette, 9 fructidor an VII; l'exhumation du corps de J.-J. Rousseau à Ermenonville.

**4. — Revue de l'histoire des colonies françaises.** 1914, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres. — H. FROIDEVAUX. Une enquête scientifique et économique sur Madagascar au XVII<sup>e</sup> siècle (au début de son histoire de la grande île de Madagascar, 1642-1660, Flacourt a placé les résultats de l'enquête entreprise sous ses auspices en 1649 et 1655; importance de ce document). — Eugène GUÉNIN. Chute de Chandernagor et perte du Bengale (en 1757; en appendice, une très importante lettre, adressée à sa femme par Jacques-Ignace Courtin, chef de la factorerie française de Dacca, sur toutes les affaires où il fut mêlé du 22 juin 1757 au 9 mars 1758). — Claude FAURE. Notice sur les archives du Sénégal (nécessité de publier un recueil de documents pour servir à l'histoire du Sénégal de 1816 à 1854). = C.-rendu : *Gabriel Quiroga de San Antonio*. Brève et véridique relation des événements du Cambodge. Nouvelle édition du texte espagnol, avec une traduction et des notes, par Antoine Cabaton (l'ouvrage original date de 1604; traduction et notes excellentes).

**5. — Revue de l'histoire des religions.** 1914, juillet-août. — H. HUBERT. Le culte des héros et ses conditions sociales (c'est le titre de l'ouvrage de S. Czarnowski, qui est consacré à saint Patrick, héros national de l'Irlande. M. Hubert examine les problèmes généraux soulevés par ce travail; à suivre). — A. REINACH. L'origine de deux légendes homériques. Le viol de Kassandre. Le rapt d'Hélène (ne s'occupe dans cet article que de la première légende; assimile Kassandre à la Mère des Dieux; a recours, pour expliquer le viol, à une série d'hy-

pothèses ingénieuses, mais souvent bien compliquées). — W. DEONNA. Questions d'archéologie religieuse et symboliques (v : de l'Arbre sacré). — C.-rendus : H. Schumacher. Christus in seiner Präexistenz und Kenose nach Phil. 2, 5-8 (bons matériaux sur ce sujet; conclusions subjectives). — P. de Labriolle. Les sources de l'histoire du montanisme (excellent). — Die Mischna (trois nouveaux fascicules publiés par K. Albrecht, P. Fiebig et W. Windfuhr; texte très correct et traduction fidèle). — C. Sachsse. Balthasar Hubmaier als Theologe (a trop systématisé la doctrine du curé de Waldshut). — M. Haeussler. Felix Fabri aus Ulm und seine Stellung zum geistigen Leben seiner Zeit (Fabri fut prédicateur à Ulm de 1468 à 1502; biographie consciencieuse). — K.-T. Preuss. Die Nayarit-Expedition (curieuses observations à la suite d'un séjour de dix-neuf mois chez les Indiens de la Sierra del Nayarit, au Mexique; le tome I est consacré à la religion de ce peuple). — R. Dussaud. Introduction à l'histoire des religions (excellent aperçu d'ensemble sur les faits acquis de l'histoire des religions; mais la thèse de l'auteur n'explique pas tous les faits; ce n'est pas une clef propre à ouvrir toutes les portes).

**6. — Revue des Études napoléoniennes.** 1915, janv.-févr. — Éd. DRIAULT. Une conception nouvelle de la politique extérieure de Napoléon (réponse à un article de M. P. Muret. M. Driault montre ce qu'ont d'incomplet les travaux de Sorel, de Vandal, d'Émile Bourgeois sur ce point; il expose le plan du grand ouvrage où il veut apporter sa solution à son tour. Deux volumes ont déjà paru; ils seront suivis de trois autres. Expose les principales idées qu'il se propose de mettre en lumière, la conception que Napoléon I<sup>er</sup> se faisait de l'Empire et l'organisation nouvelle qu'il se proposait de donner à l'Europe le jour où la Russie, vaincue par lui, aurait été contrainte d'abandonner sa politique orientale). — P. MARMOTTAN. Le voyage de la grande-duchesse Élisabeth à Paris en 1810. — Émile MAYER. La responsabilité de Napoléon III dans la faillite de l'artillerie française en 1870 (analyse d'une savante étude du commandant Charles Romain). — G. RUDLER. Le vrai « Journal intime » de Benjamin Constant (publie un fragment de ce Journal retrouvé dans les archives de Monamy-Valin; il va du 19 octobre 1814 au 2 juillet 1815 et prouve combien le texte des éditions 1887 et 1895 a été arbitrairement altéré. Montre, en outre, comment Ballanche réussit à détourner Charles-Constant de Rebecque du projet qu'il avait formé en 1845 de publier ce Journal; la réputation de M<sup>re</sup> Récamier y était trop intéressée). — R. LÉVY. Bulletin historique. Histoire intérieure du second Empire.

**7. — Revue historique de la Révolution française.** 1914, juillet-sept. — GUILLOTIN. Lettres inédites à Benjamin Franklin, 1787-1788, publiées et annotées par Ch. VELLAY. — Fréd. BARBEY. Félix Desportes et la réunion de Genève à la France en 1798. — D<sup>r</sup> PAYENNEVILLE. Marat et l'Académie de Rouen (examine les travaux scienti-

fiques, assez nombreux, que Marat soumit à l'examen de l'Académie de Rouen. Ces écrits ont jusqu'ici passé presque inaperçus, parce que Marat, déjà hanté par la manie de la persécution, signait de noms d'emprunt la plupart de ses communications). — L. PEISE. Rovère et le marquis de Sade (publie quelques lettres, peu cordiales, échangées entre ces deux correspondants après l'acquisition, par Rovère, marquis de Fontvielle, du domaine de La Coste, propriété de la famille de Sade, en l'an IV). — MARIE-CAROLINE, reine des Deux-Siciles. Lettres inédites au marquis de Gallo, 1789-1806, publiées et annotées par le commandant WEIL (suite; du 28 février au 14 août 1803; quelques allusions au « Corse », dont le « petit corps » est « doué d'un grand cerveau pour le malheur du genre humain », et au projet de descente en Angleterre. « Puisque le bon Dieu a permis que ce Corse, sorti on ne sait d'où, dicte la loi à tous les souverains d'Europe, nous allons voir si la fameuse descente lui réussira. L'entreprise me semble difficile; mais il a une telle chance dans tout ce qu'il entreprend qu'il est capable d'y réussir »). — Une lettre de Charles de Lameth à la Société des amis de la Constitution de Montauban, 3 décembre 1790. — Ch. VELLAY. Fabre d'Églantine et les *Révolutions de Paris* au début de 1791 (le poète répond au reproche que lui avait adressé le journal d'avoir semé une de ses pièces, le *Convalescent de qualité*, de tirades contre-révolutionnaires). — O. KARMIN. La loge de Verdun et le serment civique en mars 1791. — F. UZUREAU. Les Angevins patriotes, 1790-1793. — H. MONIN. Autour d'une lettre de Marie-Antoinette à la princesse de Lamballe (cette lettre, datée du 31 juillet 1791 et signée, n'est probablement pas authentique).

8. — **Journal des Savants.** 1914, juillet. — G. RADET. La Gaule et la Germanie (d'après le t. IV de l'*Histoire de la Gaule* de Camille Jullian). — F.-G. DE PACTÈRE. L'Afrique du Nord avant l'histoire et au début de l'histoire (2<sup>e</sup> article; d'après le t. I de l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* de St. Gsell). — Antoine THOMAS. Le parlement de Poitiers et l'Église de France (quelques observations à propos de remontrances du parlement de Poitiers à Charles VII, publiées par Maurice Jusselin; prouve, d'après les extraits du premier registre de ce parlement faits par Lenain et qu'on trouve dans un de ses manuscrits à la bibliothèque de la Chambre des députés, que ces remontrances ont été rédigées le 14 novembre 1430). — Maurice CROISSET. Les papyrus d'Oxyrhynchus (à propos du t. X, contenant des fragments inédits de Sapho, d'Alcée, des arguments de comédies de Ménandre). — Août. B. HAUSSOULLIER. Histoire d'Athènes (à propos du t. II de l'*Histoire de l'antiquité*, par E. Cavaignac. L'auteur de ce livre paraît s'être trompé sur le caractère de la démocratie athénienne). — H. DEHÉRAIN. Fernand Colomb et sa bibliothèque (d'après l'ouvrage de Jean Babelon). — G. SEURE. Les ruines de Delphes (d'après l'ouvrage d'Émile Bourguet). — H. D. Correspondance de Silvestre de Sacy et du consul Louis-Jacques Rousseau (publie

quelques fragments de lettres des années 1806-1808). = Septembre-novembre. M. DIEULAFOY. Le palais d'Ukhaidir (dans l'Irak-Arabi, à 190 kilomètres au sud-ouest de Kerbela, d'après le livre de Miss Bell). — Ch.-V. LANGLOIS. L'histoire des mœurs dans « Renard le Contrefait » (tire une série de traits de ce poème composé au début du XIV<sup>e</sup> siècle et que viennent d'éditer MM. Reynaud et Lemaitre). — L. LEGER. Charles Jaromir Erben (1811-1870; un des auteurs de la Renaissance tchèque; son œuvre). — Charles DUGAS. Les fouilles de Vroulia (Rhodes; ces fouilles furent faites par K.-F. Kinch en 1907 et 1908). — H. CORDIER. Les fouilles en Asie centrale (mission d'Aurel Stein, 1906-1908; a rapporté plus de 14,000 manuscrits dans une douzaine d'écritures et de langues). — J.-B. CHABOT. L'architecture gréco-syrienne (résultats des missions de l'Université de Princeton en 1904-1905 et en 1909). — A. THOMAS. Une œuvre patriotique inconnue d'Alain Chartier (c'est le poème découvert dans le Cabinet des estampes de Berlin et publié par Siegfried Lemm, un « débat » entre un vieux héraut, un jeune noble et un vilain). — Henri DEHÉRAIN. Correspondance du comte Ouvarov avec Sylvestre de Sacy (de 1815 à 1837; trente-quatre lettres du comte conservées à la bibliothèque de l'Institut). = Décembre. R. CAGNAT. La ville romaine de Thugga (en Tunisie, entre la Medjerda et son affluent, la Siliana, d'après les inscriptions publiées par L. Poinssot). — A. THOMAS. La formation des mots en provençal (d'après le livre d'Edward L. Adams; série de rectifications). = Variétés : Lettres archéologiques de J.-B. de Rossi et du comte Borghesi à Edmond Le Blant (de 1855 et 1856). = C.-rendus : Édouard Audouin. Essai sur l'armée royale au temps de Philippe Auguste (bon). — Louis Stouff. Catherine de Bourgogne et la féodalité de l'Alsace autrichienne (recueil précieux de documents). — René Dussaud. Introduction à l'histoire des religions (théories et opinions personnelles plutôt que faits démontrés). = 1915, janvier. H. LEMONNIER. La chapelle du collège Mazarin au XVII<sup>e</sup> siècle (1<sup>er</sup> article; très intéressant; d'après un registre des délibérations du Conseil de la fondation du collège de 1661 à 1668 aux Archives nationales et un autre registre de 1673 à 1680 à la bibliothèque de l'Institut). — C. JULIAN. L'époque de La Tène (d'après le manuel d'archéologie de Joseph Déchelette. « Rome a tout changé dans la Gaule, du moins tout ce qui se voit, tout ce qui reste, tout ce qui relève de l'archéologie... Voilà pourquoi, si cruellement interrompu qu'ait été le *Manuel* de J. Déchelette, cette œuvre, qui finit à Rome, n'en conserve pas moins son unité et son harmonie »). — L. LEGER. Un consul de France poète serbe : Marc Bruère Derivaux (né à Lyon en 1774, mort en 1825). — Elie BERGER. Le musée Condé en 1914 (occupation allemande de Chantilly, du 3 au 10 septembre). = Février. H. LEMONNIER. La chapelle du collège Mazarin au XVII<sup>e</sup> siècle (fin; les discussions sur l'emplacement du monument de Mazarin se prolongèrent; l'œuvre ne fut commandée qu'en 1689 à Coysevox; elle décora de 1693



à 1793 la chapelle à droite du maître-autel; elle est reconstituée aujourd'hui au musée du Louvre). — F. CUMONT. Les mystères d'Eleusis (d'après le livre de Paul Foucart; M. Foucart a proposé des solutions originales, dont plusieurs sont définitivement acquises). — V. CHAPOT. La vigne dans l'antiquité (d'après le livre de R. Billiard, qui contient les détails techniques les plus précis). — L.-A. CONSTANS. Récentes découvertes archéologiques en Italie (découvertes préhistoriques; fouilles de M. Orsi à Locres et à Crotone; le Mithraeum dans les substructions des thermes de Caracalla à Rome; à suivre). = C.-rendus : *Scott-Moncrieff*. Paganism and Christianity in Egypt (essais un peu rapides, mais intéressants). — R. AIGRAIN. Manuel d'épigraphie chrétienne (documents choisis avec goût). — H. LAMMENS. Le berceau de l'Islam (t. I; renseignements très curieux sur le climat, les puits et l'espace *tabou* autour des points d'eau, sur la culture du palmier dans l'Arabie occidentale à la veille de l'hégire; étude pénétrante sur les Bédouins). — M<sup>lle</sup> DUPORTAL. Étude sur les livres à figures édités en France de 1601 à 1660 (bon).

9. — **Polybiblion**. 1914, août-sept. — Comte DE SÉRIGNAN. Histoire, art et sciences militaires. = C.-rendus : A. MORET. Mystères égyptiens (fait comprendre bien des faits encore inexplicables). — G. ESPINAS. La vie urbaine de Douai au moyen âge (remarquable). — A. LOMBARD. L'abbé Du Bos (le personnage méritait-il un si gros volume?). — Le P. J. BURNICHON. La Compagnie de Jésus en France de 1814 à 1914 (travail historique des plus complets). — Ed. FUETER. Histoire de l'historiographie moderne, trad. Jeanmaire (remarquable). = Octobre-décembre. C.-rendus : le P. PABLO HERNANDEZ. Misiones del Paraguay. Organización social de las doctrinas guaraníes de la Compañía de Jesús (important). — E.-M. RIVIÈRE. Corrections et additions à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, 3<sup>e</sup> fasc. (utile; corrige beaucoup de petites erreurs qui ont échappé au P. Sommervogel). = 1915, janvier. LÉON DE MONTESQUIOU. Notes sur la Roumanie (notes historiques et sociales à la suite de voyages en Roumanie). = Février-mars. Publications relatives à la guerre européenne. — J. RAMBAUD. Économie politique et sociale (bulletin critique des ouvrages récents, entre autres de Pasquet : Londres et les ouvriers de Londres). = C.-rendus : C. JULLIAN. Histoire de la Gaule, t. IV (tout à fait remarquable). — R. de LESPINASSE. Le Nivernais et les comtes de Nevers; t. III : de 1384 à 1491 (bon). — Ch. BÉMONT. Recueil d'actes relatifs à l'administration des rois d'Angleterre en Guyenne au XIII<sup>e</sup> siècle (instrument de travail précieux). — J. LEVAINVILLE. Rouen, étude d'une agglomération urbaine (distingué; montre les ravages de l'alcoolisme). — Documents sur l'histoire religieuse de la France pendant la Restauration (un peu incohérent; on va de Marseille à Besançon et à Saint-Brieuc).

10. — **Revue critique d'histoire et de littérature**. 1915, 27 févr.

— *J. E. Morris*. A history of modern Europe (résumé très sommaire des guerres et des traités de paix qui se suivirent en Europe depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle). — *E. Bender*. Weinhandel und Wirtsgewerbe im mittelalterlichen Strassburg (travail consciencieux). — *J. Ficker*. Bildnisse der Strassburger Reformatoren (curieux). — *A. Lombard*. L'abbé Du Bos, un initiateur de la pensée moderne, 1670-1742 (bon). — *O. Hollander*. Les drapeaux des demi-brigades d'infanterie de 1794 à 1804 (excellent). = 6 mars. *E. Laurain*. Les Croisés de Mayenne et le chartrier de Goué. Faux et faussaires. Un dernier mot sur la croisade mayennaise de 1158 (montre de la façon la plus évidente que les chartes concernant la famille de Goué sont des faux et que la croisade mayennaise de 1158 n'a jamais existé). — *Aug. Puis*. Une famille de parlementaires toulousains à la fin de l'ancien régime. Correspondance du conseiller et de la comtesse d'Albis de Belbèze, 1783-1785 (sans valeur). = 13 mars. *M. Guignet*. Saint Grégoire de Nazianze orateur et épistolier (intéressant). — *Alph. Verhooren*. Chartes et cartulaires des duchés de Brabant et de Limbourg et des pays d'outre-Meuse. Inventaire, t. I-V. — *J. Cuvelier*. Le dénombrement de foyers en Brabant, 1374-1526 (important). — *Capitaine von Colomb*. Carnet de campagne d'un officier prussien, 1813-1814; trad. fr. par le commandant *Minart* (bon). = 20 mars. *Prinet, Berland et Gazier*. Ville de Besançon. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790 (très instructif). — *Baron Fain*. Souvenirs de la campagne de France (manuscrit de 1814); édit. *G. Lenôtre* (édition défectueuse d'un utile document). — *Aug. Fournier*. Die Geheimpolizei auf dem Wiener Kongress (très intéressant). — *A. de Tarlé*. Murat (bon). — *R. Peyronnet*. Davout (intéressant). — *R. Andriot*. Ney (remarquable étude critique). — *J. Colin*. Napoléon (résumé de grande valeur). — *Viallatte et Claudel*. La vie politique dans les deux mondes, 7<sup>e</sup> année (remarquable). = 27 mars. *M. Delafosse*. Chroniques du Fouta sénégalais (traduction de deux chroniques, avec des notes excellentes. Le folklore y occupe une grande place). — *G. Lepreux*. Gallia typographica, ou Répertoire biographique et chronologique de tous les imprimeurs en France. Série départementale; t. III : province de Normandie; t. IV : province de Bretagne (important). — *A. A. Messer*. Le Codice aragonese; contribution à l'histoire des Aragonais de Naples (estimable édition d'un ms. de la Bibliothèque nationale où sont transcrits des documents émanés du roi Ferrand I<sup>er</sup> du 1<sup>er</sup> juillet 1458 au 20 février 1460). — *Jusserand*. Rochambeau in America (excellente étude où sont utilisés des documents inédits). — *Frignet-Despréaux*. Le maréchal Mortier, duc de Trévise; t. II : 1798-1804 (utilise et analyse un grand nombre de documents nouveaux). — *Gailly de Taurines*. La reine Hortense en exil (joliment écrit. L'auteur n'a pu connaître à temps les mémoires de M<sup>lle</sup> Masuyer; c'est dommage). = 3 avril. *A. Fayen*. Lettres de Jean XXII, 1316-1334; t. II, 2<sup>e</sup> partie : 1330-1334 (impor-

tant). — *J.-M. Vidal*. Bullaire de l'Inquisition française au XIV<sup>e</sup> siècle (utile, bien que la table soit fort imparfaite). — *Don Antonio de Beatis*. Voyage du cardinal d'Aragon en Allemagne, Hollande, Belgique, France et Italie, 1517-1518; trad. de l'italien, avec des notes, par *Madeleine Havard de La Montagne* (très curieux; mais l'annotation est très insuffisante et l'illustration est sans valeur). — *Stanislas Lami*. Dictionnaire des sculpteurs de l'École française au XIX<sup>e</sup> s., t. I : A-C (beaucoup de précieuses informations). — *Schemann*. Gobineau (t. I; intéressante et copieuse biographie où l'on pourra d'ailleurs constater, une fois de plus, l'infatuation allemande. Apothéose de Gobineau, factice d'ailleurs : « L'enthousiasme des Allemands, des pangermanistes surtout, pour Gobineau dérive de l'exaltation du germanisme qu'ils ont découverte après coup dans l'auteur de *l'Inégalité des races* »). — *Eisenmenger et Cauvin*. La Haute-Provence; étude de géographie régionale (bon). = 10 avril. *Prentout*. Essai sur les origines et la fondation du duché de Normandie (bon). — *Sévestre*. Essai sur les archives municipales et les archives judiciaires des chefs-lieux de département et de district en Normandie pendant l'époque révolutionnaire, 1787-1801 (utile). — *Ch. de Cournard*. Le chevalier de Folard, 1669-1752 (étude vivante, mais superficielle et encombrée de hors-d'œuvre; l'auteur oublie de nous faire connaître en Folard le théoricien militaire). — *Endres*. Moltke (bonne biographie par un major allemand qui trouve dans son héros tout à louer et admirer). = 17 avril. *J. Corday*. Correspondance du maréchal de Vivonne relative à l'expédition de Messine, t. I. = 24 avril. *Prasek*. Kyros der Grosse; *Id.* Kambysès (deux bons ouvrages de vulgarisation). — *R. Gaschet*. La vie et la mort tragique de Paul-Louis Courier (excellent). = 1<sup>er</sup> mai. *A.-G. Roos*. *Studia Arrianea* (bonne étude et édition des fragments de l'*Historia Parthica*). — *Heinevetter*. Würfel und Buchstabenorakel (curieuse étude sur un objet antique composé de lettres-chiffres de l'alphabet grec dont on pouvait tirer des oracles). — *L. Caresme*. Bonaparte lieutenant en second (compilation sans valeur originale et où les erreurs abondent; article d'A. Chuquet).

**11. — Le bibliographe moderne.** 16<sup>e</sup> année, 1912-1913, nov.-déc. — *M. PRINET*. Manuscrits de la librairie d'Yvon du Fou, grand veneur de France (à la Bibliothèque nationale). — *P. FLAMENT*. Documents judiciaires du greffe de Moulins versés aux archives de l'Allier. — *F. HERBET*. Ce qu'on lisait à la cour en 1768 (liste des livres commandés par les libraires qui suivaient la cour). = C. rendus : *D. Marzi*. La Cancellaria della Repubblica fiorentina (excellent). — *G. Lanson*. Manuel bibliographique de la littérature française moderne, t. IV (belle œuvre achevée). — *J. Brassinne*. La reliure mosane (au pays de Liège; intéressant). = 17<sup>e</sup> année, 1914-1915, janv.-juillet. *H. STEIN*. Un poète français du XVI<sup>e</sup> siècle et son anagramme dévoilé (I. Chipault de Donnemarie en Montois). — *F. LONG-*

CHAMP. Un libraire du XVII<sup>e</sup> siècle : Claude Barbin (principaux ouvrages publiés par lui de 1659 à 1697). — Pierre DUFAY. Bibliographie de la Sologne (846 numéros). — Henri STEIN. Les archives municipales de Saint-Quentin (cadre et sommaire des différents fonds, antérieurs à 1789, d'après l'inventaire manuscrit établi en 1845 par Eug. Janin). — FURCY-RAYNAUD. Les dépôts littéraires en février 1792 (reproduit une notice inédite de H.-P. Ameilhon, commissaire de Paris aux bibliothèques; historique des confiscations de livres de 1790 à 1792). = C.-rendus : *Pierre Caron*. Bibliographie des travaux publiés de 1866 à 1897 sur l'histoire de France depuis 1789 (excellent). — *Ed. Magnien*. Catalogue des livres et manuscrits du fonds dauphinois de la bibliothèque de Grenoble, t. III. — *G. Lavalley*. Catalogue des ouvrages normands de la bibliothèque de Caen, t. III. — *J.-P. Belin*. Le commerce des livres prohibés de 1750 à 1789 (se lit avec plaisir et profit).

**12. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.** 1914, juillet-déc. — M. NAERT. Les huguenots du Calaisis au XVII<sup>e</sup> siècle (le Calaisis ou pays reconquis comprend vingt-cinq communes avec Calais comme centre. Les Anglais quittèrent le territoire après la prise de la ville par le duc de Guise en 1558; le pays fut repeuplé par des sujets venus de tous côtés, parmi eux des protestants; histoire de ces protestants jusqu'à la révocation de 1685; à suivre). — Ami BOST. L'hérésie à Bussièrès dans le Mâconnais en 1553 (d'après une enquête conduite par les officiers du roi, aux archives de Saône-et-Loire). — François BAUDRY. Le protestantisme en Bas-Poitou à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (l'abbé Dillon, membre de la Constituante, qui se déclara fervent adepte de la Révolution, avait été d'abord un des zélés persécuteurs des protestants; l'auteur de l'article, Baudry, est mort à l'ennemi; cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 217). — Jeanne GRIMAU. Une famille de pasteurs du Bas-Poitou au XVII<sup>e</sup> siècle (la famille Tireau, d'après des archives privées). — N. WEISS. Deux apologies du duc François de Guise (celle de Pierre de Vaissières, *Récits du temps des troubles*, et de Noël Valois, *Vassy*).

**13. — Bulletin hispanique.** T. XVII, 1915, n° 1, janv.-mars. — G. DAUMET. Note sur quelques documents castillans des Archives nationales (de l'année 1346; le roi de Castille Alphonse XI notifie à diverses catégories de ses sujets les clauses de l'alliance conclue en 1345 avec Philippe VI de Valois). — R. COSTES. Le mariage de Philippe II et de l'infante Marie de Portugal (publie une relation contemporaine d'Alonso de Sanabria, évêque de Drivasto, d'après le manuscrit 107 II 4 de la bibliothèque de l'Escorial). — C. PEREZ-PASTOR. Dates concernant le théâtre espagnol aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (table des noms de personnes). — A. MOREL-FATIO. La version espagnole du manifeste des quatre-vingt-treize (voir plus haut, p. 188). = C.-rendus : *H. Beuchat*. Manuel d'archéologie américaine (instrument de

travail indispensable). — *Manuel-Segundo Sanchez*. Bibliografía venezolanista (appelé à rendre les plus grands services). — *Laureano Villanueva*. Vida de Don A.-J. de Sucre (le vainqueur d'Ayacucho a trouvé un historien digne de lui).

14. — *Bulletin italien*. 1915, janv.-mars. — René STUREL. Bandedello en France au XVI<sup>e</sup> siècle (suite et à suivre; l'auteur, professeur au lycée du Havre, a été tué à la bataille de Charleroi le 22 août 1914). — Charles DEJOB. Mario Rapisardi et les raisons de sa vogue (un petit nombre de pages seulement survivront dans l'œuvre du professeur de Catane).

15. — *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (École française de Rome). T. XXXIII, 1913, avril-juin. — D. ANZIANI. Les voies romaines de l'Étrurie méridionale (l'auteur appelle ainsi le pays borné au nord par le massif de la Tolfa et les monts Ciminiens, compris entre la mer Tyrrhénienne à l'ouest et le Tibre à l'est et au sud; il étudie dans ces limites le tracé de la *via Aurelia*, de la *via Clodia*, de la *via Cassia* et les chemins reliant ces voies; conclusions historiques qui se dégagent de cet exposé archéologique). — P. DE CENIVAL. Un récit inédit de la troisième guerre de religion. L'auteur : Jules Gassot (d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale; biographie de l'auteur, qui était, pendant cette guerre, secrétaire de Florimond Robertet, puis de Villeroi). — Jean MARTIN et BOUSSOIS. Fouilles exécutées à la villa d'Hadrien (en 1912-1913. M. Boussois a entrepris une reconstitution générale de la villa). = Juillet-décembre. A. DE BOUARD. Lettres de Rome de Bartolomeo de Bracciano à Virginio Orsi, 1489-1494 (cinquante et une lettres, importantes pour l'histoire de Rome, tirées des archives, Orsini). — Mgr DUCHESNE. La réaction chalcédonienne sous l'empereur Justin, 518-527 (important chapitre de l'histoire de l'Église; relations des papes Hormisdas et Jean I<sup>er</sup> avec l'oncle de Justinien). — G. BOURGIN. L'assassinat de Bassville et l'opinion romaine en 1793 (cet assassinat fit naître toute une série de sonnets qui sont contenus dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Rome; il y en a 198 qu'édite M. Bourgin). — Paul LIEBAERT. Le reliquaire du chef de saint Sébastien (au musée chrétien de la bibliothèque Vaticane; ce vase d'argent qu'on avait daté, sur la foi d'une inscription, de l'époque de Grégoire IV, 827-844, est en réalité antérieur au VII<sup>e</sup> siècle). = T. XXXIV, 1914, janvier-mai. R. FAWTIER. Catheriniana (fragments inédits de la correspondance de sainte Catherine de Sienne, dix-sept lettres dont seize étaient déjà partiellement connues et dont la dix-septième est entièrement inédite; — une légende inédite de la sainte, d'après un manuscrit des archives des Dominicains de Rome et un autre de la bibliothèque communale de Sienne; — une lettre de William Flete à Raymond de Capoue au sujet de sainte Catherine de Sienne; — les deux rédactions du *Documento spirituale*, l'une due à William Flete, l'autre à Stefano



Maconi; — une vision de sainte Catherine). — Juin-juillet. H. COVILLE. Documents sur le capitaine Jules Mazarin (le futur ministre de Louis XIV fut d'abord capitaine dans l'armée pontificale; les documents cités nous le montrent en avril 1625 en garnison à Ancône, puis à Lorette; en 1626, il fait partie de l'expédition envoyée par Urbain VIII pour réoccuper les forts de la Valteline; mais il ne se bat pas; il est chargé seulement de missions auprès des gouverneurs de Milan, le duc de Féria et Gonzalve de Cordoue; au milieu de 1627, il avait résigné son brevet d'officier). — F. COGNASSO. Le séjour du maréchal Boucicaut en Piémont après la rébellion de Gênes (article en italien, d'après des documents inédits; publie le texte du traité d'alliance conclue contre les rebelles entre le maréchal et Louis de Savoie, prince de Morée, le 4 octobre 1409). — L.-A. CONSTANS. Inscriptions de Gigthis, Tunisie (corrections à des inscriptions déjà publiées; série d'inscriptions inédites). — J. MARTIN. Le portrait de Virgile et les sept premiers vers de l'*Énéide* (tente de réfuter les objections faites à sa thèse par Pascal et Comparetti; soutient toujours que les sept premiers vers de l'*Énéide* sont interpolés; sous le portrait de Virgile dans la mosaïque de Sousse, on lit en effet le début du huitième vers qui aurait été dans l'esprit du dessinateur le premier du poème). — Août-décembre. Mgr DUCHESNE. Notes sur la topographie de Rome. XII: Vaticana (suite; en attendant qu'un érudit voulût présenter un travail d'ensemble sur la basilique de Saint-Pierre et ses attenances, Mgr Duchesne continue de traiter quelques questions spéciales: l'administration de la basilique au VI<sup>e</sup> siècle; les monastères desservants; les cinq diaconies et les quatre *scholae* nationales; la maison de l'obélisque; Saint-Grégoire in palatio; le Septinianum; Saint-Jean in *Mica aurea* qu'il faut chercher entre S. Cosimato et Saint-Pierre in Montorio). — G. SCHNEIDER GRAZIOSI. L'inscription de Claudius Callistus au cimetière de Domitilla (inscription métrique du V<sup>e</sup> siècle; article en italien). — Jean MARX. Les registres de bannis à Pérouse au XIII<sup>e</sup> siècle (de 1246 à 1266; important pour l'histoire des mœurs). — L.-A. CONSTANS. Les jardins d'Éphrodite (une inscription trouvée en 1913 sur la partie est de l'Esquilin donne des détails sur ce personnage qui est bien l'affranchi de Néron).

16. — **Revue des bibliothèques.** 1914, avril-déc. — F. VAN ORTROY. Bibliographie sommaire de l'œuvre mercatorienne (manuscrits, cartes volantes, mappemondes, sphères, modèles d'écriture, chronologie, édition de Ptolémée, atlas de Gérard Mercator; à suivre). — G. LÉPREUX. Contributions à l'histoire de l'imprimerie parisienne, IV<sup>e</sup> siècle; suite (Henri Chambellan, imprimeur parisien inédit du XV<sup>e</sup> siècle; Abel Langelier, † fin de 1609; contrefaçons de pièces de Pierre Corneille; un compte de Jacques Collombat, imprimeur du roi, 28 décembre 1719). — J. TALLON. La bibliothèque du Prytanée militaire de La Flèche (historique). — Marius ESPOSITO. Inventaire des

anciens manuscrits français des bibliothèques de Dublin (à suivre). — L. BARRAU-DIHIGO. Pour l'édition critique du pseudo-Sébastien (chronique latine sur l'Espagne de 672 à 866; les deux manuscrits principaux ont été ignorés jusqu'à ce jour; l'édition de Florez contient beaucoup d'additions). — Albert MAIRE. Notes sur un manuscrit des Lettres provinciales à la bibliothèque universitaire de Gênes (traduites en italien). = C.-rendu : *H. Omonl*. Recherches sur la bibliothèque de l'église cathédrale de Beauvais (les manuscrits sont en partie dispersés; publication d'un ancien inventaire).

**17. — Revue des études anciennes.** T. XVII, 1915, janv.-mars. — H. LECHAT. Notes archéologiques : art grec. IX (architecture : le temple de Tégée; symposion de Ptolémée II à Alexandrie; sculpture : répartition géographique des œuvres de Phidias; la Vénus d'Arles; portraits grecs au musée Ny Carlsberg à Copenhague; petits bronzes). — R. CAGNAT. Inscription de Djemila (Algérie). — L. HAVET. Notes critiques sur les poètes latins (Ovide, Lucain). — J. TOUTAIN. Le temple dolménique de Bellona à Sigus et le sanctuaire dolménique d'Alésia (Sigus est à trente-cinq kilomètres sud-est de Constantine; un temple dolménique qui s'y élève rappelle le monument découvert en 1912 à Alésia et qui a été pris à tort pour un four de boulanger). — Camille JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXV : la question de la crémaillère (à propos de l'instrument à double crochet qui figure au-devant de la tunique du dieu de Viège). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *S. Molinier*. Les maisons sacrées de Délos au temps de l'indépendance de l'île, 314-166 av. J.-C. (conclusions importantes). — *Henri-F. Secrétan*. La propagande chrétienne et les persécutions (réflexions historiques ingénieuses entremêlées de confidences « où se dévoile une âme »).

**18. — Revue des sciences politiques.** 1914, 15 oct. — La guerre et l'opinion publique (M. J. FLACH traite de l'Allemagne, M. Ch. BASTIDE de l'Angleterre, Ach. VIALATE des États-Unis, A. MARVAUD de l'Italie, P. CHASLES de la Russie). — E. HALÉVY. Londres et les ouvriers de Londres (d'après l'ouvrage de D. Pasquet). = C.-rendu : *S. Eliot Morison*. The life and letters of Harrison Gray Otis, federalist, 1765-1848 (très distingué). = 15 décembre. La guerre et la vie économique (M. Raphaël-Georges LÉVY traite de l'Angleterre et de l'Empire britannique, H. SCHUHLER de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, Ach. VIALATE des États-Unis, A. MARVAUD de l'Italie, P. CHASLES de la Russie). — M. CLAUDEL. Quelques lectures à propos des événements actuels (les livres du prince de Bülow, de J.-A. Cramb, de D. Frymann, de H. von Treitschke). = C.-rendus : *Henri Andrillon*. L'expansion de l'Allemagne : ses causes, ses formes, ses conséquences (très clairvoyant). — *J.-J. Ruedorffer*. Grundzüge der Weltpolitik in der Gegenwart (conseille à ses compatriotes de redoubler de grâce en même temps que de force!). —

W. von Massow. Die deutsche innere Politik und der Kaiser Wilhelm II (résumé méthodique et assez clair par un membre de la Reichspartei). = 1915, 15 février. Eugène d'EICHTHAL. Des évaluations du coût de la guerre (les dépenses et les pertes sont énormes; mais sans doute de nouveaux arrangements internationaux permettront, après la lutte, d'alléger le poids de la paix armée). — Louis LEGER. La reconstitution du royaume de Bohême (le royaume nouveau devra comprendre non seulement la Bohême, la Moravie et la Silésie, mais les pays slovaques, actuellement soumis à la Hongrie). — Général \*\*\*. Souvenirs de guerre (1<sup>er</sup> août-12 septembre). — Paul DE ROUSIERS. La guerre et la marine marchande française. = C.-rendu : A. Raeder. L'arbitrage international chez les Hellènes (excellent; œuvre d'un archéologue et d'un juriste). = 15 avril. Eug. d'EICHTHAL. Kant et la guerre (cf. *infra* n° 25, les comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques). — O. HOUDAS. La guerre sainte islamique (le *djihad*; ses règles). — Christian SCHEFER. La politique coloniale allemande et le conflit européen (rappelle l'histoire de la formation des colonies allemandes; cette œuvre, faite en quinze ans, manque de solidité et l'Allemagne se verra bientôt ramenée au point de départ de la route dont elle a prétendu brûler les étapes). — Aug. GAUVAIN. Le livre rouge austro-hongrois. — Oscar VOGELWEITH. L'Alsace pendant les cinq premiers mois de la guerre (impressions d'un témoin oculaire; arrivée des Français à Guebwiller; mesures prises par les Allemands contre les Alsaciens; conseils donnés à la France pour l'organisation de l'Alsace reconquise; article très émouvant). = C.-rendus : Publications sur la guerre (nous avons signalé la plupart d'entre elles). — E. Lémonon. L'Italie économique et sociale (très documenté et d'une haute impartialité).

19. — **Revue générale du droit.** 1915, janv.-févr. — René DE KERALLAIN. La coutume d'Angleterre (d'après les ouvrages de Sir Frederick Pollock. « La Coutume, lentement élaborée, inconsciemment presque, suivant les besoins réels de l'homme, est à la fois une garantie contre les empiétements du pouvoir et une sauvegarde contre nos propres entraînements »). — J. LEFORT. La science du droit en France au XIX<sup>e</sup> siècle. La *Thémis* (c'était une revue de droit, fondée par Athanase Jourdan et qui parut de 1819 à 1831). = C.-rendus : Eugène Cavaignac. Histoire de l'antiquité; t. III : la Macédoine, Carthage et Rome, 330-107 (bon). — Œuvre de Turgot, t. I et II, éd. de Gustave Schelle (excellent).

20. — **Le Correspondant.** 1915, 10 févr. — Mgr P. BATIFFOL. La lettre du cardinal Mercier et la conscience catholique (il est heureux pour les catholiques, et des plus qualifiés, pour dire les paroles qu'on attendait du Saint-Père). — MILES. Lord Kitchener. — Henry COCHIN. Janvier 1871. Images et figures (souvenirs d'un Parisien qui vécut alors dans Paris assiégé et réduit à la famine par l'armée alle-

mande. Menacés de la disette, les Allemands crient aujourd'hui à un attentat contre l'humanité). — M. ANDRÉ. Un inspirateur de la guerre. Maximilien Harden, Guillaume II et le Kronprinz (très intéressante analyse de la *Zukunft* depuis 1892). — M. DUPONT. En campagne. Impressions d'un officier de légère. IV : Nuit tragique dans les tranchées, 3 novembre 1914 (épisode émouvant de la bataille de l'Yser). — F. ROZ. Un aveu allemand avant la guerre (analyse l'ouvrage du général de Bernhardt, traduit en anglais par J. E. Barker sous le titre : *Britain as Germany's vassal*). — AL. MASSERON. Les impressions de guerre des *Tommies* anglais, d'après leur correspondance. — JOS. PRUDHOMME. La prétendue rébellion de 1869-1870 à la Rivière rouge (au Canada; rôle joué par Louis Riel). = 25 février. L'esprit public en Allemagne au moment de la déclaration de guerre. Les victoires d'août. Depuis la bataille de la Marne (analyse des journaux allemands et des brochures publiées par des « intellectuels » comme Hermann Diels, O. von Gierke, L. Brentano, Ostwald, M. von Liszt. Tout cela est à méditer). — MILES. Le général Pau. — Le royaume de Hongrie et l'empire d'Autriche. Leur politique intérieure et son influence sur leur politique étrangère. — M. DUPONT. En campagne. Impressions d'un officier de légère. V : 24 décembre (la veille de Noël dans les tranchées). — ED. GACHOT. Napoléon au golfe Jouan (mars 1815; quelques documents inédits). = 10 mars. Étienne LAMY. Les intellectuels d'Allemagne et l'Institut de France (publie les réponses faites par les cinq Académies qui forment l'Institut de France au Manifeste des 93, dont une traduction intégrale est donnée. Annonce que les secrétaires perpétuels de ces Académies se sont mis d'accord pour ouvrir une vaste enquête sur les actes commis par les armées allemandes que réprouvent la loi et la morale des nations vraiment civilisées). — MILES. Silhouettes de guerre; l'amiral Jellicoe. — DE LANZAC DE LABORIE. Deux formules de la paix européenne, 1815-1915. — M. CAUDEL. Empereur « islamique » (c'est de l'empereur Frédéric II qu'il est question ici, non de l'empereur Guillaume II, du Staufen et non du Zollern; on pourrait s'y tromper). — G. ARDANT. Le prêtre à l'armée; feuilles de calepin (instructif et émouvant). — A. BRITSCH. Un projet de Société d'assistance aux blessés en 1744 (d'après un mémoire inédit). — AL. MASSERON. Les premiers mois de la guerre européenne, d'après le *Deutscher Geschichtskalender* (intéressant comme exemple de l'art de falsifier les documents). = 25 mars. F. ENGERAND. L'Allemagne et le fer. I : la Frontière du traité de Francfort. — MILES. Le général Maunoury. — M. DUPONT. En campagne. Impressions d'un officier de légère. VI : l'Affaire de Jaulgonne, 10 septembre. — F. ROZ. La préméditation allemande dénoncée par un livre anglais en 1912 (celui de Ch. Sarolea, *The anglo-german problem*). = 10 avril. MILES. Le général Maudhuy. — Le R. P. BRUNO. A l'assaut des œuvres françaises de Constantinople, août-novembre 1914. — G. FONSEGRIVE. L'origine de la religion (discute

les opinions de M. Durkheim). — Un nouveau livre allemand : *J'accuse! Deutschland, wach' auf* (œuvre anonyme, dont l'auteur a repris le titre d'un des articles de Harden, emprunté par ce dernier à Zola; il veut y montrer combien le peuple allemand a été « corrompu et aveuglé » et lui dire la vérité sur les origines de la guerre actuelle, sur le parti de la guerre et le revirement de l'opinion publique à Berlin en 1913, sur les atrocités commises par les armées allemandes). — 25 avril. Mgr BATIFFOL. A un neutre catholique (remarquable réponse faite par un prélat français à un théologien romain, sympathique à la France de la Foi, hostile à la France de la Séparation; le catholique français combat les raisons que le catholique romain donne pour être et vouloir rester neutre; pense que Rome, « mère et maîtresse de toutes les Églises », devrait se rallier à la cause des « réparations », qui est « la cause même de la justice »; montre quel péril ferait courir à l'Europe et à l'Église la victoire allemande). — MILES. Silhouettes de guerre. L'amiral Fisher. — M. DUPONT. En campagne. Impressions d'un officier de légère. 7<sup>e</sup> article : Comment j'ai rejoint le front (en pleine bataille, mais aussi en pleine retraite, retraite imposée à des troupes victorieuses, afin de maintenir la rigidité du front). — La question de la Syrie (par « un Français du Levant » qui a passé en Syrie trente années et dont la conclusion est : « Il faut que la Syrie soit française »). — A. BELLESSORT. Ce que nous leur devons (ce que nous devons à l'Allemagne est peu de chose. Gros problème bien sommairement résolu). — Eug. GRISELLE. Un neveu et confident de Frédéric le Grand. Le prince Frédéric-Auguste de Brunswick, d'après quarante-trois lettres inédites du roi de Prusse (tirées d'un ms. de la Bibliothèque nationale, f. fr. n° 9024). — L'esprit public et la situation aux États-Unis (pourquoi le président Wilson est-il resté si obstinément neutre? D'abord parce que les États-Unis n'ont point été signataires au traité qui garantissait la neutralité de la Belgique, en outre parce que, persuadé que les États-Unis seront appelés à jouer un rôle capital lors des négociations pour la paix, le Président a résolu de se tenir en dehors de toute compromission). — R. JOHANNET. Les angoisses d'un catholique germanophile (ce germanophile est M. Prüm, luxembourgeois, catholique de langue allemande, lié avec bon nombre de chefs du Centre allemand; maire de Clerf, il n'a pas quitté son pays depuis le mois d'août. Indigné des atrocités commises par les armées allemandes, il proclame hautement sa surprise et son dégoût dans une lettre à M. Erzberger, député au Reichstag; la lettre est intitulée : « Les hostilités allemandes en Belgique et les instructions de Benoît XV. » Analyse fort instructive de ce courageux réquisitoire, dont la circulation en a été naturellement interdite en Allemagne). — 10 mai. MILES. Silhouettes de guerre. Le général d'Urhal. — LANDRES. Croquis de guerre en Belgique. — M. ANDRÉ. L'Allemagne de Guillaume II. Ce qu'elle était; ce qu'elle voulait, d'après son historien Karl Lamprecht. — Al. MASSERON. Sur



les deux fronts. Récits allemands (analyse les ouvrages de Paul Lindenberg, qui suivit l'armée allemande en Prusse orientale et en Pologne, et de P.-O. Hœcker, capitaine de landwehr, qui prit garnison et combattit dans le nord de la France).

**21. — Études.** Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus, 1915, 20 mars. — Lucien ROURE. Patriotisme, impérialisme, militarisme (oppose le patriotisme français au militarisme allemand). — Yves DE LA BRIÈRE. Le mandement du cardinal Mercier (suite). — Joseph GUILLERMIN. Les tragiques expositions de Lyon (on voulut établir une exposition à Lyon en 1870 et le projet fut repris en 1872; autre exposition en 1894, où fut assassiné Carnot; puis exposition en 1914!). — Impressions de guerre (suite : l'entrée des Allemands en Belgique par la route Malmédy, Spa, Liège). — L.-C. EREMO. La guerre et les neutres : en lisant les revues italiennes. = C.-rendus : *Georges Grente*. Saint Pie V, 1504-1572. — L. Halphen. L'histoire en France depuis cent ans (bon ; mais croit trop que la critique historique est une science arrêtée). = 5-20 avril. P. DUDON. La « politique allemande » (examen de l'ouvrage du prince de Bülow). — P. FERNESOLE. Bossuet et la guerre (d'après l'Histoire universelle et la politique tirée de l'Écriture sainte ; à suivre). — J.-P. ARCHAMBAULT. L'aide du Canada à la France (dans la guerre présente). — Impressions de guerre (suite : Lettres d'aumôniers ; lettres sur les combats de Thann et de Steinbach).

**22. — La Revue de Paris**, 1915, 1<sup>er</sup> avril. — R.-A. REISS. Les armées austro-hongroises en Serbie. Notes d'un criminaliste praticien (exposé, aussi objectif que possible, des atrocités commises par les Autrichiens et les Hongrois en Serbie. C'est le trop digne pendant des atrocités commises par les Allemands en Belgique et en France. L'auteur est un neutre, professeur à l'Université de Lausanne ; après une enquête personnelle approfondie, il a tiré quelques-unes de ses preuves d'un document militaire officiel « qui suffit à déshonorer l'armée austro-hongroise ». Note à retenir sur le fameux rapport de la Commission Carnegie. « J'ai appris », dit M. Reiss, « que les enquêteurs ne sont allés ni en Serbie ni en Grèce, mais ont borné leur activité à visiter la Bulgarie et à reproduire ce qu'on a bien voulu leur dire et leur montrer dans ce pays. » Rien d'étonnant en conséquence si le rapport charge les seuls Grecs et Serbes de tous les méfaits du monde). — Émile HOVELAQUE. Les sentiments allemands pour l'Angleterre (montre de quels éléments s'est formée la haine qui excite aujourd'hui les Allemands contre les Anglais, important). — J. BÉDIER. Les crimes des Allemands. Comment l'Allemagne essaye de les justifier (la *Gazette de l'Allemagne du Nord* a, dans son numéro du 28 février, soumis le premier article de M. Bédier à une critique fort sévère, dont les conclusions sont que le professeur français a commis plus d'un contresens, qu'il a donné des textes tronqués,

etc., bref, que son article ne saurait être retenu par la sévère histoire. Reprenant chacun de ces griefs l'un après l'autre, M. Bédier montre que, s'il s'est trompé sur le sens d'un mot, — *granaten*, traduit par « grenades incendiaires », alors qu'il s'agissait d'« obus », — partout ailleurs le sens donné aux termes, souvent peu corrects, employés par les soldats allemands dans leurs carnets de route, peut se défendre; qu'il n'a commis aucun péché d'omission. Au surplus, il ajoute de nouveaux témoignages à ceux qu'il avait déjà produits devant le monde indigné. Les textes et les fac-similés qui les accompagnent plaident pour lui). — J. BLANCHE. Lettres d'un artiste, 1914-1915. II : France (lettres écrites de Normandie à une amie d'Angleterre, à partir du 26 juillet; on y suit au jour le jour les angoisses de l'attente, attente fiévreuse, mais résolue. « Enfin, ça y est! Il faut en finir une bonne fois; il y a assez longtemps qu'on nous parle de cette guerre. » Lettre du 1<sup>er</sup> août : « Le jour de la mobilisation! Savez-vous ce que cela signifie dans un pays comme le mien? » Et voici la contre-partie : le Français demande à son amie anglaise, le 3 août : « La violation du territoire luxembourgeois a déjà excité l'opinion britannique. M. Asquith cédera-t-il à un grand mouvement d'opinion? » La lecture de ces lettres est passionnante). — HARLOR. Charles Péguy (biographie, caractère et action de ce publiciste, patriote ardent, qui a été tué à la bataille de la Marne). — G. LANSON. Un projet de rapprochement intellectuel entre Allemagne et France (répond à une tentative faite par deux professeurs suisses : MM. Hæberlin, de Berne, et G. de Reynold, de Genève; expose les raisons pour lesquelles ce rapprochement est, pour le moment du moins, impossible. Et M. LAVISSE résume sous forme de questions les motifs de son *Non possumus!*). = 15 avril. Émile MÂLE. Soissons (montre en quoi la cathédrale de Soissons intéresse l'histoire de l'architecture gothique. On sait que les Allemands ont entrepris, sans aucune nécessité militaire, de détruire ce monument, comme ils ont déjà fait de la cathédrale de Reims). — A. CHEVRILLON. L'Allemagne et la guerre. II : le Germanisme mystique (examine, au point de vue historique, comment s'est développée cette prétention des Allemands d'être « le peuple élu ». Ce rêve « est né dans les Universités, dans les séminaires de philologie, d'histoire, de littérature et d'esthétique. Toute la culture allemande contribue à le former et à l'entretenir ». Joignez l'idée de race, l'Allemand étant naïvement convaincu que la race allemande est pure, supérieure à toutes les autres, dont la pensée et l'art portent la marque du « caractère universel ». Et depuis les guerres du premier Empire, c'est contre la France, issue de Louis XIV et fille de la Révolution, qu'est dirigé ce fanatisme historique et payen, adorateur d'Odin, « Odin plus grand que Jahvé ». La France écrasée, c'est le monde conquis : « Orgueil inouï du rêve : il s'agissait de subjuguer l'Europe et puis le monde. Orgueil inouï des actes : les maîtres de la plus grande puissance militaire qu'ait connue l'humanité se sentant portés au-dessus des lois

humaines » et déchainant le *furor teutonicus*, afin de régénérer le monde après l'avoir ruiné). — L. LATZARUS. Les journaux pendant la guerre (transformation des journaux pour des motifs économiques; de la censure et de ses conséquences). — J. BLANCHE. Lettres d'un artiste, 1914-1915. III (lettres du 5 au 21 août. Importante lettre du 14 août sur l'état d'esprit des socialistes et des anarchistes français dont l'agression allemande a, du jour au lendemain, fait les plus déterminés des militaristes. Dans une lettre du 17 août, instructif avertissement d'un marchand de tableaux allemand établi à Paris à des artistes parisiens : « Vous saurez un jour ce qui compte dans l'art français du XIX<sup>e</sup> siècle; nous autres Allemands vous l'apprendrons. Vous saurez cela quand nous aurons emporté chez nous ce qui en vaut la peine. Quant au reste, si nous ne l'avons pas brûlé, gardez-le pour vous. Vos génies ne produisent que pour les vainqueurs. » Cynique franchise, qui caractérise à merveille ces civilisés de proie); 1<sup>er</sup> mai, IV (du 22 août au 15 septembre : c'est d'abord l'affolement et la fuite pendant la marche foudroyante des Allemands vers Paris, puis la sérénité reconquise après la victoire de la Marne). = 1<sup>er</sup> mai. C. BLOCH. Les secours aux civils pendant la Révolution (d'après les documents d'archives). — P. SICARD. Vers la Tchernia-Gora (quelques notes rapides sur le Monténégro en novembre et décembre 1914). — Jean des VIGNES-ROUGES. Pendant la bataille de la Marne (impressions d'un capitaine). — R. BLANCHARD. Dardanelles et Bosphore (description géographique, avec une carte des détroits).

23. — *Revue des Deux Mondes*. 1915, 1<sup>er</sup> avril. — Baron BEYENS. L'armée et la marine allemandes. Le parti de la guerre (article bien ordonné, précis et instructif). — R.-G. LÉVY. Pierre Leroy-Beaulieu. — G. FAGNIEZ. La Transylvanie indépendante et sujette. — P. HAZARD. Un examen de conscience de l'Allemagne, d'après les papiers des prisonniers de guerre allemands (que nous montrent ces papiers? « Une âme qui s'est mise au-dessus de l'humanité par orgueil; une âme qui se trouve, quand cet orgueil vient à lui manquer, dépourvue des vertus véritables qui font la force de l'homme »). — Ch. BENOIST. Le machiavélisme de l'*Anti-Machiavel*. II : Portrait d'un roi (recherche les traits machiavéliques de Frédéric II dans ses actes, ses propos, ses écrits, les portraits qu'ont tracés de lui en son temps certains de ceux qui l'ont le mieux connu). — H. WEL-SCHINGER. L'œuvre de Bismarck (à propos de son centenaire). — A. PILLET. La science allemande et le droit de la guerre (ce droit admet l'exercice de la terreur même à l'égard des non-combattants; il distingue entre l'usage commun de la guerre, la *Kriegsmanier* et la raison de la guerre, la *Kriegsraison*. Autant dire qu'en temps de guerre il n'y a plus de droit). = 15 avril. L. BERTRAND. Goethe et le germanisme (analyse de *Faust*. « Le chef-d'œuvre de Goethe est en dehors de la grande tradition généreuse de l'humanité occidentale. Humaniste, peut-être; mais humain, non pas. Sous une forme

classique, c'est un poème barbare »). — Marie-Louise PAILLÉRON. Une ennemie de l'Autriche. La princesse Christine Trivulce de Belgiojoso (la princesse fut, comme on sait, une des héroïnes du *Risorgimento*; elle a écrit une fort intéressante étude sur l'Italie et la révolution italienne de 1848 qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> octobre 1848. Elle mourut le 5 juillet 1871). — V. GIRAUD. Le miracle français (« la France vient de vivre une heure incomparable de son histoire. Je doute qu'il y en ait eu de plus décisive depuis Jeanne d'Arc »). — E. DAUDET. Autour de la crise de 1875. Notes et souvenirs (intéressant). = Correspondance : Comte WOESTE (le comte Woeste, ministre d'État, dans une lettre datée de Bruxelles le 19 mars 1915, conteste l'exactitude du rôle qui lui avait été attribué dans un article de la *Revue des Deux Mondes* le 1<sup>er</sup> octobre). — Pierre NOTHOMB (réplique à un article de la *Gazette de Cologne* du 19 mars, niant la réalité des faits rapportés dans son article sur le martyre de la Belgique. Apporte de nouveaux témoignages sur les déprédations et les brutalités accomplies, sans excuse, par certains chefs de l'armée allemande). = 1<sup>er</sup> mai. A. ALBERT-PETIT. Comment l'Alsace est devenue française. — Alf. MOREL-FATIO. L'Espagne et la guerre. — Pierre KHORAT. La guerre en Flandre vue par un journaliste américain (analyse le livre d'Alex. Powell et ajoute des souvenirs personnels d'une particulière saveur. Ces récits s'arrêtent, comme le livre d'Alex. Powell, à la prise d'Anvers par les Allemands). — D. COCHIN. La guerre allemande et le catholicisme. — R. PICHON. Humanitarisme et patriotisme dans l'ancienne Rome. — P. BONNEFON. Edmond About à l'École normale et à l'École d'Athènes. Lettres et documents inédits.

**24. — Académie des inscriptions et belles-lettres.** Comptes-rendus des séances de l'année 1914. Bulletin de novembre. — Henri JADART. Sur les ruines et les pertes causées à Reims par le bombardement de l'armée allemande du 4 septembre au 6 octobre 1914. — HÉRON DE VILLEFOSSE. Inscriptions de la vallée de Bagradas (inscription votive à Mercure Sobrius; fragment d'une inscription funéraire métrique). — Séance publique annuelle : Discours du président Émile CHÂTELAIN (énumération des prix); Paul GIRARD. Le mariage d'Hector; Henri CORDIER. La sculpture sur pierre en Chine.

**25. — Académie des sciences morales et politiques.** Séances et travaux. Compte-rendu. 1915. Janvier. — J. FLACH. Les intérêts vitaux de l'Italie dans la guerre actuelle. — G. LACOUR-GAYET. La question des Roumains d'Autriche-Hongrie. — G. BONET-MAURY. Symptômes de réveil religieux en Russie. — Julien HAYEM. L'œuvre de Benjamin Altman (philanthrope américain mort en 1913). = Février. René STOURM. Notice sur la vie et les travaux de M. Anatole Leroy-Beaulieu. = Mars. J. FLACH. Les sentiments et les intérêts nationaux en Roumanie. — Raphaël-Georges LÉVY. La situation économique et financière de la Russie. — Victor PIQUET. L'avenir économique du

Maroc. — E. RODOCANACHI. Essai sur l'organisation des finances pontificales à la fin du xv<sup>e</sup> siècle (la chambre apostolique, biens propres du Sacré-Collège, les emprunts du Saint-Siège). — Avril. J. FLACH. La formation de l'esprit public allemand (fragment de la brochure signalée plus haut, p. 184). — Eug. d'EICHTHAL. Kant et la guerre; à propos du Manifeste des quatre-vingt-treize. — A. ANDRÉADES. Les finances grecques au temps d'Homère (recettes ordinaires et extraordinaires des rois; comment ces rois, à cause de leurs exigences croissantes, devinrent impopulaires).

**26. — L'Anjou historique.** 1915, mars-avril. — La Maison-Rouge à Angers (on en trouve mention à partir de 1450; au xix<sup>e</sup> siècle, il s'y établit une maison de retraite; liste des supérieures et des supérieurs ecclésiastiques depuis 1820). — Le comte de La Porte de Vezins (1630-1711; ses aventures matrimoniales). — M. Quincé, vicaire général d'Angers, 1759-1845. — Pourquoi les Angevins demandaient une école d'artillerie (pétitions, d'ailleurs inutiles, faites par les Angevins en 1786, 1792, 1872). — Le clergé de Cheviré-le-Rouge pendant la Révolution (Jubin, curé, prêta le serment; Dorveau, vicaire, le refusa). — La famille de Jacques Cathelineau, généralissime des armées catholiques et royales (ascendants et descendants). — Les prisonniers d'Angers transférés à Doué-la-Fontaine, 1793-1794 (récit de l'un d'entre eux, M. du Réau, extrait du *Bulletin historique et monumental*, 1855). — L'application du Concordat dans le diocèse d'Angers (installation, le 6 juin 1802, de Mgr Montault; son premier mandement; les cérémonies religieuses de 1802 à 1813). — L'École des arts et métiers d'Angers (de 1811 à nos jours). — Inauguration de la galerie et de la statue de David d'Angers (en 1839 et 1880; récits des journaux de l'époque). — Les Prussiens en Maine-et-Loire, 1871 (article rectificatif inséré par Célestin Port dans les additions au *Dictionnaire historique*). — Mai-juin. Ancienne Université d'Angers : le recteur (d'après un mémoire de 1744). — Le « sacre d'Angers » avant la Révolution (ordre de marche de la procession). — Les frères des écoles chrétiennes à Angers de 1741 à 1792. — Les hôtels Campagnolle, Maquillé et Lantivy à Angers pendant la Révolution. — Gauvillier et les débuts de la guerre de Vendée (Gauvillier était à la tête de la garde nationale du district d'Angers; extrait des *Affiches d'Angers*). — La bataille du Mans, 12 décembre 1793. — M. Hernault de Montiron guillotiné à Angers, 25 janvier 1794 (il fut condamné par une commission militaire). — Le clergé insermenté à Angers sous le Directoire. — La mort de Stofflet et de Charette, 25 février et 29 mars 1796 (d'après les *Affiches d'Angers*). — La démolition des remparts d'Angers (au début du xix<sup>e</sup> siècle). — Le passage de la Grande Armée à Saumur en 1808. — Les trois sous-préfets d'Angers de 1811 à 1815 (un décret du 26 décembre 1809 avait rétabli les sous-préfets au chef-lieu du département; la sous-préfecture d'Angers fut supprimée le 20 décembre 1815). — Les prisonniers prussiens en Maine-et-Loire, avril 1814.



**27. — Annales de Bretagne.** 1915, avril. — F. QUESSETTE. L'administration financière des États de la Bretagne de 1689 à 1715 (fin : Offices créés sur les cours souveraines et l'assemblée des États; offices municipaux; leur rachat par les villes et communautés. Conclusion générale : on peut se demander si ces États ne sont pas déjà en 1715 une force de réaction, exclusivement attachée à défendre des privilèges de caste). — S. CANAL. Les origines de l'intendance de Bretagne (suite; jusqu'en 1689, il n'y eut en Bretagne que quatre ou cinq intendants séparés les uns des autres par des temps plus ou moins longs; mais, dans les intervalles, la Bretagne reçut des commissaires députés en diverses parties; en 1689, avec Auguste-Robert de Pomereu commence la liste ininterrompue des intendants; à suivre). — Le fascicule contient le début de la table analytique des tomes XIII à XXV.

**28. — Annales de Provence.** 1914, juin-juillet. — P. MOULIN. La chasse en Provence, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle (les louvetiers; le droit de chasse : arrêts du parlement de Provence; à suivre). — F.-N. NICOLLET. Projet de fédération provençale en faveur de Napoléon pendant les Cent-Jours (proposé le 22 mai par les habitants de Toulon). — Raoul BUSQUET. Note sur les remparts de Marseille au moyen âge. — V. LIEUTAUD. Cent thèses médicales bas-alpines (suite; n° 30 à 41, avec biographies et bibliographie des auteurs).

**29. — Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine.** 1914, 1<sup>er</sup> trimestre. — Comte BOULAY DE LA MEURTHE. Le rétablissement du culte à Loches après le Concordat (il fallut dix ans avant que le rétablissement du culte fût complet et que la ville fût dotée de ses deux paroisses). — Ch. DE BEAUMONT. Voyages et aventures d'un gentilhomme tourangeau à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (Anne-René d'Espinay, en 1692-1693; voyageur grincheux, il finit par être enfermé au For-l'Évêque). — Abbé AUDARD. Bibliographie des mandements, ordonnances et lettres pastorales de P. Suzor, évêque constitutionnel d'Indre-et-Loire. — Jacques ROUGÉ. Les vieux ponts de Ligueil. = 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres. Louis DE GRANDMAISON. Le retable de Notre-Dame-de-Fontenay-le-Comte (le retable, fait par suite d'un contrat de 1684, est l'œuvre du sculpteur Joseph van Ghelouwen, dit Vanguelle). — Id. Michel Amelot, archevêque de Tours (1673-1687; bibliographie de ses œuvres). — A. GUIBÉ. Notes relatives à l'histoire de l'enseignement secondaire à Tours (histoire des bâtiments du collège et lycée, qui remontent à 1581). — G. JOLY. Les chevaux mérovingiens (réunit des textes de Grégoire de Tours). — Ch. DE BEAUMONT. Les jetons de la famille Babou (au XVI<sup>e</sup> siècle). — DE CLÉRAMBAULT. Les milices de Tours, de l'origine à 1871 (à suivre; ce premier article nous mène de l'époque mérovingienne à la garde nationale jusqu'à la fin du Directoire).

**30. — Mémoires de l'Académie de Vaucluse.** 1915, 1<sup>er</sup> tri-

mestre. — Marc DE VISSAC. La capitainerie de Sorgues (d'après le journal qu'a laissé Joannis de Pagan, titulaire de cette capitainerie de 1692 à 1724). — Adrien MARCEL. La jeunesse de Joseph Vernet, peintre de marines. — D<sup>r</sup> LAVAL. Velorgues au comté Venaissin (suite : renseignements généalogiques sur les co-seigneurs ; relations de Velorgues et de l'Isle ; à suivre). — L. GAP. Un atelier de fausse monnaie aux Baumettes-lez-Faucon en 1492 (en réalité généalogie de la famille d'Urre qui acquit en 1515 le fief des Baumettes).

**31. — Revue de l'Agenais.** 1914, nov.-déc. — Chanoine DURENGUES. Anciens établissements religieux du Port-Sainte-Marie (prieuré appartenant au chapitre Saint-Caprais d'Agen, prieuré de Saint-Vincent aux Templiers, Jacobins, Capucins, Ursulines, Pénitents, chapellenies, collège, hôpital). — Infamies et excès commis par les Prussiens dans les Ardennes en 1870, rapport du préfet Eugène DANZON (ce préfet était originaire du Lot-et-Garonne). — BOUDON DE SAINT-AMANS. Cryptographie agenaïse, publ. par R. BONNAT (suite ; du 19 septembre au 29 octobre 1815, licenciement des troupes ; nomination de Marnière de Guer comme préfet). — DARNALT. Les Antiquitez d'Agen (suite).

**32. — Revue de l'Anjou.** 1914, sept.-oct. — Aimé LEFORT. Les chapelles et les chapellenies du Bourg-d'Iré sous l'ancien régime (fin en novembre-décembre ; les chapelles privées en général ; quatre de ces chapelles du Bourg-d'Iré relevaient de la seigneurie de La Bigottière : la chapelle de La Bigeottière, celle de La Bourgeoisie, celle de Sainte-Anne-du-Toulon, celle du Buron ; une cinquième avait pour collateur le seigneur de La Mazure ; une sixième, celle de Saint-Jean, était à la nomination du curé ; série de documents assez curieux). = Novembre-décembre. QUÉRUAN-LAMERIE. Les prêtres d'Angers noyés à Nantes, 10 décembre 1793, et les prêtres morts sur la galiote hollandaise, mars-avril 1794. — A.-B. Ch. Bouhier (biographie d'un maire d'Angers de 1900-1904, mort en novembre dernier).

**33. — Revue de Saintonge et d'Aunis.** 1915, 1<sup>er</sup> févr. — Ch. DANGIBEAUD. Hausmanisation de Saintes (programme de travaux proposés avant 1830). — A. CHESNIER DU CHESNE. Les Laplanche, seigneurs d'Artillac et de La Chapelle (à partir du xvii<sup>e</sup> siècle ; à suivre). — E.-J. GUÉRIN. Les justices de paix à Saintes (suite ; liste des suppléants de 1802 à nos jours). — Fragment d'un récit de voyage en Saintonge (xviii<sup>e</sup> siècle ; fin : Cognac, Blanzac). — Chanoine LEMONNIER. La déportation ecclésiastique à Rochefort, 1794-1795 (l'épidémie qui éclata en juillet 1794). — Ch. DANGIBEAUD. Minutes de notaires (ces extraits auraient dû être rangés dans l'ordre chronologique). = 1<sup>er</sup> avril. Ch. DANGIBEAUD. Remarques sur l'église Saint-Pierre de Saintes (cherche à déterminer l'emplacement primitif de Saint-Pierre qui s'éleva d'abord hors de la ville ; à suivre). — A. CHESNIER DU CHESNE. Les Laplanche (fin ; généalogie de cette famille au

XVIII<sup>e</sup> siècle). — P. LEMONNIER. La déportation ecclésiastique à Rochefort, 1794-1795 (suite). — Documents sur les Cent-Jours en Charente-Inférieure.

## ALLEMAGNE.

**34. — Deutsche Rundschau.** 1914, juin. — Richard FESTER. La genèse de la dépêche d'Ems (suite en juillet; reprend jour par jour le récit des événements qui précédèrent la guerre de 1870 jusqu'au 12 juillet; mais doit avouer qu'on ne connaîtra la vérité que le jour où seront publiés les documents du ministère des Affaires étrangères prussien). — Rudolf GÖHLER. Dingelstedt et Gutzkow (fin en juillet : Lettres inédites de l'un à l'autre de 1843 à 1878). — Hugo GRESSMANN. La croyance au Messie dans l'histoire des peuples (Égyptiens, Juifs, Romains; légende de Frédéric II). — Mela ESCHERICH. Hans Baldung Grien (le distingué de Mathias Grünewald; insiste sur ses dessins). — Juillet. Bruno SCHRÖDER. Friedrich Wasmann (étude sur ce peintre hambourgeois qui vécut de 1806 à 1886).

**35. — Rheinisches Museum.** T. LXIX, 1914, n° 1 (en l'honneur de J.-M. Stahl). — O. SEECK. La préfecture de l'empire au IV<sup>e</sup> siècle (il ne faudrait pas croire que les préfectures, telles que nous les décrit la *Notitia*, aient existé pendant tout le IV<sup>e</sup> siècle; comment cette division a pris naissance peu à peu). — E. PHILIPPI. La table de Peutinger (elle n'est point un remaniement de la carte du monde d'Agrippa). — H. WINNEFELD. Histoire d'Héliopolis en Syrie (monuments et monnaies). — N° 2. Bernhard SCHMIDT. Les datés de la vie de Catulle et l'édition de ses poèmes. — Franz RÜHL. Les interpolations dans les *Anecdota* de Procope. — P. FRIEDLÄNDER. Études critiques sur la légende des héros (la légende des Argonautes). — Th. BIRT. Ἀγνοῶντες Θεοί et le discours de saint Paul devant l'Aréopage (Hadrien, le premier parmi les empereurs, adora Sol invictus; Apollonius de Tyane était aussi un adorateur d'Ἡλῖος; il distinguait en outre un Θεὸς πρῶτος qui n'avait aucun nom et auquel on ne devait apporter d'offrande; Hadrien de même avait fait élever des « templa sine simulacris », qui, sans doute, étaient consacrés non pas à un dieu inconnu, mais au premier et au plus grand des dieux). — N° 3. A. SCHULTEN. Le pilum de Polybe (comparaison entre la description de Polybe et les lances découvertes de 1905 à 1912 dans les fouilles de Numance). — Oskar VIEDEBANTT. Les anciennes mesures de l'isthme de Suez (chez Hérodote, Strabon, Vipsianus Agrippa, Plutarque; elles se fondaient sur d'anciennes données très précises, mais qui n'ont pas toujours été comprises par ces auteurs).

**36. — Historische Zeitschrift.** T. CXIII, 1914, n° 1. — A.-O. XENOPOL. Les sciences naturelles et l'histoire (discute les idées exprimées par Heinrich Rickert dans la seconde édition de : *Grenzen der wissenschaftlichen Begriffsbildung*). — Emil DÖRR. Charles le

Téméraire et l'origine de l'empire de la maison des Habsbourg-Espagne (les desseins de Charles de Bourgogne; mais jamais il ne se rendit compte de ce qu'il lui eût été possible d'atteindre). — Hans HAUSRATH. L'empereur Frédéric I<sup>er</sup> et les droits usagers dans les forêts (correction qui nous paraît peu heureuse des *Constitutiones*, II, 101). — E. MISSALEK. Les dernières publications sur l'ancienne histoire polonaise. — Heinrich FINKE. Le réveil des études historiques en Espagne. = C.-rendus : H. Scholz. Glaube und Unglaube in der Weltgeschichte. Ein Kommentar zu Augustins *De civitate Dei* (quelques idées ingénieuses). — Rud. Kittel. Geschichte des Volkes Israel, t. I (2<sup>e</sup> édition presque entièrement renouvelée; elle laisse des impressions mélangées). — Robert v. Pöhlmann. Geschichte der sozialen Frage und des Sozialismus in der antiken Welt (2<sup>e</sup> édition; très améliorée, mais a introduit trop d'idées modernes dans l'histoire ancienne). — G. Meyer von Knonau. Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich IV und Heinrich V, t. VII (remarquable). — W. Wolff. Die Säkularisierung und Verwendung der Stifts- und Klostergüter in Hessen-Kassel unter Philipp dem Grossmütigen und Wilhelm IV (les chiffres donnés ne paraissent pas certains). — Wilhelm Mau. Balthasar Hubmaier (Götze se livre à une longue discussion sur les douze articles). — Concilii tridentini Diariorum pars secunda, édit. Sebastianus Merkle; Actorum pars altera, ed. Stephanus Ehse (très bonnes éditions, bien supérieures aux textes antérieurs). — Ouvrages sur les chapitres allemands au moyen âge (article d'ensemble de A. Brackmann). — Hans v. Schubert. Kirchengeschichte Schleswig-Holsteins (bon). — M. Hass. Die Kurmärkischen Stände im letzten Drittel des 16. Jahrhunderts (excellent ouvrage d'un auteur mort le 20 août 1911). — Kurmärkische Ständeakten aus der Regierungszeit Kurfürst Joachims II, hrg. von W. Friedensburg (t. I : de 1535-1550). — Gerhard Schapper. Die Hofordnung von 1470 und die Verwaltung am Berliner Hofe zur Zeit Kurfürst Albrechts (bon ouvrage). — Charles Bost. Les prédicants protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc, 1684-1700 (impartial). — Kate Norgate. The minority of Henry the third (pas assez critique). — Carlos B. Lumsden. The dawn of modern England (médiocre). — E. Jordan. Les origines de la domination angevine en Italie (recherches nombreuses et beaucoup de nouveau). — Th. Schieman. Geschichte Russlands unter Kaiser Nikolaus I, t. III (a bien exploré les archives; mais ce volume ne traite que de dix années du règne, 1830-1840). = N<sup>o</sup> 2. Walter GOETZ. Renaissance et antiquité (considère l'art et l'histoire. Ce n'est pas l'antiquité qui a donné l'impulsion première; la civilisation en Italie est nationale; mais l'antiquité a pénétré cette civilisation, l'a soutenue et lui a aplani le chemin à parcourir). — F. VON BEZOLD. Le *Colloquium Heptaplomeres* de Jean Bodin et l'athéisme au xvi<sup>e</sup> s. (histoire du texte et des copies du traité de Bodin, rédigé en 1592 ou 1593, jusqu'au moment où Guhrauer en donna des extraits en alle-

mand, 1841, et où Ludwig Noack en publia la 1<sup>re</sup> édition, 1857; intéressantes considérations sur ceux qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, furent accusés d'athéisme : Bonaventure des Périers, Étienne Dolet, Guillaume Postel, Pierre Charron, Sanchez. Dans l'œuvre de Bodin, on trouve réunies en un système toutes les allégations isolées présentées par ces beaux esprits). — E. SCHAUS. York et le maréchal de la cour de Nassau von Bismarck (l'anecdote racontée par Droysen et répétée depuis sur la façon cavalière dont le premier aurait traité le second le 14 novembre 1813 à Wiesbaden est controuvée). — Jul. HEYDERHOFF. Une lettre de Max Duncker à Hermann Baumgarten sur les hobereaux et la démocratie en Prusse, 6 juin 1858. = C.-rendus : James S. Reid. The municipalities of the Roman empire (médiocre). — Edwin Mayer-Homburg. Die fränkischen Volksrechte im Mittelalter, t. I (ouvrage tout à fait remarquable; quelques idées fécondes). — Eugen Fischer. Der Patriziat Heinrichs III und Heinrichs IV (a bien montré combien au moyen âge les termes *eligere*, *ordinare*, etc., sont peu précis). — G. Smets. Henri I<sup>er</sup>, duc de Brabant, 1190-1235 (très estimable). — H. Spangenberg. Vom Lehnstaat zum Ständestaat (considère trop l'histoire intérieure des états; laisse de côté les circonstances extérieures, l'influence de la personnalité des princes). — Hartmann Grisar. Luther (on ne saurait dénier à l'œuvre un caractère scientifique; pourtant que de critiques à lui adresser!). — Walter Sohm. Die Schule Johann Sturms und die Kirche Strassburgs (excellent). — Nuntiaturberichte aus Deutschland, 1585-1590, 2<sup>e</sup> Abteilung, 2<sup>e</sup> Hälfte; Antonio Puteo in Prag, 1587-1589, hrg. von Joseph Schweitzer (416 pièces bien publiées). — K.-Th. Heigel. Deutsche Geschichte vom Tode Friedrichs des Grossen bis zur Auflösung des alten Reiches, t. II, 1792-1806 (utile). — Erich Förster. Die Entstehung der preussischen Landeskirche unter der Regierung Friedrich Wilhelms III (est allé au fond du sujet). — Bernhard Hagedorn. Ostfrieslands Handel und Schifffahrt vom Ausgang des 16. Jahrhunderts bis zum Westfälischen Frieden (excellent). — Hans Witte. Kulturbilder aus Alt-Mecklenburg (plan un peu singulier; en réalité, une histoire de la gendarmerie du Mecklembourg). — Ákos von Timon. Ungarische Verfassungs- und Rechtsgeschichte, traduit en allemand par F. Schiller (critique assez vive). — Ernst Gagliardi. Dokumente zur Geschichte des Bürgermeisters Hans Waldmann, t. II (remarquable collection de documents). — Antonio Favaro. Atti della Nazione Germanica di Padova (documents intéressants).

## ÉTATS-UNIS.

37. — *The American historical Review*. 1915, janv. — A. C. MAC LAUGHLIN. Histoire et démocratie en Amérique (en rapport avec la grande guerre civile du XIX<sup>e</sup> siècle; considérations générales). — Ch. H. HASKINS. Le gouvernement de la Normandie sous Henri II
- REV. HISTOR. CXIX. 1<sup>er</sup> FASC. 15



(2<sup>e</sup> article ; expose l'organisation judiciaire et fiscale ; comparaison avec les institutions parallèles de l'Angleterre). — C. READ. La réputation de Sir Edward Stafford (Sir Edward Stafford fut ambassadeur en France de 1583 à 1587 ; feu le major M. Hume l'accusa d'avoir trahi son gouvernement en vendant d'utiles renseignements au roi d'Espagne, alors en guerre avec l'Angleterre. M. Pollard a nié que Stafford fût un traître ; mais les textes prouvent que Stafford servait à la fois deux maîtres ennemis et qu'il recevait des deux mains ; son double jeu fut soupçonné par Walsingham et peut-être aussi par Leicester). — G. BRADFORD. Un portrait du général George Gordon Meade (la correspondance récemment publiée de Meade permet de mettre en haut relief la figure du général qui remporta sur Lee la victoire de Gettysburg). — J. F. BALDWIN. Concilium et Consilium (il est impossible d'attribuer une valeur différente à ces deux expressions ; elles ont été constamment usitées l'une pour l'autre). — Edw. CHANNING. Les révolutions de Kentucky en 1798. — U. B. PHILLIPS. Les crimes commis par les esclaves en Virginie. = Documents : Lettres de La Fayette au chevalier de La Luzerne en 1780-1782 (très intéressante correspondance soigneusement annotée ; elle comprend 61 lettres). = C.-rendus : *Narenda Nath Law. Studies in ancient Hindu polity ; with an introductory essay on the age and authenticity of the Arthasāstra of Kautilya* by prof. Radhakumud Mookerji (l'Arthasāstra, dont la découverte est récente, est une compilation faite par Kautilya, ministre de Chandra Gupta, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, ou plutôt sans doute par un scribe qui, plus ou moins longtemps après, a pu utiliser les préceptes de ce Kautilya ; c'est un texte important pour les détails qu'il contient sur l'organisation administrative et économique d'un ancien royaume hindoustani ; il ajoute beaucoup à ce que nous savions déjà par le seul Mégasthène). — L. Pareti. *Studi siciliani ed italiani*. Vol. I (recueil de douze articles sur l'histoire ancienne de la Sicile et de la Grande-Grèce). — B. H. Alford. *Jewish history and literature under the Maccabees and Herod* (peu d'esprit critique). — Mitchell. *Studies in taxation under John and Henry III* (bon). — H. C. Vedder. *The Reformation in Germany* (honorable tentative pour expliquer la réforme luthérienne par des causes économiques). — E. M. Hulme. *The Renaissance, the protestant Revolution and the catholic Reformation in continental Europe* (bon travail, qui rappelle singulièrement les *Outlines of studies in the history of the Renaissance*, par G. L. Burr). — P. Guilday. *The english catholic refugees on the Continent, 1558-1795*. Vol. I : *The english colleges and convents in the catholic Low Countries* (beaucoup de recherches et d'utiles renseignements). — Mémoires du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, t. I (apporte peu de faits nouveaux). — W. M. Sloane. *The Balkans ; a laboratory of history* (assemblage assez incohérent d'études sur l'histoire des Balkans, avec des souvenirs personnels sur les pays visités par l'auteur). — Mac Laughlin et A. B. Hart. *Cyclopedia of American*

government (excellente encyclopédie en trois volumes). — *Ch. M. Andrews*. Guide to the materials for american history to 1783, in the P. Record office of Great Britain. Vol. II : Departmental and miscellaneous papers. — *G. L. Clark*. A history of Connecticut (bon). — *W. B. Bryan*. A history of the national capital. Vol. I (il faut savoir qu'il s'agit de Washington, capitale politique des États-Unis; ce tome I va jusqu'à 1814). — *Mrs. Temperley*. Henry VII (un certain nombre de faits nouveaux qui ne modifient guère le portrait de ce roi par Busch et par Gairdner). = Avril. L'Assemblée annuelle de l'Association des historiens américains à Chicago. — *G. S. Ford*. La loi militaire du maréchal de Boyen (celle qui organisa en Prusse le service militaire obligatoire, le 3 septembre 1814). — *C. M. Andrews*. La rivalité commerciale de la France et de l'Angleterre de 1700 à 1750. La phase occidentale. 1<sup>re</sup> partie. — *A. H. Stone*. Le système des courtiers en coton dans les États du Sud (importance de la situation occupée par ces courtiers; ils étaient réellement les maîtres des capitaux et de toute la vie économique du pays; vivant dans un petit nombre de villes du littoral maritime, où ils accumulaient des fonds considérables, ils entravèrent le développement urbain dans l'intérieur. C'est assez longtemps seulement après la fin de la guerre civile que cette situation changea sous l'influence des chemins de fer et des compagnies de crédit foncier). — *A. T. Olmstead*. La réforme de Josias en 621 av. J.-C. et son aspect séculier. — *H. B. Learned*. La voix prépondérante des vice-présidents, de 1789 à 1915. = C.-rendus : *J. Juster*. Les Juifs dans l'Empire romain; leur condition juridique, économique, sociale (ouvrage d'une vaste érudition). — *Case*. The evolution of early christianity (ouvrage très savant et d'une grande compréhension historique). — *Bland, Brown et Tawney*. English economic history; select documents (recueil très utile et instructif). — *R. M. Jones*. Spiritual reformers in the XVI and XVII cent. (importantes recherches sur le quakerisme). — *F. A. Golder*. Russia, expansion on the Pacific, 1641-1850 (apprend beaucoup de faits nouveaux). — *H. Saint-Paul*. A journal of the first two campaigns of the Seven Years' war (Horace Saint-Paul, jeune Anglais de bonne famille, servit dans l'armée autrichienne dans les premières années de la guerre de Sept Ans; il écrivit en français le journal de ses campagnes en 1756 et en 1757. C'est un document important, surtout par les nombreux détails précis qu'il donne sur les événements dont il a été témoin et acteur; bonne édition par G. G. Butler). — *R. Russell*. The early correspondence of Lord John Russell, 1805-1840 (2 volumes). — *W. M. Sloane*. Party government in the United States (résumé plein de choses, condensées jusqu'à l'excès; l'information de l'auteur est trop étroite; mais il y a des idées). — *G. Hunt*. The department of State of the United States; its history and function (bon). — *Letters and papers of John Singleton Copley and Henry Pelham, 1739-1776* (beaucoup de faits nouveaux pour la biographie du peintre Copley). —

The letters of *Richard Henry Lee*, collected and edited by *J. C. Bal-lagh* (t. II : 1779-1794). — *W. A. Diennng*. The British empire and the United States (intéressant exposé de leurs rapports depuis la paix de Gand en 1814). — *A. Ch. Cole*. The whig party in the South (important). — *B. C. Steiner*. The life of *Reverdy Johnson* (utile biographie d'un juriconsulte américain distingué, 1796-1876).

**38. — The Nation.** 1915, 11 févr. — *Stoddard Dewey*. La France sous les armes (suite les 4, 18 mars et 1<sup>er</sup> avril; très intéressante série d'articles sur l'état des esprits en France depuis le commencement de la présente guerre). = 11 mars. Le Chant de haine contre l'Angleterre (voir plus haut, p. 117-120. A la suite de ce « Hassgesang gegen England » par un Allemand, on donne une traduction anglaise d'un Chant d'amour par un Autrichien). = 18 mars. *A. W. Pickard-Cam-bridge*. Demosthenes and the last days of greek freedom (bon). — Les documents trouvés à Bruxelles (*J. M. Hart* répond aux critiques de *M. Jastrow* le jeune qui parle encore de « convention » passée entre la Belgique et l'Angleterre; *M. Jastrow* paraît d'ailleurs posséder un don spécial pour l'inexactitude, puisqu'il altère en un point important la lettre du président Poincaré au roi George V, du 31 juillet 1914). = 15 avril. La neutralité permanente de la Belgique (*M. Edward Ray-mond Turner* examine longuement les raisons qui devaient contraindre l'empire d'Allemagne à observer le traité de 1839 signé par la Prusse). — Ouvrages relatifs à Treitschke et à la responsabilité qui lui incombe dans les origines de la présente guerre. — *Sihler*. Cicero of Arpinum; a political and literary biography (intéressant). = 22 avril. *Warner Fite*. L'intellectualisme; l'intelligence critique opposée au roman-tisme et à la méthode scientifique des pseudo-intellectuels. — *J. C. Riddle*. The Indian history of the Modoc war (intéressant; d'autant plus que l'auteur est un Modoc et que, étant enfant au moment où éclata la guerre des Modocs en 1872, il a été témoin oculaire de plu-sieurs événements qu'il raconte). — *A. Jessopp*. England's peasantry and other essays (plusieurs de ces essais sont fort intéressants par les franches déclarations de l'auteur sur la situation présente de l'église établie).

#### GRANDE-BRETAGNE.

**39. — The Athenæum.** 1915, 13 mars. — L'inscription basque de Hasparren (c'est, comme on sait, une belle inscription latine où sont mentionnés les « novem populi » du sud-ouest de la Gaule. Bien connue en France, elle semble n'avoir attiré que tout récemment l'at-tention en Angleterre. *M. Haverfield* dit ce qu'il pense de l'inscription et de sa valeur historique). = 20 mars. *G. W. Bury*. Arabia infelix; or the Turks in Yamen (beaucoup d'intéressants détails sur le lamen-table gouvernement turc dans le Yémen). — *Leach*. The schools of medieval England (bon). = 27 mars. *Johnston*. The place-names of

England and Wales (excellent). — *J. E. Spingarn*. A renaissance courtesy-book : Galateo of manners and behaviours (curieux traité sur l'art de se tenir décentement à table). — *W. Hovgaard*. The voyages of Norsemen to America (ouvrage de grande valeur sur les voyages des Scandinaves en Amérique avant C. Colomb). = 3 avril. *Sir W. M. Ramsay*. The bearing of recent discovery on the trustworthiness of the New Testament (remarquable). — *Sir George D. Barker*. Letters from Persia and India, 1857-1858; a subaltern's experiences in war (lettres écrites par l'auteur, alors simple officier, à sa femme; intéressant). — *Macalister*. Muiredach, abbot of Monasterboice, 890-923; his life and surroundings (charmant ouvrage sur la vie dans un monastère irlandais au x<sup>e</sup> siècle). = 10 avril. Lieutenant-colonel *P. M. Sykes*. A history of Persia (excellent). — *A. Cecil*. A life of Robert Cecil, first earl of Salisbury (bonne biographie d'un homme de second rang). — Comte *Axel von Schwering*. The Berlin court under William II (plusieurs des anecdotes rapportées par le comte Axel paraissent fort suspectes; en somme, livre qui doit inspirer beaucoup de défiance). — *Henry F. Berry*. A history of the royal Dublin Society (fournit un très grand nombre d'utiles renseignements sur les tentatives faites dans le courant du xviii<sup>e</sup> siècle à Dublin, par une société de grands seigneurs, protestants pour la plupart et vivant d'ailleurs hors d'Irlande, pour améliorer la condition des classes pauvres, surtout en ce qui concerne l'agriculture, les sciences appliquées et les beaux-arts). — Shakespeare apprenti boucher (la seule mention de ce fait se trouve dans une lettre d'un certain Dowdall en 1693, lettre qui a été vue en 1838 et en 1853 et qui a disparu depuis. Aurait-elle été fabriquée par Collier et détruite ensuite par Halliwell-Phillipps?). = 17 avril. *Edwin H. Abbott*. The fourfold Gospel. III : The proclamation of the New Kingdom (études critiques, à la fois respectueuses et libres, sur le 4<sup>e</sup> Évangile). — *L. Oppenheim*. The collected papers of John Westlake on public international law (remarquable). — *H. Belloc*. The history of England, by *John Lingard*, vol. XI (ce volume, qui continue l'œuvre de Lingard jusqu'à nos jours, n'est pas digne de Lingard : il est diffus, encombré de généralisations téméraires; et avec cela de choquantes omissions). — *Blart*. Les rapports de la France et de l'Espagne après le pacte de famille jusqu'à la fin du ministère du duc de Choiseul (bon). = 24 avril. *Sir Frederick Ch. A. Stephenson*. At home and on the battlefield. Letters from the Crimea, China and Egypt, 1854-1888, edit. by *Fr. Pownall* (intéressant). = 1<sup>er</sup> mai. *Faerster-Nietzsche*. The lonely Nietzsche (attachante biographie de Nietzsche « le Solitaire », par sa sœur, qui l'a tendrement aimé et qui croit être seule à pouvoir dire ce qu'il fut en vérité).

40. — **The British Review**. 1915, avril. — *A. H. E. TAYLOR*. La renaissance de la Serbie (expose les raisons qui permettent de prédire le grand rôle politique et économique que la Serbie est appelée à jouer dans les Balkans). — *P. PARSY*. La guerre en France (journal

de marche d'un soldat français, Alph. Guyot, qui prit part à la défense du Grand Couronné de Nancy, aux batailles sur la Marne et sur l'Yser; suite en mai). = Mai. REDWAY. L'histoire vraie de la guerre. VIII (critique les rapports anglais, français et allemands sur les forces respectives des armées belligérantes. Article fort maltraité par la censure anglaise).

41. — **The English historical Review.** 1914, octobre. — H. L. GRAY. Le remplacement des services serviles en Angleterre avant la Peste noire (à quelle époque s'est opéré le remplacement des services serviles, c'est-à-dire des travaux que les vilains devaient exécuter sur les terres de leur seigneur, par des redevances en argent? Dès la première moitié du  $xiv^e$  s., comme l'a dit Th. Rogers, ou après la Peste noire et comme une conséquence de ce fléau, comme l'a soutenu M. Page? Un examen approfondi des rôles de manoirs et des enquêtes « post mortem » permettent à l'auteur d'affirmer que le remplacement était déjà fréquent avant la Peste noire; mais qu'il faut distinguer deux régions : les services serviles se rencontrent rarement au nord-ouest d'une ligne tirée de Boston à Gloucester; au sud-est de cette ligne, la transformation s'est opérée dans tous les comtés et, dans quelques-uns, elle était la règle plutôt que l'exception). — J. Fr. CHANCE. Le traité de Hanovre (expose les longues négociations qui aboutirent au traité du 3 septembre 1725). — W. H. STEVENSON. *Trinoda necessitas* (c'est Selden qui employa le premier cette locution pour désigner la triple obligation à laquelle restaient soumis les seigneurs anglo-saxons à qui étaient conférées des chartes d'immunité; il l'avait trouvée lui-même dans une charte, unique d'ailleurs en son genre, charte pour Pagham, où le mot est écrit « *trimoda necessitas* ». Étude diplomatique sur cette charte de Pagham, qui est une donation faite en 680 par le roi Ceadwalla à l'évêque Wilfrid et confirmée par le roi Æthelred de Mercie; elle ne paraît pas authentique et c'est précisément la mention de la « *trimoda necessitas* » qui la rend suspecte, parce que les plus anciennes chartes anglo-saxonnes ne contiennent aucune clause d'immunité ni, par conséquent, aucune exception à ces immunités). — C. W. PREVITÉ-ORTON. Charles-Constantin de Vienne (Charles, surnommé Constantin, comte de Vienne, fut probablement fils de l'empereur Louis de Provence et d'Anne, fille de l'empereur de Constantinople Léon VI. Il était neveu de Constantin VII Porphyrogénète. C'est probablement à ses relations avec Byzance qu'il doit son sobriquet de Constantin). — L. C. KARPINSKI. L'algorithme de Jean Killingworth (expose le système arithmétique de ce personnage, qui fut un astronome et mathématicien fameux du collège de Merton. Deux personnages ont porté le nom de John Killingworth; mais il y a des raisons de croire que deux des œuvres attribuées à un Killingworth de 1360 ont été réellement composées par un homonyme mort en 1445). — J. H. ROUND. John Doreward, speaker, 1399, 1413 (il est probable que la double élection de ce Dore-



ward ou Durward comme speaker de la Chambre des Communes est due à son hostilité bien connue aux Lollards). — Miss Cora L. SCOFIELD. Un engagement au service de Warwick, le Faiseur de rois, 1462. — H. H. E. CRASTER. Une traduction inconnue par la reine Élisabeth (traduction du *Pro Marcello* de Cicéron, dont on a retrouvé l'autographe même de la reine. Liste des traductions qu'on a conservées d'elle). — J. W. LEGG. La dégradation du Rév. Samuel Johnson en 1686 (il fut dégradé pour avoir répandu dans l'armée une brochure invitant les soldats à désobéir aux ordres royaux. Publie la sentence et le procès-verbal de l'exécution. Après l'arrivée du prince d'Orange en Angleterre, le jugement fut cassé par la Chambre des Communes qui le déclara « illégal et cruel »). — C.-rendus : Loew. The Beneventan script. A history of the south italian miniscule (excellent). — Orton. The early history of the House of Savoy, 1000-1233 (travail très consciencieux; de bonnes cartes et plusieurs appendices importants). — Hemmeon. Burgage tenure in medieval England (consciencieux; l'auteur est fort injuste envers Miss Bateson). — D. Pasquet. Essai sur les origines de la Chambre des Communes (observations à retenir par James Tait). — Barron. The scottish war of Independance; a critical study (intéressant, mais partial; l'auteur se place résolument au point de vue « écossais et highlander », ce qui fausse l'histoire). — Lechat. Les réfugiés anglais dans les Pays-Bas espagnols durant le règne d'Élisabeth (beaucoup de faits nouveaux). — Calendar of State papers. Foreign Series. Elizabeth. January-june 1583 and Addenda. — Tatham. The Puritans in power, 1640-1660 (bon). — Calendar of state papers. Domestic series, march-december 1678, with addenda 1674-1679. — Dureng. Le duc de Bourbon et l'Angleterre, 1723-1726 (excellent). — A. Friis. Bernstorffske papirer, 1737-1835, tome III (important). — Butler. The passing of the great Reform bill (excellent). — 1915, janvier. HAVERFIELD. Old Sarum et Sorbiodunum (Old Sarum n'a jamais été l'importante forteresse romaine que se représente l'imagination d'archéologues mal informés. Le Sorbiodunum que l'on situe sur son emplacement paraît ne conserver, en dehors de son nom, aucune trace certaine des temps celtiques; en tout cas, on ne saurait en faire état pour reconstituer l'histoire de la Bretagne romaine ou post-romaine). — G. LAPSLEY. L'archevêque Stratford et la crise parlementaire de 1341 (1<sup>er</sup> article). — Miss Caroline A. J. SKEEL. Le Conseil des Marches au XVII<sup>e</sup> s. (d'après quelques documents nouveaux). — Miss M. E. Monckton JONES. Le travail libre au Bengale vers la fin du XVIII<sup>e</sup> s. — E. W. BROOKS. Les frères de l'empereur Constantin IV. — R. L. POOLE. Notes bourguignonnes. IV : L'Origine supposée de la « Burgundia minor » (cette partie de la « Suevorum provincia » fut donnée au roi de Bourgogne Rodolphe II après avril 926; les limites que lui ont assignées les érudits du XIX<sup>e</sup> siècle ne reposent sur aucune autorité ancienne). — Ch. H. HASKINS. L'introduction de la science arabe en Angleterre (publie plusieurs extraits de traités

d'arithmétique et d'astronomie composés au XIII<sup>e</sup> siècle et donne une fort instructive bibliographie sur les œuvres des mathématiciens anglais à la même époque). — J. F. WILLARD. Les taxes sur les biens meubles pendant le règne d'Édouard III (représentées en quatre tableaux pour les années 1327, 1332, 1334 et 1352). — C. W. PREVITÉ-ORTON. Les débuts de Titus Livius de Frulovisiis (détails fournis par un ms. de St John's College, Cambridge, qui contient sept comédies latines composées par ce Titus Livius à Venise en 1432-1435. Il enseignait alors dans la ville des doges et savait le grec. Quant à son nom, il s'appelait lui-même « Titus Livius de Frulovisiis de Ferrara », qu'on traduit d'ordinaire par « Tito Livio de Forlì »; la forme « Tito Livio des Frulovisi de Ferrare » serait plus correcte). — Ch. BURRAGE. Les antécédents du quakerisme (la vie et les écrits de John Hetherington; connu d'ordinaire seulement par les initiales de son nom, il a été confondu avec Joseph Hall. Autres écrits composés par deux « Chercheurs » ou « Trembleurs », l'un, T. L., du temps d'Élisabeth, l'autre, J. W., du temps de la République. On ne peut les identifier avec certitude). — C. H. FIRTH. Les mémoires du premier Lord Lonsdale (publie deux courtes suites inédites à ces Mémoires; écrites : l'une en mai 1695, l'autre en juillet 1699). — C.-rendus : *Buckler et Robinson. Greek inscriptions from Sardes, III-V* (important). — R. *Palmarocchi. L'abbazia di Montecassino e la conquista Normanna* (important). — H. *Belloc. The Bayeux tapestry* (reproduction en couleurs qui ne vaut pas autant que les fac-similés monochromes récemment publiés. Quant au commentaire, il est plein d'erreurs. L'auteur estime que la tapisserie n'a pu être exécutée avant 1140 et la recule sans raison jusque vers 1200). — J. *de Ghellinck. Le mouvement théologique du XII<sup>e</sup> s. Études, recherches et documents* (montre l'importance du *Liber sententiarum* de Pierre Lombard). — A. L. *Smith. Church and state in the middle ages* (bonne étude sur les rapports entre la papauté et l'Angleterre au XIII<sup>e</sup> siècle; montre l'importance du pontificat d'Innocent IV, le dernier des grands papes du moyen âge dont le règne ait été vraiment spirituel). — Baldwin. *The king's council in England during the middle ages* (savant et original; cependant, l'auteur n'a pas discerné le vrai caractère du Conseil, qui devait toujours suivre le roi, et n'a jamais eu d'autre fonction que de donner des avis). — J. *Mills. Calendar of justiciary rolls. Ireland. Edward I* (important). — Jones. *Spiritual reformers in the XVI and XVII centuries* (bonne étude sur les « Spirituels » : Hans Denck, Sébastien Franck, Caspar Schwenkfeld, Castellion, l'adversaire de Calvin, V. Weigel, J. Böhme, etc.). — Calendar of State papers. Spain, t. X, 1550-1552. — J. W. *Legg. English church life from the Restoration to the Tractarian movement* (analyse consciencieuse de tous les documents connus; mais les registres des évêques et des archidiacres, à peine consultés encore, réservent des surprises aux historiens). — J. *Knox. An historical journal of the campaigns in the British North America 1757-1760*,

edit. by A. G. *Doughty* (excellente édition d'un texte essentiel pour l'histoire de la conquête du Canada par les Anglais). — A. H. *Lybyer*. The government of the ottoman empire in the time of Suleiman the Magnificent (beaucoup de renseignements utiles et bien mis en lumière; mais l'auteur ne réussit pas à nous persuader que l'Empire ottoman doive être considéré comme un État européen). — *Roberts*. The place-names of Sussex (bonne méthode, mais beaucoup d'inexpérience. Remarques importantes de Henry Bradley). — *Hope*. Windsor Castle (importante étude d'architecture, avec d'admirables reproductions et de nombreux plans). — *Burton et Pollard*. Lives of the english martyrs (2<sup>e</sup> série, t. I; notes sur les catholiques martyrisés en Angleterre de 1583 à 1603 et qui ont été proclamés « vénérables »). — Avril. G. LAPSLEY. L'archevêque Stratford et la crise parlementaire de 1341. — C. RUTHERFORD. Les faux de Guillaume Benoit (Guillaume Benoit, serviteur du comte de Suffolk, fabriqua des pièces tendant à prouver que le duc de Gloucester avait formé le projet de faire assassiner le duc de Bourgogne Philippe le Bon en novembre 1424 et que le duc de Bedford, frère de Gloucester, connut ce dessein. Arrêté en 1427, Benoit a déclaré qu'il était l'auteur de ces documents, et il dénonça Richemont comme complice de cette falsification. Cela n'est pas impossible. D'autre part, le faussaire a-t-il menti? Il est certain que la mort de Philippe le Bon eût servi les intérêts anglais; mais la complicité de Bedford paraît invraisemblable). — S. A. PEYTON. La population villageoise dans les rôles des subsides payés par les laïcs au temps des Tudors (l'examen de nombreux rôles de subsides ou impôts directs payés par le comté de Nottingham de 1524 à 1641 montre avec une grande précision quelles étaient la condition sociale et la situation économique des classes rurales. Le fait essentiel qu'on en peut dégager est que la population rurale de ce comté fut très mobile, que le nombre des tenanciers libres diminua rapidement pendant les années 1612-1641; et comme le comté de Nottingham n'est pas un cas exceptionnel, on peut en tirer des conclusions générales sur la condition des paysans anglais sous les Tudors et les premiers Stuarts). — E. R. TURNER. Le Conseil privé de 1679 (examine la réforme tentée sur le plan de Sir William Temple; elle n'eut d'ailleurs qu'une durée éphémère). — R. WILLIAMS. La condition des Gallois dans les lois d'Ine (dans ce code, les Gallois sont traités comme une population inférieure, mais qui a droit à des égards; il doit avoir été rédigé à une époque où il était nécessaire de les ménager, par conséquent dans les premières années du règne d'Ine. Le code doit donc être daté de 688 ou 689, plutôt que de 692 ou de 693). — W. FARRER. Les shériffs des comtés de Lincoln et d'York (faits utiles permettant de dater approximativement des chartes et brefs royaux de 1066 à 1130). — R. M. WOOLLEY. Constitutions du diocèse de Londres, 1215-1222 (texte publié d'après un ms. de la bibliothèque capitulaire de Lincoln). — W. H. B. BIRD. Taxation et représentation dans le

comté palatin de Chester (quand le comté de Chester fit retour au domaine de la couronne à l'avènement de Richard II, il fut sommé de contribuer à un subside voté par le parlement; mais le comté, n'étant pas représenté au parlement, refusa de payer et la Couronne s'inclina d'abord; puis elle ordonna de convoquer « les grands et les communes » du comté à l'effet de voter le subside. La loi constitutionnelle fut ainsi respectée et le roi eut son argent). — A. F. POLLARD. Les journaux des Lords et le registre du Conseil privé (un feuillet de ce registre pour l'année 1597 se retrouve aujourd'hui dans le Journal de la Chambre des Lords où il a été maladroitement inséré à l'année 1572). — Miss M. LANE. Un rapport sur l'état présent des affaires dans les Provinces-Unies en 1675. — Miss G. M. INLACH. Le comte Temple et le ministère de 1765 (explique pourquoi Lord Temple refusa de former un ministère avec Pitt en juin 1765). — J. H. ROSE. Le comte d'Artois et Pitt en décembre 1789 (publie une lettre de Calonne qui montre le rôle du comte d'Artois émigré et les illusions qu'il se faisait sur une aide possible de l'Angleterre contre la Révolution). = C.-rendus : H. R. Hall. The ancient history of the Near East, from the earliest times to the battle of Salamis. 2<sup>e</sup> édit. (bon). — Coleman. Constantine the Great and christianity (très consciencieux). — Monticoli et Besta. I capitolari delle arti veneziane (important recueil de statuts des métiers vénitiens; la plupart sont du XIII<sup>e</sup> siècle). — Bolland. Select bills in eyre, 1292-1333 (important pour l'histoire judiciaire et sur la procédure d'enquête). — Power. An irish astronomical tract, based in part on a medieval latin version of a work by Mes-salahah (précieux pour l'histoire de la civilisation irlandaise). — H. F. Berry. Statute rolls of the parliament of Ireland, 1-12 Edward IV. — A. B. Hinds. Calendar of State papers. Venice. Vol. XVI-XX, 1619-1628. — P. H. Brown. The legislative union of England and Scotland (excellent; l'auteur a trouvé moyen de dire des choses neuves sur un sujet fort rebattu). — Doughty et Mac-Arthur. Documents relating to the constitutional history of Canada, 1791-1818 (important). — W. A. Phillips. The confederation of Europe; a study of the european alliance, 1813-1823 (étude incomplète; c'est une série d'essais sur certains points de ce grand sujet, mais des essais qui sont d'un maître). — Comte Gallatin. A great peace maker; the diary of James Gallatin, 1813-1827 (Genevois d'origine, Américain d'adoption, Albert Gallatin fut un diplomate avisé et d'excellentes manières. Lors des négociations pour la paix de Gand, il réussit là où ses collègues Adams et Clay auraient sans doute échoué par suite de leur humeur intraitable. Le Journal de ses ambassades, rédigé par son fils James, contient beaucoup de bons morceaux). — W. Farrer. Early Yorkshire charters. I (important).

**42. — The Nineteenth century and after.** 1915, avril. — S. T. PRUEN. Ce que les Allemands ont fait dans l'Afrique orientale (quatre pages sur les atrocités qu'ils commirent en 1887). — J. E. BARKER. Bismarck et Guillaume II; à l'occasion d'un centenaire (oppose les

vues pacifiques de Bismarck, après sa disgrâce, à la politique téméraire et peu cohérente de l'empereur qui l'avait congédié). — Mai. J. A. R. MARRIOTT. Un conseil de famille (montre la nature singulière et dangereuse des rapports entre l'Angleterre et ses grandes colonies transocéaniques; il est nécessaire qu'à l'avenir les « Dominions » d'outre-mer aient voix au chapitre dans les grandes consultations de l'Empire britannique). — A. SHADWELL. La haine des Allemands contre l'Angleterre; ses causes et sa signification. — Prof. A. V. DICEY. Wordsworth et la guerre. — DELANNOY. La bibliothèque de l'Université de Louvain (l'auteur est professeur à l'Université de Louvain et directeur de la bibliothèque aujourd'hui détruite. Il répond à un article du *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, où l'on rejette toute la responsabilité de l'incendie sur le bibliothécaire et ses aides à cause de leur absence, où l'on déclare d'autre part que la bibliothèque était de médiocre intérêt et que sa destruction est aisément réparable. M. Delannoy proteste contre ces impudentes assertions. Empruntons-lui quelques précisions : « Tout esprit juste et impartial doit admettre la vérité des propositions suivantes : 1<sup>o</sup> l'incendie de la bibliothèque a éclaté soudainement après une paisible occupation de la ville par les troupes allemandes pendant huit jours; 2<sup>o</sup> il éclata pendant la nuit du 25 août, quand toutes les salles de la bibliothèque étaient fermées et que les employés avaient reçu la défense de quitter leurs demeures après sept heures du soir; 3<sup>o</sup> cette nuit fut la première nuit de l'incendie, du pillage et du massacre. Nous connaissons le sort déplorable des malheureux qui tombèrent cette nuit-là entre les mains des soldats ivres, comme aussi pendant les jours et les nuits qui suivirent. J'ai revu les ruines de la bibliothèque huit jours après l'incendie et même alors je ne pus les voir que de loin et en courant de grands dangers »). — Abbé Ernest DIMNEY. La France et le Vatican. — George H. FRODSHAM. L'Allemagne et l'idée chrétienne; comment elle a faussé cette idée (analyse de plusieurs articles de la revue allemande *Die christliche Welt*, journal religieux qui paraît à Marbourg. Les auteurs de ces articles sont certainement sincères quand ils se disent chrétiens; mais la passion patriotique a corrompu leur foi. Rien de plus significatif à cet égard que le commentaire par lequel M. Sigismund Rauh justifie la haine du peuple allemand contre l'Angleterre : « La haine de l'Angleterre, c'est une façon de parler. L'Angleterre y est personnifiée comme par exemple quand on dit : je hais le mensonge, je hais le péché; puisque la cause contre laquelle on combat est personnifiée, le mot de haine se justifie; c'est ainsi que nous haïssons l'Angleterre et tout l'*Engländertum*; mais nous ne haïssons pas les Anglais en particulier; nous sommes prêts à leur rendre justice; nous ne nous refusons pas, comme le ferait une haine aveugle, à reconnaître qu'ils ont de bons côtés »). — Sir THOS. BARCLAY. Les conventions de La Haye et autres lois de la guerre en esprit et en pratique.



Dugald Delgetty et autres soldats écossais de fortune (Dugald est un des héros peints par Scott dans sa *Legend of Montrose*; il a composé cette figure d'après deux modèles fameux : Sir James Turner, dont nous avons les Mémoires et un traité sur l'art de la guerre, *Pallas armata*, et le colonel Robert Monro, qui écrivit un gros livre sur ses années de service en Allemagne de 1626 à 1634. Ce sont des types remarquables de ces mercenaires qui combattirent en Allemagne pendant la guerre de Trente Ans, et particulièrement sous Gustave-Adolphe). — Robert MUNRO. La Commission des monuments historiques d'Écosse. — RAIT. La représentation parlementaire en Écosse. IV : Conseils et conventions (minutieuse analyse des documents). — D. B. SMITH. Le feudiste Sir Thomas Craig (avocat en 1563, mort en 1608, Craig fut en son temps un juriste renommé. Auteur d'un *Jus feudale*, intéressant en ceci qu'il décrit le droit féodal d'Écosse au moment où le régime féodal de la terre commençait à disparaître). — G. A. DUNLOP. John Stewart de Baldynneis, le Desportes de l'Écosse (les poèmes de ce John Stewart, qui furent terminés peu après 1583 et dédiés au roi Jacques VI, s'inspirent directement de Desportes, le dernier des poètes français de la Pléiade). — T. F. DONALD. La première ligne de défense de la Grande-Bretagne et la mutinerie de 1797 (quelques pages sur des soulèvements de matelots anglais pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire). = C.-rendu : The chronicle of Novgorod, 1016-1471, translated from the russian by Robert Mitchell and Nevill Forbes (cette chronique offre plus qu'un intérêt local, à cause de l'importance économique de Novgorod pendant le moyen âge). = Charte de Sir William Knollis, précepteur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem à Torphichen, pour Barthélemy Johnson de Northbar, concernant les biens des Templiers à Tucheu, Inchinnan, 30 juin 1472 (fac-similé de cette charte latine, avec une traduction anglaise).

## ITALIE.

44. — *Miscellanea di storia italiana*. 3<sup>e</sup> série, t. XV (Torino, Bocca, 1912, in-4<sup>e</sup>, liv-366 p.). — Augusto TELLUCINI. L'église royale de la Soperga (au moyen des archives de cette fondation, dont il donne la description dans son introduction. C'est en 1716 que la ville de Turin céda, à Victor-Amédée II, le petit sanctuaire du xiv<sup>e</sup> s. qui fut remplacé par la vaste église due aux princes de la maison de Savoie. M. Tellucini suit le sort de la congrégation instituée pour l'administrer et des bâtiments de la Soperga depuis ses origines; il énumère les inscriptions funéraires et, dans un des appendices de son travail, donne la liste des membres de la congrégation depuis 1731 jusqu'en 1852). — Dr P.-L. FIORANI. Études historiques sur le territoire, le bourg et le château de Mombrione (belle étude d'histoire locale, où l'auteur s'est préoccupé de mettre en lumière le développement juridique de l'agglomération décrite; principales données archéo-

logiques ou artistiques qui la concernent, depuis l'époque préhistorique jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> s.). — M. R.-A. MARINI. Médailles et médailliers savoisiens de la Renaissance (étude fort bien faite, avec une bonne bibliographie, la description des médailles et un commentaire historique de leur frappe). — M. Mario ZUCCHI. Les origines et l'histoire du titre de prince de Piémont (ce titre n'apparaît qu'au XIII<sup>e</sup> s., dans des documents dont le plus ancien paraît être de 1223. M. Zucchi en étudie la signification dans la chronique savoyarde et dans les divers documents historiques; partant d'Amédée, « prince de Piémont » en 1424, il en suit les applications diverses aux différents personnages qui l'ont porté, particulièrement au futur roi Humbert et au jeune prince né en 1904). — T. XVI (Torino, Ibid., 1913, in-4<sup>e</sup>, 459 p.). Vittorio POGGI. Chronologie des principaux magistrats qui administrèrent la commune de Savone (avec une introduction intéressante sur la vie communale de Savone au XVI<sup>e</sup> siècle). — C. CIPOLLA. Notes de voyages, intéressant Vérone, dues au bibliothécaire de la Laurentiana, A.-M. Bandini, en 1778. — A. SEGRE. Lettres du cardinal Ercole de Gonzague (publiées d'après un manuscrit de Modène, avec une introduction sur ce personnage, et divers appendices, le tout fournissant des documents importants à l'histoire des années 1520-1548 en Italie).

45. — *Rivista storica italiana*. 1913, oct.-déc. — G. Rouchès. Inventaire des lettres et papiers de G.-C. et L. Vigarani. — G. Rodolfo. Di manoscritti e rarità bibliografiche appartenenti alla biblioteca dei duchi di Savoia. — K. Meyer. Blenio und Leventina von Barbarossa bis Heinrich VII. — A. Mangini. Compendio della storia di Livorno. — A. Corna. Castelli e Rocche del Piacentino. — A. Tellucini. La real chiesa di Soperga. — E. Meyer. Histoire de l'antiquité, t. I. — L. Cezard. Histoire juridique des persécutions contre les chrétiens. — Kehr. Regesta pontificum romanorum, VI. — Bollea. Le origini della Casa di Savoia. — Curtis. Roger the Great. — R. Palmarocchi. Sul feudo normanno. — A. Hauss. Kard. Oktavian Ubaldini. — G. Camozzi. Il papato avignonese. — O. Cartellieri. Der französisch-mailändische Vertrag vom 20 März 1391. — T. Persico. Gli scrittori politici napoletani dal 1400 al 1700. — C. Massa. I salari agricoli in terra di Bari, 1447-1733. — F. Niccolai. Pier Vettori. — M. Maggiorotti. Il Piemonte dal 1637 al 1642. — G. Natali. La vita e il pensiero de F. Lomonaco. — F. Ruffini. La giovinezza del Conte di Cavour. — W. Friedensburg. Cavour. Thayer. The life and times of Cavour. — G. Sforza. Il generale Manfredo Fanti in Liguria. — 1914, janv.-mars. L.-A. Muratori. Rerum Italicarum scriptores. Nuova edizione. — A. Culmann. Die Germania von Tacitus verglichen mit dem heutigen Deutschland. — F. Cramer. Deutschland in römischer Zeit. — A. Zocco-Rossa. La tavola bronzea di Narbona. — F. Bianchi. Studi sull' imperatore M. Aurelio Caro. — H. Grisar. Roma alla fine del mondo antico. — F. Savio. Gli antichi vescovi d'Italia dalla origini al 1300. — G. Granello di Casaletto. Il castello di Compiano e un epi-

sodio inedito di storia genovese. — *J. Schnitzer*. Savonarola nach der Aufzeichnungen des Florentiner Piero Parenti. — *A. Missiroli*. Astorgio III Manfredi, signore di Faenza (1488-1504). — *L. Pastor*. Storia dei Papi, t. IV, p. II. — *R. de Maulde La Clavière*. San Gaetano da Thiene e la riforma cattolica italiana. — *F. Ruffini*. Perché Cesare Baronio non fu Papa. — *V. Bill*. Die Erhebung Herzogs von Medici zum Grossherzog von Toskana und die kaiserliche Anerkennung, 1569-1576. — *P. Marcucci-Poltri*. La Brigata Sicilia. — *Avriljuin*. *A. Giunta*. L'esame della critica sulla storiografia siciliana dei secoli XVI e XVII. — *D. Provenzal*. Usanze e feste del popolo italiano. — *C. Boggio*. Le chiese del Canavese d'interesse architettonico-archeologico. — *D. Simoni*. Coltano e la sua storia. — *R. Davidson*. Geschichte von Florenz, t. III. — *G.-B. Morandi*. Il castello di Novara dalle origini al 1500. — *A. Colarossi-Mancini*. Memorie storiche di Popoli fino all'abolizione dei feudi. — *A. Rosenberg*. Der Staat der alten Italiker. — *Robinson*. Marius Saturninus und Glaucia. — *F. Biehringer*. Kaiser Friedrich II. — *E. Müller*. Peter von Prezza, ein Publizist der Zeit des Interregnums. — *H. Rhode*. Der Kampf um Sizilien in den Jahren 1291-1302. — *M. Rothbarth*. Urban VI und Neapel. — *M. Lacy*. With Dante in modern Florence. — *L. Zanutto*. Ermanno di Luinis e la sua fellonia. — *Ferrer-Howell*. San Bernardino of Siena. — *P.-D. Pasolini*. Caterina Sforza. — *C. Orsenigo*. Vita di San Carlo Borromeo. — *E. Salaris*. Una famiglia di militari italiani dei secoli XVI e XVII, i Savorgnano. — *F. Cordova*. I Siciliani in Piemonte nel sec. XVIII. — *G. Cappello*. Le famiglie Bandiera e Graziani nel risorgimento d'Italia. — *J. Castellini*. Gli eroi garibaldini.

---

## CHRONIQUE.

---

**France.** — Le 23 avril est mort M. Edmond SELIGMAN. Avocat à la cour de Paris et journaliste, M. Seligman a fait œuvre aussi d'historien en publiant un ouvrage richement documenté sur la Justice en France pendant la Révolution.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a jugé comme suit le Concours des Antiquités nationales. 1<sup>re</sup> médaille : M. CLERC, *Aquae Sextiae; Aix à l'époque romaine*; 2<sup>e</sup> médaille : Ch. BÉMONT, *Recueil d'actes relatifs à l'administration anglaise en Guyenne*; 3<sup>e</sup> médaille : Jean MARX, *Guillaume de Jumièges, Gesta Normanorum ducum*. 1<sup>re</sup> mention : RAMBAUD, *L'Assistance publique à Poitiers*; 2<sup>e</sup> mention : PASQUIER, *Un favori de Louis XI*; 3<sup>e</sup> mention : abbé DUINE, *Origines bretonnes*.

Sur le prix Bordin, destiné à récompenser le meilleur ouvrage imprimé relatif aux études orientales publié depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1912, l'Académie accorde deux prix à M. BEL, *la Région de Tlemcen*, et à M. GROSSET, *Histoire de la musique de l'Inde*. — Sur le prix Saintour, elle attribue deux récompenses à M. MARÇAIS : *les Arabes en Barbarie du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, et à M. L. BOUVAT, *les Barmécides*. — Sur le prix ordinaire destiné à récompenser des ouvrages ayant trait au moyen âge et à la Renaissance, elle a décerné le prix au Boccace de M. HAUVETTE et accordé une récompense aux *Rabodanges* de M. R. DE BRÉBISSON. — Sur le prix Brunet, elle a récompensé MM. POLAIN : *Catalogue général des incunables des bibliothèques publiques*, commencé par M<sup>lle</sup> M. PELLECHET; Georges LEPREUX : *Gallia typographica*, et Louis MORIN : *Histoire de l'imprimerie à Troyes*.

— Dans sa séance du 1<sup>er</sup> mai 1915, l'Académie des sciences morales et politiques a décerné des récompenses, sur le prix Audiffred, aux ouvrages historiques suivants : BONNENFANT, *les Séminaires normands du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*; PASQUET, *Londres et les ouvriers de Londres*; Paul DESCAMPS, *la Formation sociale de l'Anglais moderne*; Paul PELET, *Afrique du Nord : Algérie, Tunisie, Maroc*; J.-L. JARAY, *Au jeune royaume d'Albanie*.

— Le *Journal officiel* du 11 mars contient le deuxième rapport de la Commission d'enquête sur les atrocités commises en France par les armées allemandes.

**Allemagne.** — M. Reinhold KOSER, directeur général des archives de l'État prussien, est mort à Berlin le 25 août dernier à l'âge de soixante-deux ans. Il venait de terminer, par un quatrième volume, sa grande Histoire de Frédéric le Grand.

— On annonce la mort d'un des plus réputés parmi les historiens allemands, un de ceux qui ont signé le manifeste des 93 : Karl LAMPRECHT. Nous lui consacrerons une notice détaillée dans une prochaine livraison.

**Danemark.** — Le 19 octobre 1914 est décédé à Copenhague, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le capitaine C. Th. SØRENSEN. On lui doit des ouvrages importants sur l'histoire militaire du Danemark ; il a publié ainsi beaucoup de recherches solides et perspicaces sur la diplomatie et les guerres du Danemark à l'époque de Napoléon I<sup>er</sup>, un grand ouvrage sur la campagne de 1814 en Norvège, un livre sur Bernadotte dans les pays scandinaves ; on lui doit également un ouvrage en trois volumes, qui est un tableau de la guerre contre les Prussiens et les Autrichiens en 1864.

— Le 31 janvier 1915 est mort le docteur Gustav BANG, député ; il n'avait que quarante-quatre ans, mais a montré, pendant sa courte vie, une grande activité littéraire. Parmi ses publications, nous signalerons ses remarquables recherches sur l'extinction de l'ancienne noblesse danoise au XVII<sup>e</sup> siècle et sur les classes vagabondes de la société dans le même siècle.

— Le 7 février 1915 est mort le recteur Arnold HEISE, à l'âge de soixante-quatorze ans. M. Heise avait publié un grand nombre d'études très approfondies sur le temps de la Réforme, sur la politique des rois et sur l'état intérieur du pays à cette époque. Dans le grand ouvrage intitulé : *Danmarks Riges Historie*, M. Heise a donné un tableau vivant et plein d'intérêt de l'histoire du pays sous le roi Hans et sous ses successeurs jusqu'en 1536.

J. ST.

**Italie.** — Le P. Franz EHRLE, préfet de la bibliothèque du Vatican depuis 1893, a pris sa retraite ; il a eu pour successeur le Dr Achille RATTI, jusqu'ici préfet de l'Ambrosienne à Milan.

*Le gérant : R. LISBONNE.*



